DE

LA PHILOSOPHIE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I *Mémoires pour servir à l'histoire de la Philosophie au dix-huitième siècle*, par Ph. Damiron. — II. *Essai sur la Révolution française*, par M. P. Lanfrey.

La philosophie du XVIIIe siècle n'est pas en faveur. C'est obéir à la mode que d'en parler comme d'une vieillerie qui n'a plus cours. Le dédain est tellement de mise quand il s'agit d'elle, qu'elle subit tous les jours ce dernier des affronts, le mépris des sots. Plus d'un qui l'outrage sur parole en effet ne s'inquiète guère de la connaître et ne se doute pas qu'il lui doit le peu qu'il pense, que les trois quarts de ses idées lui viennent de l'école qu'il répudie. Enfin l'abandon est si général, que le temps doit approcher où la philosophie du XVIIIe siècle reprendra crédit.

Dans les temps modernes, il n'y a pas d'ostracisme pour les idées. Elles montent ou descendent, elles ne disparaissent pas. L'esprit humain ne renonce à rien; mais il a tout un assortiment de doctrines, et il en change. Trois fois, de nos jours, on a vu s'élever contre Voltaire et ses contemporains ces orages de l'opinion. Au déclin de la première république, puis au début de la restauration, le même vent a grondé. A deux reprises, des intérêts et des passions semblables ont fait entendre les mêmes déclamations. A deux reprises, on a cru le procès fini, et à chaque époque les accusateurs victorieux ont réussi à ramener le public du côté des accusés. La réaction n'a pas manqué d'enfanter une réaction contraire. Aujour-

d'hui le retour des mêmes dédains, — ou des mêmes calculs, — ne paraît pas réservé à de beaucoup plus durables succès. L'anathème recommande tout ce qu'il flétrit. Aussi n'est-il pas besoin de penser exactement comme un proscrit pour le défendre. Quelques leçons de métaphysique que l'on ait reçues, fût-on loin de croire que Locke et Condillac aient épuisé la science de l'esprit humain, on se sent, pourvu qu'on aime l'équité, peu de penchant pour leurs aveugles ennemis. On se sent intéressé par ceux qui les osent défendre. Quoi qu'ils disent, ils semblent protester à juste titre. Contre une philosophie d'ailleurs, toute agression qui ne vient pas de la philosophie même est sans droit, et la repousser, fût-ce pour défendre une erreur, c'est en quelque manière servir la vérité. Lorsqu'un jeune écrivain a entrepris, il y a quelques années, de soutenir la cause délaissée, et de justifier au point de vue philosophique la France d'avant 1789, aucun dissentiment ne pouvait empêcher un esprit impartial d'applaudir à sa courageuse sincérité, et de souhaiter à M. Lanfrey un succès égal à son talent.

Ce n'était pourtant pas tout à fait l'œuvre d'un sage. Il y aurait plus de sagesse encore, et, pour tout dire, il serait plus philosophique de s'élever au-dessus des deux partis, de rejeter les proscriptions aveugles, mais d'éviter les retours téméraires, et sans épouser ni condamner en masse des systèmes contestables, de les étudier avec calme, de les juger froidement, d'en expliquer l'origine, d'en caractériser les auteurs, et, tant par l'analyse de leurs écrits que par le récit de leur vie, de les remettre à leur place dans l'histoire de la société moderne et de l'esprit humain. Cette tâche allait admirablement à un philosophe persévérant et modéré, qui a consacré ses jours à la science et à la vérité. M. Damiron a, pendant près de trente ans, enseigné, avec l'accent d'une conviction pénétrante, avec une sorte d'onction sévère, aux jeunes générations qui se succédaient autour de lui une philosophie irréprochable, et donné les principes comme les modèles d'une critique armée par la raison contre le préjugé, le doute et l'illusion. En même temps qu'il résumait ses doctrines dans une suite d'ouvrages spéciaux, il s'est attaché à étudier et à décrire les diverses époques de la philosophie française. Celle qui date des débuts de ce siècle a d'abord été l'objet d'un livre remarquable qui a commencé sa réputation; puis, remontant aux origines des écoles modernes, il a tracé les portraits des contemporains et des adversaires français de notre Descartes. C'était tout un tableau d'un côté du XVIIe siècle. Le XVIIIe lui restait à peindre; réunissant une série de mémoires biographiques et critiques, il vient de publier deux volumes où sont appréciés plusieurs écrivains de cet âge, aujourd'hui plus connus

par leurs noms que par leurs ouvrages. Quoiqu'à leur sujet il aborde les plus grandes questions, nous ne dirons pas qu'il ait embrassé leur temps tout entier. Il ne nous dispense pas de recourir à ses devanciers, soit de relire l'excellent ouvrage de M. de Barante, soit de reprendre les remarquables essais de M. Bersot, mais les parties qu'il a traitées le sont d'une manière définitive. Hommes et doctrines, il a tout jugé, et il ne nous laisse rien à apprendre sur tout le second ordre de la philosophie d'une importante époque.

Au premier abord, on peut se demander s'il était bien nécessaire de s'occuper de quelques-uns de ces *dii minorum gentium* de l'Olympe philosophique. Qui lit aujourd'hui d'Argens ou Lamettrie? Helvétius même est fort négligé. On sait quelques vers des *Saisons* de Saint-Lambert; mais ses écrits moraux sont comme s'ils n'existaient pas. Quant à d'Holbach, Naigeon, Sylvain Maréchal, Lalande et Robinet, leurs noms ont à peine survécu. Cependant, à l'intrépidité qu'ils portent dans l'aveu d'opinions qui se dissimulent mieux à présent, on reconnaît des hommes qui se sentaient sûrs du public et ne pensaient avoir à ménager que le pouvoir. Leurs négations dédaigneuses décourageaient jusqu'au doute, et la tranquillité d'esprit avec laquelle ils se plaçaient en dehors des plus anciennes croyances de l'humanité a dû faire envie à plus d'un lecteur et provoquer l'imitation. Un langage qui semble clair parce qu'il a peu de nuances rend accessibles à tous des doctrines qui généralement accommodent assez les intelligences vulgaires. Aussi ces écrivains me paraissent-ils mieux caractériser leur époque peut-être que de plus éminens. Ils ont pu réussir par la médiocrité même; ils ont pu ne pas exercer une moindre influence que leurs maîtres; certainement ils en ont exercé une plus mauvaise. Ce qui manque d'originalité paraît volontiers plausible; on trouve un air de sens commun à ce qui est grossièrement dit, et ce n'est guère par l'élévation et la délicatesse du langage qu'on persuade la multitude. Il faut outrer les pensées pour se rendre populaire, et les hommes supérieurs voient d'ordinaire trop de choses à la fois pour se montrer exclusifs. Le génie s'élève au-dessus de ses propres erreurs; il les corrige ou les rachète en même temps qu'il les propage. Il n'en est pas de même des esprits du second rang : ils aggravent presque toujours ce qu'ils empruntent, mais ils le popularisent en l'exagérant. Leurs ouvrages méritent donc attention comme symptômes ou causes d'un certain état des esprits, et M. Damiron est loin d'avoir perdu son temps en se consacrant à la tâche assez pénible d'analyser des compositions parfois médiocres, presque toujours oubliées, mais qui ont eu leur importance et produit leur effet. Il a pu indiquer en les étudiant la situation intellectuelle et morale dans laquelle la société française avait été laissée par le règne de Louis XIV. Il a pu faire

voir de quels maux nos pères cherchaient à tout prix à se guérir en montrant à quels remèdes violens, à quels hasardeux conseils ils étaient forcés d'avoir recours.

Personne alors ne se défiait de la raison et ne doutait que son règne ne fût arrivé. Les idées les plus risquées n'inspiraient aucun scrupule, et toute licence était donnée au bon plaisir de l'intelligence. Ces auteurs, que certes nous ne plaçons point pour la plupart à un rang fort élevé, ont en général sur leurs censeurs actuels l'avantage de bien penser de l'esprit humain et d'en beaucoup attendre. Ils n'écrivent point pour décourager ceux qui réfléchissent. Moins intimidés que nos contemporains, ils veulent pénétrer jusqu'à la vérité, et au lieu de tourner autour de la place, ils donnent l'assaut. C'est un contraste étrange que celui qui nous frappe au spectacle du XVIII[e] siècle. La philosophie manque souvent de grandeur, et l'esprit humain ne s'est jamais senti si grand. La doctrine est sans élévation, et les desseins sont sublimes. La science s'abaisse, et l'homme se redresse. Ces obscurs promoteurs d'un matérialisme vulgaire, que M. Damiron nous fait si bien connaître, sont remplis d'enthousiasme pour l'humanité qu'ils dégradent, et pleins de foi dans les triomphes de la pensée, de cette pensée à laquelle ils arrachent sa dignité et jusqu'à son existence. Ces disparates n'échappent point à M. Damiron, et par momens elles désarment sa rigueur. Ce n'est pas cependant qu'il subordonne ses jugemens à aucun intérêt de circonstance : il ne tient compte que de sa raison. Assez véritablement philosophe pour prendre philosophiquement la philosophie même, il cherche le vrai, et il le dit, le vrai dût-il la compromettre. Sa tranquille sagesse ne s'inquiète de plaire ni de nuire à personne, et pourvu qu'il ait parlé comme il pense, il est content. Aussi tel lecteur pourra-t-il le trouver sévère lorsqu'il n'est que désintéressé, et d'autres le soupçonneront d'inconséquence, parce qu'en condamnant les doctrines il absout les intentions, parce qu'au milieu d'erreurs funestes il signale une louable tendance, parce qu'il professe un attachement fidèle aux conquêtes du siècle dont il réprouve les systèmes. Nous le louerons, nous, d'une impartialité qui ne méconnaît pas le bien à cause du mal; c'est l'indispensable mérite d'un bon juge. Seulement peut-être regretterons-nous qu'en notant les écarts d'une métaphysique qui, mutilant l'intelligence, est parvenue à ébranler les principes de la religion et même de la morale, il n'ait pas complétement expliqué comment le temps qui l'a produite a tant fait pour l'humanité, comment les vérités les plus précieuses pour l'ordre social ont pu naître au sein des erreurs de l'esprit de système. Peut-être enfin souhaiterions-nous qu'il se fût attaché davantage à montrer comment on peut contester la philosophie du XVIII[e] siècle et professer l'esprit de 1789, approuver ainsi dans son ensemble le

second ouvrage de M. Lanfrey et n'admettre qu'avec réserve les conclusions du premier. Ce n'est point là, il est vrai, une question de pure philosophie, et M. Damiron n'était pas obligé de traiter un autre sujet que le sien; aussi est-ce un regret, non une critique, que nous exprimons. Il nous aurait plu de voir un esprit étendu et pénétrant s'exercer contre une difficulté qui arrête quelquefois. M. Bersot, dont la philosophie ne s'abstient pas de la politique, a éclairé ces points obscurs de plus d'une réflexion lumineuse, et il ne sera pas sans doute hors de propos d'y revenir après lui.

Pour amoindrir la difficulté, je ne voudrais pas atténuer les faits, ni rapetisser les hommes. Le goût, la manière d'écrire a tellement changé, qu'il serait aisé maintenant de refuser toute valeur à des écrivains qu'on ne lit guère, de les déclarer indignes même d'une réfutation. Et cependant M. Damiron, qui s'est mesuré avec eux, les a rencontrés souvent au cœur des problèmes; pour opposer ses principes aux leurs, il lui a fallu prendre toute la peine qu'exigent ces hautes controverses. Il a eu besoin de toute la fermeté de ses convictions, de toutes les ressources de son talent. Il n'est pas peut-être un seul des examens auxquels il s'est livré qui ne se termine par une excellente défense des vérités philosophiques; mais cette défense était difficile autant qu'elle était nécessaire. Elle exigeait un dialecticien autant qu'un moraliste, car M. Damiron n'use point des procédés cavaliers du comte de Maistre. Il s'interdit la satire outrageante, et ne borne pas sa polémique à séduire les uns par l'étonnement, à intimider les autres par l'invective. Il voudrait convaincre ceux qu'il réfute et remplacer ce qu'il détruit : seule manière de discuter digne d'un philosophe. D'ailleurs, quand même on croirait pouvoir l'emporter à moins, quand on se contenterait d'accabler d'un mépris superbe des adversaires suspects, on ne pourrait confondre dans la foule et il faudrait toujours distinguer d'Alembert, Diderot, et même le baron d'Holbach, tous personnages dont on ne peut parler que sérieusement.

Ce ne sera pas contesté pour d'Alembert. En philosophie, d'Alembert est un sceptique, mais il l'est, comme il est toute chose, avec sincérité et avec fermeté. Ce géomètre éminent, si familiarisé avec la certitude par la démonstration, ne savait déduire de toutes les hautes questions de l'ordre moral qu'un doute raisonné et tranquille qui semblait défier toute controverse. En cela différent de la plupart des mathématiciens ses prédécesseurs, il a fait école parmi ceux qui l'ont suivi. Le scepticisme, hormis sur les sciences, est devenu à son exemple le refuge des savans. On sait qu'à partir de l'avénement de deux hommes de génie, Lavoisier et Laplace, les sciences ont pris en France un éclatant essor. Témoin de leurs derniers succès, nous ne pouvons parler qu'avec admiration de ce que

pendant quarante ans elles ont fait pour l'honneur de notre pays : elles sont peut-être la plus solide gloire intellectuelle de l'ère de la révolution française; mais on sait également que nos maîtres en ce genre étaient pour la plupart animés d'un esprit d'incrédulité dénigrante pour toute science métaphysique. Tout ce qui n'était ni calcul ni observation était alors taxé d'imagination pure. Le monde n'était plus qu'un système de mécanique, et d'une grande idée du grand Newton sortaient des conséquences dont Newton se fût effrayé. On peut dire que c'est d'Alembert qui a ouvert la marche, et s'il n'a point par là rendu grand service à l'esprit humain, du moins a-t-il fait acte de puissance. Une défiance assez dédaigneuse pour ce qui échappe aux formules de l'analyse ou aux instrumens de l'expérience est le produit net de sa philosophie, et quoiqu'il abordât les questions d'un autre ordre avec une intelligence peu commune, il a enseigné à les écarter pour s'en défaire; il a persuadé à ses successeurs que pour un savant les nier était plus digne que les approfondir. Il reste encore trop de disciples de d'Alembert pour qu'il soit permis de ne pas tenir compte de son passage dans le monde de la pensée; puis ne s'élève-t-il pas au-dessus de la foule par un autre et meilleur côté? Sa vie au moins est celle d'un philosophe. Il a la simplicité, la dignité, la fidélité, la fierté; il ne sait pas s'abaisser pour plaire. Ses attachemens sont rares, mais vrais, et il aime mieux passer pour froid que compromettre la vérité en de vaines louanges; on peut ne point l'aimer, mais on ne saurait parler de lui sans respect, et sa biographie, dénuée même des travaux qui l'ont illustré, le placerait encore dans cette élite d'honnêtes gens où l'on voudrait voir la renommée choisir tous ses favoris.

L'image de Diderot ne se présente pas dans nos souvenirs avec le même calme et la même pureté. Son cœur est plus sensible et son caractère plus aimable; mais il a plus de ces entraînans défauts que son temps aimait à absoudre et à imiter. La mobilité féconde de son esprit ne suffit pas pour le classer au rang des maîtres, et avec toute sa richesse et toute sa vivacité, il n'a presque rien produit d'exquis ni d'achevé hors deux ou trois contes qui sont charmans. Il n'est pas un penseur assez éminent pour se passer de bien écrire, il n'est pas un assez bon écrivain pour se dispenser d'avoir raison; mais c'est un grand agitateur. Il pousse les esprits devant lui dans la carrière. Non content de les exciter de la voix, il leur ôte tous les freins; il ne guide pas, il aiguillonne, et ses coursiers désunis passent la borne, et s'égarent en courant. Aussi croit-on reconnaître son influence partout où l'on voit du mouvement et du désordre. En tout genre, mais surtout dans la critique des beaux-arts, il a quelque chose de l'esprit des Allemands. Avec une direction souvent différente, sa manière est souvent la même, et depuis Lessing

jusqu'à nos jours, l'esthétique germanique rappelle Diderot, si elle ne l'imite pas.

Quant au baron d'Holbach, j'avouerai que je n'ai pas lu le *Système de la Nature,* et je ne prévois pas que je le lise jamais. Pourtant ce que j'en sais me porte à croire que c'est après tout le meilleur traité d'athéisme qui existe chez les modernes. Voltaire, à très bonne intention, l'a fort décrié, et grâce à lui, d'Holbach a perdu des lecteurs; mais Voltaire n'a pas empêché que le *Système de la Nature* ne prît une certaine autorité de par le monde. Les athées de la Grande-Bretagne et de l'Amérique en font grand cas et le traduisent. Lord Brougham, qui l'a énergiquement réfuté, en parle avec une estime relative (1). Enfin la pensée générale du livre s'est retrouvée d'une manière assez inattendue dans les transformations dernières de la philosophie allemande, et plus d'un disciple de Hegel a été forcé de se contenter des argumens qui charmaient en 1780 quelques salons de Paris pour prêter des conclusions positives à la dialectique transcendante de l'idéalisme absolu.

Cette dernière circonstance donne de l'à-propos à l'ouvrage de M. Damiron. En réfutant les erreurs d'une autre époque, il combat certains écarts de la nôtre. La France envoyait autrefois à Potsdam des paradoxes que la Prusse lui renvoie. La philosophie du dernier siècle, dans ceux du moins chez qui M. Damiron l'a poursuivie, respire, on n'en peut disconvenir, un air d'athéisme. Il faut bien prononcer ce mot si grave pour n'être pas au-dessous de la vérité. Le scepticisme de d'Alembert ne va pas jusqu'à la négation de Dieu, mais il ne la prohibe pas formellement. Quant aux autres, si la Divinité n'est pas toujours mise à néant dans leurs écrits, de telles difficultés y sont élevées sur sa nature ou sur son action que l'être nécessaire y devient problématique; du moins son existence y est-elle donnée comme indifférente à l'humanité. On dirait, en explorant cette partie du monde philosophique, que ce que Platon nommait l'idée du divin a fui les intelligences de la terre pour remonter aux cieux.

Un autre caractère (je ne sais s'il ne choque pas davantage encore) se fait remarquer dans presque tous les écrits de ces sectateurs secondaires du naturalisme philosophique : c'est une liberté singulière en ce qui touche la morale. Il faut encore excepter soigneusement d'Alembert de l'accusation; mais si la pratique du mal n'est pas prêchée en thèse dans la plupart des livres qui nous occupent, on ne saurait y méconnaître un relâchement de principes, un laisser-aller de pensée ou d'expression qui nous surprend fort au-

(1) *Free Enquirer's family library,* New-York 1836. — Lord Brougham, *Disc. on Nat. Theol.*, not. IV.

jourd'hui. Plus d'un auteur est sur la pente du cynisme. Les actions mêmes répondent quelquefois au langage. Les biographies que M. Damiron est obligé d'écrire embarrassent par momens sa gravité, et parmi les convives du grand Frédéric il se trouve en assez mauvaise compagnie. C'était, à vrai dire, le ton du jour, et les philosophes qui le prenaient ne faisaient guère que se confondre avec leurs adversaires. Le désordre était partout, et l'on ne s'en cachait pas. Par une certaine hardiesse d'esprit, on cherchait peu à opposer le langage à la conduite, et l'on mettait d'accord la théorie et la pratique. Cette affectation, qui est l'opposé de l'hypocrisie, ne vaut guère mieux, et elle donne à une nation fort mauvaise mine; mais Louis XV, après le régent, la portait sur le trône. Son octogénaire précepteur ne l'en avait pas préservé en lui apprenant à détester les philosophes. Le maréchal de Richelieu, qui leur a souvent nui, et Collé, qui les a souvent raillés, ne leur donnaient pas de meilleurs exemples. Le génie même n'échappait pas au commun travers. Il ne s'interdisait pas des ouvrages plus dignes de ses lecteurs que de lui. Le vainqueur de Lissa n'était pas plus sévère que l'auteur de *Mérope*. La légèreté des mœurs avait amené celle des paroles, et toute contrainte paraissait fondée sur un préjugé.

Mais tout cela était le mal du temps, et le mal du temps venait-il de la philosophie? Pour en être atteinte, en était-elle la source, et faut-il l'accuser d'avoir donné ce qu'elle a reçu? A-t-elle choisi ses principes pour céder ou pour résister au public? Qui de la philosophie ou de la société a tenté l'autre? La philosophie du XVIIIe siècle prétend faire résulter de la sensation toute la connaissance humaine. Je le sais, et je sais aussi tout le mal qu'on peut dire de cette doctrine; je crois l'avoir dit moi-même. Elle peut, développée d'une certaine manière, entraîner à des conséquences métaphysiques assez graves, et le scepticisme en peut sortir. En fait cependant, il n'est pas exact que l'exagération spéculative du rôle de la sensation dans la connaissance conduise nécessairement à la négation de Dieu et de la morale. Les paradoxes de la théorie n'ont point cette irrésistible influence, et ceux qui les admettent sont loin de penser tout ce qu'en peuvent tirer leurs critiques. Faut-il rappeler qu'une partie des docteurs scolastiques a professé la philosophie des sensations? Aristote, qui y incline, inspire plus de confiance à l'église que Platon, qui la repousse. Ce sont des théologiens catholiques qui ont inventé ou commenté le célèbre axiome : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* On en pourrait montrer l'équivalent chez des saints qui, maniant cette arme, ne s'y sont pas blessés. Au XVIIe siècle, Gassendi a poussé la doctrine aussi loin qu'elle pouvait aller; il l'a même, pour surcroît d'imprudence, accolée à l'atomisme d'Épicure, et Gassendi est mort comme il a vécu, un prêtre

respecté. Si je racontais, ce qui se pourra faire un jour ici même, la vie de Locke, on y verrait la piété et la pureté unies ensemble à la même philosophie qui passe pour l'ennemie de la morale et de la foi. Si donc cette philosophie a produit, selon les temps ou les personnes, des fruits différens, c'est que les conséquences qu'on lui impute ne sont pas inévitables, c'est que des causes individuelles ou sociales entrent pour une bonne part dans les résultats de nos systèmes, et que tout en ce monde ne dépend pas des idées.

N'est-ce pas d'ailleurs calomnier ou la philosophie ou la France du XVIIIe siècle que de défendre ainsi la première? Helvétius et d'Holbach sont-ils donc ses seuls et légitimes interprètes? N'a-t-elle donc enseigné que l'athéisme et la licence? Parmi ceux qui se sont fait un nom, un seul écrivain, Diderot, a plaidé l'athéisme. Le scepticisme de d'Alembert ne l'a pas assez combattu, et le silence de Buffon n'a fait, dit-on, que le dissimuler. Pourtant le même siècle ne leur a-t-il pas suscité des adversaires redoutables? A d'Alembert, qui ne sait pas tirer des mathématiques la preuve des droits souverains de la raison, Montesquieu n'est-il pas là pour demander si, avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux, comme pour lui faire entendre que la géométrie relève de la vérité éternelle? Or concevoir une vérité éternelle, c'est s'élever à Dieu même. Si Diderot, après bien des variations, bien des contradictions, en vient à dire brutalement : « Mettez à la place de Dieu une matière sensible en puissance d'abord, et puis en acte, et vous avez tout ce qui est produit dans l'univers, depuis la pierre jusqu'à l'homme, » Rousseau n'est-il pas là pour lui répondre : « Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence...? Agir, comparer, choisir sont des opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent. » Enfin nulle part plus que dans les corps organisés ne se montre un dessein révélateur d'une sagesse suprême, et l'on sait qu'un ancien disait que les recherches anatomiques sont un hymne à la Divinité... Cet hymne silencieux, on assure que Buffon lui-même ne l'a pas entendu, et il semble en effet que la réserve de son langage tende à substituer à l'idée d'une intelligence souveraine celle de la nature universelle; mais c'est ici que Voltaire s'écrie : « Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, et que dans nous, autour de nous, et à cent mille millions de lieues, tout est art sans exception? »

On pourrait multiplier les citations. On pourrait alléguer le stoïcisme spiritualiste de Vauvenargues. On pourrait montrer le plus

fidèle disciple de Locke, l'abbé de Condillac, s'attachant à réfuter Spinoza et à prouver l'immatérialité et la liberté de l'âme humaine. Enfin on trouverait dans Turgot des passages admirables où respire une morale digne de Platon. Puis donc que la philosophie a tenu ce langage, s'il est vrai que son temps ne l'ait pas écouté et qu'il ait suivi des guides moins sûrs et moins habiles, c'est moins la faute de la philosophie que la faute de son temps.

Qu'on ne nous oppose pas que de vaines abstractions ne sont rien pour la conscience, et que le théisme est peu de chose s'il n'est lié à la morale même. Rousseau a dit : « Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé. » Et ses livres sont remplis du développement de cette idée. Nul n'a peint sous de plus terribles traits les ravages de l'athéisme (1). Voltaire annonce un autre Dieu que le Dieu d'une aride métaphysique lorsqu'il écrit : « N'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée... Dès lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager la campagne... Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravaillac fanatique. » Je le répète, c'est Voltaire qui parle ainsi.

Heureux ceux qui échappent aux erreurs de leur temps! heureux ceux qui savent séparer le mal du bien et résister à l'entraînement universel! Comme la terre que nous habitons, la société au sein de laquelle la naissance nous a placés est emportée par un mouvement qui se dérobe à nos yeux et que nous suivons à notre insu. Nous sommes sur une pente qui semble marcher avec nous, et la foule ne sait ni s'y diriger ni s'y tenir. Ceux qui se défendent de la puissance de l'exemple sont justement regardés comme au-dessus de leur siècle, et, presque toujours méconnus par lui, ils n'obtiennent justice que de la postérité. La rareté d'un tel mérite est l'excuse de ceux qui ne l'ont pas, et quoique l'excuse soit insuffisante, quoique le devoir de la raison soit de lutter contre tout préjugé puissant, il faut bien trouver un peu d'indulgence pour ceux qui ont pensé et qui ont vécu suivant l'opinion commune. Cette reine

(1) « Cette commode philosophie des heureux et des riches qui font leur paradis en ce monde ne saurait être longtemps celle de la multitude victime de leurs passions, et qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance et les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte, une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs, des peuples sans foi, des rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent et délivrés de toute espèce de frein, tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie et l'attachement au prince éteints dans tous les cœurs; enfin nul autre lien social que la force : on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. » (Rousseau, troisième *Dialogue*.)

du monde donne par avance des lettres de grâce à ceux qui n'auront agi que de son exprès commandement, et nul ne peut répondre qu'il eût fait beaucoup mieux que ses pères. Cependant il y a en tout temps des exceptions, il y a toujours une élite, et c'est dans l'élite que toute âme honnête doit aspirer à se placer.

Qu'on juge ainsi de la philosophie qui nous occupe. Elle a eu les défauts de son époque. Elle les a gagnés, même en les combattant, et elle ne les a pas assez combattus. Les temps modernes sont de grands sécularisateurs. Par eux, tout est sorti de l'ombre du sanctuaire, de l'obscurité des écoles, de la solitude des sages, pour se produire au grand jour et sur la place publique. Le savoir et la méditation ont cessé d'être un étroit privilége. Beaucoup de causes, dont la plus puissante est l'imprimerie, ont depuis trois cents ans travaillé à reculer les frontières de la république des lettres, et la philosophie cessant d'être une doctrine d'initiés, la société en est devenue confidente et juge à la fois, mais jamais plus visiblement qu'au temps où Voltaire a parlé de tout à tout le monde et tenté d'agrandir à la mesure de son génie le domaine du sens commun. Du moment que la philosophie passait ainsi dans le commerce, il devenait de plus en plus difficile qu'elle réussît à éluder les influences contemporaines, et qu'elle maintînt sa hauteur et son indépendance en renonçant à son isolement. Il se peut, et j'inclinerais à le croire, qu'à la rigueur ce ne fut pas là le rôle de la science philosophique. On peut regretter pour elle un ordre de choses où, moins active et moins connue, elle gardait mieux sa dignité en exerçant moins de puissance. On peut regretter les temps, s'ils ont existé jamais, où, comme la poésie religieuse, elle haïssait le *vulgaire profane* et le tenait à distance. Bien qu'elle ait certainement fleuri dans les démocraties, elle s'est rarement, dans l'antiquité du moins, montrée démocratique. Celui-là même qui s'est glorifié de l'avoir fait descendre du ciel sur la terre ne l'a jamais mêlée à la foule, et il est mort héroïquement pour avoir soutenu la sagesse impopulaire. Le grand Socrate a respecté les lois et bravé les idées de son pays. Il a tout immolé aux volontés d'Athènes, tout, excepté sa pensée. Or peut-être le martyre vaut-il mieux à la philosophie que la puissance, et n'est-elle à son rang que cachée ou persécutée. Je la vénère assez pour ne pas la plaindre de ses disgrâces, et elle est assez grande pour être malheureuse.

Mais quoi qu'on puisse rêver en ce genre, les sociétés modernes pensent autrement. Depuis l'instant où elles ont rallumé le flambeau qui les éclaire, elles veulent qu'il luise pour tout le monde, et elles ont par degrés marché à la diffusion, à la vulgarisation de toutes choses. Renonçons à ramener le fleuve vers sa source et à persuader aux peuples qu'ils ont tort de vouloir tout entendre et tout

savoir. Il faut se résigner et trouver bon que la presse ait fait à la science et à la pensée une condition nouvelle. On ne peut empêcher les grands faits historiques de s'être accomplis. C'est l'histoire qui a légué à la philosophie le milieu social dans lequel elle s'est développée parmi nous, et de l'ancien régime est née celle qui devait renverser l'ancien régime.

Je ne suis insensible à aucune gloire nationale. J'admire les points brillans de notre histoire : Richelieu est un grand politique, Condé un grand capitaine, Bossuet un grand orateur; mais ils n'en ont pas moins laissé après eux une France qui allait à une révolution. Un mouvement qui date de la fin du moyen âge emporte les sociétés modernes, et tous les panégyriques du passé n'empêcheront pas que ce mouvement n'ait tendu à un renouvellement universel. Le moyen âge a si bien fait que tout ce qui s'est appelé renaissance, émancipation, progrès, civilisation, n'a été qu'une longue réaction contre lui. Pouvoirs, institutions, lois, systèmes, presque tout a été considéré comme autant de jougs à briser. L'esprit nouveau du monde a été un esprit d'indépendance qui tantôt par un lent travail, tantôt par de brusques efforts, allait changer la face du monde, et tour à tour réformateur ou révolutionnaire, il a passé de la religion à la politique, des arts aux sciences, de la législation à l'industrie. Aussi le ton général a-t-il été constamment critique et agressif. L'attaque a pu être mesurée, détournée, secrète; des haltes, des trèves ont pu la suspendre : il y a eu des momens soit de lassitude, soit de confiance, où une satisfaction apparente a semblé tout pacifier; mais le fond a subsisté, et les hostilités n'ont été jamais qu'interrompues. Prenez pour exemple la littérature. Quand a-t-elle cessé d'être animée d'un esprit d'opposition?. Les écrivains flatteurs de Louis XIV attaquaient eux-mêmes ce que Louis XIV aimait. La noblesse et l'église sortaient assez maltraitées des satires de Despréaux; la monarchie absolue n'avait point à se louer de La Bruyère; les prédicateurs dénonçaient la cour à la nation, et le grand roi lui-même, qu'il disgraciât l'auteur du *Télémaque* ou qu'il protégeât l'auteur de *Tartuffe*, travaillait pour la révolution française, car la révolution était au terme de toutes choses. Toutes les voies y menaient. L'esprit d'opposition est plus facile à comprimer qu'à modérer, et quand il est général, on ne le comprime point. Le pouvoir cède ou résiste; mais en cédant il encourage, en résistant il irrite. Bientôt tout s'envenime ou s'exagère, et la passion descend jusqu'à la ruse pour miner le pouvoir, que la raison d'état conduit à l'hypocrisie, et qui offense sans imposer.

Tel devait être le résultat du gouvernement tant vanté du XVIIe siècle. Il devait laisser la société sans respect pour l'autorité et sans contentement d'elle-même. La civilisation moderne, issue de la

licence effrénée du moyen âge, pouvait malaisément porter les insignes d'une sévère morale. Sans doute la société s'est régularisée de siècle en siècle, et les désordres les plus grossiers, les vices les plus audacieux ont disparu avec le temps. La cour de Louis XV même valait mieux que celle des Valois; mais la faiblesse diminuait peu à peu les caractères, la légèreté amollissait les mœurs; les institutions ne protégeaient ni la force des uns, ni la dignité des autres. La défense des traditions, qu'on aurait voulu rendre sacrées, les compromettait par une évidente mauvaise foi, par les artifices trop clairs d'une misérable politique. Ainsi tout paraissait odieux ou dérisoire dans les appuis d'un régime en déclin. Pour les sages eux-mêmes, l'ordre existant ne semblait plus fondé que sur de scandaleuses fictions, et l'auteur des *Lettres persanes* nous a appris comment le plus éclairé, le plus pénétrant et le plus modéré des observateurs pouvait juger la société et son gouvernement il y a cent trente ans. Juste peine des fautes du passé, on attaqua tout sans choix ni mesure; le dégoût engendra l'injustice, le déchaînement répondit à l'oppression. Quand le respect se perd, soyez sûr que le respectable s'est perdu le premier.

Ainsi s'expliquent certains excès de la raison moderne. Ainsi encore se motivent, sans être par là justifiées, les erreurs de la philosophie. Elle fut du temps et du pays. Elle eut les torts d'une opposition fondée, mais passionnée. Il n'y a point de parfaite intelligence sans une certaine impartialité, et les hommes ne sortent guère d'un excès que par un autre. Néanmoins, tandis que la philosophie, entraînée par une opposition légitime, se jetait dans une extrémité ou prenait le ton du jour, elle propageait aussi les principes de sociabilité qui peuvent seuls ennoblir notre passage sur la terre. Tandis que quelques-uns de ses adeptes ardens à tout abattre refusaient à la nature le principe même de l'ordre, à l'homme la plus haute de ses idées, à la morale sa sanction la plus auguste, à l'esthétique la beauté qui ne périt pas, la philosophie générale relevait l'homme abaissé par leurs sophismes à la hauteur d'un être raisonnable et libre, qui ne peut être gouverné que par la raison dans la liberté. C'est elle en un mot qui préparait l'ère de 1789.

Oui, la société formée par ces maîtres si décriés aujourd'hui a produit la noble génération dont nous avons vu s'éteindre les derniers restes. Ces disciples d'une école tant outragée, où sont donc leurs pareils en générosité, en indépendance, en désintéressement, en courage? On répudie les doctrines sensualistes; on se vante de croyances contraires; on ne peut assez maudire les principes dissolvans qui ont tout perdu. Le ton a changé; il est plus retenu, plus correct; on baisse timidement les yeux aux citations des livres imprimés il y a cent ans. On admire l'ascétisme du moyen âge, et l'on rougit de la

renaissance : sainte réaction dont on est tout fier! Jamais pourtant le sensualisme pratique n'a exercé plus d'empire; jamais le calcul n'a été plus impudemment préféré au raisonnement; jamais la force plus honorée, la fortune plus glorifiée. Les intérêts positifs, devenus l'objet d'un véritable enthousiasme, ont remplacé les droits de l'homme, et depuis que tout le monde fait fi du matérialisme du XVIIIe siècle, on est plus matérialiste que lui.

L'inconséquence tient une grande place dans le monde, et il se pourrait qu'elle ne dût jamais être entièrement bannie des choses humaines. Du moins le danger des principes absolus développés avec une logique inflexible semble-t-il indiquer, soit dans la nature de la vérité, soit dans la nature de l'esprit humain, une certaine impossibilité d'assujettir la réalité aux formes rigoureuses de l'intelligence. L'incomplet de nos conceptions les plus étendues se trahit toujours par quelque endroit. Il ne faut donc pas s'étonner ni s'indigner outre mesure, quand l'inconséquence se laisse apercevoir, soit dans les croyances, soit dans les lois, soit dans les actions des hommes. Elle est comme le complément obligé et quelquefois le correctif utile de l'insuffisance ou de la fausseté de nos principes, ou plutôt de ce que nous appelons ainsi. L'erreur serait grande d'en conclure qu'il n'y a pas de principes; mais il est vrai que nos idées générales, sous leur expression la plus correcte, peuvent rarement être suivies au fil de la déduction comme des définitions mathématiques. La difficulté de rédiger d'une manière inattaquable les plus simples et les plus évidentes maximes de la morale est une preuve familière de cette infirmité de notre raison. Tout le monde convient que les règles de droit qui constituent la pure justice, le *summum jus*, doivent souvent être interprétées, c'est-à-dire modifiées par la délicatesse, le sentiment, l'honneur, par des idées enfin qui ne sont pas celles de la justice même.

Cette part légitime de l'inconséquence est en pratique fort accrue par nos erreurs et nos passions, et sans excuser les disparates étranges auxquelles parfois elles nous entraînent, il faut se résigner à les accepter, quand on les rencontre, et quand les suites n'en sont pas de tout point funestes. L'histoire nous montre partout le spectacle des contradictions humaines; quoiqu'elles aient déparé les meilleures causes, il faut leur pardonner lorsque du moins elles ne les ont pas perdues. L'expérience de la vie atteste qu'aucune entreprise ne saurait être conduite à bonne fin, s'il fallait pour agir ramener à une lucidité et à une concordance parfaites les idées et les sentimens de ceux dont on réclame le concours. La diversité des motifs n'est point un obstacle à la communauté d'action, et il n'est pas nécessaire de s'entendre sur tout pour se concerter et marcher ensemble au même but. Ces discordances partielles, ces variations

et ces contrastes entre les hommes, cette incohérence même de pensées et d'affections dans chaque individu n'en sont pas moins de véritables infirmités : c'est par là souvent que le mal fait irruption dans le bien; c'est par là que peuvent être mis en péril l'honneur ou le succès des meilleurs desseins, des plus nobles doctrines, et c'est à cette misère de notre condition que doivent s'en prendre particulièrement les hommes de ce temps-ci, tant de fois réservés à voir la vérité compromise par l'erreur, la justice par la violence, et nos entreprises, semblables aux poèmes que condamne Horace, terminer par des extrémités hideuses le corps d'une femme à la beauté de déesse.

Avant d'appliquer ces idées à la philosophie et à la révolution, citons un exemple assez frappant de cette singulière faculté, parfois utile, souvent funeste, que l'humanité possède, d'associer les contraires et d'agir avec une entière sécurité d'esprit en sens inverse de ses principes. Tout le monde sait qu'il existe une interprétation rigoureuse du dogme du péché originel qui détruit à la fois toute ombre de vertu naturelle et de libre arbitre. Le calvinisme est accusé d'arriver à cette extrémité, et dans toutes les sectes du christianisme on désigne des écoles suspectes de la même tendance. On veut que, par opposition à Pélage, saint Augustin ait incliné en ce sens, et saint Thomas d'Aquin a encouru le même soupçon. Quoi qu'on pense néanmoins du fond de la doctrine et de ses rapports avec l'essence du christianisme, il semble présumable qu'une croyance fondée sur la corruption intégrale et absolue de l'humanité, sur la chute irrémédiable de la raison et de la volonté, devrait conduire ceux qui la professent, quand ils regardent à la politique, à prendre parti pour le pouvoir absolu. Toute liberté publique suppose un certain empire naturel de la raison. Toute liberté publique admet que le bien est plus puissant que le mal. Si l'homme est tel que le décrit le pessimisme des gomaristes et de leurs pareils, il n'est ni digne ni capable d'être à un degré quelconque livré à lui-même, et la discipline du couvent le plus strict est encore trop douce pour cette créature de révolte et de désordre. Et cependant voyons les faits : les peuples protestans, qu'ils prennent pour maître Luther ou Calvin, tendent à quelque négation du libre arbitre; sont-ils pour cela des peuples épris de la tyrannie? Ce n'est pas généralement sur le sol où ils habitent que fleurit la servitude. Leurs sectes les plus zélées sont loin de s'être armées pour le despotisme. Les presbytériens n'étaient pas des absolutistes; les puritains ont combattu pour la liberté, première secte peut-être qui ait conçu quelque juste idée de la liberté de conscience. En un mot, par une dissonance qui d'abord étonne, les adversaires du libre arbitre, en

y comprenant les jansénistes, calvinistes en cela, appartiennent généralement à la portion libérale de la famille humaine. On n'en saurait dire autant de leurs adversaires dogmatiques, témoins les jésuites. De tous les chrétiens, les jésuites sont peut-être ceux qui pensent le plus de bien de la nature humaine, à les juger par leur théologie, et qui semblent en penser le plus de mal, à les prendre par leur politique. On pourrait expliquer ces contradictions au moins apparentes, et faire voir comment tantôt des idées, tantôt des circonstances également étrangères, sont venues tempérer l'âpreté de certains dogmes, fléchir la rigueur de certains esprits, ou former un amalgame neutre d'élémens opposés. Un accord relatif peut s'établir entre des principes d'action fort divers dans l'unité individuelle de la nature humaine. Cette recherche toutefois nous entraînerait trop loin, et il faudrait ici pénétrer tous les secrets de l'histoire. Qu'il suffise d'éclairer la question par ce grand et heureux exemple d'une spécieuse inconséquence qui a fait l'honneur des premières sociétés du monde.

Une observation analogue naîtrait à propos de la philosophie qui a précédé et inspiré la révolution. Prenons que la doctrine psychologique, qui dérive toute pensée de la sensation comme d'une source unique, ait pour conséquence, ainsi qu'on l'allègue, de réduire à l'évidence des sens toute certitude, à l'expérience externe toute méthode; qu'ainsi Dieu et l'âme ne soient plus que des hypothèses, sinon des chimères, et qu'enfin l'homme soit uniquement conduit par le plaisir, et la morale uniquement fondée sur l'utilité. Telle est en effet, ou du moins telle peut être la portée du sensualisme matérialiste. Or, parvenue à ce point, on défierait la logique la plus subtile d'extraire de tels antécédens l'idée de droit. Alléguerait-on que la justice est dans l'intérêt général? Il ne s'ensuivrait pas rigoureusement que la justice fût obligatoire, ni aucun de ses principes inviolable. Qu'importe l'intérêt général à l'individu, dès que son intérêt propre est intact? Le libéralisme est appuyé sur les droits de l'humanité; il ne s'impose qu'au nom de la justice. Il se réclame des vérités éternelles, ou, suivant l'admirable expression de Turgot, la résistance à l'oppression est une ligue avec Dieu même; mais l'homme du sensualisme matérialiste, l'*homme machine,* comme on disait, est une créature sans dignité, et comme telle il n'a rien à prétendre, s'il n'est en mesure de se faire craindre. Sans doute les libertés publiques tournent au profit de la communauté, et, pour ce motif, elle est intéressée à les obtenir. Nul cependant n'est tenu par aucune loi morale de les lui concéder, et elles n'iront qu'à l'homme assez fort pour les prendre. Le nombre et sa force, voilà en définitive l'unique titre comme le seul instrument des révolutions. Ainsi

la théorie philosophique que nous supposons ne saurait rien légitimer; pour elle, les mots de tyrannie et de liberté ne désignent que des faits indifférens en principe. Ne connaissant que des intérêts déterminés par des besoins et des volontés déterminées par des passions, elle n'a rien à la lettre de sacré. Et que peut-elle dire aux puissans de la terre pour leur persuader de sacrifier leurs intérêts et leurs passions?

Voilà, dans le domaine de la spéculation, le faible de cette philosophie. Comment se fait-il donc qu'en France, et partout comme en France, elle ait d'ordinaire accompagné ou même inspiré les efforts du libéralisme? Par quelle louable inconséquence l'adversaire des notions nécessaires et des principes invariables a-t-il été presque en tout lieu l'avocat d'une politique qui n'est justifiée que si elle a pour elle l'absolue vérité? C'est que le libéralisme ne peut triompher que par l'abandon des vieilles doctrines d'autorité, qui ont trop pesé sur l'espèce humaine. C'est que l'esprit de réforme est l'antagoniste naturel de ces doctrines, et qu'il a inauguré contre elle l'indépendance de la raison. Or la philosophie du XVIIIe siècle n'a été que l'expression hyperbolique de l'individualisme raisonneur secouant toutes les conventions traditionnelles, toutes les maximes officielles. Elle a porté à son dernier terme la prétention pour chacun d'être soi. Par là, elle a été un grand déploiement de la liberté d'intelligence; par là, elle est fondamentalement libérale. Le pouvoir absolu, formant une constante alliance avec les préjugés du passé, s'est fait une ennemie de leur grande adversaire, et il a réussi à ranger du côté de l'attaque une métaphysique d'empirisme qui aurait pu tout aussi bien servir le machiavélisme de la résistance. Hobbes en effet me paraît tout autant dans le vrai de la philosophie des sensations, quand il préconise le pouvoir absolu et transforme toutes les lois en conventions arbitraires, que ces matérialistes généreux qui rappellent le peuple à la liberté et la législation à l'éternelle justice. Seulement ceux-ci, au prix de quelque tour de logique, rachètent dans l'application les fautes de la spéculation. Le sentiment moral qui les anime détourne leurs principes à la cause de la vérité, et les relève par des conséquences qu'ils ne devaient point naturellement porter. Une doctrine tout empirique enfante des vérités de raison et de justice éternelle,

Miraturque novos fructus et non sua poma;

faute heureuse, si ce fut une faute. Que la logique en gémisse si elle veut, honneur et reconnaissance à qui, même en raisonnant mal, aura servi l'humanité! La métaphysique, importante dans les écoles, l'est beaucoup moins dans les partis. Qui ne voudrait, au prix des

erreurs de Locke, égaler sa vie, répéter ses services, rappeler ses vertus? J'ignore si le duc de La Rochefoucauld de 89 n'avait pas la philosophie de Condorcet : serait-ce une raison pour moins honorer sa mémoire, pour moins envier sa renommée, pour contester à sa mort tragique les poétiques louanges de Klopstock? Il se peut que Malesherbes lui-même pensât plutôt d'après Locke que d'après Leibnitz : cesserait-il pour cela d'être une des plus pures gloires de l'humanité? Qu'importent les théories de Bailly à la touchante majesté de ses derniers momens? Il n'est aucun de nous qui n'ait pu jadis rencontrer dans le monde quelqu'un de ces hommes d'un autre âge, qui avaient vu naître la révolution, qui avaient servi sa cause, combattu ses fautes, lutté contre ses injustices, sans renier jamais ses principes, conservant au milieu de toutes les épreuves un courage et une foi inaltérables, supérieurs aux menaces comme aux séductions de la toute-puissance, prêts à sceller de leur sang les vérités immortelles qu'avait proclamées leur jeunesse, — et convaincus d'ailleurs qu'après Voltaire et Rousseau il ne restait rien à faire à l'esprit humain.

Conclurons-nous que l'erreur spéculative est indifférente? Ce serait trop d'abnégation pour la métaphysique. En tombant dans certains esprits dénués de discernement ou de modération, en se mariant aux passions de certaines âmes ardentes ou vulgaires, des erreurs de principes peuvent se développer en systèmes qui serviraient d'apologie à la violence ou à l'iniquité. Il y a quelque affinité entre les doctrines qui comptent les intérêts au lieu de peser les droits, qui estiment la volonté plus que la raison, qui placent la justice du côté du grand nombre, et cette politique déréglée qui a cru trop souvent sauver la révolution en violant ses principes, et qui, poussant la liberté jusqu'à la licence, rouvre la porte à la tyrannie. Ce n'est donc pas seulement par un platonique amour pour la vérité qu'il faut la replacer au sommet de la science. Relever la philosophie des atteintes d'une fausse méthode ou d'un excès de polémique, ce n'est pas seulement travailler pour l'idéal, c'est affermir le point d'appui, éclairer la route, assurer la marche de tous ceux qui portent des idées générales dans les affaires du monde, et qui croient qu'en politique comme ailleurs, au-dessus de l'art est la science, au-dessus du fait le droit. Ainsi, puisqu'on peut, sans trahir la révolution française, juger la philosophie du XVIIIe siècle, on peut, en la corrigeant par une meilleure philosophie, servir encore la révolution même et réconcilier l'utile avec le vrai.

CHARLES DE RÉMUSAT.

L'HOMME DE NEIGE

SIXIÈME PARTIE. [1]

XI.

Tandis que Christian et M. Goefle s'éloignaient furtivement derrière le tumulus, le gros de la société retournait au château neuf, trouvant l'ascension du högar trop pénible et la nuit trop froide. On avait pourtant préparé, dans une excavation à mi-côte, une sorte de tente où il avait été question de prendre le punch; mais les dames refusèrent, et les hommes les suivirent peu à peu. Quand au bout d'une demi-heure Christian et l'avocat descendirent de la plate-forme où fondait la statue, trop chauffée par le voisinage des torches de résine, ils entrèrent par curiosité dans cette grotte garnie et fermée de tentures goudronnées, et ils n'y trouvèrent que Larrson avec son lieutenant. Les autres jeunes gens, esclaves de leurs amours qui se retiraient, ou de leurs chevaux qu'ils craignaient de laisser enrhumer, étaient repartis ou en train de partir. Osmund Larrson était un aimable jeune homme qui faisait bien son possible pour avoir l'esprit français, mais qui, heureusement pour lui, avait le cœur tout à sa patrie. Le lieutenant Ervin Osburn était une de ces bonnes grosses natures tranchées qui ne peuvent même pas essayer de se modifier. Il avait toutes les qualités d'un excellent officier et d'un excellent citoyen avec toute la bonhomie d'un homme bien portant et qui ne se creuse pas la tête sur ce dont il n'a que faire. Larrson

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juin, du 1er et 15 juillet, et du 1er août.

était son ami, son chef et son dieu. Il ne le quittait pas plus que son ombre, et ne remuait pas un doigt sans son avis. Il l'avait consulté même pour le choix de sa fiancée.

Dès que ces deux amis aperçurent M. Goefle, ils s'élancèrent vers lui pour le retenir, en jurant qu'ils ne quitteraient pas le högar sans qu'il leur eût fait l'honneur de trinquer avec eux. Le punch était prêt, il n'y avait plus qu'à l'allumer.—Je veux, s'écria Larrson, pouvoir dire que j'ai bu et fumé dans le högar du lac, la nuit du 26 au 27 décembre, avec deux hommes célèbres à différens titres, M. Edmund Goefle et Christian Waldo.

— Christian Waldo! dit M. Goefle; où le prenez-vous?

— Là, derrière vous. Il est déguisé en pauvre quidam, il est masqué, mais c'est égal; il a perdu un de ses gros vilains gants, et je reconnais sa main blanche, que j'ai vue à Stockholm par hasard et que j'ai considérée si attentivement que je la reconnaîtrais entre mille! Tenez, monsieur Christian Waldo, vous avez la main très belle, mais elle offre une particularité : votre petit doigt de la main gauche est légèrement courbé en dessous, et vous ne pouvez pas l'ouvrir tout à fait, même quand vous ouvrez la main avec franchise et de tout cœur. Ne vous souvient-il pas d'un officier qui, à Stockholm, vous vit sauver un petit mousse de la fureur de trois matelots ivres? C'était sur le port, vous sortiez de votre baraque, vous étiez encore masqué; votre valet s'enfuit. L'enfant, sans vous, eût péri : vous en souvenez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Christian; cet officier, c'était vous qui passiez, et qui, tirant le sabre, avez mis ces ivrognes en fuite, après quoi vous m'avez fait monter dans votre voiture. Sans vous, j'étais assommé.

— C'eût été un homme de cœur de moins, dit Larrson. Voulez-vous me donner encore une poignée de main comme là-bas?

— De tout mon cœur, répondit Christian en serrant la main du major. Puis, ôtant son masque : — Je n'ai pas coutume, dit-il en s'adressant à M. Goefle, de cacher ma figure aux gens qui m'inspirent de la confiance et de l'affection.

— Quoi! s'écrièrent ensemble le major et son lieutenant, Christian Goefle, notre ami d'hier soir?

— Non, Christian Waldo, qui avait volé le nom de M. Goefle, et à qui M. Goefle a bien voulu pardonner une grande impertinence. Dès cette nuit, je vous avais reconnu, major.

— Ah! très bien. Vous avez assisté au bal en dépit des préjugés du baron, lequel n'avait peut-être pas eu le bon esprit de vous inviter à y paraître?

— Ce n'est l'usage en aucun pays d'inviter comme convive un

homme payé pour faire rire les convives. Je n'aurais donc pas eu lieu de trouver mauvais que l'on me mît à la porte, et je m'y suis exposé, ce qui est une sottise. Pourtant j'ai une excuse : je voyage pour connaître les pays que je parcours, pour m'en souvenir et pour les décrire. Je suis une espèce d'écrivain observateur qui prend des notes, ce qui ne veut pas dire que je sois un espion diplomatique. Je m'occupe de beaux-arts et de sciences naturelles plus que de mœurs et de coutumes; mais tout m'intéresse, et, ayant ailleurs déjà vécu dans le monde, il m'a pris envie de revoir le monde, chose curieuse, le monde avec tout son luxe, au fond des montagnes, des lacs et des glaces d'un pays en apparence inabordable. Seulement il paraît que ma figure a fort déplu au baron, et voilà pourquoi je suis rentré aujourd'hui chez lui sous mon masque. Vous me donniez hier soir le conseil de n'y pas rentrer du tout?

— Et nous vous le donnerions encore, cher Christian, répondit le major, si le baron se fût rappelé l'incident de la nuit dernière; mais son mal paraît le lui avoir fait oublier. Prenez garde pourtant à ses valets. Cachez votre visage et parlons français, car voici des gens à lui qui nous apportent le punch et qui peuvent vous avoir vu au bal.

Un vaste bol d'argent, plein de punch enflammé, fut posé sur une table de granit brut, et le major en fit les honneurs avec gaieté. Pourtant M. Goefle, si animé l'instant d'auparavant, était devenu tout à coup rêveur, et, comme dans la matinée, il semblait partagé entre le besoin de s'égayer et celui de résoudre un problème.

— Qu'est-ce que vous avez donc, mon cher *oncle?* lui dit Christian en lui remplissant son verre; me blâmez-vous d'avoir mis ici l'incognito de côté?

— Nullement, répondit l'avocat, et si vous le voulez, je raconterai succinctement à ces messieurs votre histoire, pour leur prouver qu'ils ont raison de vous traiter en ami.

— Oui, oui, l'histoire de Christian Waldo! s'écrièrent les deux officiers. Elle doit être bien curieuse, dit le major, et si elle doit rester secrète, nous jurons sur l'honneur...

— Mais elle est trop longue, dit Christian. J'ai encore deux jours à passer chez le baron. Prenons un rendez-vous plus sûr et plus chaud.

— C'est cela, dit M. Goefle. Messieurs, venez nous voir au Stollborg demain; nous dînerons ou nous souperons ensemble.

— Mais demain, répondit le major, c'est la chasse à l'ours; n'y viendrez-vous pas tous les deux?

— Tous les deux? Non, moi, je ne suis pas chasseur, et je n'aime pas les ours; quant à Christian, ce n'est pas sa partie. Voyez un peu, si un ours venait à lui manger une main... Il n'en a pas trop

de deux pour faire agir ses marionnettes. Montrez-la-moi donc, Christian, votre main : c'est singulier, cette courbure de votre petit doigt! Je ne l'avais pas remarquée, moi! C'est une blessure, n'est-ce pas?

— Non, répondit Christian, c'est de naissance.

Et, montrant sa main gauche, il ajouta : — C'est moins apparent de ce côté-ci, et pourtant cela existe aux deux mains; mais cela ne me gêne nullement.

— C'est singulier, très singulier! répéta M. Goefle en se grattant le menton comme il avait coutume de faire quand il était intrigué.

— Ce n'est pas si singulier, reprit Christian. J'ai vu cette légère difformité chez d'autres personnes... Tenez, je l'ai remarquée chez le baron de Waldemora. Elle est même beaucoup plus sensible que chez moi.

— Eh! parbleu! précisément; c'est à quoi je songeais. Il a les deux petits doigts complétement fermés. Vous avez remarqué cela aussi, messieurs?

— Très souvent, dit Larrson, et devant Christian Waldo, qui donne aux malheureux presque tout ce qu'il gagne, on peut dire, sans craindre d'allusion, que ces doigts fermés sont réputés un signe d'avarice.

— Pourtant, dit M. Goefle, le baron ne ménage pas l'argent. On pourrait dire, je le sais bien, que sa magnificence est pour lui une raison de plus d'aimer la richesse à tout prix; mais son père était très désintéressé et son frère excessivement généreux. Donc les doigts fermés ne prouvent rien.

— Retrouvait-on la même particularité chez le père et le frère du baron? demanda Christian.

— Oui, et très marquée, à ce que l'on m'a dit. Un jour, en examinant avec attention les portraits de famille du baron, j'ai constaté avec surprise plusieurs ancêtres à doigts recourbés. N'est-ce pas une chose très bizarre?

— Espérons, dit Christian, que je n'aurai jamais d'autre ressemblance avec le baron. Quant à la chasse à l'ours, dussé-je y perdre mes deux mains *difformes*, je meurs d'envie d'en être, et j'irai certainement pour mon compte.

— Venez avec nous, s'écria Larrson; j'irai vous prendre dès le matin.

— De grand matin?

— Ah oui, certes! Avant le jour.

— C'est-à-dire, reprit Christian en souriant, un peu avant midi?

— Vous calomniez notre soleil, dit le lieutenant; il sera levé dans sept ou huit heures.

— Alors,... allons dormir!

— Dormir! s'écria M. Goefle; déjà? Le punch ne nous le permettra pas, j'espère! Je ne fais que commencer à me remettre de l'émotion que m'a causée la perruque de Stangstadius. Laissez-moi respirer, Christian; je vous croyais plus gai! Vous ne l'êtes pas du tout ce soir, savez-vous?

— Je l'avoue, je suis mélancolique comme un Anglais, répondit Christian.

— Pourquoi cela, voyons, mon neveu; car vous êtes mon neveu, je n'en démords pas en particulier, bien que je vous aie lâchement renié en public. Pourquoi êtes-vous triste?

— Je n'en sais rien, cher oncle; c'est peut-être parce que je commence à devenir saltimbanque.

— Expliquez votre aphorisme.

— Il y a trois mois que je montre les marionnettes, c'est déjà trop. Dans une autre phase de ma vie que je vous ai racontée, j'ai fait le même métier pendant environ le même espace de temps, et j'ai éprouvé, quoique à un moindre degré (j'étais plus jeune), ce que j'éprouve maintenant, c'est-à-dire une grande excitation suivie de grands abattemens, beaucoup de dégoût et de nonchalance pour me mettre à la besogne, une fièvre de verve, un débordement de gaieté ou d'émotion quand j'y suis, un grand accablement et un véritable mépris de moi-même quand j'ôte mon masque et redeviens un homme aussi rassis qu'un autre.

— Bah! ce que vous racontez là c'est ma propre histoire; il m'en arrive autant pour plaider. Tout orateur, tout comédien, tout artiste ou tout professeur forcé de se battre les flancs pendant une moitié de sa vie pour instruire, éclairer ou divertir les autres, est las du genre humain et de lui-même quand le rideau tombe. Je ne suis gai et vivant ici, moi, que parce que je n'ai pas plaidé depuis quatre ou cinq jours. Si vous me surpreniez dans mon cabinet, rentrant de l'audience, criant après ma gouvernante qui ne m'apporte pas mon thé assez vite, après les cliens qui m'assiégent, après les portes de ma maison qui grincent... Que sais-je? Tout m'exaspère... Et puis je tombe dans mon fauteuil, je prends un livre d'histoire ou de philosophie,... ou un roman, et je m'endors délicieusement dans l'oubli de ma maudite profession.

— Vous vous endormez *délicieusement,* monsieur Goefle, parce que vous avez, en dépit de vos nerfs malades, la conscience d'avoir fait quelque chose d'utile et de sérieux.

— Hom, hom! pas toujours! On ne peut pas toujours plaider de bonnes causes, et, même en plaidant les meilleures, on n'est jamais sûr de plaider précisément le juste et le vrai. Croyez-moi, Christian, il n'y a pas de sots métiers, dit-on : moi, je dis qu'ils le sont

tous; c'est ce qui fait que peu importe celui qui donne carrière au talent. Ne méprisez pas le vôtre : tel qu'il est, il est cent fois plus moral que le mien.

— Oh! oh! monsieur Goefle, vous voilà dans un beau paradoxe! Allez, allez, nous vous écoutons. Vous allez plaider cela avec éloquence.

— Je n'aurai pas d'éloquence, mes enfans, dit M. Goefle, pressé par les deux officiers comme par Christian de donner carrière à son imagination. Ce n'est pas ici le lieu de sophistiquer, et je suis en vacances. Je vous dirai tout bonnement que le métier d'amuser les hommes par des fictions est le premier de tous,... le premier en date, c'est incontestable : aussitôt que le genre humain a su parler, il a inventé des mythologies, composé des chants et récité des histoires; le premier au point de vue de l'utilité morale, je le soutiendrais contre l'université et contre Stangstadius lui-même, qui ne croit qu'à ce qu'il touche. L'homme ne profite jamais de l'expérience; vous aurez beau lui apprendre l'histoire authentique : il repassera sans cesse, de moins en moins si vous voulez, mais toujours proportionnellement à son degré de civilisation, dans les mêmes folies et les mêmes fautes. Est-ce que notre propre expérience nous profite à nous-mêmes? Moi qui sais fort bien que demain je serai malade pour avoir fait le jeune homme cette nuit, vous voyez que je m'en moque! Ce n'est donc pas la raison qui gouverne l'homme, c'est l'imagination, c'est le rêve. Or le rêve, c'est l'art, c'est la poésie, c'est la peinture, la musique, le théâtre... Attendez, messieurs, que je vide mon verre avant de passer à mon second point.

— A votre santé, monsieur Goefle! s'écrièrent les trois amis.

— A votre santé, mes enfans! Je continue. Je ne considère pas Christian Waldo comme un montreur de marionnettes. Qu'est-ce qu'une marionnette? Un morceau de bois couvert de chiffons. C'est l'esprit et l'âme de Christian qui font l'intérêt et le mérite de ses pièces. Je ne le considère pas non plus seulement comme un acteur, car il ne lui suffirait pas de varier son accent et de changer de voix à chaque minute pour nous émouvoir : ce n'est là qu'un tour d'adresse. Je le considère comme un auteur, car ses pièces sont de petits chefs-d'œuvre, et rappellent ces mignonnes et adorables compositions musicales qu'ont faites d'illustres maîtres de chapelle italiens et allemands pour des théâtres de ce genre. C'était de la musique pour les enfans, disaient-ils avec modestie. En attendant, les connaisseurs en faisaient leurs délices. Donc, messieurs, rendons à Christian Waldo la justice qui lui est due.

— Oui, oui, s'écrièrent les deux officiers, que le punch rendait expansifs, vive Christian Waldo! C'est un homme de génie.

— Pas tout à fait, répondit Christian en riant; mais je vois ici la cause du mépris de *mon oncle* pour le métier d'avocat. Il peut soutenir et faire accepter les plus énormes mensonges.

— Taisez-vous, mon neveu, vous n'avez pas la parole! Je dis que... Mais tu n'es qu'un ingrat, Christian! Tu n'es pas avocat, et tu te plains! Tu peux chercher la vérité générale sous toutes les fictions possibles, et tu te lasses de la faire aimer aux hommes! Tu as de l'esprit, du cœur, de l'instruction, du savoir-vivre, et tu te qualifies de saltimbanque pour rabaisser ton œuvre et l'abandonner peut-être! Voyons, malheureux, est-ce là ton idée?

— Oui, c'est ma résolution, répondit Christian, j'en ai assez. J'ai cru que je pourrais aller plus longtemps, mais l'incognito prolongé me fatigue comme une puérilité indigne d'un homme sérieux. Il faut que je trouve le moyen de voyager sans mendier. J'ai bien cherché déjà. C'est un grand problème à résoudre pour qui n'a rien. L'homme qui se fixe trouve toujours du travail; celui qui veut marcher est bien embarrassé aujourd'hui. Dans l'antiquité, monsieur Goefle, voyager signifiait conquérir la terre au profit de l'intelligence humaine. Les hommes le sentaient, c'était une auguste mission, l'initiation des âmes d'élite. Aussi le voyageur était-il un être sacré pour les populations qui saluaient son arrivée avec respect et qui venaient chercher auprès de lui des nouvelles de l'humanité. Aujourd'hui, si le voyageur n'est pas quelque peu riche, il faut qu'il se fasse mendiant, voleur ou histrion...

— Histrion! s'écria M. Goefle; pourquoi ce terme de mépris? L'histrion, que j'appellerai, moi, du nom de *fabulateur*, parce que c'est l'interprète de l'œuvre d'imagination (*fabula*), a pour but de détourner l'homme du positif de la vie, et, comme la majorité de notre sotte espèce est prosaïque et brutalement attachée aux intérêts matériels, les Cassandres qui gouvernent l'opinion repoussent les poètes et leurs organes. S'ils l'osaient, ils repousseraient encore bien plus les prédicateurs, qui leur parlent du ciel, et la religion, qui est une guerre aux passions étroites, une doctrine d'idéalisme; mais on ne se révolte pas contre l'idéalisme présenté comme une vérité révélée. On n'ose pas. On le repousse quand il vient vous dire naïvement : « Je vais vous prouver le beau et le bien par des symboles et des fables. »

— Et pourtant, dit Christian, les livres sacrés sont remplis d'apologues. C'est la prédication des âges de foi et de simplicité. Tenez, monsieur Goefle, la cause du préjugé n'est pas précisément où vous la cherchez, ou du moins elle n'y est que par la déduction d'un fait que je vais vous signaler. Le comédien n'a pas de liens réels avec le reste de la société. Il ne rend pas de services effectifs

en tant que comédien, et les hommes ne s'estiment entre eux qu'en raison d'un échange de services. Considérez que toutes les autres professions sont étroitement liées au sort de chacun dans la société, même le prêtre, qui, pour les incrédules, est encore l'officier indispensable à leur état civil. Quant aux autres fonctionnaires, chaque homme voit en eux son espoir ou son appui à un moment donné. Le médecin lui fait espérer la santé, le juge et l'avocat représentent le gain de sa cause, le spéculateur peut lui donner la fortune, le commerçant lui procure les denrées, le soldat protége sa sécurité, le savant favorise les progrès de son industrie par ses découvertes, tout professeur d'une branche quelconque des connaissances humaines lui offre l'instruction nécessaire aux divers emplois : le comédien seul lui parle de tout et ne lui donne rien... que de bons conseils qu'il lui fait payer à la porte, et que son auditeur eût pu prendre gratis de lui-même.

— Eh bien! s'écria M. Goefle, quel est cet ergotage? Ne sommes-nous pas d'accord? Tu ne fais que prouver ce que je disais. Tout ce qui est imagination et sentiment est méprisé par le vulgaire.

— Non, monsieur Goefle, mais le sentiment infécond, l'imagination improductive! Que voulez-vous? il y a quelque chose de juste dans l'opinion du bourgeois qui peut dire au comédien : « Tu me parles de vertu, d'amour, de dévouement, de raison, de courage, de bonheur! C'est ton état d'en parler; mais, puisque ton état ne te donne que la parole, n'exige pas que je voie en toi autre chose qu'un vain discoureur. Si tu es quelque chose de plus, descends de ces tréteaux tout à l'heure et m'aide à arranger ma vie comme tu réussis dans ta pièce à arranger ta fiction. Guéris ma goutte, plaide mon procès, enrichis ma maison, marie ma fille avec celui qu'elle aime, place mon gendre, et si tu n'es pas bon à tout cela, fais-moi des souliers ou pave ma cour; fais quelque chose enfin en échange de l'argent que je te donne. »

— D'où tu conclus?... dit M. Goefle.

— D'où je conclus qu'il faut que tout homme ait un état qui serve directement aux autres hommes, et que le préjugé contre le comédien et le *fabulateur* en général cessera le jour où le théâtre sera gratuit, et où tous les gens d'esprit capables de bien représenter se feront, par amour de l'art, fabulateurs et comédiens à un moment donné, quelle que soit d'ailleurs leur profession.

— Voilà, j'espère, un rêve qui dépasse tous mes paradoxes!

— Je ne dis pas le contraire; mais, il y a deux cents ans, on ne croyait pas à l'Amérique, et l'on verra, je crois, dans deux cents ans, des choses plus extraordinaires que toutes celles que nous pouvons rêver.

On avala le reste du punch sur cette conclusion, et Christian voulut prendre congé de M. Goefle, qui semblait d'humeur à aller danser une courante au château neuf avec les jeunes officiers; mais le docteur en droit ne voulut pas quitter son ami, qui avait réellement besoin de repos, et, après s'être promis de se revoir le lendemain ou plutôt le jour même, puisqu'il était deux heures du matin, chacun alla reprendre sa voiture.

— Voyons, Christian, dit M. Goefle quand ils furent côte à côte sur le traîneau qui les ramenait au Stollborg, est-ce sérieusement que tu parles de?... A propos, je m'aperçois que j'ai pris, je ne sais où et je ne sais quand, l'habitude de vous tutoyer!

— Gardez-la, monsieur Goefle, elle m'est agréable.

— Pourtant,... je ne suis pas d'âge à me permettre... Je n'ai pas encore la soixantaine, Christian, ne me prenez pas pour un patriarche!

— Dieu m'en garde! Mais si le tutoiement est dans votre bouche un signe d'amitié...

— Oui, certes, mon enfant! Or je continue : dis-moi donc... Ici M. Goefle fit une assez longue pause et Christian le crut endormi; mais il se ranima pour lui dire tout à coup : — Répondez, Christian, si vous étiez riche, que feriez-vous de votre argent?

— Moi? dit le jeune homme étonné, je tâcherais d'associer le plus de gens possible à mon bonheur.

— Tu serais donc heureux?

— Oui, je partirais pour faire le tour du monde.

— Et après?

— Après... je n'en sais rien... j'écrirais mes voyages.

— Et après?

— Je me marierais pour avoir des enfans... J'adore les enfans!

— Et tu quitterais la Suède?

— Qui sait? Je n'ai de liens nulle part. Le diable m'emporte si... Ne croyez pas que j'exagère, je ne suis pas gris, mais je me sens pour vous, monsieur Goefle, une affection prononcée, et je veux être pendu si le plaisir de vivre près de vous n'entrerait pas pour beaucoup dans ma résolution!... Mais de quoi parlons-nous là? Je n'ai pas le goût des châteaux en Espagne, et je n'ai jamais rêvé la fortune... Dans deux jours, j'irai je ne sais où et n'en reviendrai peut-être jamais!

Quand les deux amis furent rentrés dans la chambre de l'ourse, ils avaient si bien oublié qu'elle était hantée, qu'ils se couchèrent et s'endormirent sans songer à reprendre leurs commentaires sur l'apparition de la veille.

De leurs lits respectifs, ils essayèrent de continuer la conversa-

tion; mais, bien que M. Goefle fût encore un peu excité et que Christian mît la meilleure grâce du monde à lui donner la réplique, le sommeil vint bientôt s'abattre comme une avalanche de plumes sur les esprits du jeune homme, et le docteur en droit, après avoir maugréé contre Nils, qui ronflait à faire trembler les vitres, prit le parti de s'endormir aussi.

En ce moment, le baron de Waldemora s'éveillait au château neuf. Lorsque, d'après son ordre, Johan entra chez lui, il le trouva assis sur son lit et à demi vêtu.

— Il est trois heures, monsieur le baron, lui dit le majordome. Avez-vous un peu reposé?

— J'ai dormi, Johan, mais bien mal; j'ai rêvé marionnettes toute la nuit.

— Eh bien! mon maître, ce n'est pas un rêve triste, cela! ces marionnettes étaient fort drôles.

— Tu trouves, toi? Allons, soit!

— Mais vous avez ri vous-même?

— On rit toujours. La vie est un rire perpétuel,... un rire bien triste, Johan!

— Voyons, mon maître, pas d'idées noires. Qu'avez-vous à m'ordonner?

— Rien! si je dois mourir aujourd'hui, qui pourra l'empêcher?

— Mourir! où diable prenez-vous cela? Vous avez une mine admirable ce matin!

— Mais si on m'assassinait?

— Qui donc aurait cette pensée?

— Beaucoup de gens; mais surtout l'homme du bal, celui dont la figure et la menace...

— Le prétendu neveu de l'avocat? Je ne comprends pas que vous vous tourmentiez de cette figure-là. Elle ne ressemble nullement à celle...

— Tais-toi, tu n'as jamais vu clair de ta vie, tu es myope!

— Oh! que non!

— Mais un insolent qui, chez moi, devant tout le monde, ose me regarder en face et me défier!

— Cela vous est arrivé plus d'une fois, et vous en avez toujours ri.

— Et cette fois je suis tombé foudroyé!

— C'est ce maudit anniversaire! Vous savez bien que tous les ans il vous rend malade, et puis vous l'oubliez.

— Je ne me reproche rien, Johan.

— Parbleu! croyez-vous que je vous reproche quelque chose?

— Mais que se passe-t-il dans ma pauvre tête pour que j'aie ces visions?

— Bah! c'est l'époque des grands froids. La chose arrive à tout le monde.

— Est-ce que cela t'arrive quelquefois?

— Moi! jamais. Je mange beaucoup; vous, vous ne mangez rien. Voyons, il faut prendre quelque chose; du thé, au moins.

— Pas encore. Que penses-tu du récit de cet Italien?

— Ce Tebaldo? Vous ne m'en avez pas dit le premier mot!

— C'est vrai. Eh bien! je ne t'en dirai pas davantage.

— Pourquoi?

— C'est trop insensé. Cependant,... crois-tu que l'avocat Goefle soit mon ennemi? Il doit être mon ennemi!

— Je n'en vois pas la raison.

— Je ne la vois pas non plus; je l'ai toujours largement payé, et son père m'était tout dévoué.

— Et puis c'est un homme d'esprit que M. Goefle, un beau parleur, un homme du monde, et sans préjugés, croyez-moi.

— Tu te trompes! il ne veut pas plaider contre le Rosenstein. Il dit que j'ai tort; il m'a tenu tête aujourd'hui. Je le hais, ce Goefle!

— Déjà? Bah! attendez un peu. Promettez-lui une plus grosse somme que de coutume, et il trouvera que vous avez raison.

— Je l'ai fait. Il m'a fort mal répondu ce matin. Je te dis que je le hais!

— Eh bien! alors que voulez-vous *qu'il lui arrive?*

— Je ne sais pas encore, nous verrons; mais le vieux Stenson?

— Quoi, le vieux Stenson?

— Le crois-tu capable de m'avoir trahi?

— Quand ça?

— Je ne te demande pas quand. Le crois-tu dissimulé?

— Je le crois idiot.

— Idiot toi-même! Stenson est plus fin que toi, et que moi aussi peut-être. Ah! si l'Italien m'avait dit vrai!...

— Vous ne voulez donc pas que je sache ce qu'il vous a dit? Vous n'avez plus de confiance en moi? Alors tourmentez-vous, allez vous-même aux renseignemens, et renvoyez-moi dormir.

— Johan, tu me grondes, dit le baron avec une douceur extraordinaire. Apaise-toi, tu sauras tout.

— Oui, quand vous aurez besoin de moi.

— J'en ai besoin tout de suite. Il faut que cet Italien produise ses preuves, s'il en a. On n'a rien trouvé sur lui?

— Rien. J'ai fouillé moi-même.

— Il me l'avait bien dit qu'il n'avait rien. Et que pourrait-il avoir? Te souviens-tu de Manassé, toi?

— Je crois bien! un bonhomme qui a beaucoup vendu ici autrefois, et qui vendait cher.

— Il est mort.

— Ça m'est égal.

— C'est cet Italien qui l'a tué.

— Drôle d'idée! Pourquoi donc?

— Pour le voler probablement, et lui prendre une lettre.

— De qui?

— De Stenson.

— Intéressante?

— Oh! oui, certes, si elle contenait ce que prétend ce drôle.

— Eh bien! dites, si vous voulez que je comprenne.

Le baron et son confident parlèrent alors si bas, que les murailles même ne les entendirent pas. Le baron était agité; Johan haussait les épaules.

— Voilà, dit-il, un conte à dormir debout. Cette canaille de Tebaldo aura forgé cette histoire dans le pays sur des *on dit* pour vous tirer de l'argent.

— Il dit n'avoir jamais mis le pied en Suède avant ce jour et arriver tout droit de Hollande par Drontheim.

— C'est possible. Qu'importe? Il se sera renseigné par hasard dans les environs; on y débite sur vous tant de fables! Il est possible aussi qu'il ait rencontré dans ses voyages ce vieux Manassé, qui en avait recueilli sa part autrefois.

— Voyons, que faut-il faire?

— Il faut faire peur à M. l'Italien, ne pas vous laisser rançonner, et lui promettre...

— Combien?

— Deux ou trois heures dans notre *chambre des roses.*

— Il n'y croira pas! On lui aura dit qu'en Suède, sous le règne du vieux évêque, tout cela était rouillé.

— Croyez-vous que le capitaine de la grosse tour ait besoin de ces antiquailles pour faire tirer la langue à un homme de chair et d'os?

— Alors tu es d'avis...

— Qu'on le couvre de roses jusqu'à ce qu'il avoue qu'il a menti, ou jusqu'à ce qu'il dise où il a caché ses preuves.

— Impossible! Il criera, et le château est plein de monde.

— Et la chasse? Allez-y, mort ou vif, il faudra bien que tout le monde vous suive.

— Il reste toujours quelqu'un, ne fût-ce que les laquais de mes hôtes. Et les vieilles femmes? Elles diront que j'use d'un droit que l'état se réserve.

— Bah! bah! vous vous en moquez bien! Je me charge d'arranger cela d'ailleurs : je dirai que c'est un pauvre diable qui a eu la jambe broyée, et que l'on opère.

— Et tu recevras ses révélations!

— Oui certes... Qui donc?

— J'aimerais mieux être là.

— Vous savez bien que vous avez le cœur tendre, et que vous ne pouvez pas voir souffrir.

— C'est vrai, cela me dérange l'estomac et les entrailles... J'irai à la chasse pour tout de bon.

— Allons, rendormez-vous en attendant l'heure. Je veillerai à tout.

— Et tu trouveras l'inconnu?

— Celui-là, ce doit être un compère. Nous ne le trouverons que par les aveux du Tebaldo.

— D'autant plus qu'il offrait de me livrer celui... Mais ce n'est peut-être pas le même!

— Je le confesserai sur tous les points, dormez tranquille.

— L'a-t-on fait jeûner, cet Italien?

— Parbleu!

— Alors va-t'en, je vais essayer de reposer encore un peu... Tu m'as calmé, Johan... Tu as toujours des idées, toi; moi, je baisse... Ah! que j'ai vieilli vite, mon Dieu!

Johan sortit en recommandant à Jacob de réveiller le baron à huit heures. Jacob était un valet de chambre qui couchait toujours dans un cabinet contigu à la chambre du baron. C'était un très honnête homme, avec qui le baron jouait le rôle de bon maître, sachant bien qu'il est utile d'avoir quelques braves gens autour de soi, ne fût-ce que pour pouvoir dormir en paix sous leur garde.

Quant à Christian, qui dormait toujours très bien en quelque lieu et en quelque compagnie qu'il se trouvât, il se réveilla au bout de six heures de sommeil, et se leva doucement pour regarder le ciel. Le jour ne paraissait pas encore; mais comme le jeune homme allait se recoucher, il se rappela la partie de chasse qui devait probablement commencer à s'organiser en ce moment au château neuf. Christian n'était chasseur qu'en vue d'histoire naturelle. Adroit tireur, il n'avait jamais eu la passion de tuer du gibier pour tuer le temps et pour montrer son adresse; mais une chasse à l'ours lui offrait l'intérêt d'une chose neuve, pittoresque, ou intéressante au point de vue zoologique. Il se sentit donc tout à coup et tout à fait réveillé, et parfaitement résolu à aller voir ce spectacle, sauf à ne pas le voir tout entier et à revenir à temps pour préparer sa représentation avec M. Goefle.

Comme en s'endormant il avait touché quelques mots de cette chasse au docteur en droit, et qu'il ne l'avait pas trouvé favorable à ce projet, dont, pour sa part, M. Goefle n'avait nulle envie, Christian prévit qu'il rencontrerait de l'opposition chez son bon *oncle*, et, se sachant complaisant, il prévit aussi qu'il céderait. — Bah! pensa-t-il, mieux vaut s'échapper sans bruit, en lui laissant deux mots au crayon pour qu'il ne s'inquiète pas de moi. Il sera un peu contrarié, il s'ennuiera de déjeuner seul; mais il a encore à travailler, à causer avec M. Stenson : je rentrerai à temps peut-être pour qu'il ne s'aperçoive pas trop de son isolement.

Christian sortit doucement de la chambre de garde, s'habilla dans celle de l'ourse, mit, par habitude et par précaution, son masque sous son chapeau, et sortit par le *gaard*, qui était encore plongé dans le silence et l'obscurité. De là, Christian gagna le verger desséché par l'hiver, descendit au lac, et, se voyant, de ce côté, beaucoup plus près du rivage que par le sentier du nord, il traversa un court espace d'eau glacée, et se mit à marcher en terre ferme dans la direction du château neuf.

Dans le même moment, Johan traversait la glace du côté opposé et venait se mettre en observation au Stollborg, sans se douter du vol que son gibier venait de prendre.

XII.

Christian ne pensait pas trouver le major au château neuf. Il savait que le jeune officier allait passer chaque nuit ou chaque matinée, après les fêtes du château, à son bostœlle, situé à peu de distance. N'ayant pas songé à lui demander dans quelle direction se trouvait cette maison de campagne, il ne la cherchait nullement. Son intention était d'observer à distance les préparatifs de la chasse et de se mêler aux paysans employés à la battue générale.

Il suivait encore le sentier au bord du lac, lorsque l'aube parut, et lui permit de distinguer un homme venant à sa rencontre. Il baissa vite son masque, mais le releva presque aussitôt en reconnaissant le lieutenant Osburn.

— Ma foi! lui dit celui-ci en lui tendant la main, je suis content de vous rencontrer ici. J'allais vous chercher, et cette rencontre nous fera gagner au moins une demi-heure de jour. Hâtons-nous, le major est là qui vous attend.

Ervin Osburn prit les devans en rebroussant chemin; au bout de quelques pas, il se dirigea vers la gauche dans la montagne. Lorsque Christian, qui le suivait, eut gravi pendant quelques minutes une montée assez rapide, il vit au-dessous de lui, dans un étroit ravin,

deux traîneaux arrêtés, et le major, qui, l'apercevant, accourut d'un air joyeux.

— Bravo! s'écria-t-il, vous possédez l'exactitude par esprit de divination! Comment diable saviez-vous nous trouver ici?

— Je ne savais rien, répondit Christian; j'allais au château neuf à tout hasard.

— Eh bien! le hasard est pour nous dès le matin; cela signifie que la chasse sera bonne... Ah çà! vous êtes fort bien déguisé, comme hier soir, mais vous n'êtes ni chaussé ni armé pour la circonstance. J'avais prévu cela heureusement, et nous avons pour vous tout ce qu'il faut. En attendant, prenez cette pelisse de précaution et partons vite. Nous allons un peu loin, et la journée ne sera pas trop longue pour tout ce que nous avons à faire.

Christian monta avec Larrson dans un petit traîneau du pays, très léger, à deux places, et mené par un seul petit cheval de montagne. Le lieutenant, avec le caporal Duff, qui était un bon vieux sous-officier expert en fait de chasse, monta dans un véhicule de même forme. Le major prit les devans, et l'on se mit en route au petit galop.

— Il faut que vous sachiez, dit le major à Christian, que nous allons nous hâter de chasser pour notre compte. Ce n'est ni le gibier, ni les tireurs adroits qui manquent sur les terres du baron, il est lui-même un très savant et très intrépide chasseur; mais, comme il doit consentir à envoyer ou à conduire à la battue d'aujourd'hui beaucoup de ses hôtes qui n'y entendent pas grand'chose, et qui ont plus de prétentions que d'habileté, il est fort à craindre qu'on n'y fasse plus de bruit que de besogne. Et d'ailleurs la battue avec les paysans est une chose sans grand intérêt, comme vous pourrez vous en assurer, lorsque, après avoir fait notre expédition, nous reviendrons par la montagne que vous voyez là-haut. C'est une espèce d'assassinat vraiment lâche : on entoure le pauvre ours qui ne veut pas toujours quitter sa tanière; on l'effraie, on le harcèle, et quand il en sort enfin pour faire tête ou pour fuir, on le tire sans danger de derrière les filets où l'on se tient à l'abri de son désespoir. Or, outre que cela manque de piquant et d'imprévu, il arrive fort souvent que les impatiens et les maladroits font tout manquer, et que la bête a déguerpi avant qu'on ait pu l'atteindre. Nous allons opérer tout autrement, sans traqueurs, sans vacarme et sans chiens. Je vous dirai ce qu'il y aura à faire quand nous approcherons du bon moment. Et croyez-moi, la vraie chasse est comme tous les vrais plaisirs; il n'y faut point de foule. C'est une partie fine qui n'est bonne qu'avec des amis ou des personnes de premier choix.

— J'ai donc, répondit Christian, double remerciement à vous

faire de vouloir bien m'associer à ce plaisir intime; mais expliquez-moi comment vous avez la liberté d'aller tuer le gibier du baron avant lui. Je l'aurais cru plus jaloux de ses prérogatives de chasseur ou de ses droits de propriétaire.

— Aussi n'est-ce pas son gibier que nous allons essayer de tuer. Ses propriétés sont considérables, mais tout le pays n'est pas à lui, Dieu merci. Voyez ces belles montagnes qui se dressent devant vous! C'est la frontière norvégienne, et, sur les premières assises de ces gigantesques remparts, nous allons trouver un groupe que l'on appelle le *Blaakdal*. Là vivent quelques paysans libres et propriétaires au sein des déserts sublimes, et quelquefois au sein des nuages, car les cimes ne sont pas souvent nettes et claires comme aujourd'hui. Eh bien! c'est à un de ces *dannemans* (on les appelle ainsi) que mes amis et moi avons acheté l'ours dont il a découvert la retraite. Ce *danneman*, qui est un homme intéressant pour ses connaissances dans la partie, demeure dans un site magnifique et assez difficile à atteindre en voiture; mais, avec l'aide de Dieu et de ces bons petits chevaux de montagne, nous en viendrons à bout. Nous déjeunerons chez lui, après quoi il nous servira lui-même de guide auprès de monseigneur l'ours, qui, n'étant pas traqué d'avance par des bavards et des étourdis, nous attendra sans méfiance et nous recevra... selon son humeur du moment. Mais voyez, Christian, voyez quel beau spectacle! Aviez-vous déjà vu ce phénomène?

— Non, pas encore, s'écria Christian transporté de joie, et je suis content de le voir avec vous. C'est un phénomène que je ne connaissais que de réputation, une parhélie magnifique!

En effet cinq soleils se levaient à l'horizon. Le vrai, le puissant astre était accompagné à droite et à gauche, au-dessus et au-dessous de son disque rayonnant, de quatre images lumineuses moins vives, moins rondes, mais entourées d'auréoles irisées d'une beauté merveilleuse. Comme nos chasseurs marchaient dans le sens opposé, ils s'arrêtèrent quelques instans pour jouir de cet effet d'optique qui a beaucoup de rapport avec l'arc en ciel quant à ses causes présumées, mais qui ne se produit guère en Europe que dans les pays du Nord.

On suivit d'abord une belle route, puis cette même route devenue un chemin étroit et inégal à travers les terres, puis ce chemin devenu sentier, puis le terrain inculte et raboteux n'offrant plus que de faibles traces frayées dans la neige des collines. Enfin Larrson, qui connaissait parfaitement le pays et les ressources du traîneau qu'il conduisait, se lança dans des aspérités effrayantes au flanc des montagnes, côtoyant des précipices, glissant à fond de train dans des ravines presque à pic, franchissant des fossés au saut de son cheval,

escaladant par-dessus des arbres abattus et des rochers écroulés, sans presque daigner éviter ces obstacles, qui semblaient à chaque instant devoir faire voler en éclats le traîneau fragile. Christian ne savait lequel admirer le plus de l'audace du major ou de l'adresse et du courage du maigre petit cheval qu'il laissait aller à sa guise, car l'instinct merveilleux de l'animal ressemblait au sens de la seconde vue. Deux fois pourtant le traîneau versa. Ce ne fut pas la faute du cheval, mais celle du traîneau, qui ne pouvait se lier assez fidèlement à ses mouvemens, quelque ingénieusement construit qu'il pût être. Ces chutes peuvent être graves, mais elles sont si fréquentes que, sur la quantité, il en est peu qui comptent. Le traîneau du lieutenant, bien qu'averti par les accidens de celui qui lui frayait le passage, fut aussi deux ou trois fois culbuté. On roulait dans la neige, on se secouait, on remettait le traîneau sur sa quille, et on repartait sans faire plus de réflexion sur l'aventure que si l'on eût mis pied à terre pour alléger au cheval un peu de tirage. Ailleurs une chute fait rire ou frémir; ici elle entrait tranquillement dans les choses prévues et inévitables.

Christian éprouvait un bien-être indicible dans cette course émouvante. — Je ne peux pas vous exprimer, disait-il au bon major, qui s'occupait de lui avec une fraternelle sollicitude, combien je me sens heureux aujourd'hui!

— Dieu soit loué, cher Christian! Cette nuit, vous étiez mélancolique.

— C'était la nuit, le lac, dont la belle nappe de neige avait été souillée par la course, et qui avait l'air d'une masse de plomb sous nos pieds. C'était le högar éclairé de torches sinistres comme des flambeaux mortuaires sur un linceul. C'était cette barbare statue d'Odin, qui, de son marteau menaçant et de son bras informe, semblait lancer sur le monde nouveau et sur notre troupe profane je ne sais quelle malédiction! Tout cela était beau, mais terrible; j'ai l'imagination vive, et puis...

— Et puis, convenez-en, dit le major, vous aviez quelque sujet de chagrin.

— Peut-être, une rêverie, une idée folle que le retour du soleil a dissipée. Oui, major, le soleil a sur l'esprit de l'homme une aussi bienfaisante influence que sur son corps. Il éclaire notre âme comme nos yeux, et chasse les visions de la nuit au figuré comme au réel. Ce beau et fantastique soleil du Nord, c'est pourtant le même que le bon soleil d'Italie et que le doux soleil de France. Il chauffe moins, mais je crois qu'il éclaire mieux qu'ailleurs, dans ce pays d'argent et de cristal où nous voici! Tout lui sert de miroir, même l'atmosphère, dans ces glaces immaculées. Béni soit le soleil, n'est-ce pas,

major? Et béni soyez-vous aussi pour m'avoir emmené dans cette course vivifiante qui m'exalte et me retrempe. Oui, oui, voilà ma vie, à moi! le mouvement, l'air, le chaud, le froid, la lumière! Du pays devant soi, un cheval, un traîneau, un navire... bah! moins encore, des jambes, des ailes, la liberté!

— Vous êtes singulier, Christian! Moi, je préférerais à tout cela une femme selon mon cœur.

— Eh bien! dit Christian, moi aussi, parbleu! Je ne suis pas singulier du tout; mais il faut être l'appui de sa propre famille ou rester garçon. Que voulez-vous que je fasse avec rien? Ne pouvant songer au bonheur, j'ai du moins la consolation de savoir oublier tout ce qui me manque, et de m'enthousiasmer pour les joies austères auxquelles je peux prétendre. Ne me parlez donc pas de famille et de coin du feu. Laissez-moi rêver le grand vent qui pousse vers les rives inconnues... Je le sais trop, cher ami, que l'homme est fait pour aimer! Je le sens en ce moment auprès de vous qui m'accueillez comme un frère, et qu'il me faudra quitter demain pour toujours; mais, puisque c'est ma destinée de ne pouvoir établir de liens nulle part, puisque je n'ai ni patrie, ni famille, ni état en ce monde, tout le secret de mon courage est dans la faculté que j'ai acquise de jouir du bonheur pris au vol et d'oublier que le lendemain doit l'emporter comme un beau rêve!... J'ai fait d'ailleurs bien des réflexions depuis ce punch dans la grotte du högar.

— Pauvre garçon! vous êtes amoureux, tenez, car vous n'avez pas dormi!

— Amoureux ou non, j'ai dormi comme dort l'innocence; mais on réfléchit vite quand on n'a pas beaucoup d'heures à perdre dans la vie. En m'habillant et en venant du Stollborg jusqu'à vous, une bonne et simple vérité m'est apparue. C'est qu'en voulant résoudre le problème du métier ambulant, je m'étais trompé. J'avais raisonné en enfant gâté de la civilisation. Je m'étais réservé des jouissances de sybarite. Vous allez me comprendre...

Ici Christian, sans raconter au major les faits de sa vie, lui esquissa en peu de mots les aptitudes, les besoins, les défaillances et les progrès de sa vie intellectuelle et morale, et quand il lui eut fait comprendre comment il avait essayé de se faire artiste pour ne pas cesser de se consacrer au service actif de la science, il ajouta : — Or, mon cher Osmund, pour être artiste, il faut n'être que cela, et sacrifier les voyages, les études scientifiques et la liberté. Ne voulant pas faire ces sacrifices, pourquoi ne serais-je pas tout simplement l'artisan sans art que tout homme bien portant peut être à un moment donné de sa vie? Je veux étudier les flancs de la terre : ne puis-je me faire mineur, un mois durant, dans chaque mine? Je veux

étudier la flore et la zoologie : ne puis-je m'engager pour une saison comme pionnier ou chasseur dans un lieu donné, et pousser plus loin à la saison suivante, utilisant, pour vivre pauvrement, mes bras et mes jambes au profit de mon savoir, au lieu d'épuiser mon esprit à des pasquinades pour gagner plus vite une meilleure nourriture et des habits plus fins? Ne suis-je pas de force à travailler matériellement pour laisser mon intelligence libre et humblement féconde? J'ai beaucoup pensé à la vie de votre grand Linnée, qui est le résumé de la plupart de celle des savans au temps où nous sommes. C'est toujours le pain qui leur a manqué, c'est l'absence de ressources qui a failli étouffer leur développement et laisser leurs travaux ignorés ou inachevés. Je les vois tous, dans leur jeunesse, errans comme moi et inquiets du lendemain, ne trouver leur planche de salut que dans le hasard, qui leur fait rencontrer d'intelligens protecteurs. Encore sont-ils forcés, après avoir refermé leur main sur un bienfait, chose amère, d'interrompre souvent leur tâche pour occuper de petites fonctions qui leur sont accordées comme une grâce, qui leur prennent un temps précieux, et qui entravent ou retardent leurs découvertes. Eh bien! que ne faisaient-ils ce que je veux, ce que je vais faire : mettre un marteau ou un pic sur l'épaule pour s'en aller creuser la roche ou défricher la terre? Qu'ai-je besoin de livres et d'encriers? Qui me presse de faire savoir au monde savant que j'existe avant d'avoir quelque chose de neuf et de véritablement intéressant à lui dire? J'en sais assez maintenant pour commencer à apprendre, c'est-à-dire pour observer et pour étudier la nature sur elle-même. Ne voit-on pas des secrets sublimes découverts au sein des forces naturelles par de pauvres manœuvres illettrés en qui Dieu avait enfoui, comme une étincelle sacrée, le génie de l'observation? Et croyez-vous, major Larrson, qu'un homme passionné, comme je le suis, pour la nature manquera de zèle et d'attention parce qu'il mangera du pain noir et couchera sur un lit de paille? Ne pourra-t-il, en observant la construction des roches ou la composition des terrains, susciter une idée féconde pour l'exploitation,... tenez, de ces porphyres qui nous environnent, ou de ces champs incultes que nous traversons? Je suis sûr qu'il y a partout des sources de richesse que l'homme trouvera peu à peu. Être utile à tous, voilà l'idéal glorieux de l'artisan, cher Osmund; être agréable aux riches, voilà le puéril destin de l'artiste, auquel je me soustrais avec joie.

— Quoi! dit le major étonné, est-ce sérieusement, Christian, que vous voulez renoncer aux arts agréables, où vous excellez, aux douceurs de la vie, que les ressources de votre esprit peuvent conquérir, aux charmes du monde, où il ne tiendrait qu'à vous de reparaître

avec avantage et agrément, en acceptant quelque emploi dans les plaisirs de la cour? Vous n'avez qu'à vouloir, et vous vous ferez vite des amis puissans, qui obtiendront aisément pour vous la direction de quelque spectacle ou de quelque musée. Si vous voulez,... ma famille est noble et a des relations...

— Non, non, major, merci! Cela eût été bon hier matin; je n'étais encore qu'un enfant qui cherchait son chemin en faisant l'école buissonnière; j'eusse peut-être accepté. Le bal m'avait ramené à d'anciens erremens, à d'anciennes séductions mondaines que j'ai trop subies. Aujourd'hui je suis un homme qui voit où il doit aller. Je ne sais quel rayon a pénétré dans mon âme avec ce soleil matinal...

Christian tomba dans la rêverie. Il cherchait en lui-même quel enchaînement d'idées l'avait amené à des résolutions si énergiques et si simples; mais il avait beau chercher et attribuer le tout à l'influence d'un bon sommeil et d'une belle matinée : toujours sa mémoire le ramenait à l'image de Marguerite cachant sa figure dans ses mains au nom de Christian Waldo. Ce cri étouffé, parti du cœur de la femme, était allé frapper la fière poitrine de Christian Goffredi. Il était resté dans son oreille, il avait rempli son âme d'une honte généreuse, d'un courage subit et inflexible. — Eh! pourquoi, je vous le demande, répondit-il au major, qui lui rappelait les fatigues et les ennuis du travail matériel, pourquoi faut-il que je m'amuse, que je me repose et que je préserve mon existence de tout accident? Ma naissance ne m'ayant pas fait une place privilégiée, à qui m'en prendrai-je, si je n'ai pas le courage et le bon sens de m'en faire une honorable? A ceux qui m'ont donné la vie? S'ils étaient là, ils pourraient me répondre que, m'ayant fait robuste et sain, ce n'était pas à l'intention de me rendre douillet et paresseux, et que, si j'ai absolument besoin de marcher sur des tapis et de manger des friandises pour entretenir mes forces et ma belle humeur, il leur était complétement impossible de prévoir ce cas bizarre et ridicule.

— Vous riez, Christian, dit le major, et pourtant la vie sans le superflu ne vaut pas la peine qu'on vive. Le but de l'homme n'est-il pas de se bâtir un nid avec tout le soin et la prévoyance dont l'oiseau lui donne l'exemple?

— Oui, major, c'est là le but, pour vous dont l'avenir se rattache à un passé; mais moi, dont le passé n'a rien édifié, quand je me suis fait *fabulateur*, comme dit M. Goefle, savez-vous ce qui m'a décidé? C'est à mon insu, mais très assurément, la crainte de ce que l'on appelle la misère. Or cette crainte, chez un homme isolé, c'est une lâcheté, et il n'y a pas moyen de la traduire autrement que par cette plainte dont vous allez voir l'effet burlesque dans la bouche

d'un homme aussi bien bâti et aussi bien portant que je le suis. Tenez, supposons un monologue de marionnette. C'est notre ami Stentarello qui parle ingénûment : « Hélas! trois fois hélas! je ne dormirai donc plus dans des draps fins! Hélas! je ne pourrai plus, quand j'aurai chaud en Italie, prendre une glace à la vanille! Hélas! quand j'aurai froid en Suède, je ne pourrai donc plus mettre du rhum de première qualité dans mon thé! Hélas! je n'aurai plus d'habit de soie couleur de lavande pour aller danser, plus de manchettes pour encadrer ma main blanche! Hélas! je ne couvrirai plus mes cheveux de poudre de violette et de pommade à la tubéreuse! O étoiles, voyez mon destin déplorable! Mon être si joli, si précieux, si aimable, va être privé de compotes dans des assiettes de Saxe, de ruban de moire à sa queue, de boucles d'or à ses souliers! Fortune aveugle, société maudite! tu me devais certes bien tout cela, ainsi qu'à Christian Waldo, qui fait si bien parler et gesticuler les marionnettes! »

Larrson ne put s'empêcher de rire de la gaieté de Christian. — Vous êtes un bien drôle de corps, lui dit-il. Il y a des momens où vous me paraissez paradoxal, et d'autres où je me demande si vous n'êtes pas un aussi grand sage que Diogène brisant sa tasse pour boire à même le ruisseau.

— Diogène! dit Christian, merci! ce cynique m'a toujours paru un fou rempli de vanité. Dans tous les cas, s'il était vraiment philosophe et s'il voulait prouver aux hommes de son temps que l'on peut être libre et heureux sans bien-être, il a oublié la base de son principe : c'est que l'on ne peut pas être heureux et libre sans travail utile, et cette vérité-là est de tous les temps. Se réduire au strict nécessaire pour consacrer ses jours et ses forces à une tâche généreuse, ce n'est pas sacrifier quelque chose, c'est conquérir l'estime de soi, la paix de l'âme; mais, sans ce but, le stoïcisme n'est qu'une sottise, et je trouve plus sensés et plus aimables ceux qui avouent n'être bons à rien qu'à se divertir.

Tout en causant ainsi, nos chasseurs arrivèrent en vue de l'habitation rustique où ils étaient attendus. Elle était si bien liée aux terrasses naturelles de la montagne que, sans la fumée qui s'en échappait, on ne l'eût guère distinguée de loin.

— Vous allez voir un très brave homme, dit le major à Christian, un type de fierté et de simplicité dalécarliennes. Il y a bien dans la maison un être assez désagréable, mais peut-être ne le verrons-nous pas.

— Tant pis, répondit Christian; je suis curieux de toutes gens comme de toutes choses dans cet étrange pays. Quel est donc cet être désagréable?

— Une sœur du *danneman*, une vieille fille idiote ou folle, que l'on dit avoir été belle autrefois, et sur laquelle ont couru toutes sortes d'histoires bizarres. On prétend que le baron Olaüs l'a rendue mère, et que la baronne son épouse (celle qu'il porte en bague) a fait enlever et périr l'enfant par jalousie rétrospective. Ce serait là la cause de l'égarement d'esprit de cette pauvre fille. Pourtant je ne vous garantis rien de tout cela, et je m'intéresse peu à une créature qui a pu se laisser vaincre par les charmes de l'homme de neige. Elle est quelquefois fort ennuyeuse avec ses chansons et ses sentences; d'autres fois elle est invisible ou muette. Puissions-nous la trouver dans un de ces jours-là! Nous voici arrivés. Entrez vite vous chauffer pendant que le caporal et le lieutenant déballeront nos vivres.

Le *danneman* Joë Bœtsoï était sur le seuil de sa porte. C'était un bel homme d'environ quarante-cinq ans, aux traits durs contrastant avec un regard doux et clair. Il était vêtu fort proprement et s'avança sans grande hâte, le bonnet sur la tête, l'air digne et la main ouverte. — Sois le bienvenu! dit-il au major (le paysan dalécarlien tutoie tout le monde, même le roi); tes amis sont les miens. — Et il tendit aussi la main à Christian, à Osburn et au caporal. — Je vous attendais, et malgré cela vous ne devez pas compter trouver chez moi beaucoup de richesse et de provisions. Tu sais, major Larrson, que le pays est pauvre; mais tout ce que j'ai est à toi et à tes amis.

— Ne dérange rien dans ta maison, *danneman* Bœtsoï, répondit le major. Si j'étais venu seul, je t'aurais demandé ton gruau et ta bière; mais, ayant amené trois de mes amis, je me suis approvisionné d'avance pour ne te point causer d'embarras.

Il y eut entre l'officier et le paysan un débat en dalécarlien que Christian ne comprit pas, et que le lieutenant lui expliqua pendant que l'on ouvrait les paniers. — Nous avons, comme de juste, lui dit-il, apporté de quoi faire un déjeuner passable dans cette chaumière; mais, tout en s'excusant de n'avoir rien de bon à nous offrir, le brave paysan s'est mis en frais, et il est aisé de voir, à sa figure allongée, que notre prévoyance le blesse et lui fait l'effet d'un doute sur son hospitalité.

— En ce cas, dit Christian, ne chagrinons pas ce brave homme; gardons nos vivres, et mangeons ce qu'il a préparé pour nous. Sa maison paraît propre, et voilà ses filles, laides, mais fort élégantes, qui servent déjà la table.

— Faisons un arrangement, reprit le lieutenant, mettons tout en commun et invitons la famille à accepter nos mets, en même temps que nous accepterons les siens; je vais proposer cela au *danneman*...

si toutefois la chose paraît louable au major. — Le lieutenant ne prenait jamais un parti sur quoi que ce soit sans cette restriction.

La proposition, faite par le major, fut agréée par le *danneman* d'un air à demi satisfait. — Ce sera donc, dit-il avec un sourire inquiet, comme un repas de noces, où chacun apporte son plat? — Toutefois il accepta; mais, malgré les insinuations de Christian, il ne fut pas même question de faire asseoir les femmes. Cela était trop contraire aux usages, et les jeunes officiers eussent craint de paraître ridicules en proposant au *danneman* une si grande infraction à la dignité d'un chef de famille.

Pendant que l'on déballait d'un côté et que l'on causait de l'autre, Christian examina la maison en dehors et en dedans. C'était le même système de construction qu'il avait déjà remarqué dans le *gaard* du Stollborg : des troncs de sapin calfeutrés avec de la mousse, l'extérieur peint en rouge à l'oxyde de fer, un toit d'écorce de bouleau recouvert de terre et de gazon. Comme la neige, très abondante dans cette région montagneuse, eût pu surcharger le toit, elle avait été balayée avec soin, et la chèvre du *danneman*, plus grande d'un tiers que celle de nos climats, faisait entendre un bêlement plaintif à la vue de cette herbe fraîche mise à découvert.

Il faisait si chaud dans l'intérieur que tout le monde jeta pelisses et bonnets pour rester en bras de chemise. Cette maisonnette, aisée et spacieuse comparativement à beaucoup d'autres de la localité, était encore assez petite; mais elle était d'une coupe élégante, et sa galerie extérieure, sous le bord avancé du toit, lui donnait l'aspect comfortable et pittoresque d'un chalet suisse. Une seule pièce, abritée du froid extérieur par un court vestibule, suffisait à toute la famille, composée de cinq personnes, le *danneman* veuf, sa sœur, un fils de quinze ans, et deux filles plus âgées. Le poêle était un cylindre en briques de Hollande, de quatre pieds de haut, avec une cheminée accolée, le tout au centre de la maison. Le sol brut était jonché, en guise de tapis, de feuilles de sapin qui répandaient une odeur agréable et saine.

Christian se demandait où couchait toute cette famille, car il ne voyait que deux lits enfoncés dans la muraille comme dans des cases de navire. On lui expliqua que ces lits étaient ceux du *danneman* et de sa sœur. Les enfans couchaient sur des bancs, avec une fourrure pour toute literie. — Au reste, dit le major à Christian, qui s'informait de tout avec curiosité, si vous trouvez ici la rudesse d'habitudes de nos montagnards de pure race, vous y pourriez trouver en même temps un luxe particulier à la profession de notre hôte et à la richesse giboyeuse de ces lieux sauvages. Je vous ai dit que le *danneman* Bœtsoï était un chasseur habile et plein d'expérience; mais il

faut que vous sachiez qu'il est habile, non-seulement pour dépister la grosse bête, mais encore pour la tuer sans l'endommager, et pour préparer et conserver sa précieuse dépouille. C'est toujours à lui que nous nous adressons quand nous voulons quelque chose de bon et de beau moyennant un prix honnête : des draps de peau de *daim de lait,* qui sont, pour l'été, le coucher le plus frais et le plus souple, et qui se lavent comme du linge; des peaux d'ours noir à longs poils pour doubler les traîneaux, des manteaux de peau de veau marin, qui sont impénétrables à la pluie, à la neige, et aux longs brouillards d'automne, plus pénétrans et plus malsains que tout le reste; enfin des raretés et même des curiosités en fait de fourrures, car ce Joë Bœtsoï a beaucoup voyagé dans les pays froids, et il conserve des relations avec des chasseurs qui lui font passer les objets de son commerce par les Lapons nomades et les Norvégiens trafiquans, ces caravanes du Nord dont le renne est le chameau, et dont le commerce n'est souvent qu'un échange de denrées, à la manière des anciens.

Christian était curieux de voir ces fourrures. Le *danneman* pensa qu'il désirait faire quelque acquisition, et le conduisant avec le major à un petit hangar où les peaux étaient suspendues, il pria Larrson de disposer de toutes ses richesses, à la satisfaction de son ami, sans vouloir seulement savoir le prix de vente avant de le recevoir. — Tu t'y connais aussi bien que moi, lui dit-il, et tu es le maître dans ma maison.

Christian, à qui Osmund traduisit ces paroles, admira la confiance du Dalécarlien et demanda si cette confiance s'étendait à quiconque réclamait son hospitalité. — Elle est généralement très grande, répondit le major; ici les mœurs sont patriarcales. Le Dalécarlien, ce Suisse du Nord, a de grandes et rudes vertus; mais il habite un pays de misère. L'exploitation des mines y amène beaucoup de vagabonds, et ce monde souterrain cache souvent des criminels qui se soustraient longtemps aux châtimens prononcés contre eux dans d'autres provinces. Le paysan, quand il n'est ni propriétaire, ni employé aux mines, est si misérable qu'il est parfois forcé de mendier ou de voler. Et cependant le nombre des malfaiteurs est infiniment petit quand on le compare à celui des gens sans ressources, dont les ordres privilégiés ne s'occupent nullement. Le paysan riche ne peut donc se fier à tous les passans, et il ne se fie pas davantage au noble, qui vote régulièrement à la diète pour ses propres intérêts, contrairement à ceux des autres ordres; mais le militaire, surtout le membre de l'*indelta,* est l'ami du paysan. Nous sommes le pouvoir le plus indépendant qui existe, puisque la loi nous assure une existence heureuse et honorable, en dépit de toute influence

contraire. On sait que nous sommes généralement dévoués à la royauté quand elle se fait le soutien du peuple contre les abus de la noblesse. C'est son rôle chez nous, et le paysan, qui fait cause commune avec elle, ne s'y trompe pas. Laissez faire, Christian : un temps viendra où diète et sénat seront bien forcés de compter avec le bourgeois et le paysan! Notre roi n'ose pas. Notre reine Ulrique oserait bien, si son mari avait quelque énergie; mais la sœur de Frédéric le Grand s'arrêterait-elle en chemin, si une fois elle pouvait rabattre l'orgueil et l'ambition des *iarls?* J'en doute... Elle ne penserait qu'à étendre le pouvoir royal, sans admettre que la liberté publique doive y gagner. Notre espoir est donc dans Henri, le prince royal. C'est un homme de génie et d'action, celui-là!... Oui, oui! un temps viendra... Pardon! j'oublie que vous voulez voir des fourrures, et que vous ne vous intéressez guère à la politique de notre pays; mais croyez bien que le prince royal...

— Oui, oui, le prince royal, répéta le lieutenant en suivant le major et Christian sous le hangar; puis il resta pensif, occupé à apprendre par cœur en lui-même les mémorables paroles que venait de dire son ami, afin de se faire une opinion arrêtée sur la situation de son pays, dont il ne se fût pas beaucoup inquiété s'il eût consulté la philosophie apathique qui lui était naturelle; mais le major avait une idée, il fallait bien que le lieutenant en eût une aussi, et quelle autre pouvait-il avoir?... Ce raisonnement le conduisit à mettre sans restriction son espoir et sa confiance dans le génie du prince royal. Se trompait-il avec Larrson? Henri (le futur Gustave III) avait en lui de puissantes séductions : l'instruction, l'éloquence, le courage, et certes, au début de sa carrière, l'amour du vrai et l'ambition de faire le bien; mais il devait, comme Charles XII et tant d'autres, subir les entraînemens de ses propres passions en lutte contre celle du bien public. Après avoir sauvé la Suède de l'oligarchie, il devait la ruiner par le faste aveugle et par les faux calculs d'une politique sans vertu : grand homme quand même à un moment donné de sa vie, celui où, sans répandre une goutte de sang, il parvint à affranchir son peuple de la tyrannie d'une caste fatalement entraînée par ses priviléges à rompre l'équilibre social.

Christian, d'après tout ce qu'il avait pu recueillir de la situation du pays et du caractère présumé du futur héritier de la couronne, partageait volontiers les illusions et les espérances du major; néanmoins il était encore plus occupé pour le moment, non pas d'acheter la doublure d'un vêtement d'hiver, il n'y pouvait songer, mais de regarder les dépouilles d'animaux que le *danneman* tenait entassées dans son étroit magasin. C'était pour lui un cours d'histoire naturelle relativement à quelques espèces, et Larrson, qui était un

chasseur émérite, lui expliquait dans quelles régions du nord de l'Europe ces espèces étaient répandues.

— Puisque nous allons chasser l'ours tout à l'heure, lui dit-il en terminant, il est bon que vous connaissiez d'avance à quelle variété nous aurons affaire. Selon le *danneman* Bœtsoï, c'est à un métis; mais il n'est encore prouvé pour personne que les différentes espèces se reproduisent entre elles. On en compte trois en Norvége : le *bress-diur*, qui vit de feuilles et d'herbes, et qui est friand de lait et de miel; l'*ildgiers-diur*, qui mange de la viande, et le *myrebiorn*, qui se nourrit de fourmis. Quant à l'ours blanc des mers glaciales, qui est une cinquième famille encore plus tranchée, je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne le connaissons pas.

— Voilà pourtant, dit Christian, deux peaux d'ours polaire qui ne me paraissent pas les pièces les moins précieuses de la collection du *danneman*. A-t-il été chasser jusque sur la mer glaciale?

— C'est fort possible, répondit le major. Dans tous les cas, il est, comme je vous l'ai dit, en relations avec l'extrême Nord, et il lui arrive fort bien de faire deux cents lieues en traîneau, au cœur de l'hiver, pour aller opérer des échanges avec des chasseurs qui ont fait tout autant de chemin sur leurs patins ou avec leurs rennes pour venir à sa rencontre. Aujourd'hui même il prétend nous mettre en présence d'un métis d'ours blanc et d'ours noir, vu que son pelage lui a paru mélangé; mais comme il ne l'a vu que la nuit, à la clarté fort trompeuse de l'aurore boréale, je ne vous garantis rien. L'ours est un être si méfiant, que ses mœurs sont encore très mystérieuses, même dans nos contrées, où il abondait il y a cent ans, et où il est encore très commun. On ne sait donc pas si l'ours à la robe mélangée est un métis ou une espèce à part. Les uns croient que, le pelage blanc étant un effet de l'hiver, le pelage pie est un commencement ou une fin de la métamorphose annuelle : d'autres assurent que l'ours blanc est blanc en toute saison; mais tout ce que je vous dis là, Christian, vous le savez mieux que moi peut-être... Vous avez lu tant d'ouvrages que je ne connais que de nom...

— C'est précisément parce que j'ai lu beaucoup d'ouvrages que je ne sais rien pour résoudre vos doutes. Buffon contredit Wormsius précisément à l'endroit des ours, et tous les savans se contredisent les uns les autres presque à propos de tout, ce qui ne les empêche pas de se contredire eux-mêmes. Ce n'est pas leur faute en général; la plupart des lois de la nature sont encore à l'état d'énigme, et si les mœurs des animaux qui vivent à la surface de la terre sont encore si peu ou si mal observées, jugez des secrets que renferment les flancs du globe! C'est là ce qui me faisait vous dire tantôt que tout homme, si petit qu'il fût, pouvait découvrir des

choses immenses; mais revenons à nos ours, ou plutôt dépêchons-nous de déjeuner pour aller les trouver. Je ne connais aux Suédois qu'un défaut, cher ami; c'est de manger trop souvent et trop longtemps. Je comprendrais cela tout au plus quand ils ont des journées de vingt heures; mais quand je vois le petit arc de cercle que le soleil doit faire maintenant pour se replonger sous l'horizon, je me demande à quelle heure vous espérez chasser.

— Patience, cher Christian! répondit le major en riant; la chasse à l'ours n'est pas longue. C'est un coup de main réussi ou manqué, soit qu'on loge deux balles dans la tête de l'ennemi, soit que d'un revers de patte il vous désarme et vous assomme. Voilà le *danneman* qui nous annonce que le déjeuner est prêt; marchons.

L'*ambigu* apporté par les officiers était très comfortable; mais Christian vit bien que les jeunes filles et le *danneman* lui-même regardaient ce bon repas avec une sorte de tristesse humiliée, et qu'après s'être fait une fête d'offrir leurs mets rustiques, ils osaient à peine les exhiber. Dès lors il se fit un devoir d'y goûter et de les vanter, politesse qui lui coûta peu, car le saumon fumé et le gibier frais du *danneman* étaient fort bons, le beurre de renne exquis, les navets tendres et sucrés, les confitures de baies de ronces du Nord aromatiques et rafraîchissantes. Christian apprécia moins le lait aigre servi pour boisson dans des cruches d'étain. Il préféra la piquette fabriquée avec les baies d'une autre ronce qui croît en abondance dans le pays même, et que l'on mange et conserve de mille manières. Enfin il admira, au dessert, le gâteau de Noël, qui avait été fait exprès pour les hôtes du *danneman*, afin qu'ils pussent l'entamer, vu que celui qui était réservé à la famille devait, selon l'usage, rester intact jusqu'à l'Épiphanie. Le *danneman* porta résolûment le couteau dans l'édifice de luxe pétri en farine de froment, et fit tomber les tourelles et les clochetons savamment construits par ses filles. Ces grandes personnes, brunes, peu jolies, mais bien faites et coquettement parées de rubans et de bijoux sur un grand luxe de linge blanc et de cheveux noirs tressés, furent alors seulement invitées à prendre leur part du gâteau et à tremper leurs lèvres dans le gobelet de leur père, après que celui-ci l'eut rempli de bière forte. Elles restèrent debout, et firent, avant de boire, une grande révérence et un compliment de nouvelle année à leurs hôtes.

L'impatience que Christian éprouvait ordinairement à table, quand il n'avait plus faim, s'était changée en une rêverie profonde. Ses compagnons étaient assez bruyans, bien qu'ils se fussent abstenus de vin et d'eau-de-vie dans la crainte de se laisser surprendre par l'ivresse au moment d'entrer en chasse. Le *danneman*, d'abord réservé et un peu fier, était devenu plus expansif, et paraissait avoir

conçu pour son hôte étranger une sympathie particulière; mais cet homme, qui connaissait tous les dialectes du Norrland et même le finnois et le russe d'Archangel, ne parlait le suédois, sa propre langue nationale, qu'avec peine. Christian, qui, avec sa curiosité et sa facilité habituelles, s'exerçait déjà à comprendre le dalécarlien, n'avait saisi que vaguement, et par la pantomime du narrateur, les récits intéressans de ses chasses et de ses voyages, provoqués et recueillis avidement par les autres convives.

Fatigué des efforts d'attention qu'il était obligé de faire et de la chaleur excessive qui régnait dans la chambre, Christian s'était éloigné du poêle et de la table. Il regardait par la fenêtre le sublime paysage que dominait le chalet, planté au bord d'une profonde gorge granitique, dont les flancs noirs, rayés de cascatelles glacées, plongeaient à pic jusqu'au lit du torrent. Les prairies naturelles, inclinées au-dessus de l'abîme, étaient, en beaucoup d'endroits, si rapides, que la neige n'avait pu s'y maintenir contre les rafales, et qu'elles étalaient au soleil leurs nappes vertes légèrement poudrées de givre, brillantes comme des tapis d'émeraudes pâles. Ces restes d'une verdure tendre, victorieuse des frimas, étaient rehaussés par le vert sombre et presque noir des gigantesques pins, pressés et dressés comme des monumens de l'abîme, et tout frangés de girandoles de glace. Ceux qui étaient placés dans les creux où séjournait la neige entassée y étaient ensevelis jusqu'à la moitié de leur fût, et ce fût est quelquefois de cent soixante pieds de haut. Leurs branches, trop chargées de glaçons, pendaient et s'enfonçaient dans la neige, raides comme les arcs-boutans des cathédrales gothiques. A l'horizon, les pics escarpés du Sevenberg dressaient, dans un ciel couleur d'améthiste, leurs crêtes rosées, séjour des glaces éternelles. Il était onze heures du matin environ; le soleil projetait déjà ses rayons vers les profondeurs bleuâtres qui, à l'arrivée de Christian sur la montagne, étaient encore plongées dans les tons mornes et froids de la nuit. A chaque instant, il les voyait s'animer de lueurs changeantes comme l'opale.

Tout voyageur artiste a signalé la beauté des paysages neigeux sous les latitudes qui sont, pour ainsi dire, leur théâtre de prédilection. Chez nous, la neige ne parvient jamais à tout son éclat : ce n'est que dans les lieux accidentés, et en de rares journées où elle résiste au soleil, que nous pouvons nous faire une idée de la splendeur des tons qu'elle revêt, de la transparence des ombres que ses masses reçoivent. Christian était pris d'enthousiasme. Comparant le bien-être relatif du chalet (bien-être excessif quant à la chaleur) avec l'âpreté solennelle du spectacle extérieur, il se mit à songer à la vie du *danneman*, et à se la représenter par l'imagination au

point de se l'approprier fictivement et de se croire chez lui, dans sa propre patrie, dans sa propre famille.

Il n'est aucun de nous qui, vivement frappé de certaines situations, ne se soit trouvé plongé dans une de ces étranges rêveries où le moment présent nous apparaît simultanément double, c'est-à-dire reflété dans l'esprit comme un objet dans une glace. On s'imagine qu'on repasse par un chemin déjà parcouru, que l'on se retrouve avec des personnes déjà connues dans une autre phase de la vie, et que l'on recommence en tous points une scène du passé. Cette sorte d'hallucination de la mémoire devint si complète chez Christian, qu'il lui sembla avoir déjà entendu clairement cette langue dalécarlienne, tout à l'heure inintelligible pour lui, et qu'en écoutant machinalement la parole douce et grave du *danneman*, il se mit en lui-même à achever ses phrases avant lui et à y attacher un sens. Tout à coup il se leva, un peu comme un somnambule, et, raidissant sa main sur l'épaule du major : — Je comprends! s'écria-t-il avec une émotion extrême; c'est fort étrange,... mais je comprends! Le *danneman* ne vient-il pas de dire qu'il avait douze vaches, dont trois étaient devenues si sauvages pendant l'été dernier, qu'il n'avait pu les ramener chez lui à l'automne? qu'il les croyait perdues, et qu'il avait été obligé d'en tuer une d'un coup de fusil, pour l'empêcher de disparaître comme les autres?

— Il a dit cela en effet, répondit le major; seulement cette histoire ne date pas de l'été dernier. Le *danneman* dit qu'elle lui est arrivée il y a une vingtaine d'années.

— N'importe, reprit Christian, vous voyez que j'ai presque tout compris. Comment expliquez-vous cela, Osmund?

— Je ne sais, mais j'en suis moins surpris que vous : c'est le résultat de votre incroyable facilité à apprendre toutes les langues, à les construire et à les expliquer en vous-même par les analogies qu'elles ont entre elles.

— Non, cela ne s'est pas fait ainsi en moi; cela est venu comme une réminiscence.

— C'est encore possible. Vous aurez étudié dans votre enfance une foule de choses dont vous vous souvenez confusément. Voyons à présent, écoutez ce que disent les jeunes filles : le comprenez-vous?

— Non, dit Christian, c'est fini; le phénomène a cessé, je ne comprends plus rien.

Et il retourna à la fenêtre pour essayer de ressaisir la mystérieuse révélation en écoutant parler ses hôtes; mais ce fut en vain. Les rêveries confuses se dissipèrent, et, malgré lui, le raisonnement, les impressions réelles reprirent leur empire habituel sur son esprit.

Cependant il ne tarda pas à entrer dans un autre ordre de pensées contemplatives. Cette fois ce n'était plus un passé fantastique qui lui apparaissait; c'était le songe d'un avenir assez logiquement déduit des résolutions qu'il avait prises, et dont il avait entretenu le major une heure auparavant. Il se voyait vêtu, comme le *danneman,* d'une lévite sans manches par-dessus une veste à manches longues et étroites, chaussé de bas de cuir jaune par-dessus des bas de drap, les cheveux coupés carrément sur le front, assis auprès de son poêle brûlant, et racontant à quelque rare visiteur ses expéditions sur les glaces flottantes, ou sur les courans du terrible gouffre Maelstroem et dans les sentiers perdus du Syltfield.

Dans ce milieu paisible et rude qu'il entrevoyait comme la récompense austère de ses voyages et de ses travaux, il essayait naturellement de se faire l'idée d'une compagne associée aux occupations rustiques de son âge mûr. Christian regardait attentivement les filles du *danneman;* elles n'étaient pas assez belles pour qu'il se délectât à l'idée d'être l'époux d'une de ces mâles et sévères créatures. Il eût mieux aimé rester garçon que de ne pouvoir vivre intellectuellement avec la compagne de sa vie. Malgré lui, le fantôme de Marguerite voltigeait dans son rêve sous la forme d'une blonde et mignonne fée déguisée en fille des montagnes, et plus jolie avec la chemisette blanche et le corsage vert que dans sa robe à paniers et ses mules de satin; mais cette fantaisie de toilette n'était qu'un travestissement passager : Marguerite était une figure détachée d'un autre cadre; elle ne pouvait que traverser le chalet en souriant, et disparaître dans le traîneau bleu et argent, doublé de cygne, où il était à jamais défendu à Christian de s'asseoir à ses côtés.

— Va-t'en, Marguerite! se dit-il. Que viens-tu faire ici? Un abîme nous sépare, et tu n'es pour moi qu'une vision dansant au clair de la lune. La femme que j'aurai sera une épaisse réalité,... ou plutôt je n'aurai pas de femme; je serai mineur, laboureur ou commerçant nomade comme mon hôte, pendant une vingtaine d'années, avant de pouvoir bâtir mon nid sur la pointe d'une de ces roches. Eh bien! à cinquante ans, je me fixerai dans quelque site grandiose, j'y vivrai en anachorète, et j'élèverai quelque enfant abandonné qui m'aimera comme j'ai aimé Goffredi. Pourquoi non? Si d'ici là j'ai découvert quelque chose d'utile à mes semblables, ne serai-je pas heureux?

C'est ainsi que Christian retournait dans sa tête le problème de sa destinée; mais son rêve de bonheur, quelque modeste qu'il le construisît, s'écroulait toujours devant l'idée de la solitude. — Et pourquoi donc depuis vingt-quatre heures, se disait-il, cette obsession d'amour sérieux? Jusqu'à présent j'avais peu pensé au lende-

main. Voyons, ne puis-je appliquer à ces éveils et à ces cris du cœur la bonne philosophie que j'opposais, en causant avec Osmund, aux douceurs matérielles de l'existence? Si j'ai su m'oublier, ou du moins me traiter rudement comme être physique dans mon projet de réforme, ne puis-je aussi bien imposer silence à l'imagination, qui se met à caresser le bonheur de l'âme? Allons donc, Christian! puisque tu as réglé et décidé que tu n'avais pas de droits particuliers au bonheur, ne peux-tu en prendre ton parti, et te dire : Il ne s'agit pas de respirer le parfum des roses, mais de marcher dans les épines sans regarder derrière toi?

Christian sentit son cœur se rompre au beau milieu de cet effort de volonté, et son visage fut inondé de larmes, qu'il cacha dans ses mains en prenant l'attitude d'un homme qui sommeille.

— Eh bien! Christian, s'écria le major en se levant de table, est-ce le moment de dormir, vous, qui étiez le plus ardent à la chasse? Venez boire le coup de l'étrier, et partons.

Christian se leva en criant *bravo*. Il avait les yeux humides; mais son franc sourire ne permettait pas de penser qu'il eût pleuré.

— Il s'agit, reprit le major, de savoir qui de nous aura l'honneur d'attaquer le premier sa majesté fourrée.

— Ne sera-ce pas, dit Christian, le sort qui en décidera? Je croyais que c'était l'usage.

— Oui, sans doute; mais vous nous avez tant divertis et intéressés hier soir, que nous nous demandions tout à l'heure ce que nous pourrions faire pour vous en remercier, et voici ce que le lieutenant et moi avons décidé avec l'agrément du caporal, qui a ici sa voix comme les autres. On tirera au sort, et celui de nous qui sera favorisé aura le plaisir de vous offrir la longue paille.

— Vraiment! dit Christian. Je vous en suis reconnaissant, je vous en remercie tous du fond du cœur, mes aimables amis; mais il se pourrait bien que vous fissiez là le sacrifice d'un plaisir que je ne suis pas digne d'apprécier. Je ne me suis pas donné pour un chasseur ardent et habile. Je ne suis qu'un curieux...

— Craignez-vous quelque chose? reprit le major. Dans ce cas...

— Je ne peux rien craindre, répondit Christian, puisque je ne sais rien des dangers de cette chasse, et je ne crois pas être poltron au point de ne vouloir aller où je présume qu'il y a un danger quelconque à courir. Je répète que je n'y mets aucun amour-propre; je n'ai jamais fait aucun exploit qui me donne le droit de vouloir accaparer un triomphe : ne pouvez-vous me donner une place qui égalise toutes nos chances?

— Il n'en peut être ainsi. Toutes les chances sont égales devant

le sort; seulement la bonne est pour celui qui marche le premier.

— Eh bien! dit Christian, je marcherai le premier et je ferai lever le gibier; mais si quelqu'un ne tient pas à le tuer de sa propre main, c'est moi, je vous le déclare, et même j'avoue que je préférerais beaucoup avoir le temps d'examiner la pantomime et l'allure vivante de la bête.

— Mais si, avant que vous puissiez l'examiner, elle fuit et nous échappe? On ne sait rien du caprice qu'elle peut avoir. L'ours est peureux le plus souvent, et, à moins d'être blessé, il ne songe qu'à disparaître. Croyez-moi, Christian, chargez-vous de l'attaque, si vous tenez à voir quelque chose d'intéressant. Autrement vous ne verrez peut-être que la bête morte après le combat, car il paraît qu'elle est retranchée dans un lieu étroit, derrière d'épaisses broussailles.

— Alors j'accepte, dit Christian, et je vous promets de vous faire voir, ce soir, sur mon théâtre, une chasse à l'ours où je tâcherai d'introduire des choses divertissantes. Oui, oui, je serai aussi amusant que possible pour vous prouver ma gratitude. Et à présent, major, dites-moi ce qu'il faut faire, et de quelle façon on s'y prend pour tuer un ours proprement, sans le faire trop souffrir, car je suis un chasseur sentimental, et force m'est de vous avouer que je n'ai pas le plus petit instinct de férocité.

— Quoi! reprit le major, vous n'avez même jamais vu tuer un ours?

— Jamais!

— Oh! alors c'est très différent; nous retirons notre proposition. Personne ici n'a envie de vous voir estropié, cher Christian! N'est-ce pas, camarades? Et que dirait la comtesse Marguerite, si on lui ramenait son danseur avec une jambe broyée?

Le lieutenant et le caporal furent d'avis qu'il ne fallait pas exposer un novice à une rencontre sérieuse avec la bête féroce; mais le nom de Marguerite, prononcé là au grand regret de Christian, lui avait fait battre le cœur. Dès ce moment, il mit autant d'ardeur à réclamer la faveur qu'on lui avait octroyée qu'il y avait mis d'abord de modestie ou d'indifférence. — Si je puis tuer l'ours un peu élégamment, pensa-t-il, cette princesse barbare rougira peut-être un peu moins de notre amitié défunte, et si l'ours me tue un peu tragiquement, le souvenir du pauvre histrion sera peut-être arrosé d'une petite larme de pitié versée en secret.

Quand le major vit que Christian était évidemment contrarié d'avoir à s'en remettre au sort, il engagea ses compagnons à lui rendre son tour de faveur. Seulement il s'approcha du *danneman* et lui dit dans sa langue : — Ami, puisque tu vas en avant avec

notre cher Christian pour lui servir de guide, veille de près sur lui, je te prie. C'est son coup d'essai.

Le Dalécarlien, étonné, ne comprit pas tout de suite : il se fit répéter l'avertissement, puis il regarda Christian avec attention, et secoua la tête.

— Un beau jeune homme, dit-il, et un bon cœur, j'en suis certain! Il a mangé mon *kakebroë* comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie; il a des dents dalécarliennes, celui-là, et pourtant il est étranger! C'est un homme qui me plaît. Je suis fâché qu'il ne sache point parler le dalécarlien avec moi, encore plus fâché qu'il aille où de plus fins que lui et moi sont restés. — Le *kakebroë*, auquel le *danneman* faisait allusion, n'était autre chose que son pain mêlé de seigle, d'avoine et d'écorce pilée. Comme on ne cuit guère, en ce pays, que deux fois par an tout au plus, ce pain, qui est déjà très dur par lui-même grâce au mélange de la poudre de bouleau, devient, par son état de desséchement, une sorte de pierre plate qu'entament difficilement les étrangers. On sait le mot historique d'un évêque danois marchant contre les Dalécarliens au temps de Gustave Wasa : « Le diable lui-même ne saurait venir à bout de ceux qui mangent du bois! »

Comme le *danneman*, malgré son enthousiasme pour l'héroïque mastication de son hôte étranger, ne paraissait pas pouvoir répondre de le préserver, les inquiétudes de Larrson recommencèrent, et il essayait encore de dissuader Christian, lorsque le *danneman* pria tout le monde de sortir, excepté l'étranger. On devina sa pensée, et Larrson se chargea de l'expliquer à Christian. — Il faut, lui dit-il, que vous vous prêtiez à quelque initiation cabalistique. Je vous ai dit que nos paysans croyaient à toute sorte d'influences et de divinités mystérieuses; je vois que le *danneman* ne vous conduira pas avec confiance à la rencontre de son ours, s'il ne vous rend invulnérable par quelque formule ou talisman de sa façon. Voulez-vous consentir...

— Je le crois bien! s'écria Christian. Je suis avide de tout ce qui est un trait de mœurs. Laissez-moi seul avec le *danneman*, cher major, et s'il me fait voir le diable, je vous promets de vous le décrire exactement.

Lorsque le *danneman* fut tête à tête avec son hôte, il lui prit la main, et lui dit en suédois : — « N'aie pas peur. » Puis il le conduisit à un des deux lits qui formaient niche transversale dans le fond de la chambre, et, après avoir appelé par trois fois : Karine, Karine, Karine! il tira un vieux rideau de cuir maculé qui laissa voir une forme anguleuse et une figure d'une pâleur effrayante.

C'était une femme âgée et malade qui parut se réveiller avec effort, et que le *danneman* aida à se soulever pour qu'elle pût regar-

der Christian. En même temps il répéta à ce dernier : « N'aie pas peur! » et il ajouta : « C'est ma sœur, dont tu as pu entendre parler, une *voyante* fameuse, une *vala* des anciens temps!

La vieille femme, dont le sommeil avait résisté au bruit du repas et des conversations, parut chercher à rassembler ses idées. Sa figure livide était calme et douce. Elle étendit la main, et le *danneman* y mit celle de Christian; mais elle retira la sienne aussitôt avec une sorte d'effroi, en disant en langue suédoise : — Ah! qu'est-ce donc, mon Dieu! C'est vous, monsieur le baron? Pardonnez-moi de ne pas me lever. J'ai eu tant de fatigue dans ma pauvre vie!

— Vous vous trompez, ma bonne dame, répondit Christian, vous ne me connaissez pas; je ne suis pas baron.

Le *danneman* parla à sa sœur dans le même sens probablement, car elle reprit en suédois : — Je sais bien que vous me trompez; c'est là le *grand iarl!* Que vient-il faire chez nous? Ne veut-il pas laisser dormir celle qui a tant veillé?

— Ne fais pas attention à ce qu'elle dit, repartit le *danneman* en s'adressant à Christian; son esprit est endormi, et elle continue son rêve. Tout à l'heure elle va parler sagement. — Et il ajouta, pour sa sœur : — Allons, Karine, regarde ce jeune homme et dis-lui s'il faut qu'il vienne avec moi chasser le *malin*.

Le paysan dalécarlien appelle ainsi l'ours, dont il ne prononce le nom qu'avec répugnance. Karine se cacha les yeux, et parla avec vivacité à son frère.

— Parlez suédois, puisque vous savez le suédois, lui dit Christian, qui désirait comprendre les pratiques de la voyante. Je vous prie, ma bonne mère, expliquez-moi ce que je dois faire.

La voyante ferma les yeux avec une sorte d'acharnement, et dit : — Tu n'es pas celui dont je rêvais, ou tu as oublié la langue de ton berceau. Laissez-moi tous les deux, toi et ton ombre; je ne parlerai pas, j'ai juré de ne jamais dire ce que je sais.

— Aie patience, dit le *danneman* à Christian. Avec elle, c'est toujours ainsi au commencement. Prie-la doucement, et elle te dira ta destinée.

Christian renouvela sa prière, et la voyante répondit enfin en cachant toujours ses yeux dans ses mains pâles, et en prenant un style poétique qui semblait appris par cœur :

« Le dévorant hurle sur la bruyère, ses liens se brisent; il se précipite!

« Il se précipite vers l'est, à travers les vallées pleines de poisons, de tourbe et de fange. »

— Est-ce à dire qu'il nous échappera? dit le *danneman*, qui écoutait religieusement sa sœur.

« Je vois, reprit celle-ci, je vois marcher, dans des torrens

puans, les parjures et les meurtriers! *Comprenez-vous ceci? savez-vous ce que je veux dire?* »

— Non, je n'en sais rien du tout, répondit Christian, qui reconnut le refrain des anciens chants scandinaves de la *Voluspa*, et qui crut reconnaître aussi la voix des galets du Stollborg.

— Ne l'interromps pas, dit le *danneman*. Parle toujours, Karine, on t'écoute.

« J'ai vu briller le feu dans la salle du riche, reprit-elle, mais devant la porte se tenait la mort. »

— Est-ce pour ce jeune homme que tu dis cela? demanda le *danneman* à sa sœur.

Elle continua sans paraître entendre la question :

« Un jour, dans un champ, je donnai mes habits à deux hommes de bois; quand ils en furent revêtus, ils semblèrent des héros : l'homme nu est timide. »

— Ah! tu vois! s'écria Bœtsoï en regardant Christian d'un air de triomphe naïf; voilà, j'espère, qu'elle parle clairement!

— Vous trouvez?

— Mais oui, je trouve. Elle te recommande d'être bien vêtu et bien armé.

— C'est un bon conseil à coup sûr; mais est-ce tout?

— Écoute, écoute, elle va parler encore, dit le *danneman*.

Et la voyante reprit :

« L'insensé croit qu'il vivra éternellement s'il fuit le combat; mais l'âge même ne lui donnera pas la paix : c'est à sa lance de la lui donner. *Comprenez-vous? savez-vous ce que je veux dire?* »

— Oui, oui, Karine! s'écria le *danneman* satisfait. Tu as bien parlé, et maintenant tu peux te rendormir; les enfans veilleront sur toi, et tu ne seras plus troublée.

— Laissez-moi donc, dit Karine; à présent *la vala retombe dans la nuit.* — Elle cacha son visage dans sa couverture, et son maigre corps sembla s'enfoncer et disparaître dans son matelas de plumes d'eider, riche présent que lui avait fait le *danneman*, plein de vénération pour elle.

— J'espère que tu es content, dit-il à Christian en prenant une longue corde dans un coin de la chambre; la prédiction est bonne!

— Très bonne, répondit Christian. Cette fois j'ai compris. Rien ne sert aux gens prudens de se cacher, le plus sûr est de marcher droit à l'ennemi. Or donc en route, mon cher hôte! Mais que voulez-vous faire de cette corde?

— Donne ton bras, répondit le *danneman*, et il se mit à rouler la corde avec beaucoup de soin autour du bras gauche de Christian. —Voilà tout ce qu'il faut pour amuser le malin, dit-il; pendant qu'il

aura ce bras dans ses pattes, de ton autre main tu lui fendras le ventre avec cet épieu; mais je t'expliquerai en route ce qu'il faut faire. Te voilà prêt, partons.

— Eh bien! s'écrièrent les officiers qui attendaient Christian dans le vestibule, aurons-nous bonne chance?

— Quant à moi, dit Christian, il paraît que je suis invulnérable; mais quant à l'ours, je crains qu'il n'ait aussi bonne chance que moi. La voyante a dit qu'il s'enfuirait du côté de l'est.

— Non, non, répliqua le *danneman*, dont l'air grave et confiant imposait silence à toute plaisanterie; il a été dit que le dévorant se précipiterait du côté de l'est, mais non pas qu'il ne serait pas tué. Marchons!

Avant de suivre Christian à la chasse, nous retournerons pour quelques instans au château de Waldemora, d'où le baron était parti avec tous les hommes valides de sa société, et deux ou trois cents traqueurs, aussitôt après le lever du soleil.

Le point vers lequel se dirigeait cette battue seigneuriale était beaucoup moins éloigné et beaucoup moins élevé sur la montagne que la chaumière du *danneman*. Les dames purent donc s'y rendre, les unes résolues à voir d'aussi près que possible la chasse de l'ours, les autres, moins braves, se promettant bien de ne pas s'aventurer plus loin que la lisière des bois. Parmi les premières était Olga, jalouse de montrer au baron qu'elle s'intéressait à ses prouesses; parmi les dernières étaient Marguerite, qui se souciait peu des prouesses du baron, et Mlle Martina Akerstrom, fille du ministre de la paroisse et fiancée du lieutenant Osburn : excellente personne, un peu trop haute en couleur, mais agréable, affectueuse et sincère, avec qui Marguerite s'était liée de préférence à toute autre. Disons en passant que le ministre Mickelson, dont il a été question dans l'histoire de la baronne Hilda, était mort depuis longtemps, téméráirement brouillé, assurait-on, avec le baron Olaüs. Son successeur était un homme très-respectable, et, bien que sa cure fût à la nomination du châtelain, ainsi qu'il était de droit pour certains fiefs, il montrait beaucoup de dignité et d'indépendance dans ses relations avec l'homme de neige. Peut-être le baron avait-il compris qu'il valait mieux rester en bons termes avec un homme de bien que d'avoir à ménager les mauvaises passions d'un ami dangereux. Il lui témoignait des égards, et le pasteur plaidait souvent auprès de lui la cause du faible et du pauvre, sans l'irriter par sa franchise.

On se porta en général assez mollement à la chasse du baron. Personne ne pensait qu'on dût rencontrer des ours dans une région aussi voisine du château, surtout après plusieurs jours de bruit et

de fêtes. L'ours est défiant et maussade de sa nature. Il n'aime ni les sons de l'orchestre ni les feux d'artifice, et tout le monde se disait à l'oreille que si on en rencontrait un seul, ce ne pouvait être qu'un ours apprivoisé et beau danseur, qui viendrait de lui-même donner la patte au châtelain. Le temps était néanmoins magnifique, les chemins de la forêt fort praticables, et c'était un but de promenade auquel personne ne manqua, même les gens âgés, qui se firent voiturer jusqu'à un pavillon rustique très comfortable où l'on devait déjeuner et dîner, soit que l'on eût tué des ours ou des lièvres.

Quand le château fut à peu près désert, Johan, ayant éloigné sous divers prétextes les valets dont il n'était pas sûr, procéda aux fonctions d'inquisiteur qu'il s'était vanté de mener à bien, et tint ainsi qu'il suit avec ponctualité, heure par heure, le rendu-compte de sa journée.

« Neuf heures. — L'*Italien* crie la faim et la soif. On le fait taire; ce n'est pas difficile.

« Personne au Stollborg que Stenson, l'avocat et son petit laquais. Je ne parle pas d'Ulf, l'abruti. Christian Waldo a disparu, à moins qu'il ne soit malade et couché. L'avocat, qui partage sa chambre avec lui, ne laisse entrer personne, et commence à me devenir suspect.

« Dix heures. — Le *capitaine* me fait demander s'il est temps d'agir. Pas encore. L'Italien a encore trop de force. Christian Waldo est décidément à la promenade. Je suis entré dans la fameuse chambre, j'y ai trouvé l'avocat travaillant. Il dit ne pas savoir où est allé l'homme aux marionnettes. J'ai vu le bagage de celui-ci. Il n'est pas loin.

« Onze heures. — J'ai déterré le valet de Christian Waldo dans les écuries du château neuf. Je l'ai fait parler. Il sait le vrai nom de son maître : *Dulac*. Il serait donc Français et non Italien. Une découverte plus intéressante due à ce *Puffo*, c'est que nous avons ici deux Waldo pour un. Puffo n'a pas fait marcher les marionnettes hier soir, et le Waldo à qui j'ai parlé (l'homme à la tache de vin) m'a fait dix mensonges. Son compère dans la représentation est inconnu à Puffo. Ce Puffo était ivre hier, il a dormi. Il ne peut imaginer, dit-il, par qui il a pu être remplacé. J'ai eu envie de l'envoyer au capitaine, mais je crois voir qu'il dit vrai. Je ne le perds pas de vue. Il peut m'être utile.

« Ce second Waldo serait donc le faux Goefle. Alors, en n'ayant pas l'air de nous méfier, nous les tiendrons tous deux ce soir. J'ai cru voir que Stenson était inquiet. J'ai dit qu'on le laissât tranquille. Il faut, à tout événement, qu'il se rassure et ne nous échappe pas.

« Midi. — Je tiens tout : la preuve cachetée, que je vous envoie,

et les révélations de l'Italien, que voici. (Il n'y a pas eu la moindre peine à se donner; la seule vue de la chambre des roses l'a rendu expansif.)

« Christian Waldo est bien celui que vous cherchez. Il est beau et bien fait, son signalement répond exactement à la figure du faux Christian Goefle. L'Italien ne sait rien de l'homme à la tache de vin.

« La fameuse *preuve*, que je vous procure *gratis*, était cachée entre deux pierres, derrière le högar, dans un endroit très bien choisi, que je vous montrerai. Je suis allé la chercher moi-même, et je vous l'envoie sans savoir ce qu'elle vaut. Vous en serez juge. Je fais déjeuner M. l'Italien, dont le vrai nom est Guido Massarelli.

« Ne vous pressez pas de quitter la chasse, et ne faites paraître aucune impatience. S'il y a dans la pièce que je vous envoie quelque chose de sérieux et que ces bateleurs s'entendent avec le Guido, comme ils n'ont pu communiquer avec lui depuis hier, nous les tenons bien. Tous les chemins sont surveillés. Le Guido offre de se mettre contre eux; mais je ne m'y fie pas. Si tout cela n'est qu'une mystification pour vous faire payer, nous paierons autrement, et nous paierons cher! »

Ayant clos son bulletin, Johan le lia au portefeuille que Guido avait été forcé de livrer, et expédia le tout bien scellé à l'adresse du baron, au rendez-vous de chasse, par le plus sûr de ses agens.

XIII.

Il nous est permis, pendant que cette dépêche court après le baron, de courir nous-mêmes au chalet de Bœtsoï, d'où ce brave *danneman* voulait emmener Christian sans autre arme qu'une corde et un bâton ferré.

— Attendez! dit le major, il faut que notre ami soit équipé et armé. Votre épieu est bon, maître Joë; mais un bon coutelas norvégien sera meilleur, et un bon fusil ne sera pas de trop.

Cédant aux instances du major et du lieutenant, Christian dut endosser une veste de peau de renne et chausser des bottes de feutre sans semelle et sans couture, chaussure souple comme un bas, ne glissant jamais sur la glace ou la neige, et impénétrable au froid. Puis, l'ayant armé et muni de poudre et de balles, les amis de Christian lui mirent sur la tête un bonnet fourré, et l'on tira au sort les places pour la chasse.

— J'ai le numéro un! s'écria le major tout joyeux; c'est donc moi qui cède ma place à Christian et qui me poste à cent pas derrière lui; le lieutenant est à ma gauche, le caporal à ma droite, à cent pas aussi de chaque côté. Partez donc et comptez vos pas, nous

suivrons quand vous aurez compté cent, et que vous nous ferez signe.

Toutes choses ainsi réglées, le *danneman* et Christian ouvrirent la marche, et chacun suivit, en observant les distances convenues. Christian s'étonnait de cet ordre de bataille dès le départ. — L'ours est-il donc si près, demanda-t-il à son guide, que l'on n'ait pas dix fois le temps de se poster à l'approche de sa tanière?

— Le *malin* est très près, répondit le *danneman*. Jamais *malin* n'est venu prendre ses quartiers d'hiver si près de ma maison. Je me doutais si peu qu'il fût là, que dix fois je suis passé presque sur son trou sans pouvoir supposer que j'avais un si beau voisin.

— Il est donc beau, notre ours?

— C'est un des plus grands que j'aie vus; mais commençons à parler bas : il a l'ouïe fine, et avant un quart d'heure il ne perdra pas une de nos paroles.

— Vos filles n'étaient pas effrayées d'un pareil voisinage? dit Christian en se rapprochant du *danneman* et en baissant la voix pour lui complaire, car ses appréhensions lui paraissaient exagérées.

A cette question, Joë Bœtsoï raidit sa grosse tête sur ses larges épaules et regarda Christian de travers. — *Herr* Christian, mes filles sont d'honnêtes filles, dit-il d'un ton sec.

— Est-ce que j'ai eu l'air d'en douter, *herr* Bœtsoï? dit Christian étonné.

— Ne sais-tu pas, reprit le *danneman* en faisant un effort pour prononcer un nom qui lui répugnait, ne sais-tu pas que l'*ours* ne peut rien contre une vierge, et que par conséquent une honnête fille peut aller lui arracher des griffes sa chèvre ou son mouton sans rien craindre?

— Pardon, monsieur le *danneman*, je ne le savais pas; je suis étranger, et je vois qu'on apprend du nouveau tous les jours. Mais êtes-vous bien sûr que l'ours soit si respectueux envers la chasteté? Mèneriez-vous une de vos filles avec vous en ce moment?

— Non! les femmes ne peuvent pas laisser leur langue en repos; elles avertissent le gibier par leur caquet. C'est pour cela qu'il ne faut point de filles ni de femmes à la chasse.

— Et si par hasard vous voyiez l'ours poursuivre les vôtres, vous ne seriez pas effrayé? vous ne tireriez pas dessus?

— Je tirerais dessus pour avoir sa peau, mais je ne serais pas inquiet pour mes filles. Je te répète que je suis sûr de leur conduite.

— Mais votre sœur la sibylle, elle a sans doute été mariée?

— Mariée? dit le *danneman* en hochant la tête. — Puis il reprit avec un soupir : — Mariée ou non, Karine ne craint rien des mauvaises langues.

— Les mauvaises langues viennent-elles jusqu'ici vous tourmenter, maître Joë? J'aurais cru que dans ce désert...

Le *danneman* haussa les épaules, et prit, sans répondre, une figure mécontente.

— Vous ai-je encore déplu sans le savoir? lui demanda Christian quelques instans après.

— Oui, répondit le *danneman*, et comme il n'est pas bon d'aller ensemble où nous allons quand on a quelque chose sur le cœur, je veux savoir pourquoi tu m'as demandé si Karine avait peur de l'ours. Je n'irai pas plus avant que je ne sache si tu as eu une mauvaise pensée contre elle ou contre moi.

Devant cet appel à sa sincérité, fait avec une sorte de grandeur antique, Christian se sentit embarrassé de répondre. Il avait, en questionnant Bœtsoï sur Karine, cédé à un mouvement de curiosité qui tenait à des causes mystérieuses en lui-même, et qu'il lui était impossible d'expliquer. Il crut s'en tirer par une rectification du fait.

— Maître Joë, dit-il, je n'ai pas demandé si votre sœur avait peur de l'ours, mais si elle avait été mariée, et je ne vois rien d'offensant dans ma question.

Le paysan le troubla par un regard d'une pénétration extraordinaire. — La question ne m'offense pas, dit-il, si tu peux me jurer n'avoir écouté, avant de venir chez moi, aucun mauvais propos sur ma famille.

Et comme Christian, se rappelant les paroles du major, hésitait à répondre, Bœtsoï reprit : — Allons, allons! J'aime mieux que tu ne mentes point. Tu n'as pas de raisons pour être mon ennemi, et tu peux me dire ce que l'on t'a raconté de l'enfant du lac.

— L'enfant du lac! s'écria Christian. Qu'est-ce que l'enfant du lac?

— Si tu ne sais rien, je n'ai rien à te dire.

— Si fait, si fait! reprit Christian... Je sais... Je crois savoir... Parlez-moi comme à un ami, maître Joë. L'enfant du lac est-il le fils de Karine?

— Non, répondit le *danneman*, dont la physionomie s'anima d'une singulière exaltation. Il était bien à elle, mais il n'avait pas été conçu et enfanté comme les autres. Karine a eu du malheur, comme il en arrive aux filles qui apprennent des choses au-dessus de leur état, et qui lisent dans des livres d'une religion que nous ne devons plus connaître; mais elle n'a pas fait le mal qu'on dit. J'ai été trompé là-dessus comme les autres, moi qui te parle! Il fut un temps, j'étais encore bien jeune alors, où je voulais envoyer une balle dans la tête d'un homme dont Karine parlait trop dans ses

rêves; mais Karine a juré à notre mère et à moi qu'elle haïssait cet homme-là. Elle l'a juré sur la Bible, et nous avons dû la croire. L'enfant a été nourri dans la montagne par une daine apprivoisée, qui suivait Karine comme une chèvre. Elle demeura plus d'un an seule avec lui dans une autre maison que nous avons, bien plus haut que celle où tu es entré. Quand l'enfant a été sevré, nous l'avions reçu chez nous et nous l'aimions. Il grandissait, il parlait et il était beau; mais un jour il est parti comme il était venu, et Karine a tant pleuré que son esprit s'est envolé pendant longtemps après lui. Il y a bien du mystère là-dessous. Ne sait-on pas qu'il y a des femmes qui mettent des enfans au monde par la parole seulement, de la même manière qu'elles les ont conçus, en respirant trop l'air que les trolls de nuit agitent sur les lacs? Karine avait trop demeuré là-bas, et on sait bien que le lac de Waldemora est mauvais... En voilà assez là-dessus. C'est le secret de Dieu et le secret des eaux. Il ne faut pas mal penser de Karine. Elle ne travaille pas, elle ne sert à rien qui se compte et qui se voie dans une maison ; mais elle est de celles qui, par leur savoir et leurs chants, portent bonheur aux familles. Elle voit ce que les autres ne voient pas, et ce qu'elle annonce arrive d'une manière ou de l'autre. C'est assez parlé, je te dis, car nous voilà devant le fourré, et à présent il ne faut plus penser qu'au malin. Écoute-moi bien, et ensuite plus un mot, plus un seul, quand même il irait de la vie...

— Quand même il irait de la vie, dit Christian, ému et frappé du mystérieux récit du *danneman*, il faut que vous me parliez de cet enfant qui a été élevé chez vous. N'avait-il pas aux doigts quelque chose de particulier?

La figure du *danneman* se colora, malgré le froid, d'une vive rougeur. — Je vous ai dit, reprit-il d'un ton irrité, tout ce que je voulais dire. Si c'est pour m'insulter dans l'honneur de ma famille que vous êtes venu manger mon pain et tuer mon gibier, prenez garde à vous ou renoncez à la chasse, *herr* Christian, car, aussi vrai que je me nomme Bœtsoï, je vous laisse seul avec le malin.

— Maître Bœtsoï, répondit Christian avec calme, cette menace m'effraie beaucoup moins que la crainte de vous affliger. Je vous permets de me laisser seul avec le malin, si bon vous semble : je tâcherai d'être plus malin que lui; mais je vous prie de ne pas emporter de moi une mauvaise opinion. Nous reprendrons cet entretien, je l'espère, et vous comprendrez que jamais la pensée d'outrager l'honneur de votre famille n'a pu entrer dans mon esprit.

— C'est bien, reprit le *danneman;* alors parlons du malin. Ou il fuira lestement avant que nous ayons gagné sa tanière, et alors tu tireras sur lui, ou il acceptera le combat et se lèvera debout. Tu

sais bien où est la place du cœur, et, avec ce bon couteau, il faudrait que la main te tremblât pour le manquer. Fais attention à une seule chose, c'est qu'il ne désarme pas ta main droite avant d'avoir saisi ton bras gauche, car il voit très bien les armes, et il a plus de raisonnement qu'on ne pense. Vas-y donc doucement et tranquillement, sans te presser. Tant que le malin n'est pas blessé, il n'est pas insolent, et il ne sait pas bien ce qu'il veut faire. Quelquefois il grogne et se laisse approcher. Quant à moi, j'ai coutume de lui parler et de lui promettre de ne lui faire aucun mal : ce n'est pas mentir que de mentir à une bête. Je te conseille donc de lui dire quelque parole caressante : il a assez d'esprit pour comprendre qu'on le flatte, il n'en a pas assez pour deviner qu'on le trompe. Et maintenant attends que je voie si ces messieurs prennent bien la direction qu'il faut pour cerner la tanière, car, si la bête nous échappait, il ne faudrait pas qu'elle pût échapper aux autres. Je reviens dans cinq minutes.

Christian resta seul dans un site étrange. Depuis le chalet, il avait fait avec son guide environ une demi-lieue au sein d'une forêt magnifique jetée en ondes épaisses et larges sur le dos de la montagne. La profusion de beaux arbres dans ces régions et la difficulté de les transporter pour l'exploitation sont cause de la prodigalité pour ainsi dire méprisante, on oserait même dire impie, avec laquelle sont traitées ces nobles productions du désert. Pour faire le moindre outil, le moindre jouet (les pâtres dalécarliens, comme les pâtres suisses, taillent et sculptent très adroitement le bois résineux), on sacrifie sans regret un colosse de verdure, et souvent, pour ne pas se donner la peine de l'abattre, on met le feu au pied : tant pis si l'incendie se propage et dévore des forêts entières! En beaucoup d'endroits, on voit des bataillons de monstres noirs se dresser sur la neige, ou, dans l'été, sur une plaine de cendres. Ce sont des tiges calcinées qui ne servent plus de retraite à aucun animal, et où règnent le silence et l'immobilité de la mort (1). Ceux qui chassent en Russie s'affligent de trouver dans les splendides forêts du Nord la même incurie et les mêmes profanations.

Le lieu où Christian se trouvait n'avait été ni brûlé ni abattu; il offrait une scène de bouleversement moins irritante, le spectacle d'un abandon imposant et d'une destruction grandiose, due aux seules causes naturelles : la vieillesse des arbres, les éboulemens du sol, le passage des ouragans. C'était l'aspect d'une forêt vierge qui aurait été saisie dans les glaces voyageuses des mers polaires. Les

(1) Ce n'est que très récemment que l'état s'est préoccupé, trop tard peut-être, d'arrêter ces dévastations en Suède.

grands pins fracassés s'appuyaient tout desséchés sur leurs voisins verts et debout, mais dont ils avaient brisé la tête ou les maîtresses branches par leur chute. D'énormes rochers avaient roulé sur les pentes, entraînant un monde de plantes qui s'étaient arrangées pour vivre encore, tordues et brisées, ou pour renaître sur ces débris communs. Ce cataclysme était déjà ancien de quelques années, car de jeunes bouleaux avaient poussé sur des éminences qui n'étaient que des amas de détritus et de terres entraînées. Au moindre vent, ces arbres, déjà beaux, balançaient les glaçons au bout de leurs branches légères et pendantes avec un bruit rapide et sec qui rappelait celui d'une eau courant sur les cailloux.

Ce lieu sauvage était sublime. Christian voyait, à mille pieds au-dessous de lui, l'*elf* ou *strœm* (c'est ainsi qu'on appelle tous les cours d'eau) présenter les mêmes couleurs et les mêmes ondulations que s'il n'eût pas été glacé. A cette distance, il eût été impossible à un sourd de savoir s'il ne roulait pas ses flots avec fracas, car l'œil était absolument trompé par sa teinte sombre et métallique, toute boursouflée d'énormes remous blancs comme de l'écume. Pour Christian, dont l'oreille eût pu saisir le moindre bruit montant du fond de l'abîme, l'aspect agité de ce torrent impétueux contrastait singulièrement avec son silence absolu. Rien ne ressemble à un monde mort comme un monde ainsi pétrifié par l'hiver. Aussi le moindre symptôme de vie dans ce tableau immobile, — une trace sur la neige, le vol court et furtif d'un petit oiseau, — cause-t-il une sorte d'émotion. Cette surprise est presque de l'effroi, quand c'est un élan ou un daim dont la fuite retentissante éveille brusquement les échos endormis de la solitude.

Et cependant Christian ne songeait pas plus à admirer en ce moment la nature qu'à se préparer à combattre le *malin*. Une pensée douloureuse et terrible avait traversé son âme. Le récit bizarre du *danneman*, d'abord très-obscur à cause de son langage incorrect et de ses idées superstitieuses, venait de s'éclaircir et de se résumer dans son esprit. Cette sibylle rustique qui avait été séduite par le troll du lac, cet enfant mystérieux élevé dans le chalet du *danneman*, et disparu à l'âge de trois ou quatre ans, ces hallucinations de mémoire que Christian avait éprouvées durant le repas, et qui n'étaient peut-être que des souvenirs tout à coup réveillés...

« Oui, se disait-il, à présent la mémoire ou l'illusion me revient. Les trois vaches perdues... il y a une vingtaine d'années, le coup de fusil qui a arrêté la quatrième... Il me semble que je l'entends, ce coup mortel, il me semble que je vois tomber la pauvre bête, et que je ressens l'impression de douleur et de regret que je

ressentis alors; ce fut peut-être la première émotion de ma vie, celle qui éveille en nous la vie du sentiment. Mon Dieu, il me semble que tout un monde oublié se ranime et se lève devant moi! Il me semble que c'est là-bas, au tournant du rocher, sur le bord de ce talus à pic, d'un ton rougeâtre, que la scène s'est passée. Il me semble y être! Était-ce moi ou mon âme dans quelque existence antérieure?... Mais si c'est moi, qui donc est mon père? Quel est cet homme que le *danneman* a failli tuer lorsque le soupçon n'était pas encore endormi par la superstition? Pourquoi la sibylle,... ma mère peut-être!... a-t-elle frissonné tout à l'heure en touchant mes doigts? Elle était plongée dans une sorte de rêve, elle n'a pas regardé ma figure, mais elle a dit que j'étais le baron!.. Et tout à l'heure, quand j'ai demandé au *danneman* si l'enfant n'avait pas aux mains un signe particulier, sa colère et son chagrin ne prouvent-ils pas qu'il avait remarqué et compris ce signe héréditaire, peut-être plus apparent chez l'enfant qu'il ne l'est maintenant chez l'homme?

« D'ailleurs, quand même il l'eût observé aujourd'hui chez moi, son esprit était loin de faire un rapprochement. Il ne lui est pas venu à la pensée de chercher à me reconnaître. Il n'a vu en moi qu'un étranger curieux et railleur qui lui demandait le secret de sa famille, et ce secret, c'est sa honte; il aime mieux en faire une légende, un conte de fées. On l'offense en doutant du merveilleux qu'il invoque, on l'irrite en lui disant que l'enfant avait peut-être les doigts faits comme ceux du baron Olaüs. Il n'y a, dit-on, que la vérité qui offense; j'avais donc deviné... La pauvre Karine n'a-t-elle pas été effrayée en me prenant pour son séducteur?

« Son séducteur! qui sait? Cet homme, haï et méprisé de tous, lui a peut-être fait violence. Elle aura caché son malheur, elle aura exploité la croyance aux esprits de perdition, pour empêcher son jeune frère le *danneman* de s'exposer en cherchant à tirer vengeance d'un ennemi trop puissant. Pauvre femme! Oui, certes elle le hait, elle le craint toujours; elle est devenue voyante, c'est-à-dire folle, depuis son désastre; elle avait reçu une sorte d'éducation, puisqu'elle sait par cœur les antiques poésies de son pays, et quand elle s'exalte, elle trouve dans le souvenir confus de ces chants tragiques des accens de menace et de haine. Enfin, rêverie spécieuse ou commentaire logique, je crois voir ici le doigt de Dieu qui me ramène à la chaumière d'où j'ai été enlevé... Pourquoi, et par qui?... Est-ce le *danneman*, voyageur intrépide, qui m'a conduit au loin pour délivrer sa sœur d'un remords vivant, ou sa famille d'une tache brûlante? dois-je croire plutôt à la jalousie de la femme d'Olaüs, selon l'hypothèse rapportée par le major? »

Toutes ces pensées se pressaient dans le cerveau de Christian, et son âme était navrée d'effroi et de douleur. L'idée d'être le fils du baron Olaüs ne faisait que redoubler son aversion. En de telles circonstances, il ne pouvait voir en lui qu'un ennemi de l'honneur et du repos de sa mère. — Qui sait encore, se disait-il, si ce n'est pas lui qui m'a fait enlever pour se dérober à quelque promesse, à quelque engagement contracté envers sa victime? Ah! s'il en était ainsi, je resterais dans ce pays. Sans chercher à me faire reconnaître, je me mettrais au service du *danneman;* par mon travail et mon dévoûment, certes je me ferais estimer de lui, aimer peut-être de cette famille qui est la mienne, et je pourrais m'efforcer de rendre, sinon la raison, du moins la tranquillité à cette pauvre voyante, comme j'avais réussi à ramener le calme dans les rêves de ma chère Sofia Goffredi. Bizarre destinée que la mienne, qui m'aurait ainsi condamné à avoir deux mères égarées par le désespoir! Eh bien! cette condamnation imméritée, c'est un devoir qui m'est tracé pour arriver à quelque mystérieuse récompense. Je l'accepte. Karine Bœtsoï ne se rappelle peut-être pas qu'elle a perdu son enfant, mais elle retrouvera les soins et la protection d'un fils.

En ce moment, il sembla à Christian qu'on l'appelait. Il regarda devant lui et de tous côtés; il ne vit personne. Le *danneman* lui avait dit de l'attendre, il devait revenir le chercher : Christian hésita; mais au bout d'un instant un cri de détresse le fit bondir, saisir ses armes, et s'élancer dans la direction de la voix.

En escaladant avec une prodigieuse agilité les arbres renversés, les monceaux de débris durcis par la glace et les monstrueuses racines entrelacées, Christian arriva sans le savoir à vingt pas de la tanière de l'ours. L'animal terrible était couché entre lui et cet antre, il léchait le sang qui teignait la neige autour de ses flancs. Le *danneman* était debout sur le seuil du repaire, pâle, les cheveux au vent et comme hérissés sur sa tête, les mains désarmées. Son épieu, brisé dans le flanc de l'ours, gisait auprès de l'animal, et, au lieu de songer à ôter son fusil de la bandoulière pour l'achever, Bœtsoï semblait fasciné par je ne sais quelle terreur, ou enchaîné par je ne sais quelle prudence inexplicable.

Dès qu'il aperçut Christian, il lui fit des signes que celui-ci ne put comprendre, mais il devina qu'il ne fallait point parler et visa l'ours. Heureusement, avant de tirer, il leva encore une fois les yeux sur Joë Bœtsoï, qui lui intima par un geste désespéré l'ordre de s'arrêter. Christian imita sa pantomime pour lui demander s'il fallait l'égorger sans bruit, et, sur un signe de tête affirmatif, il marcha droit à l'ours qui, de son côté, se leva tout droit en grondant pour le recevoir. — Vite, vite! ou nous sommes perdus! cria le *dan-*

neman, qui avait pris son fusil et semblait guetter quelque chose d'invisible au fond de la tanière.

Christian ne se le fit pas dire deux fois. Présentant aux étreintes un peu affaiblies de l'ours blessé son bras enveloppé de la corde, il l'éventra proprement, mais sans songer que l'animal pouvait tomber en avant et qu'il fallait se rejeter vivement de côté pour lui faire place. L'ours heureusement tomba de côté et entraîna Christian dans sa chute, mais sans que ses redoutables griffes, crispées par le dernier effort de la vie, pussent saisir autre chose que le pan de sa casaque. Ainsi enfoncé dans la neige et pour ainsi dire cloué par le poids et les ongles du *malin* sur le bord de son vêtement, Christian eut quelque peine à se débarrasser, et il y laissa une notable partie de la veste de peau de renne que lui avait prêtée le major; mais il n'y songea guère. Le *danneman* était aux prises avec d'autres ennemis; il venait de tirer au juger dans l'antre obscur, et un autre *malin* noir, jeune, mais d'assez belle taille, était venu à sa rencontre d'un air menaçant, tandis que deux oursons de la grosseur de deux forts doguins se jetaient dans ses jambes, sans autre intention que celle de fuir, mais d'une manière assez compromettante pour la sûreté de son équilibre. Le *danneman*, résolu à périr plutôt que de livrer passage à sa triple proie, s'était arc-bouté contre les troncs d'arbre qui formaient au repaire une entrée en forme d'ogive naturelle. Il luttait contre le jeune ours que son coup de fusil avait blessé; mais, ébranlé malgré lui par les petits, il venait de tomber, et le blessé, furieux, se jetait sur lui, quand Christian, sûr de son coup d'œil et de son sang-froid, brisa d'une balle la tête de l'animal, à un pied au-dessus de celle de l'homme.

— Voilà qui est bien, dit le *danneman* en se relevant avec agilité; mais les deux oursons lui avaient passé sur le corps, et il ne songeait qu'à ne pas les laisser échapper.

— Attendez, attendez! lui dit Christian en suivant de l'œil les deux fugitifs, voyez ce qu'ils font!...

Les deux oursons s'étaient dirigés vers le cadavre de leur mère et s'étaient glissés et blottis sous ses flancs ensanglantés.

— C'est juste! dit le *danneman* en frottant son bras, que l'ours noir avait meurtri à travers la corde; ce n'est pas à nous de les tuer. Nous avons chacun notre proie. Appelle tes camarades, moi, je suis trop essoufflé, et puis j'ai eu peur, je le confesse. Je l'ai échappé belle. Sans toi... Mais appelle donc. Je te dirai ça tout à l'heure.

Et tandis que Christian appelait de toute la force de ses poumons, le *danneman*, un peu tremblant, mais toujours attentif, rechargeait à la hâte son fusil pour le cas où les oursons abandonne-

raient le corps de leur mère, et voudraient fuir avant l'arrivée des autres chasseurs.

Ils parurent bientôt, arrivant de trois côtés, avertis déjà par les coups de fusil, Larrson, le premier, criant victoire pour Christian à la vue de l'ourse énorme couchée à ses pieds.

— Prenez garde! arrêtez-vous! s'écria Christian. Notre ourse était pleine, elle vient de mettre bas deux beaux petits. Je vous demande grâce pour ces pauvres orphelins. Prenez-les vivans.

— Certes, répondit Larrson. A l'aide, camarades! Il s'agit ici de faire des élèves!

On entoura le cadavre de l'ourse et on le souleva avec précaution, car il y a toujours à se méfier de l'ours qui paraît mort. On s'empara avec quelque peine des deux petits, qui déjà montraient les dents et les griffes, et qui furent liés et muselés avec soin, après quoi on eut le loisir d'admirer l'ample capture qu'avait recélée la tanière, et il y eut des regrets à demi exprimés que le *danneman* s'empressa de prévenir.

— Il faut que vous me pardonniez ce que j'ai fait, dit-il aux jeunes officiers. Je me doutais bien que cette grande bigarrée était une mère : l'ai-je dit qu'elle était bigarrée? Oh! je l'avais bien vue; mais je n'avais pas pu bien voir les petits, et quant à l'*ami*, je ne l'avais pas vu du tout. On m'avait bien dit que souvent la mère emmenait dans son hivernage un jeune malin qui n'était ni le père de ses petits, ni même un individu de son espèce, pour défendre et conduire ses enfans dans le cas où elle serait tuée. Je ne le croyais pas beaucoup, ne l'ayant jamais vu. A présent je le vois et j'y croirai. Si je l'avais cru, j'aurais emmené deux de vous afin que chacun pût abattre une belle pièce; mais qui pouvait s'attendre à cela? Ne comptant pas tirer, je n'avais pris mon fusil que par précaution, dans le cas où le *herr* que je conduisais manquerait son coup et se mettrait en danger. Quant à l'épieu ferré, je croyais si peu avoir à m'en servir, que je n'avais pas seulement regardé si celui que je prenais était en bon état... Eh bien! voici ce qui est arrivé, continua le *danneman* en s'adressant à Christian. J'avais dit que je reviendrais te prendre après avoir posté les autres, et, quand cela a été fait, je pensais revenir droit sur toi; mais il faut croire que quelque bête avait dérangé mes brisées de la nuit dernière, car, sans m'égarer précisément, j'ai passé devant la tanière et je ne me suis reconnu que quand il était trop tard pour reculer. La maligne m'avait entendu, elle venait sur moi, parce qu'elle avait des petits. J'ai essayé de lui faire peur avec mes bras pour la faire rentrer chez elle; elle n'a pas voulu avoir peur, elle s'est levée. Je lui ai fendu le ventre, il le fallait bien, et en même temps j'ai appelé

par deux fois. Au bruit de ma voix, l'*ami* s'est montré à l'entrée de la maison, et, pour l'empêcher de se sauver, j'ai couru me mettre devant, sans songer que mon épieu était resté brisé auprès de la mère. Je la croyais morte; mais quand j'ai été là, elle s'est relevée, recouchée et relevée deux fois. Alors le temps m'a paru bien long avant de te voir arriver, *herr* Christian, car d'un côté j'avais la mère qui, d'un moment à l'autre, pouvait retrouver la force de se jeter sur moi, et de l'autre côté l'*ami*, qui s'était reculé au fond du trou et qui attendait ce renfort pour me chercher querelle, sans compter les deux petits que je m'attendais bien à avoir dans les jambes quand la bataille serait engagée. Pour faire face à tout cela, je n'avais qu'un coup de fusil, et ce n'était pas assez; je n'osais pas seulement coucher en joue, car, à la vue de l'arme braquée, les malins se décident plus vite. J'ai eu peur, je peux bien l'avouer sans honte, puisque je n'ai pas lâché pied, et que voilà les quatre pièces dans nos mains. J'ai attendu, ça m'a paru un an, et pourtant je crois que tu es venu vite, *herr* Christian, puisque tout s'est bien passé,... oui, très bien passé, je dis, et tu es un homme! Je suis fâché qu'il y ait eu auparavant trois mots de fiel entre nous deux. Cela est oublié, et je te dois mon cœur comme je te dois ma vie. Embrassons-nous, et considère que je t'embrasse comme si tu étais mon fils.

Christian embrassa avec effusion le Dalécarlien, et celui-ci raconta aux autres comment, après avoir lestement achevé l'ours corps à corps, le jeune homme avait tué l'*ami* fort à propos, à *deux pouces de sa chrétienne figure*. Christian dut défendre sa modestie de l'exagération du *danneman* quant à ce dernier point; mais comme Bœtsoï, enthousiasmé, n'en voulut rien rabattre et qu'il n'y avait aucun moyen d'aller aux preuves, l'exploit du jeune aventurier prit des proportions colossales dans l'imagination de Larrson et de ses amis. Leur estime pour lui augmenta d'autant, et il n'y a point trop lieu de s'en étonner. La présence d'esprit est la faculté du vrai courage. On plaint celui qui succombe, on admire celui qui réussit. Sans consentir à s'admirer lui-même, Christian éprouvait une vive satisfaction d'avoir acquis des droits à l'amitié du *danneman,* qu'il s'obstinait à regarder désormais comme son proche parent; mais il se garda bien de revenir à ses imprudentes questions, et il résolut de chercher ailleurs la vérité, dût-il y perdre beaucoup de temps et y dépenser beaucoup de patience.

Les deux ours morts, et surtout la mère, étaient d'un poids considérable, plus de quatre cents livres entre eux deux. Les traîner dans les aspérités du terrain d'où l'on avait peine à se tirer soi-même semblait impossible. Des chevaux même n'en fussent pas ve-

nus à bout. Comme le jour allait bientôt décroître et que l'on voulait rejoindre la chasse du baron, on se trouvait embarrassé de richesses. Les oursons mêmes, qui ne voulaient pas marcher, devenaient fort incommodes.

— Allez-vous-en, dit le *danneman;* avec mes enfans, j'aurai bientôt abattu deux ou trois jeunes arbres et fabriqué une claie sur laquelle nous chargerons le tout, et que nous ferons glisser jusque chez moi. De là je vous enverrai la prise par mon traîneau et mon cheval, et tout cela vous arrivera dans deux heures à votre bostœlle pour que vous puissiez montrer votre chasse à tous vos amis.

— Et nous vous renverrons demain les animaux morts, dit Larrson, car c'est à vous seul que nous voulons confier le soin de les écorcher et de les préparer. N'est-ce pas votre avis, Christian?

— Je n'ai pas d'autre avis que le vôtre, répondit Christian.

— Pardon! reprit le major, nous avons acheté un ours au *danneman;* c'est celui que vous avez tué : il vous appartient, comme celui qu'il a tiré est à lui, s'il ne veut nous le vendre.

— Il les a tués tous deux, dit Christian; je n'ai fait que les achever; je n'ai droit à rien.

Il y eut un assaut de délicatesse où le *danneman* se montra aussi scrupuleusement loyal que les autres. Enfin Christian dut céder et accepter l'ourse femelle pour sa part. Les deux oursons furent payés comme un ours au *danneman,* qui dut accepter en toute propriété *l'ami de madame l'ourse*. Toutes choses ainsi réglées, le major et ses amis voulurent emmener Christian; mais celui-ci refusa de les suivre.

— Je n'ai que faire, leur dit-il, à la chasse du baron, laquelle, m'avez-vous dit, n'a rien d'intéressant après celle-ci. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'y rendre. Je dois rentrer au Stollborg le plus tôt possible pour m'occuper de ma représentation. Songez que, pour deux jours encore, je suis lié par un contrat au métier de *fabulator*. Je reste ici pour aider le *danneman* à emporter les *malins,* après quoi je profiterai de son traîneau pour retourner jusqu'au lac. N'oubliez pas que vous avez promis à M. Goefle et à moi de venir nous voir au Stollborg.

— Nous irons après le souper et la comédie, répondit le major. Comptez sur nous.

— Et moi, dit le *danneman* à Christian, je vous réponds de vous faire arriver au lac avant la nuit.

Il n'y avait pas beaucoup de temps à perdre. Les officiers allèrent rejoindre leurs traîneaux de campagne, et le *danneman,* aidé par Christian, son fils Olof et sa fille aînée, qui était venue les rejoindre, procéda avec une grande adresse et une grande prompti-

tude à la confection de son traîneau à bras. Dès que le gibier fut chargé, on le fit descendre promptement, les uns tirant, les autres poussant ou retenant, jusqu'au chalet.

Dès qu'on y fut arrivé, Christian chercha des yeux la voyante. Le rideau du lit était fermé et immobile. Était-elle encore là? Il eût voulu revoir cette femme mystérieuse et tâcher de lui parler; mais il n'osa pas approcher de son lit. Il lui sembla que le *danneman* ne le perdait pas de vue, et que toute apparence de curiosité lui eût beaucoup déplu.

La plus jeune des filles du *danneman* apporta de l'eau-de-vie fabriquée dans la maison, cette fameuse eau-de-vie de grains, dont plus tard Gustave III fit un monopole de l'état, créant ainsi un impôt onéreux et vexatoire qui lui fit perdre toute sa popularité, et qui de fait replongea dans la misère ce peuple qu'il avait délivré de la tyrannie des nobles. L'usage fréquent de l'eau-de-vie est-il une nécessité de ces climats rigoureux? Christian ne le pensait pas, d'autant plus que cette boisson, fabriquée par le *danneman* en personne, et dont il était fier, arrachait littéralement le gosier. Le brave homme pressait son hôte d'en boire largement, ne comprenant pas qu'après avoir tué deux ours, il n'éprouvât pas le besoin de s'enivrer un peu. Christian ne pouvait pousser jusque-là l'obligeance, et bien qu'il eût souhaité être de force à griser Bœtsoï sans se griser lui-même, circonstance qui eût peut-être amené la prompte découverte du secret de la famille, il se borna à boire du thé laissé à son intention par le major, et qui lui fut servi bien chaud dans une tasse de bois très délicatement taillée et sculptée par le jeune Olof.

Le jeune homme se sentait un peu humilié d'avoir pris le plaisir princier de tuer un ours aux dépens de ses amis, car en somme cet ours appartenait au *danneman*, comme tout gibier appartient sans conteste à celui qui le découvre sur ses terres. On avait fait présent à Christian de sa capture, c'est-à-dire qu'on l'avait payée pour lui. Il apprit avec plaisir du *danneman* que ce paiement n'avait pas encore été effectué, le major et ses amis n'ayant pas prévu que la chasse serait aussi abondante, et n'ayant pas apporté l'argent nécessaire. Christian s'informa du prix.

— C'est selon, dit le *danneman* avec fierté; si on me laisse la bête, comme il arrive quelquefois, ce n'est rien qu'un remerciement que je dois à celui qui m'a aidé à l'abattre; mais sans doute, *herr* Christian, tu souhaites garder la peau, les pattes, la graisse et les jambons?

— Je ne souhaite rien de tout cela, dit en riant Christian. Qu'en ferais-je, bon Dieu? Je vous prie de garder le tout, *herr* Bœtsoï, et,

comme je présume que vous avez droit de vendre un peu plus cher à ceux qui prennent sur vos terres le plaisir de la chasse qu'à ceux qui achètent purement et simplement une denrée, je vous prie d'accepter trente dalers que j'ai là sur moi...

Christian acheva sa phrase en lui-même, « et qui sont tout ce que je possède. »

— Trente dalers! s'écria le *danneman*, c'est beaucoup; tu es donc bien riche?

— Je le suis assez pour vous prier de les accepter.

Le *danneman* prit l'argent, le regarda, puis il regarda les mains de Christian, mais sans en rien remarquer que la blancheur. — Ton or est bon, dit-il, et ta main est blanche. Tu n'es pas un homme qui travaille, et pourtant tu manges le kakebroë comme un Dalécarlien. Ta figure est du pays et ton langage n'en est pas... Les habits que tu avais en venant ici ne sont pas plus beaux que les miens. Ce que je vois, c'est que tu es fier; c'est que tu ne veux pas que tes amis, qui t'ont cédé le plaisir de tuer le malin, dépensent encore leur argent pour toi.

— Précisément, *herr* Bœtsoï, vous y voilà.

— Sois tranquille. Joë Bœtsoï est un honnête homme; il ne recevra rien de tes amis, puisque tu lui laisses ton gibier. Quant à accepter de toi une récompense,...... cela dépend. Peux-tu me jurer, sur l'honneur, que tu es un jeune homme riche, un fils de famille?

— Qu'importe? dit Christian.

— Non, non, reprit le *danneman;* tu m'as sauvé la vie, je ne t'en remercie pas, c'est ce que j'aurais fait pour toi; mais tu es un fin tireur, et de plus tu es un homme qui sait écouter un autre homme. Si, quand je t'ai fait signe là-bas, tu n'avais pas voulu aller comme je voulais, nous étions dans un mauvais pas tous les deux,... et moi surtout, sans épieu et le bras mal entouré. Je suis content de toi, et je voudrais que mon fils fût de ta mine et de ton caractère, car tu es un garçon hardi et doux; donc, si tu n'es pas riche, ne fais pas avec moi semblant d'être riche. A quoi sert? Je ne suis pas dans la misère, moi! Je ne manque de rien selon mes besoins, et si tu manquais de quelque chose, tu pourrais t'adresser à Joë Bœtsoï, qui ne serait pas en peine de trouver trente dalers, et même cent, pour rendre service à un ami.

— J'en suis bien certain, *herr* Bœtsoï, répondit Christian, et je viendrais à vous avec confiance, non pas pour vous demander cent ni trente dalers, mais de l'ouvrage à votre service. Il n'est pas dit que cela n'arrive point; mais si cela arrive, j'aurai bien plus de plaisir à me présenter après vous avoir payé ce qui vous est dû et

ce qu'un riche vous paierait. Je ne suis pas venu ici en qualité de pauvre, vous ne me devez rien.

— Je ne veux rien, dit le *danneman;* reprends ton argent, et viens me trouver quand tu voudras. Que sais-tu faire?

— Tout ce que vous m'apprendrez, je le saurai vite.

Le *danneman* sourit. — C'est-à-dire, reprit-il, que tu ne sais rien?

— Je sais tuer les malins au moins!

— Oui, et très bien. Tu sais même manier la hache et tailler le bois. J'ai vu ça. Mais sais-tu voyager?

— C'est ce que je sais le mieux.

— Dormir sur un banc?

— Et même sur une pierre.

— Sais-tu le lapon, le samoïède, le russe?

— Non, je sais l'italien, l'espagnol, le français, l'allemand et l'anglais.

— Ça ne me servira de rien, mais ça me prouve que tu peux apprendre à parler de plusieurs manières. Eh bien! reviens quand tu voudras, avant la fin du mois de *thor* (janvier), et si tu veux aller à Drontheim, et même plus loin, je serai content de ne pas voyager seul... Ou bien, si j'emmène Olof, qui me tourmente pour commencer à courir, tu garderas ma maison. Mes deux filles sont fiancées, je t'en avertis. Évite de donner de la jalousie à leurs fiancés, ce serait à tes risques. Soigne la tante Karine; elle est douce, mais il ne faut pas la contrarier : je l'ai défendu une fois pour toutes.

— Je la soignerai comme ma mère, répondit Christian ému; mais, dites-moi, est-elle malade ou infirme? Pourquoi...

— On te dira cela, si tu restes à la maison. Que veux-tu gagner à mon service?

— Rien.

— Comment, rien?

— Le pain et l'abri, n'est-ce pas assez?

— *Herr* Christian, dit le *danneman* en fronçant le sourcil, tu es donc un paresseux ou un mauvais sujet, que tu ne songes pas à l'avenir?

Christian vit qu'en montrant trop de désintéressement, il avait fait naître la méfiance. — Connaissez-vous M. Goefle? dit-il.

— L'avocat? Oui, très bien, c'est moi qui lui ai vendu son cheval, un bon cheval, celui-là, et un brave homme, l'avocat!

— Eh bien! il vous répondra de moi. Aurez-vous confiance?

— Oui, c'est convenu. Reprends ton argent.

— Et si je vous priais de me le garder?

— C'est donc de l'argent volé? s'écria le *danneman*, redevenu méfiant.

Christian se mit à rire en s'avouant à lui-même qu'il était un diplomate très maladroit. — Croyez-moi, dit-il au *danneman*, je suis un homme simple et sincère. Je ne suis pas habitué à ne pas être cru sur parole; ma figure paraît bonne à tout le monde. Si vous ne prenez pas mes trente dalers aujourd'hui, le major voudra vous les donner demain, et c'est ce qui me blesse.

— Le major ne me donnera rien, parce que je n'accepterai rien, répondit le *danneman* avec vivacité. C'est donc toi qui doutes de moi à présent?

Christian dut renoncer à laisser sa mince fortune dans cette maison qui servait peut-être d'asile à sa mère. Ce débat de délicatesse eût pu dégénérer en querelle, vu que le *danneman* arrosait largement d'eau-de-vie son naïf orgueil de paysan libre. D'ailleurs le traîneau était prêt, et Christian devait partir. Pour rien au monde, il n'eût voulu manquer les deux représentations qui devaient le mettre à la tête de cent dalers, et lui permettre par conséquent d'embrasser, sans rien devoir à personne, le nouveau genre de vie qu'il rêvait.

Il croyait que le *danneman* comptait l'accompagner; mais, au lieu de monter dans le traîneau, Bœtsoï remit les rênes à son fils, en lui recommandant d'aller prudemment et de revenir de bonne heure.

— J'espérais avoir le plaisir de votre compagnie jusqu'à Waldemora, dit Christian au *danneman*.

— Non! répondit celui-ci, je ne vais pas à Waldemora, moi! Il faut que j'y sois forcé. Adieu, et à revoir!

Il y avait tant de hauteur et de dédain dans le ton du *danneman* en parlant de Waldemora, que Christian, en lui serrant la main, craignit qu'il ne s'aperçût de la conformation de ses doigts et que cette ressemblance, fortuite ou fatale, ne détruisît toute leur amitié; mais la difformité était si légère et le *danneman* avait la main si rude qu'il ne s'aperçut de rien et envoya encore plusieurs fois de loin un adieu cordial à son hôte.

Malgré les recommandations de son père, Olof gagna le fond de la vallée au triple galop de son petit cheval, debout, lui, sur l'avant du véhicule et les rênes entortillées autour du bras, au risque d'être lancé au loin dans une chute et d'avoir tout au moins les deux poignets démis.

GEORGE SAND.

(*La septième partie au prochain n°.*)

LA

MONARCHIE DE LOUIS XV

III.

LE CARDINAL DE FLEURY.

I. *Mémoires de l'abbé de Montgon.* — II. *Chronique du règne de Louis XV ou journal de Barbier.* — III. *Mémoires du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères sous Louis XV.* — IV. *Louis XV, Le maréchal de Richelieu, Mme la marquise de Pompadour*, par M. Capefigue, etc.

I.

Depuis l'avénement de la maison de Bourbon au trône, la famille royale avait en France une situation singulière. Séparée de tous par sa grandeur comme par un abîme infranchissable, cette famille était sans action et presque sans influence, lorsque la puissance souveraine était exercée par le roi lui-même; mais à chaque minorité ses membres semblaient se trouver investis par l'opinion de la plénitude de tous les pouvoirs, de telle sorte que les princes, exclus de l'exercice de l'autorité royale, devenaient alors comme les chefs naturels et presque légitimes des factions.

Si une mort prématurée n'avait frappé le duc d'Orléans dans la maturité de son esprit et de son âge (1), le sentiment public aurait donc maintenu aux mains de ce prince un pouvoir que ne lui aurait pas disputé de longtemps l'indolence de son ancien pupille, et que le pays envisageait comme inhérent à sa naissance. Cette association était alors considérée comme tellement naturelle que si, après la mort du régent, le duc de Chartres était venu à Versailles réclamer

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 juin.

résolûment et sans retard l'héritage politique de son père, il n'aurait probablement rencontré ni objection ni résistance. Il eût été moins insolite en effet de voir le premier prince du sang exercer les fonctions de premier ministre à vingt ans qu'il ne l'avait été de voir à quatorze ans M. de Maurepas succéder, à titre héréditaire, à la charge de secrétaire d'état de la marine. Mais le nouveau chef de la maison d'Orléans n'avait ni l'habitude de la cour ni l'ambition de la puissance; il laissait pressentir déjà le dégoût du monde qui conduisit bientôt aux plus hautes spéculations de la piété et de la science le fils du prince le plus dissolu de son temps. Un pareil homme laissait le champ libre à un rival tout préoccupé du soin de grandir sa fortune et l'importance de sa maison, et qui, à l'époque du *système* comme lors du fameux lit de justice de 1718, avait prouvé que, pour atteindre le double but de ses ardentes poursuites, il ne reculait ni devant les scrupules de la délicatesse ni devant les extrémités de la violence.

L'attaque d'apoplexie à laquelle avait succombé l'ancien régent était à peine connue du jeune roi, que le duc de Bourbon sollicitait et obtenait, en vertu du droit de sa naissance, le titre de premier ministre, porté par le duc d'Orléans depuis la majorité légale du monarque. Le chef de la maison de Condé passa donc à son tour par cette épreuve suprême du pouvoir, où il porta des vices moins éclatans, mais plus dangereux que ceux de son prédécesseur. De la régence il retint tout, excepté l'habileté et la fortune.

Après avoir poursuivi ses proches avec âpreté, *M. le duc* avait eu l'irréparable malheur d'augmenter démesurément ses richesses par des procédés indignes de son nom. D'un égoïsme brutal, et dénué de lumières sans l'être de sagacité, ce prince avait installé toutes ses passions au pouvoir comme un cortége naturel. Si le régent avait eu le mérite de séparer toujours les faiblesses de sa vie privée des devoirs de sa vie publique, M. le duc imposa sans hésiter à la France les volontés et jusqu'aux caprices d'esprit de la femme qui le perdit par sa soif insatiable d'agir et de gouverner. On pourrait écrire l'histoire politique de la régence sans avoir l'occasion de nommer ces nombreuses prêtresses de la volupté qui couronnèrent de fleurs éphémères le front du duc d'Orléans jusqu'à l'heure où il tomba mort aux pieds de l'une d'entre elles, comme foudroyé par le seul dieu dont il eût jamais embrassé l'autel. Vainement s'efforcerait-on de rattacher une mesure importante de son gouvernement au nom de ces femmes, qui se succédèrent sans laisser plus de trace dans les affaires de l'état que dans le cœur du prince, tant ce dernier était maître de sa volonté et de son secret jusqu'au sein de l'ivresse qui fut sa honte! Le gouvernement de M. le duc, durant les trente mois de son ministère, fut au contraire le gouvernement

personnel de la marquise de Prie. Aux cupidités d'une nature élégante dans ses habitudes, mais vulgaire dans ses instincts, cette femme joignait toutes les ambitions de l'esprit novateur qui déjà commençaient à poindre dans le *demi-monde* auquel elle appartenait par son origine, l'ignorance de M. le duc laissant d'ailleurs à sa maîtresse, en matière d'administration, tout le champ que l'apathie de Louis XV allait bientôt livrer à Mme de Pompadour. Cette figure de Mme de Prie est remarquable. Ce n'est pas sans saisissement qu'à l'entrée de la longue galerie à travers laquelle des scandales chaque jour plus énormes conduisent à de si terribles expiations, l'on rencontre cette jeune femme qu'une main maternelle avait dressée pour la séduction, et qui cachait des dérèglemens effrénés sous la naïveté empruntée de l'enfance. C'est dans Suétone et dans Pétrone qu'il faudrait étudier ces types féminins du XVIIIe siècle, étrangers jusqu'alors aux sociétés chrétiennes. En voyant l'ardente maîtresse de M. le duc chercher avec calme et à jour fixe un refuge dans la mort contre la disgrâce, le seul malheur qu'elle eût été enseignée à redouter, l'on dirait l'une de ces femmes formées par les arts de la Grèce pour les plaisirs de la Rome impériale, et qui passaient sans murmure de la couche de César au bain parfumé où, le poison dans le sein, elles allaient dormir leur dernier sommeil.

Mme de Prie avait livré à la discrétion de Pâris-Duverney le pays que la faiblesse de son amant avait abandonné à sa fantaisie. Il fallait donc que la nation pourvût en même temps aux cupidités d'une fille de traitant et aux expériences de l'homme le plus propre à briller dans une académie et à perdre un royaume. Duverney ne rêvait rien moins que l'égalité des impôts, la taxe unique, le cadastre des terres, l'uniformité de l'administration; il voulait toutes ces choses-là en 1725 avec l'ardeur impatiente d'un constituant de 1791. Qu'on se représente un théoricien inflexible, sans aucun titre officiel dans le ministère, sans autre appui que celui d'une favorite, entreprenant en plein ancien régime, en présence des parlemens insurgés, une révolution dans tous les principes de la société française avant que cette révolution fût consommée dans les faits, et l'on comprendra dans quel abîme de confusion de tels projets durent précipiter le royaume.

Afin de s'assurer quelque appui dans cette lutte inégale contre tous les corps de l'état et tous les intérêts menacés, Duverney s'était efforcé de se concilier le peuple. Dans cette pensée, il diminua de moitié la valeur légale des monnaies, et réduisit l'intérêt de l'argent au denier trente (1), persuadé qu'il provoquerait ainsi une

(1) Édits et arrêts du 28 juin et 22 septembre 1724, 14 décembre 1725.

baisse générale dans le prix de toutes les denrées; mais la nation ne vit dans cette mesure qu'un triste souvenir des premiers temps de la régence, et se crut condamnée à rentrer dans le cercle fatal où tant de désastres avaient succédé à tant d'illusions. Le seul effet de l'abaissement du taux des monnaies et de l'intérêt ayant été d'arrêter subitement toutes les transactions, ainsi qu'il était arrivé huit années auparavant, l'état ruiné se trouva contraint de s'assurer des ressources à tout prix. Faute d'un crédit englouti pour longtemps dans le naufrage du *système*, il fallut bien substituer aux théories nouvelles la plus cruelle application des vieilles traditions fiscales. De nombreux édits furent donc enregistrés d'autorité royale, en présence du parlement muet, mais menaçant. A l'impôt du cinquantième, perçu en nature sur tous les biens meubles et immeubles, vinrent se joindre celui du *joyeux avénement* et de la *ceinture de la reine*, vieilles inventions du génie fiscal, dont la dénomination contrastait avec les larmes qu'elles faisaient couler. Ainsi l'on était devenu le plus réactionnaire des pouvoirs pour en avoir été le plus novateur.

Les finances n'absorbaient pas d'ailleurs l'inquiète activité de Mme de Prie et de son aventureux conseiller. En deux ans, le ministère de M. le duc avait remué toutes les questions sans parvenir à en résoudre aucune, et promulgué plus d'édits qu'il ne s'en rendit durant les dix-huit années de l'administration du cardinal de Fleury. Si en matière de législation criminelle et coloniale il était injuste de ne pas noter quelques belles ordonnances, toutes les tentatives de cette époque dans l'administration proprement dite furent frappées au coin de l'audace et de la stérilité. Effrayé du nombre et de la menaçante attitude des mendians, le gouvernement entreprenait-il de les séquestrer par la force (1) : la pénurie du trésor rendait impossible l'organisation des secours solennellement annoncée, et la mesure devenait à la fois atroce et inefficace. Pour mettre son orthodoxie à couvert, le ministère de Mme de Prie imaginait-il de faire revivre contre les protestans inoffensifs et résignés tous les édits qu'aux derniers temps de son règne Louis XIV avait laissé tomber en désuétude (2) : les mœurs résistaient aux lois, et la plupart des magistrats aimaient mieux se montrer inconséquens que cruels.

Cependant, au sein de l'agitation générale suscitée par des projets qui n'étaient point les siens, quoiqu'il en subît les périlleuses conséquences, M. le duc était préoccupé d'une seule pensée, celle de se perpétuer dans un pouvoir qu'il déléguait sans en user. Rien

(1) Déclaration de Chantilly du 18 juillet 1724.
(2) Déclaration du 14 mai 1724.

n'annonçait encore dans le jeune roi ni l'éveil de la volonté ni même celui des sens, et le premier ministre se tenait pour assuré d'un prince auquel il semblait en coûter de régner et presque de vivre. Si les alarmans symptômes de l'enfance avaient disparu, si Louis XV, à seize ans, était beau comme un dieu de l'Olympe, avec quelle inquiète sollicitude le chef de la maison de Condé n'observait-il pas cette inerte nature contre laquelle venaient s'émousser les plus ardentes séductions de la cour! Ce fut surtout lorsque, au commencement de 1725, le roi eut échappé à une maladie soudaine, un moment réputée mortelle, qu'on vit redoubler les angoisses de ce prince, et qu'il se trouva conduit à envisager comme possible un malheur mille fois plus grand à ses yeux que la perte du pouvoir, celui de voir passer la couronne au chef de la maison d'Orléans, à défaut d'héritier mâle du jeune monarque.

Cette simple éventualité, bientôt conjurée d'ailleurs par la santé de plus en plus fortifiée du roi, avait suffi pour faire prendre à M. le duc et à sa maîtresse la résolution la plus étrange et la plus odieuse qui ait jamais offensé un père et un roi. Une heureuse inspiration du régent avait, après de tristes désaccords, réuni par un double lien les intérêts des deux branches de la maison de Bourbon et ceux des deux grands peuples sur lesquels s'étendait son sceptre. Élevée depuis trois ans sous les yeux des Parisiens, l'infante d'Espagne était chaque jour saluée reine par la France et par l'Europe. L'un des premiers actes de M. le duc avait été d'annoncer à la cour de Madrid sa résolution de devancer l'époque des fiançailles afin de se concilier, avec le concours de Philippe V, la bienveillance d'Élisabeth, dont les passions étaient devenues plus que jamais les seules règles de la politique espagnole (1). L'âme désolée du petit-fils de Louis XIV ne se ranimait un moment qu'à la pensée du mariage de sa fille chérie avec l'auguste chef de sa race. Dans six années, le mariage pouvait

(1) Les efforts du duc de Bourbon pour se concilier l'appui de la cour d'Espagne furent, à partir des derniers mois de 1724, remplacés par une sorte de réserve à laquelle ne tardèrent pas à succéder les plus étranges insinuations. Au commencement de 1725 et avant la maladie de Louis XV, les relations étaient déjà devenues des plus difficiles entre les deux gouvernemens. Faut-il chercher la source de ces difficultés dans le dédain avec lequel la cour de Saint-Ildephonse venait de repousser la demande d'une grandesse pour la marquise de Prie, que le maréchal de Tessé avait reçu l'ordre de lui adresser par une dépêche du 16 juillet 1724 citée par Lémontey? Serait-il juste de faire remonter à cette demande et à ce refus la première pensée du renvoi de l'infante? Il est difficile de se prononcer sur ce point. En reconnaissant, car cela demeure prouvé jusqu'à l'évidence, que Mme de Prie fut l'agent principal de cette grande intrigue, je persiste à penser qu'on se détermina surtout à Chantilly dans la vue d'enlever à la maison d'Orléans quelques chances successoriales, et plus encore par la certitude de faire rompre ainsi le mariage de Mlle de Beaujolais avec l'infant don Carlos, ce qui ne manqua pas d'arriver, puisque le renvoi de l'infante fut immédiatement suivi de celui de la jeune fille du régent. On voit quelle part dans tout cela demeurait à l'intérêt de la France.

être accompli, et un prince de vingt-deux ans serait alors devenu l'époux d'une femme de quinze.

Telle était au vrai la situation si honorable et si naturelle dont on s'efforça, à grand renfort de zèle dynastique, de persuader à la nation qu'il avait été urgent et légitime de sortir au prix d'une violation sans exemple de la foi jurée et d'une guerre probable. Telle fut cette œuvre d'égoïsme raffiné à laquelle ni une négociation ni un seul avis préalable n'étaient venus préparer l'Espagne, et dont l'annonce fit éclater au-delà des Pyrénées un long cri de vengeance. Pour mettre le comble à la gloire des hommes qui assumaient sur leur tête les chances d'une telle rupture, la France apprenait qu'entre les murs d'un château délabré de l'Alsace l'on avait découvert une épouse de vingt-deux ans pour son roi âgé de seize, et que la fille d'un noble Polonais, déchu depuis douze années de l'orageuse royauté que lui avait valu un caprice de Charles XII victorieux, allait remplacer, sur le trône d'Anne et de Marie-Thérèse d'Autriche, la fille aînée du roi catholique. La princesse Marie Leczinska possédait, outre les douces vertus dont sa destinée la condamna bientôt à faire preuve, une qualité que M[me] de Prie réputait plus précieuse qu'aucune autre : elle était sans appui et dès lors sans prétentions; on lui prêtait un noble cœur, et l'on pouvait la croire reconnaissante. M[me] de Prie ne douta point que, sous le titre de dame du palais de la reine, la maîtresse de M. le duc n'exerçât indéfiniment la puissance, à laquelle cette jeune femme tenait plus qu'à la vie; elle fit donc Marie Leczinska reine sans nulle autre pensée que celle de la dominer; « elle la fit reine, nous dit un témoin oculaire, comme je fais mon laquais valet de chambre (1). »

La France avait vu se consommer ces étranges arrangemens avec une désapprobation marquée, car elle en connaissait fort bien les mobiles, et elle en méprisait les auteurs (2). On voyait d'ailleurs se dérouler d'heure en heure les conséquences de l'acte qui avait renversé par sa base le système politique du gouvernement précédent. Ce système se composait de deux parties : il impliquait à la fois l'établissement des rapports les plus intimes avec l'Espagne et le maintien, à titre d'arbitrage européen, de la quadruple alliance dont nous avons exposé les phases. L'infante n'avait pas encore repassé les Pyrénées que tous les sujets français avaient été chassés d'Espagne, et ces représailles trop légitimes étaient suivies du plus

(1) *Mémoires* du marquis d'Argenson, édition Jannet, tome I[er], p. 204.

(2) « Ce mariage n'est du goût de personne et étonne tout le monde. Il ne convient en aucune façon au roi de France..... Le plus sérieux de cette affaire, c'est qu'on dit que le premier coup de canon se tirera mercredi, jour du mariage. Il ne nous manquait plus que cela pour couronner l'administration de M. le duc. » *Journal de Barbier*, 27 mai 1725, tome I[er], p. 220.

complet revirement dans l'attitude prise par la cour de Madrid envers la France depuis le triple mariage projeté entre les deux familles royales. Philippe V, blessé au plus vif de ses affections et de son orgueil, rappelait ses plénipotentiaires du congrès ouvert à Cambrai pour régler les affaires d'Italie et pour résoudre les questions depuis si longtemps pendantes entre l'Espagne et l'Autriche. En même temps, par l'une de ces transitions qu'explique la colère, ce prince passait, avec la cour de Vienne, d'une hostilité qui avait duré vingt-cinq ans à l'intimité la plus inattendue et la plus alarmante pour la France. L'un de ces aventuriers que semblent susciter les circonstances extraordinaires, le baron, depuis duc de Riperda, surexcitant les passions d'une famille et d'un peuple outragés, parvint à faire briller aux yeux éblouis d'Élisabeth Farnèse le mirage de la couronne impériale; ce Hollandais, devenu ministre d'Espagne à Vienne, sut persuader à l'aveugle tendresse d'une mère que l'empereur Charles V, privé d'héritier mâle, pourrait unir sa fille Marie-Thérèse à l'infant don Carlos, en choisissant ainsi pour la maison d'Autriche un vengeur dans le sein de la maison de Bourbon. Si chimérique que dût être un tel espoir, cette vague perspective suffit pour entraîner une cour fascinée par la haine à une démarche qui allait changer la face du monde politique. Riperda reçut des pouvoirs pour négocier une alliance offensive et défensive entre l'Espagne et l'Autriche (1), et le secret profond dont les dispositions de ce traité demeurèrent enveloppées laissa redouter à la France d'avoir, par l'imprudence et la légèreté de son gouvernement, perdu le bénéfice du testament de Charles II et peut-être reconstitué de ses propres mains une nouvelle maison de Bourgogne.

L'effroi commençait cependant à gagner les conseillers intimes du premier ministre, malgré l'appui que leur prêtait la jeune reine, dont ils entendaient faire leur complice, parce qu'elle avait été leur créature. Les périls grossissaient assez pour être aperçus même par les plus aveugles. Au milieu des luttes parlementaires les plus violentes pour l'impôt du cinquantième, ce pouvoir turbulent et inquiet s'était pris de querelle avec le clergé, dont il venait de fermer de force l'assemblée et de lacérer les registres. Au plus fort de l'émotion populaire, on apprenait que l'impératrice de Russie adhérait à la ligue de Vienne, et que la cour d'Espagne mettait la continuation de la paix au prix du renvoi ignominieux de M. le duc et d'excuses portées à Madrid par ce prince en personne. Résolu de se cramponner au pouvoir qu'aucun compétiteur ne semblait en mesure de disputer alors à un prince du sang, le premier ministre demanda à l'Angleterre l'appui dont il avait besoin contre l'alliance austro-es-

(1) 30 avril 1725.

pagnole et contre la colère publique. En débat avec l'Espagne pour Gibraltar et pour d'importans intérêts coloniaux, le cabinet britannique ne manqua pas d'élargir entre les deux branches de la maison de Bourbon une scission qui assurait sa prépondérance. Au traité de Vienne la France et l'Angleterre répondirent donc par le traité de Hanovre (1), qu'elles signèrent avec la Prusse, les trois contractans définissant, dans la prévision d'une lutte prochaine, les secours qu'ils se donneraient l'un à l'autre en cas d'attaque. Ainsi l'Europe se trouva tout à coup partagée en deux camps, et du sein de la paix profonde dont elle jouissait avec bonheur depuis dix ans, la France, sans autre motif qu'une intrigue indigne d'un prince et d'une nation généreuse, se trouvait à la veille d'une guerre générale dont tous les citoyens avaient horreur, mais que tous réputaient inévitable.

A l'intérieur, la confusion était partout, et chaque invention fiscale de Pâris-Duverney venait l'augmenter encore. Des impôts décrétés sans être perçus, les grands corps de l'état en lutte ouverte avec l'autorité royale, une disette qui prit dans quelques parties du royaume les proportions d'une famine, des armées de mendians résistant dans toutes les provinces aux iniques mesures par lesquelles on attentait à leur liberté sans assurer leur subsistance, enfin la rupture d'un grand système fédératif devenue le prélude d'une guerre générale, telle était l'extrémité où deux années d'une détestable administration avaient conduit le royaume.

Toutefois l'irritation populaire, quelque vives qu'en fussent les manifestations d'après les chroniques de Marais et de Barbier, ne troublait guère la sécurité du premier ministre; elle altérait bien moins encore la physionomie toujours souriante du monde frivole au sein duquel un roi de dix-sept ans écoulait sa vie entre les distractions prolongées de l'enfance et les premières émotions de la jeunesse. Aucun bruit du dehors n'avait accès dans une cour où le maître n'échappait à sa timidité que par les plus fatigans plaisirs, et pour laquelle les forêts de Rambouillet et de Fontainebleau, théâtres ordinaires des chasses royales, étaient comme les limites du monde. Dans l'isolement où se tenait le nouveau duc d'Orléans, comment attaquer le chef de la maison de Condé et lui disputer un pouvoir qui, dans l'opinion des courtisans, revêtait alors le caractère d'un droit de naissance? Comment lutter contre la reine, toute dévouée au premier ministre et dirigée comme la plus soumise des pensionnaires par Mme de Prie et par Duverney, qui gouvernait la France avec le simple titre de secrétaire de ses commandemens? Parmi les survivans oubliés du dernier règne, parmi les brillans étourdis admis dans l'intimité royale, quel homme assez

(1) 3 septembre 1725.

grandement posé pour aspirer aux fonctions de premier ministre? Quel esprit assez politique pour conjurer par une modération intelligente tous les maux qu'avait provoqués une légèreté présomptueuse? Le problème semblait insoluble et l'aurait certainement été, si la bonne fortune de la France n'avait suscité le dévouement d'un vieux précepteur dont l'inquiétude finit par éveiller l'ambition, et si un prêtre de soixante-treize ans n'avait saisi les rênes de l'état avec un calme que ses ennemis mêmes n'osèrent taxer de présomption, tant son intervention fut réputée opportune et salutaire!

Le 11 juin 1726, Paris apprenait avec des transports de joie (1) que des lettres de cachet venaient d'exiler le duc de Bourbon, la marquise de Prie et les frères Pâris, et que l'évêque de Fréjus, sous le titre modeste de ministre d'état, le seul que Fleury ait jamais porté, avait pris possession de la direction suprême de toutes les affaires du pays, direction qu'il exerça avec une plénitude de puissance qu'aucun premier ministre n'avait possédée et avec un bonheur dont la constance sembla démentir les chances ordinaires de la fortune.

II.

Aucun homme d'état n'imprima jamais au pouvoir au même degré que le cardinal de Fleury le cachet de sa propre personnalité, et ne fit de son gouvernement une image aussi vivante de lui-même. Vieillard et prêtre, son ministère fut modéré et pacifique; bourgeois d'origine, il conserva jusqu'au sommet de toutes les grandeurs des habitudes d'économie presque parcimonieuse; courtisan par essence, aimant la bonne compagnie avec passion et l'intrigue dans la mesure où elle était compatible avec les bienséances de son caractère, il s'inquiéta moins de la France que de Versailles. Préférant le succès à la gloire, il se montra plus soucieux de se concilier l'Europe par sa modération que de s'y ménager de grandes occasions par sa prévoyance, et plus occupé d'ajourner les périls que d'en triompher. M. d'Argenson affirme avoir vu souvent le cardinal de Fleury professer un dédain profond pour Richelieu et une admiration exaltée pour Mazarin. Nous l'en croyons sans peine, quoiqu'à vrai dire le ministre de Louis XV n'ait guère plus ressemblé à l'un qu'à l'autre. Fleury fut un ministre original; il le fut à force de manquer d'initiative et, s'il est permis de le dire, d'originalité en toute chose, et

(1) « Le peuple est si content de ce changement, qu'on a été obligé d'empêcher hier qu'il ne fît des feux de joie dans toutes les rues, ce qui aurait trop insulté la personne d'un prince du sang. M. Hereau, lieutenant de police, a écrit à tous les commissaires des quartiers de Paris pour l'empêcher. » *Chronique de Barbier*, 13 juin 1726.

de n'avoir pour système que de s'abstenir. Ce qui assura le succès de cette politique négative, c'est qu'il vint dans un moment où les aventuriers avaient dégoûté la nation des aventures, et qu'après Law et les frères Pâris elle était saisie de ce besoin du repos qui, s'il est en France plus rare qu'ailleurs, y est aussi parfois plus irrésistible. Ce qui rendit son ministère durable, c'est qu'il absorbait en lui-même toute la force de la royauté, la seule qui subsistât dans l'abaissement général des situations et des âmes; le reste fut l'œuvre d'une fortune qu'aucun homme peut-être n'a rencontrée si longtemps favorable. Enfin, si cette administration, où tout, même les fautes, fut accompli avec convenance, revêt aujourd'hui dans l'histoire un éclat incontestable, c'est qu'elle est encadrée entre le gouvernement de Mme de Prie et celui de Mme de Pompadour, et qu'elle représente la dernière période où l'ancienne société française ait conservé le droit de s'estimer elle-même.

Introduit à la cour par la protection du cardinal Bonzi, archevêque d'Alby, comme l'un des aumôniers ordinaires du roi, l'abbé de Fleury, fils d'un receveur des tailles de Lodève, paraît avoir rencontré de sérieuses difficultés pour se concilier la bienveillance de Louis XIV. Doué d'une belle figure et d'une grande élégance de manières, il fit servir ces avantages à l'avancement de sa fortune, sans donner prise à la médisance, comme on peut l'inférer de la réserve gardée sur ses mœurs par l'homme qui s'est fait le détracteur forcené de son ministère après en avoir été, de son propre aveu, le conseiller le plus assidu. « D'une modestie et d'une circonspection qui rassuraient, nous dit Saint-Simon, il eut l'entregent d'être d'abord souffert, puis admis dans les meilleures compagnies de la cour, étant partout sans conséquence, suppléant souvent aux sonnettes avant qu'on en eût l'invention. » Fleury attendit assez longtemps l'épiscopat, malgré le zèle ardent de ses protecteurs et peut-être à cause de ce zèle même. L'on triompha pourtant des résistances royales, et l'abbé le plus à la mode de la cour dut aller durant de longues années cacher sa vie dans un village de la Provence. D'actives correspondances, de fréquentes visites aux nombreux châteaux de la France méridionale, adoucirent pour l'évêque de Fréjus les ennuis d'une résidence durant laquelle il se montra prélat plus régulier qu'édifiant, sa nature élégante et tempérée le rendant le type accompli de cet épiscopat de Louis XIV, où la sainteté était aussi rare que le scandale, et dont les membres mettaient à peu près sur la même ligne leurs devoirs d'hommes du monde et leurs devoirs de pasteurs.

La parfaite tenue de l'abbé de Fleury dans son évêché, l'art avec lequel il sut y cultiver de précieuses relations, lui concilièrent enfin

une faveur d'autant plus éclatante qu'elle avait été plus tardive. Sur la pressante recommandation du maréchal de Villeroy, il fut appelé à partager avec lui l'éducation du royal orphelin qui allait être Louis XV. Fleury dut éprouver dans ses devoirs de précepteur des dégoûts fréquens qui auraient découragé un homme moins obstiné au succès. On eût dit qu'il n'y avait aucune anse pour saisir l'âme de cet enfant méfiant et timide, dont l'esprit très clairvoyant se refermait constamment sur lui-même par l'effet d'une indifférence profonde et d'un indomptable dégoût. Sur ce fonds d'une désespérante aridité, l'habile sollicitude de Fleury parvint cependant à élever deux colonnes demeurées inébranlables sous la tempête de toutes les passions triomphantes. L'évêque de Fréjus inspira à Louis XV une foi assez forte pour disputer longtemps la victoire à ses faiblesses, et un attachement assez profond pour que la présence de son précepteur devînt dans sa jeunesse le seul besoin de son cœur, dans son âge mûr le seul principe de sa sécurité.

Fleury respira donc enfin à pleine poitrine dans l'atmosphère de Versailles, pour laquelle il était né, car il en aimait l'agitation contenue par le respect, les plaisirs tempérés par les convenances, et des courtisans il avait tout, excepté les vices. Mais s'il se sentit heureux de vivre au centre de la puissance et de la faveur, il est manifeste, quoi qu'on en ait pu dire, que l'évêque de Fréjus ne s'était ménagé, ni de longue main ni par des combinaisons astucieuses, la conquête d'un pouvoir auquel ne l'avaient pas préparé les habitudes d'un esprit plus fait pour les faciles distractions du monde que pour les labeurs incessans du ministère. Rendant hommage, après la mort du régent, au droit prétendu par les princes du sang, il avait été le premier à conseiller au roi de revêtir le duc de Bourbon de l'autorité du duc d'Orléans, ne se réservant pour lui-même, avec une intervention fort naturelle dans les affaires ecclésiastiques, qu'une influence moins patente que soupçonnée. Il fallut plus que l'imprudente ingratitude de M. le duc pour déterminer Fleury à quitter une attitude qui lui seyait aussi bien. S'il saisit brusquement le pouvoir, ce fut bien moins parce que ce prince s'efforçait, de concert avec la jeune reine, d'éloigner Louis XV de son précepteur, que parce que les fautes du premier ministre éloignaient la nation de son jeune roi, ces fautes ayant mis l'Europe à la veille d'une guerre générale et la France au bord d'un abîme. Fleury fut aux yeux de tous un ministre de nécessité et de salut. En assumant le fardeau des affaires, il espéra suppléer à l'expérience qui lui manquait par la plénitude d'une autorité dont il savait qu'aucune part ne lui serait disputée; il comprit de plus avec un instinct sûr qu'une politique de vieillard avait chance d'être bien accueillie

par une génération fatiguée, double prévision confirmée par l'événement.

Trois mois après que l'évêque de Fréjus eut été appelé au ministère, une nomination, opérée en dehors de la promotion ordinaire des couronnes, lui conféra la pourpre. La dignité de cardinal vint mettre le dernier sceau à une autorité exercée avec une sollicitude jalouse, quoique toujours cachée sous les formes de l'indifférence. On put juger du prix que mettrait le ministre dirigeant à conserver l'intégrité du pouvoir par le peu d'importance des collaborateurs qu'il se donna et par le soin qu'il prit toujours d'écarter des affaires publiques quiconque s'estimait en mesure d'y déployer une sorte d'indépendance. Ce furent moins des collègues que des commis qu'il s'adjoignit dans la personne du garde des sceaux d'Arménonville et du contrôleur-général Lepelletier-Desforts. M. de Maurepas, né dans le ministère, y continua cette longue carrière de frivolité brillante dont le trop fameux recueil portant son nom est demeuré le scandaleux témoignage. Si Fleury rappela Le Blanc aux affaires, ce fut moins à cause de sa capacité incontestée qu'à titre de victime personnelle de M. le duc; la réputation du secrétaire d'état de la guerre était d'ailleurs, sous le rapport de l'intégrité, assez suspecte au public pour que le cardinal pût utiliser ses services sans avoir jamais rien à redouter de son influence. Le comte de Morville, ministre des affaires étrangères, conserva, il est vrai, pour quelque temps son portefeuille; mais la confiance que lui avait témoignée le gouvernement précédent et la part qu'il avait prise au renvoi de l'infante, événement dont Fleury aurait voulu effacer jusqu'au souvenir, laissèrent pressentir dès le premier jour à Morville le sort qui l'attendait : il comprit fort bien que sa mission se bornerait à initier aux négociations pendantes un chef de cabinet qui leur était demeuré parfaitement étranger jusqu'au jour de son avénement au pouvoir. Ce ministre ne s'étonna donc point de se voir remplacé par un jeune magistrat qui avait le double avantage de posséder une intelligence éminente et de devoir sa fortune au choix tout spontané du premier ministre. La ruine du président de Chauvelin sortit dix ans plus tard des causes mêmes qui avaient déterminé sa faveur. Lorsque, revêtu du double titre de garde des sceaux et de ministre des affaires étrangères, Chauvelin voulut se faire dans le conseil une position en rapport avec son importance, sitôt qu'on put le soupçonner surtout de s'y préparer une survivance dont le grand âge du cardinal rendait la poursuite naturelle, il reçut un ordre d'exil, et ce ministre disgracié, interné au fond de l'Auvergne, y devint le centre d'une opposition dans laquelle entrèrent tous les aspirans au pouvoir soigneusement écartés par la méfiance du vieux

ministre, opposition impuissante, quoique nombreuse, dont les manœuvres et les espérances sont consignées jour par jour dans les mémoires du marquis d'Argenson (1).

La première préoccupation de Fleury fut de rétablir avec l'Espagne les rapports si malheureusement interrompus depuis une année. Apaiser Philippe V, donner à la reine toutes les satisfactions réclamées par son orgueil encore plus que par sa tendresse, telle fut la pensée politique à laquelle Fleury subordonna toutes les autres. On peut suivre dans les prolixes mémoires de l'abbé de Montgon les progrès d'une négociation dont le renvoi de M. le duc avait bien rendu l'ouverture possible, mais à chaque pas de laquelle le cardinal était contraint de caresser toutes les chimères du roi d'Espagne, à ce point qu'il dut se montrer favorable à ses espérances éventuelles de succession au trône de France, espérances qu'entretint jusqu'au dernier jour de sa vie le prince qui avait pourtant déposé comme trop pesante la couronne des rois catholiques (2).

Malgré le soin qu'apportait le cardinal à ménager ces grands enfans irrités, le fil des négociations se brisait à chaque moment dans les mains de l'abbé diplomate que le hasard en avait constitué l'agent. On ne pouvait d'ailleurs, sous le règne d'Élisabeth Farnèse, gagner quelque terrain auprès de son gouvernement qu'en épousant des passions aussi mobiles que les caprices de l'ignorance et de la haine. Après des refus réitérés, cette cour avait enfin consenti à recevoir un ambassadeur de France. Le comte de Rottenbourg, envoyé à Madrid en cette qualité avec l'ordre de ne refuser pour le renvoi de l'infante aucune des excuses qui pourraient être réclamées, avait, paraît-il, poussé la fidélité à ses instructions au point de se jeter à genoux devant leurs majestés catholiques (3); et pourtant rien n'était fait encore! La reine voulait obtenir avant tout la promesse de n'être pas contrariée dans ses engouemens et d'être secondée dans ses plus folles entreprises. Élisabeth s'était livrée à l'Autriche avec un abandon dépassé toutefois par la colère que lui inspirait alors l'Angleterre. L'Espagne, sans marine et presque sans armée, avait imaginé d'exiger du cabinet britannique l'évacuation de Gibraltar après une occupation de plus de vingt ans; elle mettait la reprise de ses anciens rapports avec la France au prix d'un appui dans la guerre qu'elle était résolue à déclarer; elle allait enfin

(1) Mémoires de d'Argenson, journal antérieur au ministère, tome II.

(2) Mémoires de l'abbé de Montgon, tome III, p. 139, édit. de 1750.

(3) Cette étrange circonstance, dont le silence de l'abbé de Montgon pourrait faire douter, est exposée avec les détails les plus minutieux par William Coxe d'après le texte des dépêches de M. Veere, alors ministre d'Angleterre à Madrid. *L'Espagne sous la maison de Bourbon*, tome III, ch. 39.

jusqu'à attendre le concours du cabinet de Versailles pour une restauration des Stuarts, qu'au moment de l'avénement de George II son infatuation lui faisait considérer comme facile.

Quelque importance qu'attachât le cardinal de Fleury à recouvrer l'amitié de l'Espagne, il est à peine nécessaire de dire qu'il en mettait bien davantage à conserver celle de l'Angleterre. Par l'effet d'une situation que le cours des âges a peu changée, l'alliance anglaise était au XVIIIe siècle, comme elle l'est encore au nôtre, la base fondamentale du système politique dont la devise était la paix, et dont la régence avait formulé les véritables conditions. En parfaite entente avec Robert Walpole, ministre de George II, lié d'une vieille amitié avec son frère Horace, ambassadeur à Paris, le cardinal avait encore moins la volonté que le pouvoir de se séparer de l'alliance de la maison d'Hanovre pour se mettre à la suite des caprices d'un roi fantasque et d'une reine furieuse. N'ayant pu prévenir les hostilités commencées par l'Espagne contre l'Angleterre, il attendit avec confiance l'effet de déceptions qu'il savait inévitables, et qui furent promptes. Les opérations militaires contre Gibraltar étaient à peine entamées que le gouvernement espagnol comprenait en effet la témérité de son entreprise, et qu'après de grandes pertes il se trouvait conduit à convertir en blocus le siége de cette formidable forteresse. La médiation de la France fut alors aussi ardemment souhaitée qu'avait pu l'être d'abord son concours, et les préliminaires du Pardo (1) terminèrent sous sa garantie une guerre dont le ridicule n'excluait pas le péril. Le même acte conviait tous les cabinets à reprendre la solution des problèmes qui avaient été à peine posés à Cambrai, avant que le congrès de cette ville fût dissous par le renvoi de l'infante. Enfin une nouvelle négociation dut s'ouvrir, et le siége en fut fixé à Soissons, sur la demande du cardinal et pour ses convenances personnelles.

Dans ce congrès de Soissons, les agens de toutes les cours déférèrent d'une voix unanime à l'ancien précepteur de Louis XV un rôle qui fit du cardinal le médiateur respecté de l'Europe. C'est que ce vieillard, qu'on savait modéré, quoiqu'il fût tout-puissant, et qui suppléait par la droiture des intentions à l'expérience des affaires, se trouvait représenter la France à l'une de ces époques heureuses où le prestige de sa sagesse vient rehausser celui de sa force. Toutefois les conférences de Soissons constatèrent plus de dissentimens qu'elles n'amenèrent de solutions, et les soubresauts de la politique espagnole empêchèrent une fois de plus les cabinets de sortir de la situation provisoire où l'on s'agitait depuis si longtemps. Une violente réaction s'était opérée à Madrid contre l'Autriche, car

(1) 5 mars 1728.

l'on y était passé de la confiance la plus intime à une hostilité presque patente contre la cour impériale. Les espérances entretenues par Riperda avaient fini par se dissiper après d'énormes sacrifices pécuniaires faits depuis deux ans par l'Espagne pour servir des subsides au gouvernement autrichien. L'on commençait à comprendre que l'empereur ne pouvait, sans manquer à ses devoirs envers ses ancêtres et envers l'Allemagne, faire passer dans la maison de Bourbon la succession de ses états héréditaires, et l'on n'ignorait plus sa résolution de marier l'archiduchesse sa fille avec un prince de Lorraine. Ainsi la garantie si légèrement promise à la *pragmatique sanction*, par laquelle l'empereur, à défaut d'héritier mâle, disposait en faveur de Marie-Thérèse de la totalité de ses possessions, au lieu de servir, comme on l'avait rêvé, les intérêts de l'infant don Carlos en préparant l'union de la jeune archiduchesse avec ce prince, était devenue pour la cour d'Espagne un sacrifice purement gratuit, et la reine avait été prise au piége de ses ambitions maternelles. Désabusé de la sorte, Philippe V, qui associait à tous les scrupules du cloître toutes les cupidités d'un père et d'un roi, et pour lequel l'égoïsme domestique était devenu comme une seconde conscience, avait passé tout à coup du plus étrange abandon envers l'Autriche à une colère désordonnée. N'ayant plus rien à attendre de cette cour, et entre tous ses rêves évanouis ne conservant que sa passion inextinguible, ce prince se trouva forcément ramené aux anciennes propositions de la France pour l'établissement territorial des infans en Italie à la mort des derniers princes régnans de Parme et de Toscane. L'on comprend donc que, l'Espagne revenant au projet de prendre pied au-delà des Alpes et la France faisant de son côté à l'acceptation de la *pragmatique* de Charles VI des objections naturelles, il devenait impossible de s'entendre à Soissons malgré les dispositions résolûment pacifiques de Walpole et de Fleury, intimement associés dans une pensée commune. Sans rompre avec l'Autriche, le cardinal voulait faire payer à Charles VI la garantie si passionnément souhaitée de la pragmatique, et on verra bientôt de quel prix magnifique l'heureuse destinée de Fleury lui permit de la faire acheter.

Cependant le pays s'abandonnait sans résistance au vieux ministre, satisfait d'un gouvernement qui avait rendu la sécurité aux intérêts, et qui semblait ériger en système la somnolence où se reposait en ce moment la nation entre les grandes luttes militaires de l'époque précédente et les agitations d'esprit de l'ère qui allait s'ouvrir. La France traversait l'une de ces périodes durant lesquelles, le sentiment public n'aspirant point à voir devancer son réveil par une initiative inopportune, il suffit au pouvoir d'éviter les fautes. En promettant de ne plus toucher aux monnaies, en prenant, pour mettre

le cours légal de celles-ci en accord permanent avec leur valeur intrinsèque, de judicieuses mesures destinées à lui survivre, Fleury correspondit à la préoccupation la plus générale et peut-être la plus impérieuse de son temps. Son entrée aux affaires et sa ferme résolution de conserver la paix avaient d'ailleurs suffi pour améliorer sensiblement l'état des finances. Aussi la nouvelle adjudication du bail des fermes et du bail des recettes générales avait-elle presque doublé les ressources d'un trésor où sa main ne puisait jamais qu'avec regret et pour des nécessités démontrées. S'il arriva une fois au cardinal, dans sa complète ignorance de ces matières, de sanctionner une sorte de banqueroute partielle faite aux actionnaires de l'ancienne banque de Law, auxquels celui-ci avait, aux derniers temps du *système,* hypothéqué certaines rentes sur les tailles, il recula aussitôt que le véritable caractère de cette mesure lui eut été révélé. Le premier entre tous les ministres de l'ancienne monarchie, Fleury renonça à la méchante guerre contre les financiers, dans laquelle le pouvoir en appelait presque toujours, pour masquer ses violences, aux passions les plus aveugles; il s'indigna qu'on osât mesurer les obligations contractées par l'état à la popularité de ses créanciers, et la France s'étonna de voir un ministre aussi soucieux de réparer une injustice que ses prédécesseurs l'auraient été d'en profiter.

Une économie dans laquelle le génie de l'homme d'état se révélait moins que la sollicitude du père de famille présida à toutes les dépenses publiques, qu'elles fussent stériles ou fécondes de leur nature. Dans l'abaissement progressif du chiffre de l'impôt semblait en effet se résumer toute la théorie politique de Fleury : il goûta probablement une satisfaction plus intime en abolissant, une année après son entrée au ministère (1), l'impôt du cinquantième qu'en opérant six ans plus tard l'adjonction de la Lorraine à la France. Cependant, si ces économies profitaient au présent, elles ne servaient pas aussi bien les intérêts de l'avenir. L'armée considérablement réduite, la marine à peu près anéantie sous la double préoccupation de ménager les ressources du trésor et les bons rapports avec l'Angleterre, firent grandement défaut à la France, lorsque la mort du roi de Pologne en 1731 et celle de l'empereur Charles VI en 1740 vinrent arracher l'Europe à ce repos en vue duquel le cardinal avait exclusivement gouverné. Ce ministre manqua donc de grandeur, parce qu'il manqua de prévoyance. Pleinement en accord avec la nation aux jours d'atonie durant lesquels il prit le pouvoir, Fleury parut croire que la France vieillirait avec lui, oubliant que dans le cours ordinaire des vicissitudes humaines les peuples pas-

(1) Déclaration du 7 juillet 1727.

sent incessamment du repos à l'action, et renouvellent leur jeunesse comme l'aigle. Aussi devait-il être un jour violemment rejeté par les événemens hors des seules voies dans lesquelles il s'était arrangé pour marcher.

Comme un octogénaire qui ne fait guère entrer l'avenir dans ses calculs, le cardinal opposait aux difficultés sa modération inaltérable, et se conciliait les personnes lorsqu'il fallait renoncer à triompher des choses. Il fut dans les questions religieuses ce qu'il était dans l'administration proprement dite. Évêque et ministre d'une monarchie catholique, il dut continuer contre une secte transformée en faction une guerre politique et religieuse; mais si ferme qu'ait été Fleury dans sa lutte contre le jansénisme, il y porta plutôt l'esprit tempéré de Saint-Sulpice que l'ardeur agressive de la société de Jésus, affectant presque toujours de se croire victorieux lorsqu'il avait conquis le silence. Son ministère, quoique signalé par l'épisode des *convulsions*, forma une période d'apaisement relative dans cette ardente controverse. Le concile d'Embrun, l'acceptation de la bulle *unigenitus* par le cardinal de Noailles, et la soumission de la presque totalité des évêques et des docteurs *appelans* constatent sans doute l'autorité personnelle de Fleury au sein de ce clergé gallican dont il était le modèle et l'honneur; toutefois de tels succès étaient plus éclatans que solides, car le mal s'était étendu en se transformant, et des rangs des clercs il était passé dans ceux des laïques. Chassé de l'épiscopat, le jansénisme avait envahi la nation, et s'asseyait avec les magistrats sur le siége de la justice. Ou cette redoutable modification avait échappé aux regards du cardinal, ou elle ne l'avait point inquiété. Cependant il avait à peine fermé les yeux, que, la crise parlementaire éclatant avec une violence sans exemple, les moins clairvoyans se virent à la veille d'une révolution que la génération précédente n'avait su ni prévoir ni prévenir.

Il n'en fut guère autrement dans l'ordre philosophique, sur lequel Fleury ou ne chercha point d'influence, ou n'exerça qu'une action inefficace. Un œil plus pénétrant aurait vu fumer l'Europe, un cœur plus hardi aurait du moins tenté d'éteindre l'incendie dans son foyer en donnant au génie français une plus vive et plus féconde impulsion. L'école qui allait agiter tous les problèmes politiques n'avait du vivant du cardinal ni l'énergie d'une secte, ni même l'importance d'une puissante coterie littéraire groupée autour d'un centre commun. Aucune grande renommée, aucune œuvre éclatante ne lui avait encore concilié la faveur publique. Le front chargé de ses plus belles couronnes dramatiques, Voltaire voyageait en Angleterre, ou préparait à Cirey des écrits anonymes dont il répudiait la paternité. Jean-Jacques Rousseau copiait de la musique dans un

galetas, Diderot vivait à grand'peine en écrivant des traductions; d'Alembert recueillait dans le champ de la science la plus solide partie de sa gloire; Montesquieu lui-même, dont les *Lettres persanes* avaient vingt années auparavant signalé le brillant début, amassait encore à La Brède les matériaux de l'*Esprit des Lois*. La fondation de l'*Encyclopédie*, commencée sept ans après la mort de Fleury, donna seule au parti philosophique l'unité d'impulsion qui fit sa force et son succès; mais si le monument n'était point élevé du vivant du cardinal, tous les ouvriers étaient déjà à leur poste avec les matériaux apportés pour ainsi dire à pied d'œuvre. Rien n'indique cependant que la sagacité de ce ministre ait entrevu le danger auquel on touchait d'aussi près, et qu'il ait essayé quelques efforts ou pour prévenir ce mouvement formidable, ou pour diriger dans un sens moins périlleux l'activité d'esprit des hommes qui s'en firent les moteurs.

La poursuite persistante, quoique voilée, sous laquelle finit par succomber la *société de l'entre-sol* est peut-être la trace la plus sensible de l'action exercée par Fleury sur la pensée publique de son temps. On sait que cette réunion, ainsi nommée parce qu'elle avait été formée d'abord dans l'entre-sol occupé par l'abbé Alary, l'un des instituteurs du dauphin, se composait de magistrats, d'ecclésiastiques, de diplomates, auxquels s'étaient joints un petit nombre d'hommes de cour et d'hommes de lettres préoccupés du soin d'appliquer au bien-être des nations les théories des publicistes et les enseignemens de l'histoire. Ce club, ouvert sous le ministère de M. le duc, fut la première importation britannique faite au sein d'une société qui allait en recevoir de plus dangereuses. Dans de modestes conférences hebdomadaires qui n'avaient ni les inconvéniens du secret ni ceux d'une éclatante publicité, de nobles esprits, pour échapper aux stériles distractions de la vie du monde, venaient mettre en commun les fruits de leurs études, l'analyse des journaux et des écrits périodiques de l'étranger, payés à frais communs, et les aspirations politiques auxquelles la France ne fournissait guère d'alimens, mais qu'entretenait la lecture de plus en plus répandue des débats du parlement anglais. A côté de l'abbé Alary, président de cette société d'élite, qui redoutait le bruit parce qu'elle en soupçonnait le danger, l'on remarquait M. de Pomponne, qui portait dignement un nom illustré dans les affaires et dans les lettres, l'abbé de Bragelone de l'Académie des Sciences, l'abbé de Saint-Pierre, heureux d'avoir trouvé pour accueillir ses rêves de félicité publique des collègues moins timides que ceux qui lui avaient fermé les portes de l'Académie française. A ces graves esprits s'étaient joints le comte de Plélo, l'héroïque ambassadeur qui mourut plus tard en soldat sous les murs de Dantzig; Saint-Contest, mêlé à toutes les affaires

diplomatiques de son siècle; Ramsay, l'auteur des *Voyages de Cyrus*, protégé par le souvenir de Fénelon; enfin le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères après la mort du cardinal, qui se fit dans sa retraite l'historien de cet *entre-sol*, auquel le reportaient les plus chers souvenirs de son esprit et de son cœur (1). M. d'Argenson nous a conservé les titres et l'exposé des principaux travaux lus dans ces conférences pendant qu'il en était membre. Ces études, toujours étrangères aux affaires du temps, suffisaient pour constater combien cette réunion d'honnêtes gens était inoffensive, et de quel profond respect elle était pénétrée pour la religion et pour le pouvoir. En voyant de tels hommes devenus suspects au cardinal et conduits à se séparer spontanément pour n'en pas recevoir l'ordre formel, on comprend trop bien que leur tort unique fut de prétendre penser à quelque chose sous un ministre qui croyait satisfaire à tous ses devoirs en réduisant les impôts et en gouvernant la France comme il aurait gouverné sa propre famille. Cet oubli du rôle immortel de la pensée était professé à la veille de sa plus redoutable explosion, et c'est lorsque l'incrédulité allait sortir tout armée des frivolités de la cour et des plus vaines spéculations de l'esprit que l'on commettait la faute de traiter en ennemis les hommes dont le patriotique souci avait été de susciter dans une nation ardente et légère le goût viril et moral des études et des affaires!

Si le cardinal de Fleury frappa une société dont le seul tort à ses yeux était d'agiter quelque peu la tiède atmosphère où s'écoulaient ses dernières années, il se montra toujours plein d'égards et de bienveillance pour ses principaux membres. Les gens d'esprit lui inspiraient à la fois du goût et de l'inquiétude. Sans leur reconnaître assez d'importance pour les corrompre à la manière de Mazarin, il se ménageait leur approbation par les procédés les plus délicats. D'habitudes tellement simples que sa vie à Versailles ne différait guère de celle qu'il menait dans sa modeste retraite d'Issy, Fleury, sous la pourpre et sous ses cheveux blancs, était demeuré le plus accessible des ministres et le plus charmant des hommes du monde.

« Abord facile, audiences accordées sans délai, prolongées sans chagrin et sans ennui, liberté d'exposer ses droits, d'expliquer ses vues, ses projets, d'insister, de contredire même et de se plaindre... la timide modestie était aussitôt rassurée. S'il restait quelque crainte, on n'appréhendait que l'erreur; on avait cherché le ministre, on trouvait le citoyen simple, aisé dans ses manières. On demeurait flottant, incertain, au contraste inoui du crédit sans faste, de l'élévation sans hauteur, de l'autorité sans rebut, sans cet air

(1) *Histoire des Conférences de l'entre-sol tenues chez M. l'abbé Alary, de* 1724 *à* 1731. mémoires du marquis d'Argenson, tome Ier, p. 87.

imposant d'empire et de domination qui rend quelquefois le courtisan plus timide devant le ministre que devant le monarque. Quels charmes, quel agrément ne répandaient pas dans son commerce cet esprit doux, souple, liant, ces manières civiles, humaines, officieuses, ce don de s'exprimer, ce talent de peindre, de raconter, cette connaissance délicate et profonde des bienséances à laquelle seule il appartient d'entretenir dans la société l'assortiment enchanteur du respect et de la liberté, des prévenances et des différences mutuelles, cette étude réfléchie du caractère, de l'humeur, des liaisons, des intérêts, qui faisait qu'on n'avait jamais à soutenir auprès du cardinal de Fleury le personnage embarrassant d'étranger, qu'il parlait à chacun son langage, qu'il mettait chacun en situation de sentir, de partager l'amusement de la conversation ! Modèle du courtisan parfait, en le voyant, on aurait pensé qu'il avait intérêt à plaire à tous; on n'aurait point soupçonné qu'il était l'homme à qui tous avaient intérêt de plaire : *vir amabilis ad societatem* (1). Que dirai-je de cette égalité d'humeur si parfaite, si constante, si inaltérable? Le cardinal de Fleury ne vous fatigue ni de sa joie, ni de ses peines, ni de ses succès, ni de ses inquiétudes... Sous le tumulte et l'agitation du ministère, sa vie presque entière fut un jour sans nuages et sans tempêtes (2). »

Ces paroles, empruntées au premier orateur chrétien de l'époque, laissent comprendre, mieux que je ne saurais le faire, quels dons les contemporains de Fleury appréciaient surtout chez ce ministre, et en quelle estime le clergé du XVIIIe siècle tenait cet esprit d'élégante sociabilité si abondamment départi à l'ancien évêque de Fréjus. Avec une intelligence politique médiocre, le cardinal de Fleury parvint donc à dominer une génération presque tout entière par une parfaite mesure dans la conduite. Son roi, sans expansion et sans confiance envers personne, s'abandonnait à lui seul avec une docilité filiale. Aussi fallut-il toute l'infatuation de deux jeunes seigneurs admis, sous l'œil toujours ouvert du ministre, à l'intimité royale, pour organiser contre le cardinal la machination ridicule à laquelle l'hilarité publique infligea son juste châtiment, lorsqu'elle l'inscrivit dans l'histoire sous le titre de *conjuration des marmousets*. L'éducation à laquelle avait présidé Fleury paraissait d'ailleurs avoir si bien réussi, que le plus charmant et le plus exposé des princes, marié à une femme sans beauté et déjà sans jeunesse, avait atteint l'âge de vingt-quatre ans sans avoir troublé par aucun scandale la régularité imprimée par une main octogénaire à la cour qui avait vu les désordres des deux gouvernemens précédens.

(1) *Prov.*, c. 18.
(2) Oraison funèbre du cardinal de Fleury, prononcée le 25 mai 1743 par le père de Nerville, de la compagnie de Jésus.

Sans souci pour une autorité qui ne pouvait finir qu'avec sa vie, Fleury venait de terminer avec l'Espagne une négociation dont le résultat paraissait devoir mettre désormais hors de toute atteinte le repos de l'Europe, si longtemps menacé par l'inquiète ambition d'une mère. Un traité, signé à Séville, avait enfin attribué à l'infant don Carlos la succession aux duchés de Parme et de Toscane, et par une conséquence de cette disposition, cet acte avait autorisé l'envoi de six mille Espagnols en Italie, afin de sauvegarder le droit créé par les grands cabinets, malgré les protestations fort naturelles du dernier des Médicis. L'Autriche, quoique irritée d'un tel arrangement, y avait enfin accédé, grâce à l'intervention de l'Angleterre et de la Hollande, sous la promesse de George II de garantir à l'empereur cette pragmatique fameuse, à l'acceptation de laquelle Charles VI, privé d'héritier mâle, subordonnait tous les intérêts de l'Autriche et de l'Allemagne (1).

Ce fut cependant au lendemain de ce succès, réputé le gage le plus solide de la paix générale, que le cardinal de Fleury rencontra devant lui cette guerre qu'il avait toujours envisagée comme le pire des maux, et qui allait mettre le comble aux miracles de sa fortune, nonobstant la répugnance avec laquelle il s'y engagea. Sa destinée allait le contraindre à de grandes choses malgré l'antipathie qu'il professait en toute occasion pour les *ministères historiques*. Ce fut d'une impulsion latente, mais irrésistible, de l'esprit public que sortit la crise dont le résultat final fut de donner la Lorraine à la France et un nouveau royaume en Italie à la maison de Bourbon.

III.

La nation commençait en effet à échapper à l'homme qui affichait un systématique dédain pour toutes les aspirations étrangères à la sphère où se concentrait sa pensée. Vingt années s'étaient écoulées depuis les désastres du précédent régime, et quoique ceux-ci fussent bien loin encore d'être complétement réparés, la génération nouvelle se lassait d'un gouvernement qui discréditait la paix en affectant de la rechercher toujours. La jeune cour s'irritait surtout contre le ministre qui, non content de contrôler sévèrement toutes les libéralités royales, lui refusait les profits et les licences de cette vie des camps, dont les survivans du grand règne opposaient les souvenirs à la parcimonie du cardinal. Les vieux généraux, à leur tête Villars et Berwick, étaient devenus le centre d'une sourde opposition dont la trace se retrouve dans les écrits qu'ils nous ont laissés. Une

(1) Traité de Séville du 9 novembre 1729, traité de Vienne du 16 mars 1731. Dumont, *Corps diplomatique*, t. II, p. II, p. 158 et 288.

coterie plus dissolue que chevaleresque, où figurait avec une princesse de la maison de Condé ce Richelieu dont le nom se retrouve dans tous les scandales du règne, travaillait déjà avec un succès qui devait être trop éclatant à dégoûter le roi d'un bonheur monotone, et poussait à la guerre, bien moins par ambition de la gloire que par impatience de l'austérité. L'on s'ennuyait et l'on cherchait des distractions même au risque de rencontrer des aventures. Celles-ci vinrent tout à coup du côté où elles étaient le moins attendues.

Depuis plus d'un demi-siècle, la France n'avait que rarement porté ses regards vers la Pologne, abandonnée comme un champ de bataille à la Suède, à la Russie et à l'Autriche. Cependant à peine Auguste II fut-il mort en 1733, après un règne immortalisé par le scandale, qu'un cri s'éleva du sein de cette cour que Fleury croyait avoir dressée au silence et à l'oubli de toutes les préoccupations politiques. Il fallait, disaient les jeunes seigneurs à Versailles et les jeunes conseillers des enquêtes à Paris, profiter de l'occasion pour donner au père de la reine une situation moins indigne de l'alliance à laquelle sa fille avait été élevée, et l'intérêt national, d'accord avec la dignité du trône, prescrivait de reprendre dans le Nord une influence perdue. Fleury se trouvait placé en face d'un mouvement d'idées à peu près irrésistible. Il ne tenait aucunement à servir Marie Leczinska, dont l'inaltérable douceur l'avait à peine désarmé; il tenait peut-être moins encore à conquérir à Varsovie une prépondérance plus nuisible qu'utile à la solution des difficultés pendantes; il pressentait d'ailleurs fort bien qu'un grand succès en Pologne ne s'obtiendrait qu'au prix d'une guerre lointaine et périlleuse, où la France rencontrerait devant elle une formidable alliance austro-russe. Toutefois le mouvement d'opinion était si vif à la cour et à la ville, et M. de Chauvelin, le secrétaire d'état pour les affaires étrangères, y était lui-même si résolûment entré, que le premier ministre dut accorder quelque chose à ce sentiment public plus fort que les pouvoirs les plus absolus. L'on convint donc d'aider par de grosses sommes à l'élection de Stanislas, en appuyant la candidature du beau-père de Louis XV par la présence d'une escorte d'honneur de quinze cents hommes d'excellentes troupes françaises transportées par mer à Dantzig.

C'était compromettre la France avec les deux grands empires limitrophes de la Pologne, sans se préparer aucun moyen sérieux de soutenir ni la guerre ni l'élection. Dans un tel plan, l'imprévoyance le disputait à l'audace. Le succès électoral de Stanislas Leczinsky n'était aucunement douteux, car l'on savait que la noblesse, heureuse d'échapper au joug de la maison de Saxe, devenu si humiliant pour elle sous le règne du dernier roi, seconderait avec empresse-

ment les vues de la France et du parti *piast* en appelant au trône un gentilhomme polonais. Cependant il aurait fallu deviner aussi, et la chose n'était pas à coup sûr difficile, que l'empereur d'Allemagne et l'impératrice de Russie entraveraient ce choix avant l'élection, ou protesteraient immédiatement contre le vote. A peine en effet Stanislas eut-il été acclamé au champ électoral de Varsovie, qu'une armée russe et saxonne, envahissant par toutes ses frontières le territoire polonais, faisait proclamer Auguste III, fils du roi défunt, dans une diète formée d'un petit nombre de mécontens. Peu après, ce prince recevait le concours d'une armée autrichienne pour prix de son adhésion à la pragmatique de Charles VI, et ces forces réunies, après avoir écrasé dans quelques rencontres la cavalerie polonaise, plus brave que disciplinée, contraignaient le malheureux Stanislas à se réfugier dans les murs de Dantzig sous la protection de la poignée de soldats que l'imprudence du gouvernement français y avait enfermés avec lui. Une héroïque défense sauva l'honneur de notre drapeau sans rétablir la réputation de notre politique. Dans cette lutte sans espoir, que l'anéantissement de sa marine interdisait à la France de prolonger au fond de la Baltique, il fallut céder au nombre, et Stanislas lui-même eut à traverser, pour sauver sa tête, des épreuves dont la fuite de Charles-Édouard devait seule surpasser bientôt la dramatique horreur.

L'unique résultat de la politique où s'était laissé engager Fleury avait donc été, avec la destruction d'une poignée de braves, une guerre engagée à l'improviste contre l'Autriche et la Russie. Ce fut de ce fait, si redouté pourtant du cardinal, que sortit bientôt après la gloire la plus solide de sa vie. Engagé dans une lutte avec l'Autriche, ce ministre se trouva conduit à se rapprocher bien plus étroitement de l'Espagne, que de récens mécomptes avaient si vivement irritée contre la cour de Vienne. Aussi la reine Élisabeth, voyant après une longue attente la paix du monde troublée selon le vœu le plus cher de son cœur, et comprenant que la force des choses allait enfin lui assurer pour ses ambitions cette complicité de la France qui lui avait si longtemps manqué, agrandit-elle ses perspectives avec les chances inattendues que lui envoyait la fortune. L'infant don Carlos, déjà établi en Toscane, venait de prendre possession du duché de Parme après la mort du dernier des Farnèse; mais cet arrangement était à peine consommé, qu'un plus vaste projet, reposant sur l'expulsion des Allemands de toute l'Italie, était débattu dans le plus profond mystère entre les cabinets de Versailles, de Madrid et de Turin, réunis dans une hostilité commune contre le cabinet impérial. Quelques jours avant la déclaration de guerre de la France à l'Autriche, un triple traité avait été signé pour

régler les conditions de la lutte que les alliés se proposaient de soutenir en commun (1). D'après les dispositions de cet acte mémorable, le royaume de Naples et de Sicile, dont l'Espagne se proposait de faire la conquête, devait être attribué à l'infant don Carlos; les duchés d'Italie occupés par ce prince passeraient à l'infant don Philippe, son plus jeune frère; le roi de Sardaigne enfin recevait la promesse de ce beau duché de Milan sur lequel les armées françaises se préparaient à porter les premiers coups.

Conformément aux stipulations de ce traité, l'année 1733 n'était pas encore terminée que l'empereur était attaqué dans le royaume de Naples par les Espagnols, en Allemagne et en Lombardie par les Français, assistés d'une armée piémontaise. La domination autrichienne avait suscité de si vives irritations dans les Deux-Siciles, elle y était d'ailleurs appuyée sur des forces si peu nombreuses et si mal commandées, que la conquête de ces royaumes, opérée par le duc de Montemart, eut moins l'apparence d'une grande expédition militaire que celle d'une course triomphale. Dès les premiers mois de 1734, don Carlos pouvait prendre possession de ses nouveaux domaines. Jamais changement si considérable n'avait été aussi facilement consommé. Les populations sanctionnèrent cette fois par une adhésion chaleureuse les arrangemens préconçus des hommes politiques, et l'on vit un jeune prince digne de sa fortune placer une nouvelle couronne dans sa maison en fondant une dynastie italienne dans ces contrées, magnifique et sanglant théâtre des luttes séculaires de l'Europe.

Au-delà des Alpes et sur les bords du Rhin, la guerre se poursuivit durant deux campagnes avec des succès divers. Les résultats définitifs furent toutefois presque constamment favorables à la France, malgré l'arrivée d'une armée russe accourue en 1735 pour prendre part aux querelles de l'Europe occidentale, mais dont profita fort peu le prince Eugène, épuisé par l'âge et déserté par la fortune. Dès le début des hostilités, les Français s'étaient emparés de la Lorraine, devenue comme une province autrichienne par le mariage convenu du duc François-Étienne avec l'héritière désignée de toutes les possessions de Charles VI. Arrêté devant Philippsbourg, Berwick y trouvait la mort de Turenne, pendant que son glorieux émule Villars, commandant l'armée d'Italie, engagé dans de violens démêlés avec le roi de Sardaigne, notre allié un peu suspect, mourait à Turin de vieillesse et de colère. L'acharnement de l'ennemi aux sanglantes journées de Parme et de Guastalla fit éprouver sans doute à la France des pertes énormes, mais le résultat final de la guerre n'en demeura pas plus douteux. L'Autriche n'était point

(1) Traité de Turin du 20 septembre 1733.

en mesure de prolonger sa résistance en Italie du moment où l'Angleterre et la Hollande persistaient à garder une neutralité que le cabinet impérial n'avait jamais estimée possible. L'art avec lequel Fleury parvint à désintéresser dans ce vaste conflit les deux puissances maritimes, sous la seule condition de respecter les Pays-Bas autrichiens (1), est peut-être ce qui fait le plus d'honneur au cardinal dans le cours de son long ministère. Triompher de l'empire en présence de l'Angleterre immobile, quoique frémissante, faire garantir par la Grande-Bretagne une paix dont les conditions impliquaient des avantages territoriaux considérables pour la France et pour la maison de Bourbon, c'est là une œuvre dont l'accomplissement était à coup sûr contraire à toutes les traditions, pour ne pas dire à toutes les vraisemblances.

L'attitude de l'Angleterre avait laissé l'empereur sans espérance. Il comprenait fort bien d'ailleurs l'impossibilité de reconquérir Naples et la Sicile, où l'antipathie des peuples contre la race allemande était invincible. Aussi désirait-il sincèrement la paix, et se montrait-il résolu à n'en guère disputer les conditions, si l'on consentait à donner de nouveaux gages à cette succession féminine, devenue l'objet exclusif de ses sollicitudes. L'obstacle à la paix se rencontrait moins chez l'ennemi que chez les alliés eux-mêmes. D'une part, l'Espagne, enivrée de ses succès, aurait voulu revendiquer la totalité des anciens domaines d'Italie qu'elle possédait sous la dynastie autrichienne; elle élevait des objections contre l'attribution au roi de Sardaigne du duché de Milan, promis à ce prince par le traité de 1733, contestant, non sans motifs, la loyauté de son rôle au sein d'une alliance dans laquelle Charles-Emmanuel avait peut-être trop porté l'égoïsme traditionnel de sa maison. D'un autre côté, la France, sur laquelle était retombé presque tout le poids de la guerre, ne voulait pas d'une paix qui ne lui aurait rien rapporté. N'aspirant à conserver aucune position en Italie, le gouvernement de Louis XV dut nécessairement s'arrêter à la pensée de compléter le territoire français par la réunion de la Lorraine, que la France occupait depuis deux ans, et qui l'avait gênée durant tant de siècles. Un tel projet venait si naturellement à l'esprit, qu'il faut l'outrecuidance habituelle au duc de Saint-Simon pour en revendiquer l'initiative personnelle, et pour oser affirmer qu'il en suggéra le premier l'idée au cardinal de Fleury.

Quoi qu'il en soit, les offres de médiation surabondaient de la part de tous les cabinets neutres, et le ministère britannique surtout, si intéressé par sa position parlementaire au prompt rétablissement de la paix, épuisait toutes les combinaisons afin de rappro-

(1) Convention de neutralité signée à La Haye le 24 novembre 1733.

cher les belligérans. Aux demandes des alliés l'empereur n'attachait guère qu'une condition, la garantie solennelle par la France de la pragmatique de 1713, par laquelle il avait établi la succession féminine dans ses états héréditaires. Or une telle clause, sans importance véritable pour la France, ne pouvait plus arrêter le cabinet de Versailles du moment où un grand accroissement territorial devenait le prix de sa condescendance au vœu personnel de Charles VI. L'important traité dont les préliminaires furent signés à Vienne dès le 3 octobre 1735, quoiqu'il n'ait reçu que beaucoup plus tard une sanction définitive (1), résolut, avec la question de Pologne, pour laquelle on avait couru aux armes après la mort du roi Auguste II, toutes celles qu'avait suscitées depuis trois ans la situation si troublée de l'Europe. Stanislas Leczinsky renonça à tous ses droits au trône de Pologne en conservant néanmoins le titre royal, et reçut, pour prix de cette renonciation, la possession viagère des duchés de Bar et de Lorraine, dont la souveraineté fut attribuée à la France après la mort de ce prince. La maison de Lorraine obtint en échange le grand-duché de Toscane, pendant que l'infant don Carlos, reconnu roi des Deux-Siciles, rétrocédait à l'empire le duché de Parme et de Plaisance, où dix années plus tard l'infant don Philippe, son frère, fut appelé à régner. Charles-Emmanuel de Savoie, trop faible pour résister à la volonté générale et pour ne pas ajourner ses espérances, se bornait à l'acquisition du Novarais et du Tortonais, le reste du duché de Milan demeurant aux mains de l'empereur. Enfin Charles VI, pour prix de ses nombreuses concessions à la maison de Bourbon, obtenait de la France, dans la forme la plus authentique, la garantie tant souhaitée de sa pragmatique sanction, garantie minutieusement libellée, qui emportait, dans la pensée de toute l'Europe, la reconnaissance anticipée de l'archiduchesse comme héritière de toutes les possessions de la maison d'Autriche. Afin de lier plus étroitement encore les contractans, le texte même de la pragmatique impériale du 19 avril 1713 était annexé au traité comme pour en faire partie intégrante, précaution dont le seul effet fut d'en rendre bientôt après la violation plus scandaleuse.

Fleury escamota la paix à M. de Chauvelin, comme, deux années auparavant, celui-ci lui avait escamoté la guerre. Telle est du moins l'opinion générale des contemporains, tous persuadés que le secrétaire d'état des affaires étrangères s'efforçait de prolonger une lutte qui rendait son concours plus nécessaire et son avenir politique plus assuré. On peut donc considérer le traité de 1738 comme l'œuvre

(1) 8 novembre 1738. Voyez Koch, *Histoire des Traités de paix depuis la paix de Westphalie*, t. II, p. 37.

personnelle du cardinal, et je n'en sais guère de plus glorieuse dans les carrières les plus illustres. Ce traité eut en effet cet avantage inestimable de servir, avec les intérêts particuliers de la France, les intérêts permanens des nombreuses populations dont il fixa le sort. Annexer la Lorraine au grand royaume dont elle échancrait la frontière, c'était donner enfin raison à la géographie contre la politique; faire passer cette province sous l'administration paternelle de Stanislas, c'était réparer d'un seul coup ses longs malheurs. Constituer à Naples une grande monarchie, c'était préparer l'indépendance de l'Italie dans la seule forme sous laquelle elle soit possible; transporter à Florence la maison de Lorraine, c'était donner à la Toscane des princes dignes de s'inspirer de son génie; garantir la pragmatique de Charles VI, c'était faire une œuvre sensée, dont l'abandon allait bientôt coûter cher à la France.

Tout cela sortit comme de soi-même d'une guerre que Fleury n'avait point voulue, mais qu'il sut terminer par l'un des traités les plus utiles aux hommes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Ce fut la plus éclatante et la dernière faveur de sa destinée. Si au lendemain de la réunion de la Lorraine et de la fondation du royaume de Naples la mort avait frappé le ministre octogénaire auquel remontait l'honneur de ce double service à la dynastie et à la France, on aurait certainement appliqué au cardinal de Fleury le mot échappé à Villars lorsqu'il apprit qu'un boulet venait de terminer dans la tranchée la carrière du maréchal de Berwick : *Cet homme a toujours été heureux!* Mais, âgé déjà de plus de quatre-vingt-deux ans lors de la signature du traité de Vienne, le cardinal allait vivre cinq années encore, et quoiqu'il ne perdît durant ce dernier lustre ni la plénitude de sa puissance, ni même celle de son esprit et de sa santé, il souffrit toutes les angoisses infligées aux ambitieux par des rivaux en possession du plus incontestable des avantages, celui de la jeunesse sur la caducité. Chose singulière et pourtant constatée : Fleury, qui préféra si longtemps l'influence au pouvoir et ne prit le ministère que sous le coup de circonstances impérieuses, parut se cramponner à la vie dans la seule intention de le conserver. La coterie de M. de Chauvelin, qui croyait pouvoir compter pour ce dernier sur une succession prochaine, accueillait relativement à la santé du premier ministre tous les bruits conformes à ses espérances, de telle sorte que, pour déconcerter ses ennemis, qui le déclaraient moribond, il fallait qu'un prince de l'église chargé d'années simulât la gaieté, et qu'il allât presque jusqu'à jouer à la jeunesse! Néanmoins tant d'efforts n'empêchèrent point que de 1740 à 1743 Paris n'attendît tous les matins l'annonce de cette mort que tout le monde avait fini par souhaiter à force de l'avoir prédite.

Ce gouvernement, qui n'avait jamais manqué de dignité lors

même qu'il avait pu manquer de grandeur, s'effaçait de plus en plus devant un mouvement d'esprit dont il n'était pas le maître, devant des scandales qu'il ne pouvait plus cacher, et des complications extérieures auxquelles la faiblesse du cardinal ne sut opposer en dernier lieu qu'une détestable politique appuyée sur la violation d'un engagement sacré. L'esprit français, sorti des limbes où Fleury travaillait à le maintenir, s'était élancé à travers les abîmes à la recherche d'un monde nouveau, et le jour des grandes épreuves se rapprochait de plus en plus. Le roi, de son côté, avait échappé au joug des préceptes et des devoirs pour donner à sa cour le spectacle d'incestueuses tendresses prodiguées tour à tour à quatre sœurs. Supporté désormais par habitude plus que par attachement, le vieux précepteur était contraint, pour conserver le pouvoir, de pactiser avec des désordres, présages trop certains de dérèglemens plus honteux.

Pendant que ce ministre se raidissait contre l'attente générale de sa mort prochaine, le décès de Charles VI, survenu le 20 octobre 1740, posait pour l'Europe les plus redoutables problèmes, et contraignait la France à prendre un parti décidé. Les longs efforts de l'empereur pour assurer à l'aînée des archiduchesses, mariée depuis quatre ans au duc de Lorraine, l'intégrité de la monarchie autrichienne n'avaient pas répondu à son attente. Quoique l'acte de 1713 eût été accepté et solennellement garanti par toutes les grandes puissances, ce prince était à peine descendu dans la tombe, que divers prétendans réclamaient le morcellement de son héritage, les uns arguant du vieux droit germanique, les autres faisant valoir les prétentions de leurs femmes, issues des mâles de la maison d'Autriche. Parmi ces princes figuraient au premier rang l'électeur de Saxe, roi de Pologne, époux de la fille aînée de l'empereur Joseph Ier, et Charles-Albert de Bavière, dont tous les ennemis de Marie-Thérèse appuyaient la candidature à la couronne impériale d'Allemagne. Un autre rival montait d'ailleurs sur cette scène qu'il allait bientôt remplir du bruit de sa renommée et de l'éclat de son génie militaire. Le nouveau roi de Prusse, Frédéric II, était trop résolu à se faire adjuger la Silésie au milieu de cette confusion pour ne pas trouver dans les subtilités des jurisconsultes des argumens à faire valoir; aussi l'habile héritier du prince le plus avare de son siècle se hâta-t-il de les présenter en les soutenant par une armée de 80,000 hommes et un trésor de 80 millions.

La France venait de garantir la pragmatique. Par un traité, œuvre d'un ministre revêtu d'un caractère sacré, elle avait obtenu pour prix de cette garantie la cession d'une grande province, et jamais engagement n'avait été, devant Dieu et devant les hommes, empreint d'une authenticité plus éclatante. Si l'article 10 du traité de Vienne

n'obligeait pas Louis XV à tirer l'épée contre les princes allemands qui contestaient le titre de Marie-Thérèse, il lui imposait tout au moins l'obligation de reconnaître pour son compte le droit de l'archiduchesse et d'attendre, dans une neutralité bienveillante, l'issue d'une querelle dans laquelle la France était au fond parfaitement désintéressée. Lorsque, dans l'ivresse des petits soupers, les jeunes courtisans poussaient la royauté à la guerre et au parjure, un tel conseil n'avait pas même l'excuse d'un profit lointain à poursuivre. Dans l'extrémité où était réduite Marie-Thérèse, après les premiers succès de ses ennemis, parler de la nécessité de continuer la politique traditionnelle de la France pour l'abaissement de la maison d'Autriche, c'était mettre des mots à la place de réalités disparues. Alors que des Bourbons régnaient à Madrid et à Naples, lorsque dans le nord de l'Allemagne la monarchie prussienne suffisait seule pour tenir l'empire en échec, il était dérisoire d'invoquer, pour pallier une iniquité, les souvenirs d'Henri IV et de Richelieu. La guerre à laquelle on poussait un ministre incapable de résister désormais aux passions qui lui étaient le plus odieuses était à la fois sans motif comme sans excuse. Au XVIII[e] siècle, la véritable politique de la France en Allemagne aurait consisté à maintenir au sein du corps germanique l'équilibre de la Prusse avec l'Autriche, de manière à interdire tout accroissement notable à l'une comme à l'autre de ces puissances. La France méconnut donc ses véritables intérêts, lorsqu'en 1742 elle s'efforça d'écraser Marie-Thérèse avec le concours de Frédéric II, comme elle le fit en 1756, lorsque, changeant brusquement de point de vue, elle entreprit, sous l'inspiration de M[me] de Pompadour, d'anéantir la puissance prussienne dans le seul intérêt et pour la plus grande gloire de l'impératrice.

Fleury discerna très bien, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, la profondeur de l'abîme dans lequel on poussait sa patrie en l'y entraînant lui-même. Tous les contemporains s'accordent pour reconnaître qu'il opposa des objections nombreuses au projet de cette expédition de Bohême, appelée à finir par un désastre si mérité. Voltaire, généralement bienveillant pour le cardinal, dont il eut presque toujours à se louer, affirme que Fleury alla jusqu'à consigner son opinion dans un long mémoire au roi; il ajoute avec trop de raison qu'il n'eut pas, « malheureusement pour sa gloire, la force de se retirer, afin de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau (1). »

Tel fut en effet le tort le plus grave de l'homme à qui la Providence prodigua toutes les faveurs, excepté celle d'une mort opportune. Engagé dans une entreprise qu'il avait désapprouvée, Fleury

(1) *Siècle de Louis XV*, ch. VI.

ne nuisit pas moins à la France par la manière dont il conduisit la guerre que par la faiblesse avec laquelle il avait laissé troubler la paix. D'autant plus économe qu'il vieillissait davantage, il refusait avec obstination l'argent et les hommes, estimant préparer ainsi de plus prochaines chances à une pacification et peut-être se mettre en règle avec sa conscience. N'imputons pas toutefois au cardinal tous les malheurs des deux campagnes auxquelles il prêta son nom plus que son appui. Reconnaissons qu'à partir du jour où une armée française pénétra en Allemagne pour placer la couronne impériale dans la maison de Bavière et pour faire gratuitement les affaires du roi de Prusse, le vrai ministre de la France était le général diplomate du cerveau duquel était sortie toute cette nouvelle politique. Belle-Isle avait supplanté Fleury. Le pouvoir avait passé au seul homme qui, au milieu de ce monde élégant et frivole, osât encore vouloir et agir. Si dans une société bien constituée le petit-fils de Fouquet n'eût guère passé que pour un brillant aventurier, la fécondité de son esprit et l'intrépidité de son ambition faisaient de Belle-Isle le personnage principal d'une cour de jeunes fats plus occupés de corrompre leur roi que de le grandir, et dont les horizons politiques ne dépassaient pas ceux des coulisses de l'Opéra.

Fleury, que les respects de sa patrie et de l'Europe auraient suivi dans sa retraite avant la funeste expédition de 1741, avait donc, depuis deux années, tout abdiqué du pouvoir, excepté les inimitiés qu'il provoque. « M. le cardinal mourut *enfin* hier à midi. On n'avait jamais vu d'agonie si comique par toutes les chansons, épigrammes et démonstrations qui se faisaient jusque dans l'antichambre et même la chambre du mourant, sur lui et sur M. Cassegrain, son directeur (1). » C'est en ces termes que parle un homme grave, dont le frère avait alors la plus grande part dans la confiance du chef du gouvernement, et qui quelques années auparavant avait compté lui-même au nombre des plus ardens admirateurs de Fleury. M. d'Argenson était ici l'organe du sentiment public. Le vieux cardinal avait commis la faute d'ennuyer la France et de trop faire attendre ses rivaux : ceux-ci se vengeaient en poussant la nation de la lassitude à l'injustice.

Quiconque étudie l'histoire politique du XVIIIe siècle ne peut manquer d'éprouver quelque émotion en voyant disparaître la sereine figure qui domina si longtemps cette scène agitée. Si dans les derniers temps de sa vie Fleury laissa commettre des fautes contre lesquelles protestait sa sagacité à défaut de son courage, une pensée permanente de modération et de paix n'imprima pas moins à sa longue administration l'unité la plus remarquable de vues et

(1) Journal du marquis d'Argenson, 30 janvier 1743.

d'efforts. Il est le dernier ministre de Louis XV qui ait eu une politique personnelle. Entre tous les successeurs du cardinal, il n'en est aucun chez lequel on puisse surprendre une pensée indépendante des honteuses influences auxquelles ils devaient ou leur avénement ou leur maintien aux affaires. Nouant ou rompant ses alliances au gré des plus frivoles caprices, le pouvoir sceptique et blasé passa désormais d'un système à un autre avec cette mobilité, signe éclatant des temps de décadence.

Il faudra aborder ces jours d'abaissement et dire la vérité sur des choses qui n'ont pas droit à la protection du silence, lorsqu'on prétend les donner en exemple. Quand, en haine de la société nouvelle et des doctrines politiques qui l'ont constituée parmi nous, l'on entreprend la glorification des noms les plus justement flétris par la conscience publique, il faut bien rappeler la vérité à un pays auquel on propose comme but unique de la vie sociale l'adoration de toutes les sensualités élégantes. Cette tentative a passé tout à coup des romans-feuilletons dans des livres d'histoire. Aux yeux de la nouvelle école enrubannée et poudrée à blanc qui recueille avec idolâtrie les souvenirs d'Étioles, de Choisy et de Luciennes, Mme de Prie, dont nous venons d'esquisser la carrière, fut une forte tête financière et diplomatique; la marquise de Pompadour est la plus noble expression du génie français et l'esprit politique le plus sagace de son temps; un héros de ruelles devient l'énergique émule du cardinal de Richelieu, son grand-oncle; il n'est pas jusqu'à Mme du Barry pour laquelle on ne dessine aussi un grand rôle historique en en faisant la personnification de l'unité et de la force dans le pouvoir royal! L'on professe un dédain si profond pour notre temps et pour les œuvres de science qui l'ont instruit et formé, qu'on déclare de beaucoup préférer le récit des petits soupers où le champagne faisait petiller l'esprit français « à l'éloge des émeutes de serfs, des séditions d'hôtels de ville, des procès-verbaux d'assemblées et des maussades oppositions (1). » Ceci est une affaire de goût sur laquelle il n'y a point à discuter. Il est utile pourtant de détourner la fantaisie littéraire de passer de la réhabilitation du crime à la réhabilitation du vice : craignons qu'après avoir badigeonné la révolution, on ne nous badigeonne aussi l'ancien régime, et que la France cesse de comprendre la prévarication comme le châtiment.

L. DE CARNÉ.

(1) *Madame la marquise de Pompadour*, par M. Capefigue. Amyot, édition de 1858, préface, III.

DERNIERS TEMPS

DE L'EMPIRE MOGOL

LES FAMILLES DE HOLKAR ET DE SINDYAH.

I.

MOLHAR-RAO-HOLKAR ET RANO-DJI-SINDYAH.

Il s'est accompli dans l'Inde, durant le XVIIIe siècle et les vingt premières années du XIXe, toute une série de révolutions et d'événemens extraordinaires qui offrent un double intérêt au point de vue du passé et du présent. A la mort d'Aurang-Zeb, l'empire mogol, livré à l'anarchie, fut démembré, et l'on vit se former, dans les diverses provinces qui l'avaient constitué, des états nouveaux. Le plus considérable par son étendue et par sa puissance était le royaume des Mahrattes, que Siva-Dji avait tiré du néant à force d'énergie et d'audace, en réunissant autour de sa bannière les petits princes et les possesseurs de fiefs, réduits jusqu'alors à s'enfermer dans leurs forteresses, sur le sommet des montagnes inaccessibles, pour se soustraire à la tyrannie des Mogols. Plus tard, lorsque l'empire mahratte se fut consolidé, quelques-uns des chefs de la confédération, sans se détacher complétement du gouvernement de Pounah, fondèrent des états indépendans, dont les princes héréditaires ont été reconnus par la compagnie devenue maîtresse de l'Inde. Deux familles surtout avaient su conquérir, vers le milieu du dernier siècle, des territoires considérables et un nom fameux : c'étaient les familles

de Holkar et de Sindyah. Simples habitans des campagnes, Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, qui les premiers rendirent ces deux noms célèbres dans l'Inde, présentent des types éclatans de cette race mahratte, énergique, belliqueuse, dévouée à ses chefs et docile à leurs inspirations, bien différente des hordes indisciplinées que la Perse et l'Afghanistan ont tant de fois lancées à travers l'Hindostan. Entre les princes de l'état mahratte, qui ne durent leur élévation qu'à leur courage, et les brahmanes du même pays, qui usurpèrent le gouvernement et régnèrent de fait sous le titre de *peshwas,* il y a aussi un contraste curieux à observer. On reconnaît l'influence souveraine du brahmanisme sur une population guerrière, ignorante, jalouse de son indépendance vis-à-vis des nations étrangères, mais respectueuse envers la caste qui conserve la tradition du culte national et de la science sacrée. Les Mahrattes offrent tous les traits d'un peuple hindou par excellence, en qui se reflète le génie de l'antiquité tout entière. Enfin ils apparaissent comme la dernière nation qui ait tenté de restaurer à Dehli la puissance brahmanique sur les ruines de l'empire mogol.

C'est donc une des faces de l'avénement des Mahrattes que nous voudrions étudier, non point en retraçant leur histoire, — elle a été écrite par des Anglais qui avaient pris une part plus ou moins considérable aux affaires de ce pays, — mais en racontant celle des deux familles illustres qui ont survécu aux désastres de la confédération. Il y eut un temps où la France connaissait parfaitement les noms de Holkar et de Sindyah. Les Mahrattes de nos jours ne font jamais allusion à la splendeur passée de ces deux familles sans joindre à ce souvenir déjà lointain celui des officiers de notre nation qui se distinguèrent à leur service. Il s'agit d'une époque un peu ancienne, et tant d'événemens accomplis en Europe nous l'ont fait oublier, qu'il y a peut-être utilité à la rappeler aujourd'hui. Les faits que nous essayons de retracer ici appartiennent à l'histoire, et nous n'avons d'autre prétention que de les exposer dans leur simplicité. De grandes passions, des caractères fortement trempés, des incidens dramatiques donneront sans doute assez d'intérêt à ces récits, à ces tableaux variés, qui ont pour cadre un pays prestigieux, tout retentissant d'une lutte sanglante, acharnée, dans laquelle la civilisation anglaise aux prises avec la barbarie asiatique se montre terrible dans ses colères et implacable dans ses vengeances.

I.

A la fin du XVIIe siècle vivait dans un village de la province de Candeish un cultivateur, Mahratte de race et du nom de Naraïn-

Dji, qui s'adonnait particulièrement à l'élève des brebis. Un soir qu'il surveillait la rentrée de ses troupeaux, le Mahratte vit arriver une femme en habits de veuve, conduisant par la main un jeune garçon de quatre ou cinq ans. — Je suis ta sœur, dit la veuve en soulevant le voile qui couvrait son visage; voici le fils que m'a laissé en mourant mon mari Kounda-Dji. Les parens de mon époux nous voient d'un mauvais œil; ne me trouvant pas en sûreté près d'eux, je viens chercher un refuge sous ton toit.

— Sois la bienvenue ainsi que ton enfant, répliqua Naraïn. Que la joie et la douleur soient communes entre nous! — Puis, prenant le jeune garçon sur ses genoux : — Comment t'appelle-t-on? lui demanda-t-il.

— On me nomme Molhar, du village de Hol, au district de Phoultimba, dans le Dekkan, répondit l'enfant avec un sourire. Mon père était *tchaogala* (1).

— Veux-tu aller avec les bergers garder les troupeaux?

— Oui, répliqua l'enfant.

— Eh bien! dès ce jour tu fais partie de la maison; grandis librement sous mon toit, où personne ne viendra t'inquiéter.

La veuve vécut en paix dans la demeure de son frère. Naraïn avait de l'aisance, et, bien qu'il n'appartînt pas à la classe des grands tenanciers, qui constituent dans l'Inde une noblesse territoriale, les terres qu'il cultivait étaient à lui, et il prenait rang parmi les *zemindars*. Quant au jeune Molhar, il se plaisait d'autant mieux aux champs qu'il était, par son père, de la caste des *gadris* ou gardeurs de chèvres. Il passa son enfance à parcourir les campagnes cultivées et les terrains incultes qui entouraient la demeure de son oncle. Il devint alerte, vigoureux et hardi, si bien que Naraïn, le voyant de force à défendre ses troupeaux contre les voleurs et contre les tigres, le fit son premier berger. A la tête du paisible bataillon qui obéissait docilement à sa voix, le jeune homme sentait s'éveiller en lui l'ardeur du commandement; mais il fût resté longtemps encore dans l'humble condition de berger, si une circonstance extraordinaire n'eût attiré sur lui l'attention de Naraïn et des habitans du voisinage.

Un jour, pendant la chaleur de midi, les troupeaux s'étaient réfugiés sous les buissons pour y chercher un peu d'ombre. Le plus profond silence régnait dans la campagne, et sur l'azur du ciel se dessinaient, comme des points noirs, quelques grands aigles qui se balançaient dans les régions élevées. Le jeune pâtre, étendu sous

(1) Adjoint au chef de village. Le Dekkan ou Decan (du sanskrit *Dakchina*, le sud) est le nom que l'on donne à la partie méridionale de l'Inde en-deçà du Gange et au sud de la Nerboudda.

un arbre, dormait en paix, lorsqu'un serpent de l'espèce nommée *cobra de capello* s'avança en rampant auprès de lui. En tout pays, les reptiles ont l'instinct de la haine que leur a vouée la race humaine. La *cobra,* subitement avertie par la respiration du berger, se dresse avec colère, enfle son cou, et montre ses crochets armés d'un venin mortel; mais tout à coup elle s'arrête : immobile et toujours dressée devant le visage du jeune pâtre, qu'elle semble contempler avec respect, elle projette sur le front de celui-ci l'ombre de sa tête aplatie et surmontée d'une crête. Ce fait étrange avait eu pour témoin un vieux brahmane, qui crut y voir un prodige. L'ombre de cette crête se dessinant sur le front du pâtre Molhar fut interprétée par lui comme le présage d'un diadème qui devait ceindre ce même front prédestiné. Il en parla dans ce sens à l'oncle du jeune berger, Naraïn, qui résolut de lancer son neveu dans la carrière des armes.

Les circonstances d'ailleurs étaient favorables à l'esprit d'entreprise. L'empire des Mahrattes s'agrandissait toujours; ce peuple, longtemps inconnu, allait avoir son histoire. La guerre lui avait révélé sa puissance; elle était l'état normal et comme la vie de cette confédération mahratte qui devait tenir la campagne pendant plus d'un siècle, menaçant tour à tour les Mogols, les Portugais, les Anglais et les Français, changeant d'alliés selon les circonstances, se ruant à travers les pays pour piller, et vendant la paix à qui consentait à payer le tribut. La tyrannie d'Aurang-Zeb avait d'abord porté les Mahrattes à la révolte; une fois en armes, ils sentirent croître leur audace. Enhardis par l'affaiblissement de l'empire mogol, on les vit sortir de leurs montagnes et former de grands corps de cavalerie sous les ordres de chefs de clans et parfois aussi d'aventuriers ambitieux qui agissaient pour leur propre compte, sans cesser de tenir à la confédération par les liens d'un intérêt commun. Venus les derniers à l'époque où l'empire des Indes tombait en dissolution, les Mahrattes se répandirent au sud et au nord dans toute la presqu'île, et du cap Comorin jusqu'à Agra, avec l'élan irrésistible d'une race encore jeune qui ne rencontre devant elle que des populations usées et vieillies. Prélever des tributs sur les provinces vaincues, tel était le but principal de leurs invasions. Ils ne recherchaient ni la pompe, ni l'éclat du pouvoir suprême; après s'être jetés, comme une troupe de sauterelles, sur un petit royaume gouverné par un prince hindou ou musulman, ils se retiraient et couraient en attaquer un autre, satisfaits d'avoir soumis à leur autorité et à l'humiliation du tribut le souverain trop faible pour leur résister. D'ailleurs la difficulté qu'ils éprouvaient à faire rentrer les contributions imposées par la victoire ne leur permettaient guère de déposer les armes.

Assurément ce n'est point ainsi que l'on fonde un empire durable, et celui que les cavaliers mahrattes établissaient à la hâte, et comme au galop de leurs chevaux, manquait de cohésion. Ils avaient aussi le tort de s'adjoindre tous les pillards et les brigands qui s'empressaient de se mettre à leur solde, et ajoutaient par leurs excès au mauvais renom que s'étaient acquis déjà les hordes conquérantes qui ravageaient l'Inde à la manière d'un fléau. D'autre part, les chefs d'armée qui se créaient des fiefs dans les provinces envahies ne tardaient pas à se considérer comme indépendans; ils percevaient eux-mêmes les impôts dont ils avaient besoin pour l'entretien de leurs troupes. Cependant, aux occasions solennelles, on voyait tous les chefs, petits et grands, se lever à l'appel du *peshwa*, se grouper avec leurs étendards particuliers autour de la bannière de Siva-Dji, et s'élancer avec une même ardeur contre l'ennemi commun. En cas de défaite, les tronçons de ce corps mutilé ne tardaient pas à se rejoindre. Il y avait toujours solidarité entre les membres de la grande famille mahratte. Bien que dispersés sur une immense étendue de territoire, ils se prêtaient un mutuel secours. Sur qui pouvaient-ils compter d'ailleurs, ces peuples qui traitaient en ennemis tous les états qu'il leur convenait de mettre à contribution? Quant à des soldats, il y en avait toujours; le cultivateur mahratte quittait sa charrue, courait aux armes, puis revenait après la campagne cultiver son champ. Le guerrier de race sortait de son château fort, perché sur les montagnes, dès qu'un feu allumé sur un pic voisin lui donnait le signal du départ, et il y revenait ensuite, comme l'aigle qui rentre dans son aire, après avoir jeté l'effroi dans la plaine. Une armée considérable se montrait tout à coup aux lieux où la veille on n'aurait pu rencontrer un seul homme portant le sabre et le bouclier. Cependant l'âme, le souffle invisible qui animait la confédération, c'étaient les brahmanes du pays mahratte proprement dit. Plus occupés de la politique et des affaires du gouvernement que de l'étude des livres saints, les brahmanes mahrattes ont toujours pris une part active à la direction des affaires. A cette caste appartenaient les *peshwas,* qui ont régné de fait durant plusieurs générations, la plupart des hauts fonctionnaires civils, que l'on pourrait appeler des secrétaires d'état, et même des généraux entreprenans qui conduisirent avec habileté et courage les armées du Mahârachtra (1). C'est ce qui a fait dire à un écrivain musulman que ces mêmes brahmanes « avaient fait du pacifique cordon de leur caste la corde d'un arc toujours tendu (2). »

(1) Littéralement Grand-Royaume, nom indien du pays mahratte.

(2) Voyez *Malcom's Memoirs on central India.* Cet ouvrage de la plus haute importance, écrit avec autant de talent que d'impartialité, contient les notions les plus curieuses sur l'Inde centrale.

Au moment où commençait pour le Mahârachtra cette ère de gloire et de prospérité, Sahou-Râdja, petit-fils du grand Siva-Dji, le fondateur de l'unité mahratte, menait au fond de son palais de Satara la vie d'un roi fainéant. S'abandonnant à la paresse et aux plaisirs, il avait délégué toute son autorité à un ministre ambitieux, mais capable de gouverner, le brahmane Balla-Dji Viçwanâth, de la province du Concan. Ce brahmane n'était point un héros; inhabile à monter à cheval, il ne pouvait se tenir en selle que soutenu par deux de ses officiers (1). Lorsque le général en chef (*sena-pati*) Tchandar-Sayn-Djadou fut envoyé par le râdja pour lever les tributs dans les districts enlevés aux Mogols, Balla-Dji l'accompagnait en qualité de secrétaire; le brahmane contrôlait l'emploi des fonds perçus par le guerrier. Celui-ci ne tarda pas à prendre en haine le vigilant espion placé à ses côtés. Balla-Dji, menacé d'être mis à mort par Tchandar-Sayn, dut se résoudre à fuir. Les cavaliers du général en chef le poursuivaient à outrance; c'en était fait de lui : les commandans des forts n'osaient lui donner asile. Réduit à se cacher dans la campagne avec ses deux fils, le futur *peshwa* vit arriver à lui deux de ses amis dévoués, qui promirent de lever quelques troupes en sa faveur. Le râdja prit parti dans la querelle pour le brahmane; un chef mahratte, jaloux de n'avoir pas été nommé général en chef, se déclara contre Tchandar-Sayn, l'attaqua à la tête des troupes royales et le battit. Dès lors le brahmane Balla-Dji fut investi de la confiance du râdja Sahou. Il sut si bien établir son ascendant sur l'esprit du prince, qu'il régna lui-même, d'une façon absolue, avec le titre de premier ministre ou *peshwa*. Le véritable souverain, c'était Balla-Dji le brahmane; l'autre, oublié de ses peuples, coulait dans l'ombre des jours sans gloire, tandis que son empire s'accroissait incessamment par de nouvelles conquêtes.

Cependant Tchandar-Sayn-Djadou s'était retiré auprès de Nizam-Oul-Moulouk, qui gouvernait pour le Grand-Mogol, en qualité de vice-roi, la province du Dekkan. Celui-ci accorda des terres au fugitif; sous prétexte de le venger, mais en réalité désireux d'arrêter les incursions des Mahrattes, il fit avancer des troupes contre l'armée du râdja Sahou, qui fut rejetée au-delà du Godavéry. Le brahmane Balla-Dji, décoré du titre de *sena-kart,* agent militaire, se mit en marche pour résister aux musulmans. Ce fut alors que le *zemindar* Naraïn-Dji mit sur pied les vingt-cinq cavaliers qui formaient son contingent. Quand la petite troupe fut prête à partir, Naraïn, qui n'avait point oublié le prodige du serpent en adoration devant son neveu, fit présent à celui-ci d'un beau cheval tout harnaché. — Molhar, lui dit-il, nous sommes en guerre avec les musul-

(1) Voyez *History of the Mahrattas*, by James Grant Duff, esq.

mans de Hyderabad. Pars avec nos cavaliers et va rejoindre le gros de l'armée. — Ivre de joie, le jeune berger saisit le cimeterre, le bouclier et la masse d'armes que lui présentait son oncle. Il s'élança à cheval et se mit à galoper à droite et à gauche, sous les yeux du vieux tenancier, qui admirait sa belle tenue et son air martial. Derrière celui-ci se cachait sa fille Gotamâ; le berger, dont chaque soir elle guettait le retour, quand il rentrait avec les troupeaux, lui apparaissait transformé en un héros des légendes anciennes. Heureuse de le voir si brillant et désolée de son départ, elle le recommandait à tous ses dieux, et Naraïn ne fit qu'exprimer la pensée de sa fille, quand il dit à Molhar d'une voix émue : — Va, mon fils, et que le grand Mahâdèva détourne de toi tous les coups de l'ennemi!

— Que la paix et la prospérité règnent dans votre demeure, ô mon oncle! répliqua le jeune soldat, et il disparut derrière les halliers, regardant avec fierté l'ombre de ses armes qui se reflétait sur la poudre des chemins.

Les vingt-six cavaliers rejoignirent le corps de troupes commandé par Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, possesseur d'un fief considérable dont relevaient les terres appartenant à Naraïn. Bientôt parut l'ennemi, et quelques escarmouches eurent lieu, dans lesquelles Molhar fit rapidement son apprentissage de soldat. Il maniait avec une extrême habileté le *tarouar*, sabre à large tranchant, que les Mahrattes portent toujours passé dans les plis de leur ceinture. Au premier combat de quelque importance auquel il prit part, Molhar courut droit au chef musulman. Celui-ci leva son cimeterre sur la tête de l'assaillant, mais le jeune Mahratte reçut le coup sur son bouclier, et riposta avec une telle vigueur que le mahométan tomba de cheval mortellement atteint. Une grande clameur s'éleva dans les rangs des Mahrattes; le nom, jusqu'alors inconnu, de Molhar fut célébré dans toute la contrée, et l'on commença à ressentir pour lui cette admiration et ce respect qu'il avait inspirés durant son sommeil à la *cobra de capello*. Au retour de cette première expédition où il avait conquis sa renommée, Molhar fut accueilli par son oncle avec un redoublement d'affection. Désireux de s'attacher par des liens plus étroits encore le jeune guerrier, fils de sa sœur, Naraïn lui donna en mariage sa fille Gotamâ. Cette union fut heureuse; Molhar ne prit jamais d'autre femme que celle-là.

Après cette courte campagne, le râdja Sahou recevait de Férokhsire, sultan de Delhi, le titre de commandant de dix mille chevaux; c'était un grade purement honorifique, que les empereurs mogols décernaient à leurs grands vassaux, même quand ceux-ci ne reconnaissaient qu'à moitié leur suzeraineté. Incessamment menacé par l'ambition des principaux khans de son empire, dont il se montrait jaloux, et qu'il n'avait ni la hardiesse de s'attacher par la franchise,

ni le courage de réprimer par la force, Férokhsire eut maintes fois recours aux Mahrattes. Ceux-ci obtinrent du sultan le droit de lever sans obstacle, dans les pays conquis ou occupés par eux, des tributs et des impôts de toute sorte. Lorsque Férokhsire périt assassiné en 1719, — et ce fut le sort de presque tous les empereurs de sa race, — des armées mahrattes se trouvaient à Dehli; Balla-Dji Viçwanâth y était aussi de sa personne, toujours occupé des intérêts de sa nation, dont il dirigeait les affaires avec une habileté infatigable. Mêlé à des événemens d'une haute importance, ce *peshwa* avait déployé la plus grande activité dans ses voyages, dans ses campagnes et dans ses travaux diplomatiques. Vers 1720, se sentant malade, il demanda la permission de se retirer au sein de sa famille, à Sassour; mais il ne tarda pas à mourir (1), après avoir exercé à côté du râdja Sahou le pouvoir suprême durant six années. Son fils aîné, Badji-Rao, lui succéda sans difficulté. Habitué à se laisser gouverner, le faible Sahou, souverain nominal de la confédération mahratte, installa Badji-Rao dans ses fonctions, et lui remit de sa propre main, avec la ceinture d'or, le sceau de *moukh-pardhân* ou premier ministre. Ainsi se trouvait solennellement instituée l'hérédité du titre de premier ministre; à côté de la famille royale régnait une autre dynastie, celle des *maires du palais,* — car le mot indien *moukh-pardhân* et l'expression persane *peshwa*, qui lui correspond, signifient l'un et l'autre celui qui dirige, qui exerce l'autorité et le commandement. Le fils de Balla-Dji montra bientôt que l'esprit entreprenant et le génie ambitieux de son père revivaient en lui. De nouvelles expéditions furent résolues; le jeune *peshwa* avait à cœur de soumettre dans son entier la grande province de Malwa, si souvent envahie, et aussi de tenter une invasion dans celle de Gouzerate. Mohammed-Shah de Delhi venait de retirer le gouvernement de la partie du Malwa qui lui obéissait encore à un lieutenant du fameux Nizam-oul-Moulouk pour le donner au brahmane Guirdhar-Bahadour, décoré du titre de râdja. Ce brahmane roi, qui percevait les impôts au nom d'un sultan mogol, fut battu par les Mahrattes. A leur tour, les chefs musulmans, retranchés dans la ville de Sarangpour, sur les bords du Kali-Sinde, se virent contraints de payer un tribut qui devint annuel : la conquête du Malwa pouvait être considérée comme accomplie.

Molhar avait pris une part active à cette expédition à la suite de Kaddam-Bhandya, son chef de clan. Lors de l'invasion du Gouzerate, qui eut lieu immédiatement après cette première campagne, il se distingua de nouveau par son ardeur guerrière et par la rapidité de ses mouvemens. C'était comme auxiliaires des lieutenans de Nizam-

(1) En octobre 1721.

oul-Moulouk, injustement dépouillé par l'empereur, que les Mahrattes pénétraient dans le Gouzerate. Plus occupés de leurs intérêts propres que de ceux de leurs alliés, ils gardèrent pour eux les terres conquises par leurs armes. Il s'agissait cette fois d'envahir un pays difficile à occuper dans son entier. Bordé au nord et à l'est par des montagnes escarpées, inaccessibles à la cavalerie, et qui étendent leurs ramifications en tout sens, le Gouzerate déploie le long du golfe de Cambay de magnifiques plaines extrêmement fertiles. Ce plat pays n'a pas plus de vingt lieues de large sur cinquante de long, et la partie intermédiaire entre la région montagneuse et les districts régulièrement cultivés est coupée par une infinité de rivières qui roulent au milieu des *jungles* dans des ravins profonds. Les Mahrattes, après avoir franchi les montagnes, s'abattirent sur les plaines, objet de leur convoitise, et les rançonnèrent, laissant les tribus sauvages se disperser dans les forêts et errer librement à travers les rochers, parmi les ours, les tigres et les buffles (1).

A la tête du corps d'armée qui agissait si vigoureusement dans les provinces du centre et de l'ouest de l'Inde se trouvait Tchimna-Pandite, propre frère du *peshwa*. Les talens militaires et l'infatigable activité de Molhar n'échappèrent point au *docteur* Tchimna, qui résolut de s'attacher un si excellent homme de guerre. Il le recommanda donc au *peshwa*, et bientôt le berger Molhar, appelé par celui-ci dans les provinces du sud, fut mis à la tête d'un corps de cinq cents chevaux. La carrière s'ouvrait plus large devant le jeune chef de partisans. Dégagé de toute obéissance envers Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, le chef de clan sous lequel il avait fait naguère ses premières armes, Molhar ne relevait plus que du *peshwa*. De son côté, Kaddam-Bhandya avait reçu pour récompense de ses services la possession de la ville de Godra dans le Gouzerate et plusieurs districts situés dans la même province, au nord de la rivière Mahy. Satisfait du lot qui lui était échu, il ne se montra pas jaloux de la subite élévation du vaillant berger, et celui-ci, par reconnaissance pour son ancien général, porta toujours la bannière des Kaddam-Bhandya. Cet étendard, de forme triangulaire, rayé de rouge et de blanc, surmonté d'un pennon de même couleur, acquit bientôt entre les mains de Molhar une grande célébrité, lorsque ce chef hardi, devenu le prince Molhar-Rao-Holkar (2), le fit flotter à l'avant-garde des armées presque innombrables qui ravagèrent l'Hindostan au milieu du XVIIIe siècle. Mais, avant de le suivre dans ces mémorables campagnes, il est nécessaire d'esquisser l'histoire d'un autre

(1) Une de ces tribus sauvages était celle des Bheels, race barbare, adonnée au pillage, qui a joué un rôle dans la dernière insurrection indienne.

(2) Holkar signifie qui est du village de Hol. C'était, comme on l'a dit, le nom du lieu où Molhar avait vu le jour, et aussi celui d'une tribu de bergers.

personnage, dont le nom se trouve toujours accolé au sien, et qui, parti de plus bas encore, parvint à un plus haut degré d'élévation.

Dans les bourgades de l'Inde, il y a toujours un chef de village ou *patel* (1), choisi d'ordinaire parmi les cultivateurs. Simple paysan comme ses subordonnés, il est chargé de veiller au maintien du bon ordre. Telle était la position que devait occuper par droit d'héritage un certain Rano-Dji-Sindyah, habitant d'un petit village du district de Wahy, situé près des sources de la rivière Krichna, dans la province de Bedjapour, à vingt lieues environ au sud de Pounah. Pour un cultivateur de l'humble caste des *çoûdras*, une pareille situation ne laissait pas d'être fort honorable; cependant Rano-Dji en jugea autrement. Il se rappelait que dans des temps plus heureux ses ancêtres avaient occupé un rang élevé dans les armées et reçu des titres du Grand-Mogol. Poussé par une secrète ambition, il voulut se rapprocher du soleil et avoir un emploi à la cour. Il se rendit à Pounah, où résidait le premier *peshwa*, Balla-Dji Viçwanâth. Un seul emploi se trouvait alors vacant, emploi tout à fait servile, et qui convenait parfaitement à un *çoûdra*, celui de porteur des pantoufles de son excellence le *peshwa*. Rano-Dji l'accepta avec empressement, estimant que, pour parvenir à la fortune, le plus sûr moyen était d'être admis dans l'intimité du premier ministre. Dans ces fonctions, si peu importantes en apparence, il déploya un zèle surprenant, et qui ne tarda pas à être récompensé.

Badji-Rao venait de succéder à son père en qualité de *peshwa*. Il avait gardé à son service le paysan Rano-Dji; où aurait-il pu trouver un homme plus capable de porter ses babouches? Un jour, le ministre, qui ne pouvait, selon l'usage de l'Asie, fouler autrement que pieds nus le tapis royal, était resté très longtemps en audience particulière avec le souverain nominal, Sahou-Râdja. Fatigué d'attendre la sortie de son maître, Rano-Dji s'assit sur ses talons et s'endormit, mais les mains passées dans les pantoufles comme dans des mitaines et croisées sur sa poitrine. Le *peshwa* le surprit dans cette attitude, et comme il se connaissait en hommes, il pensa qu'un serviteur si exact à remplir son office méritait d'occuper une place moins infime. Il le plaça donc avec un petit grade dans le corps de cavaliers nommé par les Mahrattes *khasseh-pâgâs*, et qui forme, à proprement parler, la maison du prince. C'était une fort belle troupe, montée sur des chevaux de choix appartenant à l'état; chaque soldat recevait de 8 à 10 roupies par mois.

Tel fut le commencement de la fortune de Rano-Dji. A peine tiré de la condition obscure où sa naissance le condamnait à vivre, le

(1) Telle est la transcription littérale de ce mot, que l'on trouve souvent écrit *potail* dans les auteurs anglais.

çoûdra (1) mahratte ne tarda pas à conquérir des grades élevés. Des fiefs considérables lui ayant été accordés, il fonda au nord du pays de Malwa la célèbre et puissante famille des Sindyah. Jamais il ne montra ni l'avarice ni la morgue d'un parvenu. Libéral à l'excès, il dépensait en largesses les sommes considérables qu'il avait gagnées à la pointe de son sabre. On a raconté, — et le fait a été confirmé depuis par un résident anglais à la cour de Satara (2), — qu'à l'époque où il occupait le premier rang parmi les chefs de la confédération, Rano-Dji-Sindyah portait partout avec lui, soigneusement enfermées dans une petite boîte, les vieilles babouches du *peshwa*, ne perdant jamais de vue ces humbles insignes de son ancien emploi, qui avaient été aussi la cause de son élévation. Il se lia d'une amitié sincère avec Molhar-Rao-Holkar, comme lui paysan, et comme lui arrivé au pouvoir par ses talens militaires.

On assure que ni l'un ni l'autre de ces deux chefs puissans ne savait écrire son nom. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au milieu de leurs camps prévalut, durant de longues années, une simplicité vraiment antique. On vit, après un combat, Sindyah allumer de ses mains le feu du bivouac, s'asseoir sur la housse de son cheval, et dicter, en fumant son narguileh, des ordres à ses secrétaires. Serviteurs et soldats l'approchaient familièrement et s'entretenaient à haute voix et avec gaieté autour de lui. Aucun cri farouche, aucun élan de fanatisme ne troublait ces campemens, qui ressemblaient à une halte de pasteurs armés. C'étaient pourtant là les hordes qui débordaient sur l'Inde et levaient partout des contributions. Vouées au métier de la guerre, elles n'avaient ni l'entraînement sauvage des Rohillas, qui devaient jouer plus tard un rôle considérable, ni la soif de carnage qui emportait les Afghans. Abandonnant aux brahmanes la ruse et le mensonge, les cavaliers mahrattes, toujours prêts à l'attaque, allègres après la victoire, prompts à se remettre après une défaite, semblaient heureux de passer leur vie dans d'éternelles chevauchées.

II.

Ce fut vers l'an 1731 que les noms de Holkar et de Sindyah, devenus inséparables dans l'histoire, commencèrent à acquérir une certaine renommée. Holkar, qui possédait déjà douze districts au nord de la Nerboudda, en reçut soixante-dix autres de la cour de

(1) Les çoûdras du Mahârachtra se divisent en trois grandes tribus : les *koumbies* ou cultivateurs, les *doungars* ou pasteurs de bêtes à laines, les *gowalas* ou pasteurs de gros bétail. Molhar-Rao-Holkar appartenait à la seconde de ces castes et Sindyah à la première.

(2) Voyez la note du capitaine Stewart, citée par sir John Malcolm.

Pounah à titre de fiefs. Chargé par le *peshwa* de la direction suprême des affaires dans toutes les parties du Malwa qui obéissaient aux Mahrattes, il commandait l'avant-garde de la grande armée qui devait, l'année suivante, envahir cette même province pour en assurer la conquête. Sindyah, placé à la tête d'un corps de troupes considérable, faisait partie de cette expédition. La campagne fut heureuse et ne coûta pas beaucoup de peine aux Mahrattes. Au brahmane Guirdhar-Bahadour, gouverneur du Malwa pour le compte du sultan de Delhi, avait succédé un autre brahmane, Dia-Bahadour, homme avare et rapace qui opprimait le pays. Le sultan Mohammed-Shah n'ayant point pris en considération les plaintes que lui adressaient ses sujets, ou se sentant trop faible pour remédier à leurs maux, ceux-ci s'adressèrent dans leur détresse aux petits souverains du Radjastan. Les chefs radjpoutes, qui s'étaient toujours montrés les irréconciliables ennemis de la puissance musulmane, tournèrent leurs regards vers le peuple hindou qui montrait alors le plus de vitalité. Ils invitèrent donc secrètement le *peshwa* Badji-Rao à se liguer avec eux pour détruire d'un seul coup la dynastie mogole. Les Mahrattes, commandés par le premier ministre, se mirent bientôt en marche. Aucun obstacle ne les arrêta; les gués de la Nerboudda furent abandonnés sans combat par les nobles radjpoutes. Arrivée au pied des monts Vindhyas, l'armée d'invasion établit son camp, et attendit de nouvelles communications de la part de ceux qui devaient lui en livrer les passages. De la plaine de Barampour, où elle était campée, se déployant à l'aise avec ses douze mille hommes d'avant-garde aux ordres de Holkar, cette armée s'avança bientôt à travers les défilés laissés libres par ceux qui auraient dû les défendre. Dia-Bahadour, averti trop tard de la trahison tramée contre lui, comprit que sa situation était désespérée. Surpris par un ennemi puissant qui le pressait de toutes parts, entouré d'une population hostile qui lui reprochait ses exactions, le brahmane Dia résolut de mourir en combattant. Il accepta donc la bataille, fut défait et périt dans la mêlée avec un grand nombre des siens. L'action s'était passée près de Dhar, ancienne capitale des rois hindous du Malwa. Cette importante province, devenue la proie des Mahrattes et occupée en partie par des *takours* ou seigneurs radjpoutes, possesseurs de fiefs et de châteaux forts, fut pour toujours séparée de l'empire de Dehli.

Le *peshwa* Badji-Rao était retourné dans le Dekkan, laissant Holkar et Sindyah continuer leurs incursions sur les terres du Grand-Mogol à la tête de nombreux corps de cavalerie. Le premier de ces deux chefs s'avança hardiment jusqu'au-delà d'Agra. L'empereur Mohammed-Shah commençait à s'inquiéter de ces hardies tenta-

tives. Son vizir Khan-Dowran cherchait à traiter avec l'ennemi, tout en préparant une armée pour l'arrêter dans ses dévastations; mais les Mahrattes, qui faisaient semblant de prêter l'oreille aux propositions de paix, n'en continuaient pas moins de parcourir le pays et de le rançonner. Les troupes impériales, commandées par le frère du vizir, se mirent enfin en campagne, décidées à frapper un grand coup. Holkar ne daigna pas même les attaquer en personne. Le jour, il les faisait harceler par des bandes de cavaliers; la nuit, il lançait des fusées dans leur camp et continuait à lever des tributs sur son passage, rassemblant des sommes considérables qu'il expédiait fidèlement au *peshwa*. Quelques forts isolés restaient encore au pouvoir des officiers de l'empereur, mais le Malwa et le Candeish étaient complétement envahis. Cédant aux désirs de Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, son ancien chef de clan, qui le priait de l'aider à reconquérir ses possessions du Gouzerate (1), Holkar descendit dans cette province, y leva des contributions, soumit les villes les plus considérables, et se retira aussi vite qu'il était venu. Selon sa coutume, il avait traversé le pays comme un ouragan, sans trouver nulle part de résistance sérieuse.

La position de l'empereur Mohammed-Shah devenait de plus en plus critique. Il désirait à tout prix acheter la paix; mais le *peshwa*, qui avait besoin de beaucoup d'argent pour entretenir des armées puissantes, élevait si haut ses prétentions, que la cour de Dehli ne pouvait les accepter sans honte. Badji-Rao ne réclamait pas moins que la cession, à titre de fiefs, de provinces entières, l'expulsion des Rohillas établis dans divers districts du Malwa, une somme de cinquante *lacks* de roupies, la possession de places fortes de premier ordre et de villes importantes, telles que Bénarès, Allahabad, Gaya (2), etc. Tandis qu'on négociait, les armées continuaient à se mouvoir de part et d'autre. Les Mahrattes, après avoir laissé leurs gros bagages dans le Bandelkand, poussèrent une pointe dans le Doab (3). Molhar-Rao-Holkar commandait cette troupe hardie, qui s'avançait témérairement au-delà de la Djamouna; mais forcé bientôt de revenir sur ses pas, il rejoignit le *peshwa*, dont l'armée campait presque sous les murs de Dehli. Celui-ci voulait, disait-il, faire voir au sultan les flammes allumées par les Mahrattes! C'était, à son avis, la meilleure manière de hâter la conclusion des traités. Cependant, comme il s'abstenait d'attaquer la capitale, les Mogols,

(1) Elles lui avaient été enlevées par un chef puissant de la famille des Guikwar, qui les possédait avant lui.

(2) Voyez *History of the Mahrattas*, by J. Grant Duff.

(3) Littéralement les deux eaux, les deux rivières. On nomme ainsi l'espace compris entre le Gange et la Djamouna, depuis Allahabad jusqu'aux collines qui traversent la partie septentrionale de l'Hindostan.

croyant qu'il avait peur, eurent la folle pensée d'envoyer contre les Mahrattes un corps de huit mille combattans. Holkar et Sindyah furent immédiatement lancés contre les musulmans; ils les culbutèrent en un instant, foulant tout sur leur passage, faisant de larges trouées dans leurs rangs. Les Mahrattes ce jour-là poussèrent leurs chevaux aux portes mêmes de Dehli.

Cette victoire, facilement obtenue par les Mahrattes, qui avaient fait essuyer à l'ennemi des pertes cruelles, fut la dernière de la campagne. Autour de Dehli se réunissaient les principaux officiers de l'empereur avec des troupes venues d'Oude (1) et des autres provinces; la saison des pluies approchait. Badji-Rao, laissant à son frère Tchimna-Dji le soin de surveiller les mouvemens du vice-roi du Dekkan, Nizam-oul-Moulouk, revint à Satara et rendit compte au râdja Sahou de son expédition : elle avait été fructueuse pour la confédération des Mahrattes, et les principaux chefs en avaient retiré des avantages considérables. Molhar-Rao-Holkar s'était emparé de plusieurs villes du Candeish. Parmi les plus importantes, on comptait celle de Mhysir, située dans une riante vallée, sur les bords de la Nerboudda. Les descendans de Holkar en firent pendant quelque temps leur capitale. Ayant obtenu par lettres patentes de son souverain la possession de la cité d'Indore, dans le Malwa, pour subvenir à l'entretien de ses troupes, Molhar-Rao y fixa sa résidence, et c'est là que demeurent encore aujourd'hui les princes de sa famille. Rano-Dji-Sindyah avait reçu, lui aussi, des fiefs d'une grande valeur dans la province de Malwa et dans l'Hindostan.

Ces deux chefs puissans et hardis étaient placés comme les sentinelles avancées de la confédération des Mahrattes au milieu de l'Inde centrale, et ne se reposaient d'une expédition que pour en préparer de nouvelles. A vrai dire, la guerre ne cessait jamais complétement. Il y avait alors trois puissances qui s'observaient et cherchaient à se nuire même pendant les courts instans de trêve. Jaloux des grands-vizirs et désireux de dominer à la cour de Dehli, le vice-roi du Dekkan, Nizam-oul-Moulouk, laissait agir les Mahrattes, tout en les surveillant et en menaçant leur pays. Il espérait que l'empereur, effrayé, l'appellerait à son aide et se jetterait dans ses bras. L'empereur Mohammed-Shah se réjouissait en secret de voir les Mahrattes serrer de près la frontière du Nizam et se brouiller avec celui-ci; mais il redoutait par-dessus tout l'humeur belliqueuse et l'ambition démesurée de ces cavaliers terribles qui foulaient à leur gré le sol de l'empire. Enfin les Mahrattes eux-mêmes, malgré leur grande puissance, évitaient de contraindre le shah Mohammed à se

(1) Les troupes de la vice-royauté d'Oude étaient commandées par Sâdat-Khan, aïeul des rois actuels de ce pays, et c'est lui qui avait contraint Holkar à se retirer du Doab.

rapprocher du Nizam; aussi le ménageaient-ils jusqu'à un certain point, et, tout en lui faisant beaucoup de mal, ils affectaient de le traiter avec égards.

Mais vers cette même époque des événemens inattendus vinrent rompre cet équilibre, déjà si difficile à maintenir. L'empire mogol, affaibli par tant de désastres, se vit menacé de disparaître dans une nouvelle invasion venue de la Perse. En 1739, Nadir-Shah entrait à Dehli pour n'en partir qu'après cinq semaines d'une occupation marquée par toute sorte de cruautés, emportant avec lui un immense butin et laissant la grande ville remplie de cadavres. Le sultan Mohammed-Shah fut enfin forcé d'appeler du Dekkan le vice-roi Nizam-oul-Moulouk, alors âgé de quatre-vingt-quinze ans : cet énergique vieillard lui semblait avec raison le seul d'entre les chefs musulmans qui pût tenir tête aux hordes commandées par Nadir-Shah. A peine Nizam-oul-Moulouk prenait-il le chemin de Dehli, que les Mahrattes se mettaient en marche pour envahir ses états et se porter aussi vers les pays du littoral qui avoisinent Bombay.

Un corps d'armée aux ordres de Tchimna-Dji, frère du *peshwa*, auquel se joignirent les troupes de Molhar-Rao-Holkar, attaqua les possessions des Portugais. Les Mahrattes assaillirent à la fois Goa, le fort d'Asserie et celui de Tannah, situé dans l'île de Salsette. Serrés de près par un ennemi aguerri et bien supérieur en nombre, les Portugais se défendirent avec une énergie désespérée. Au siége de Tarrapour, que dirigeait Rano-Dji-Sindyah, la garnison, commandée par dom Francisco de Alarcão, fut presque entièrement détruite en faisant de vains efforts pour repousser les Mahrattes, qui s'élançaient sur les murailles avec des échelles. Dans le même temps, Molhar-Rao-Holkar enlevait d'assaut la forteresse de Bassein, construite par Nunho d'Acunha et baignée de deux côtés par la mer. Là encore les Portugais, conduits par João de Souza Pereira, firent des prodiges de valeur; ils défendirent pied à pied le terrain que leur arrachaient les mines en déchirant les remparts et pratiquant sous leurs pas des brèches béantes. Une capitulation honorable fut la récompense de leur valeur. La noblesse et les religieux dominicains, cordeliers, augustins et autres, qui occupaient cinq couvens spacieux, émigrèrent à Goa; les commerçans se retirèrent librement dans la cité anglaise de Bombay. Quant aux chrétiens indigènes ou européens qui consentirent à rester, ils n'eurent à subir aucune insulte de la part des vainqueurs. Un prêtre né dans le pays put exercer sans contrainte le culte catholique au milieu de cette ville tombée aux mains des idolâtres (1).

(1) Dans cette campagne contre les Portugais, les Mahrattes eurent de douze à quatorze mille hommes tués ou blessés. Voyez *History of the Mahrattas*, by James Grant Duff.

A cette époque, les peuples de l'Inde, hindous et musulmans, avaient fait de grands progrès dans l'art de la guerre. L'artillerie jouait un rôle important dans les siéges et aussi dans les batailles rangées. Lorsque le *peshwa* Badji-Rao voulut attaquer Nasir-Djang, second fils de Nizam-oul-Moulouk, en l'absence de son père, ce prince put opposer aux Mahrattes plus de cent pièces de canons et deux cents pierriers portés sur des chameaux. Cependant les batailles rangées étaient encore rares; le plus souvent la guerre ne consistait qu'en une série d'incursions sur le territoire ennemi. Aussi durant plusieurs mois les troupes du Nizam et les soldats du *peshwa* se livrèrent des combats qui n'amenaient aucun résultat décisif. A la fin, satisfait d'avoir pu rejeter Nasir-Djang au-delà du Godavery, le *peshwa* fit la paix. Quelques mois plus tard, comme il allait ouvrir une nouvelle campagne dans l'Hindostan, Badji-Rao mourut; il avait exercé l'autorité suprême durant vingt années, de 1720 à 1740. Le souverain légitime, Sahou-Râdja, qui vivait toujours dans sa prison dorée, conféra l'investiture à Balla-Dji-Rao (1), fils du *peshwa* défunt. C'était la troisième fois que ce monarque imbécile consacrait aux yeux de la nation sa propre incapacité. Cependant la puissance des Mahrattes ne cessait de s'accroître. Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, revêtus de pouvoirs extraordinaires qui les rendaient égaux à des vice-rois, recueillaient le tribut dans les provinces du nord. L'empire mogol au contraire semblait en proie à la dissolution, surtout depuis que Nadir-Shah avait pillé Dehli. Le nouveau *peshwa*, Balla-Dji-Rao, sut profiter habilement de la circonstance pour se faire conférer par l'empereur Mohammed-Shah, revenu dans sa capitale, le titre de *soubahdar* ou vice-roi du Malwa, qui appartenait au Nizam-oul-Moulouk. C'était se reconnaître vassal de la cour de Dehli (2); mais aussi c'était acquérir le droit de s'immiscer dans les affaires de l'empire, et le faible Mohammed abdiquait une partie de sa propre autorité, en cédant aux instances réitérées de l'ambitieux *peshwa*. Ce dernier alla plus loin encore : il réclama le paiement de sommes promises à son père pour l'indemniser des secours qui devaient être envoyés au sultan lors de l'invasion de Nadir-Shah, et qui n'avaient jamais été expédiés. Le sultan accorda tout, même la permission, humblement demandée par le rusé Mahratte, de placer près de son auguste personne un corps de cinq cents cavaliers commandés par un chef de distinction. De son côté, le *peshwa* jurait de

(1) On le désignait généralement par le titre, devenu depuis si célèbre, de *nana-sahib*.

(2) Après le départ de Nadir-Shah, le *peshwa* Badji-Rao avait adressé à l'empereur une lettre de soumission et d'obéissance, avec un présent de cent et une pièces d'or. (*History of the Mahrattas*, etc.) Ainsi le *peshwa* reconnaissait toujours en principe la suzeraineté de l'empereur dont il usurpait les provinces, quitte à en obtenir plus tard l'investiture officielle.

se bien conduire envers l'empereur, et dans le traité de garantie signé par les quatre plus puissans personnages de la confédération mahratte, on lisait les noms de Rano-Dji-Sindyah, de Molhar-Dji-Holkar, simples paysans, avant ceux d'un chef de la race de Porus et d'un descendant de la famille de Krichna (1).

Bien que dans cette circonstance solennelle le nom de Rano-Dji occupe le premier rang, et quelle que soit l'importance du rôle que joua dans les grandes expéditions militaires le fondateur de la dynastie des Sindyah, il ne porta jamais le titre de roi que prirent ses descendans : il se contentait de son ancienne qualification de *patel,* chef de village. Sa renommée fut éclipsée par celle de ses fils et de ses petits-fils; aussi les détails de sa vie sont-ils moins connus que les faits et gestes de ceux-ci. Il mourut vers 1760, dans le Malwa, où il possédait des fiefs, et fut enterré sur la rive orientale de la Djamouna, au village de Shoudjawalpour, dont le nom fut changé en celui de Ranogong, — village de Rano; — mais cette nouvelle appellation n'a point été admise par les géographes. Doué d'une activité extraordinaire, intelligent et hardi dans ses entreprises, il paraît avoir été le bras droit du *peshwa,* qui s'était plu à le tirer de sa condition obscure et avait en lui une confiance absolue.

Le compagnon d'armes et l'ami du premier des Sindyah, Molhar-Rao-Holkar, lui survécut; il devait poursuivre, pendant plus de dix années encore, sa carrière glorieuse. Il lui était réservé d'assister à de grandes batailles rangées et de poser le pied sur le seuil du palais des empereurs mogols. A la suite du *peshwa* Badji-Rao, dont il payait les bienfaits par un dévouement à toute épreuve, on l'avait vu ravager le Doab avec ses cavaliers. Séparé du reste de l'armée mahratte et battu, au retour de son expédition, par les troupes du sultan de Dehli, il était parvenu, à travers mille difficultés, à rejoindre son maître auprès de Gwaliòr. Aucun chef de la confédération ne s'était avancé plus loin que lui vers le nord; aucun n'avait assisté à un plus grand nombre de combats et pris une part plus active à ces entreprises incessantes qui attestaient la puissance de la nation mahratte et son incroyable vitalité. Un bonheur constant semblait s'être attaché à ses armes, et, en quelque lieu qu'il se trouvât, il obéissait sans murmure aux ordres du *peshwa*, parcourant d'immenses étendues de pays pour répondre à l'appel de celui qu'il considérait comme son bienfaiteur.

(1) Djessaunt-Rao-*Pouar* (nom du Porus de l'histoire ancienne) et Pilla-Dji-*Djadou* (ou *Yadou*, nom de la famille du dieu Krichna). Les Pouars, qui sont de la caste des kchattryas et classés parmi les grands officiers du râdja de Satara, ont toujours réclamé le droit de préséance sur les représentans des familles de Sindyah et de Holkar. Pilla-Dji était de la race des Guikwar, jadis chefs de village dans le Gouzerate sous le premier *peshwa*, et aujourd'hui encore princes d'un petit état dont la capitale est Baroda.

Il était naturel aussi que les possessions de Molhar-Rao-Holkar se fussent accrues considérablement dans le Malwa et dans le Dekkan. Son contingent se trouvait fixé à quinze mille cavaliers, pour l'entretien desquels il percevait un revenu de 70 lakhs de roupies (1). Avec cette petite armée, il se porta au secours du vizir Safdâr-Djang, qui, déjà battu et incapable de tenir la campagne, appelait les Mahrattes dans le royaume d'Oude, envahi par les Rohillas. Ces cavaliers indisciplinés avaient pris l'habitude de faire chaque année des incursions sur le territoire de l'empire. Sortis du Kaboul au commencement du XVIIIe siècle, les Rohillas, qui s'adonnaient à la fois à l'agriculture et à la profession des armes, formaient plusieurs tribus, gouvernées par des chefs particuliers et ne se réunissant que lorsqu'il s'agissait d'un intérêt commun. Plus robustes et moins noirs de teint que les autres races établies dans l'Hindostan, ils s'étaient rendus redoutables par leur impétuosité dans l'attaque et par la férocité de leur caractère. Un *zemindar* de Gorackpour (2), — district de la province d'Oude adossé aux montagnes du Nepâl, — les avait pris d'abord à sa solde et les lançait sur les pays voisins qu'ils mettaient au pillage. Molhar-Rao-Holkar, n'ayant pas assez de troupes pour attaquer ces bandits en rase campagne, eut recours à la ruse. Après avoir reconnu le camp de ses ennemis, le chef mahratte fit halte jusqu'à ce que la nuit fût venue. Poussant alors dans diverses directions des milliers de bœufs aux cornes desquels brillaient des torches allumées, il se précipita à l'assaut du camp par un autre côté, et les Rohillas, qui se croyaient assaillis et enveloppés par des troupes nombreuses, abandonnèrent le terrain. Les Mahrattes profitèrent du désordre; tout le butin ramassé par les pillards tomba entre leurs mains, et ceux qui avaient fait trembler la contrée commencèrent à perdre courage. L'empereur, pour récompenser la belle conduite de Molhar-Rao-Holkar, lui accorda le titre de *deshmoukh* ou gouverneur du district de Tchandore, ville considérable du Candeish, dont la forteresse, bâtie sur un roc escarpé, était regardée alors comme imprenable.

Djaï-Pat-Sindyah, fils de Rano-Dji, et qui avait succédé à son père en qualité de chef de la famille, accompagnait Holkar dans cette campagne. Il l'aida à chasser hors du pays les Rohillas, qui allèrent chercher un refuge dans les monts Koumaoun. Une partie du territoire reconquis lui fut alloué à titre de subside. Les contrées, les places fortes et les villes plus ou moins considérables possédées par Holkar et par Sindyah étaient éparses en diverses provinces, et ne formaient point, à vrai dire, un état compact. Cependant l'ancien berger et le

(1) 17,500,000 francs.

(2) C'est cette même ville d'où le mahârâdja Djang-Bahadour, du Nepâl, allié des Anglais, a délogé les insurgés au commencement de janvier de cette année.

fils du porteur de pantoufles en retiraient des sommes immenses au moyen desquelles ils pouvaient subvenir à l'entretien de troupes nombreuses et bien armées. Considérés par le *peshwa* et par tous les Mahrattes comme les plus puissans chefs de la confédération, ils voyaient leur alliance recherchée par les vice-rois de l'empire de Dehli et surtout par le Grand-Mogol lui-même, qui n'avait plus la force de gouverner ses états.

III.

Le temps approchait cependant où les Mahrattes, arrivés au faîte de leur puissance, allaient éprouver un immense revers. Tandis qu'ils remontaient du sud au nord, menaçant toujours d'absorber l'empire mogol, à moitié démembré, un peuple musulman, venu des contrées septentrionales, descendait impétueusement vers le midi. Entre les nations hindoues et les tribus mahométanes, la rencontre devenait inévitable. En 1747, Ahmed-Shah-Abdalli, fondateur de la dynastie des Dourranies (1), se faisait couronner à Kandahar. Cette ville fameuse, que les Persans et les Mogols s'étaient si longtemps disputée, et que Nadir-Shah avait conquise dix années auparavant après un siége de dix-huit mois, prenait rang parmi les capitales de ces empires éphémères dont l'Inde a vu l'éclat briller un jour et s'éclipser le lendemain. Ahmed-Shah (2) avait à peine commencé à régner, que déjà les pays de Balk, du Sindhe, de Kachemire et du Belouchistan reconnaissaient l'autorité du nouveau conquérant. Celui-ci conduisit son armée sur les bords de l'Indus, qu'il avait à franchir pour envahir le Pendjab. Mal défendus par les troupes impériales, les gués du fleuve furent traversés sans difficulté; la ville de Sirhind, qui se trouve sur la grande route de la Perse à Dehli, et dans laquelle étaient rassemblées les provisions et presque toute l'artillerie de l'empereur, tomba au pouvoir des Dourranies. Pendant ce temps, des intrigues de palais achevaient de détruire, en les divisant, le peu de forces qui restait encore à l'empire mogol. Sommé par le chef des Afghans de lui abandonner la possession du Pendjab, Ahmed-Shah venait de souscrire à ces honteuses conditions, lorsque parut à Dehli le vizir Safdâr-Djang, qui avait chassé les Rohillas du pays d'Oude avec l'aide des Mahrattes. Le vizir ne dissimula pas son mécontentement, et bientôt sa colère éclata, quand il s'aperçut qu'un eunuque lui avait enlevé la confiance de l'empereur. Il s'en

(1) Dourranie est le nom de la plus considérable des dix-huit tribus de l'Afghanistan.

(2) Empereur de Dehli et successeur de Mohammed-Shah; il ne faut pas le confondre avec l'autre Ahmed-Shah-Abdalli, chef des Afghans.

vengea en faisant égorger le favori. Ahmed-Shah, profondément irrité, appela à son aide un des grands de son empire, Ghazi-oud-Din, dont il se servit pour chasser Safdâr-Djang. Ghazi-oud-Din fut élevé aussitôt au rang de vizir. Soutenu, lui aussi, par un corps de Mahrattes, il se montra si arrogant, que le faible empereur ne tarda pas à désirer sa chute. Le nouveau vizir détourna le coup en marchant contre son souverain. Il le fit prisonnier et lui creva les yeux, puis, afin de rester maître du pouvoir, il éleva au trône un prince de sang royal qui devait régner trois ans à peine sous le nom d'Alam-Guir II (1). A force de fermeté, Ghazi-oud-Din réussit à maintenir un peu de tranquillité dans l'empire; mais une sédition éclata parmi les troupes, et le vizir faillit perdre la vie au milieu du tumulte. Il accusa secrètement l'empereur d'avoir excité les soldats contre lui; pour affermir son crédit, il voulut augmenter son autorité et tenta de se former un état indépendant dans le Pendjab, alors au pouvoir des Afghans. Ceux-ci se levèrent en masse, comme des abeilles dont on a heurté la ruche. Une fois encore ils se jetèrent sur les états de l'empereur, et la malheureuse ville de Dehli, prise par eux, fut impitoyablement saccagée et inondée de sang. Une fois de plus le vizir appela les Mahrattes; avec leur secours, il ressaisit la capitale de l'empire, et, obéissant à ses lâches instincts, il mit à mort le chétif souverain Alam-Guir, qu'il avait lui-même placé sur le trône.

Tandis que ces catastrophes se succédaient dans l'Hindostan, les Mahrattes gagnaient toujours en importance et en puissance; ils étaient devenus comme ces barbares redoutables dont l'empire romain aux abois flattait l'orgueil et achetait le concours à prix d'argent. Un moment vint cependant où, ce rôle ne satisfaisant plus leur ambition, ils résolurent de ramener l'empire de Dehli sous la domination de la race hindoue, dont ils étaient alors les plus solides représentans. Ce projet semble avoir germé d'abord dans le cerveau de Seda-Sheo, — ou plus correctement Sada-Civa, — frère du *peshwa* Balla-Dji-Rao, politique habile, homme d'état fort instruit dans les finances et dans l'art de la guerre, qui avait fini par concentrer entre ses mains toutes les affaires de la confédération. Une première expédition ayant été résolue, Molhar-Raö-Holkar reçut ordre d'y coopérer avec ses troupes : pareille injonction fut adressée à la famille Sindyah, dont le chef était Djounka-Dji, petit-fils de Rano-Dji. L'armée mahratte traversa tout l'Hindostan, soumettant sans grandes difficultés les places qu'elle rencontrait sur son chemin. Aux environs

(1) Les auteurs anglais ne sont pas d'accord sur la durée du règne d'Alam-Guir II. Selon les uns, ce prince, proclamé en 1753, fut assassiné en 1756; selon les autres, il monta sur le trône en 1754 et ne périt qu'en 1759.

de Lahore, les Afghans tentèrent de l'arrêter; mais ils furent battus et contraints de repasser le Sindh, près d'Attock. La contrée si rapidement soumise par les Mahrattes ne resta que peu de temps entre leurs mains; la solde des troupes étant fort arriérée, il fallut les ramener dans le Dekkan. Malgré les sommes prélevées à titre de contributions, cette première campagne apportait à la confédération un déficit considérable (1). Seda-Sheo s'en prit à l'inexpérience du commandant en chef, qu'il réprimanda sévèrement, et l'année suivante on se prépara de nouveau à cette conquête de l'Hindostan, si ardemment désirée par les Mahrattes; mais dans ce pays étrange rien ne se faisait comme ailleurs : Seda-Sheo, qui avait la direction de l'armée, choisit pour commandant nominal un jeune homme de dix-sept ans, Viçwanâth-Rao, fils du *peshwa*, son frère.

L'armée était plus nombreuse encore que dans les expéditions précédentes; jamais prince de l'Inde n'avait mis sur pied une pareille multitude de soldats vaillans et expérimentés. Lorsque, du haut de son éléphant, Seda-Sheo promena ses regards sur ces masses de cavaliers traversant la Nerboudda et marchant avec joie vers les provinces de l'Hindostan, un immense orgueil s'empara de son esprit, et toute sa sagesse l'abandonna. Ajoutant à la fierté du chef d'armée la vanité du brahmane, il souffrit qu'on l'appelât *Incarnation de la Divinité* (2). Dès lors ni le vieux Molhar-Rao-Holkar, qui depuis cinquante ans combattait sur tous les champs de bataille, ni les chefs de la famille Sindyah, ni les autres guerriers de renom ne purent faire agréer leurs conseils. La confédération obéissait encore à la voix de celui qui portait le grand étendard national, mais les cœurs ne se tournaient plus vers lui. Pour réussir dans ses projets de conquête, il fallait que Seda-Sheo séparât les uns des autres les chefs mahométans qui tenaient ou pouvaient tenir la campagne dans les provinces du nord de l'Inde. Il envoya d'abord des émissaires auprès des chefs dourranies; leur sultan, Ahmed-Shah, campait sur la rive occidentale du Gange, à vingt-deux lieues à l'est de Dehli, au village d'Anop-Shahar. Il fut détourné de toute alliance avec les Mahrattes par les conseils d'un de ses lieutenans, du nom de Nadjib-Khan. Lors de la précédente guerre contre les Mahrattes, ce dernier avait gagné une bataille dans laquelle le second des fils de Rano-Dji-Sindyah était resté parmi les morts; plus tard, il s'était emparé d'une forteresse dans laquelle le fils unique de Molhar-Rao-Holkar

(1) Il était dû aux troupes une somme de 80 lakhs de roupies, soit 20 millions de francs.

(2) Ses serviteurs l'appelaient tout haut Parsevam-Outar (Parâsou-Râma-Avatara, incarnation du terrible Râma à la hache, qui jadis extermina tous les guerriers, selon la tradition brahmanique.

avait été tué. Redoutant le ressentiment des chefs de ces deux grandes familles, Nadjib-Khan agit auprès des Rohillas et des Afghans pour leur persuader de se liguer contre les Hindous. Ces divers peuples musulmans étant les ennemis naturels de la confédération des Mahrattes, on ne pouvait faire un reproche à Seda-Sheo de n'avoir pas su les attirer à son parti; mais il y avait un allié puissant sur le dévouement duquel il devait compter, et qu'il eut la folie de s'aliéner par ses dédains.

Souradj-Mal, de la race des Djâts (1), râdja de la ville de Bharatpour dans le Malwa, invité à une conférence, avait répondu que son habitude était d'entrer en négociations directement avec Holkar et Sindyah. Bien que choqué de ces paroles, Seda-Sheo avait consenti à ce que le râdja de Bharatpour fût introduit près de sa personne par les deux chefs dont la renommée lui portait ombrage. Lorsque l'armée mahratte s'approcha d'Agra, Souradj-Mal vint donc présenter ses hommages à l'orgueilleux Seda-Sheo, et, lui parlant avec une noble franchise, il chercha à l'éclairer sur les dangers d'une campagne si lointaine entreprise avec tant de lourds bagages. Il lui conseilla de laisser dans la citadelle de Gwalior, ou dans les autres places fortes de sa principauté de Bharatpour, tout ce qui pouvait entraver sa marche et rendre ses mouvemens moins rapides. N'était-il pas à craindre d'ailleurs que, dans un pays depuis longtemps ravagé par la guerre, il ne devînt impossible de nourrir les bouches inutiles qui dévoraient chaque jour une partie des vivres destinés aux combattans? Molhar-Rao-Holkar appuyait fortement ces avis; il insistait sur ce que les Mahrattes avaient coutume de faire une guerre de partisans, et non de marcher avec toute la pompe d'un camp royal. Rien cependant ne put vaincre l'obstination de Seda-Sheo. Il prétendait qu'il y aurait de la honte pour lui à ne pas frapper un grand coup avec toute son armée, quand les autres chefs, ses inférieurs, avaient remporté des victoires signalées dans ces mêmes pays. Se tournant vers Molhar-Rao-Holkar, alors âgé de soixante-huit ans : « Vous n'avez plus, lui dit-il, votre activité et votre intelligence d'autrefois! — Puis, parlant de Souradj-Mal : Cet homme n'est qu'un *zemindar!* s'écria-t-il; il a émis une opinion digne de son rang, mais que ne peuvent approuver ceux qui commandent à des nations. »

Ces paroles blessantes affligèrent tous les vieux chefs, tous les *zemindars* de renom qui formaient le conseil du camp. On les entendit qui se disaient les uns aux autres : « Mieux vaut que ce brah-

(1) Les Djâts, nommés *Zats* par les écrivains musulmans, s'établirent dans le Doab vers 1700. Venus des bords de l'Indus dans le Moultan, ils finirent par se fixer dans la province d'Agra, dont Bharatpour fait partie. Souradj-Mal avait accompagné Holkar et Djaï-Pat-Sindyah dans leur expédition contre les Rohillas.

mane soit battu une bonne fois! Il apprendra au moins à faire plus de cas de nos personnes (1)! » Quelques jours plus tard, Souradj-Mal et d'autres chefs mécontens s'éloignèrent avec leurs troupes sous prétexte de choisir un campement plus favorable; ils ne reparurent plus. Seda-Sheo affecta de ne prendre aucun souci de leur défection. Dans l'intervalle, ses projets avaient réussi, et le succès semblait lui donner raison. Un khan dourranie, assiégé dans le château de Dehli, venait de livrer la place après avoir capitulé. De grandes richesses y étaient accumulées; les lames d'argent qui recouvraient le plafond de la salle des audiences ayant été fondues, les Mahrattes en tirèrent près de 4 millions de francs. Seda-Sheo voyait arriver le moment où, débarrassé des Afghans, des Mogols et de toutes les tribus musulmanes qui avaient successivement occupé l'Hindostan, il allait placer sur le trône de Dehli son neveu Viçwanâth, fils du *peshwa* et chef nominal des armées de la confédération. Il paraît même que, lors de la prise du château de Dehli, le jeune brahmane mahratte fut installé un instant sur le *siége du lion,* occupé depuis des siècles par les Mogols. Ce fait, nié par les historiens, a été affirmé par Molhar-Rao-Holkar lui-même, qui avait pris une grande part à ce brillant fait d'armes (2).

De son côté, Ahmed-Shah-Abdalli le Dourranie écrivait à Shoudja-oul-Dowlah, vizir de l'empire mogol, pour le conjurer d'oublier le passé et l'exhorter à s'unir à lui contre les idolâtres. Il lui représentait qu'il n'avait rien à attendre des Mahrattes, ennemis déclarés de l'islamisme et décidés à détruire l'empire mogol. Le vizir finit par céder aux instances d'Ahmed-Shah-Abdalli. Ainsi cette campagne prenait de plus en plus le caractère d'une guerre de race et de religion; chacun voyait plus clairement à quel parti il devait se ranger. Vainement Seda-Sheo essaya de se débarrasser d'Ahmed-Shah-Abdalli en lui promettant la libre possession de Lahore et de quelques autres provinces au nord de Dehli. Le sultan des Dourranies n'avait nulle confiance dans la sincérité de ces propositions : il devinait qu'elles ne lui étaient faites que pour gagner du temps et atteindre la saison des pluies, qui l'obligerait à regagner les environs de Kandahar avec ses troupes. De part et d'autre, on se préparait donc à combattre : tandis qu'Ahmed-Shah passait la revue de son armée du haut d'une éminence, sur les bords de la Djamouna, Seda-Sheo, revenu à Dehli après la prise de Koundjpour (3), déployait la sienne dans une plaine immense, sous les murs de Dehli.

(1) Voyez *An account of the Battle of Paniput,* récit fort curieux écrit en persan par Kasi-Râdja-Pandite, qui était présent à la bataille, et publié en anglais dans le troisième volume des *Asiatic Researches.*

(2) Voyez *History of the Mahrattas,* by James Grant Duff.

(3) Ville forte située à vingt-cinq lieues au nord de Dehli. Elle était défendue par

Entre les musulmans et les Mahrattes coulait la rivière Djamouna, déjà grossie par les pluies qui commençaient à tomber. Ahmed-Shah cherchait vainement un gué qui lui permît de traverser ce rapide cours d'eau. Pendant deux jours, il resta en prière au milieu de son camp, calme et patient comme s'il n'eût point été à la veille du jour qui devait décider du sort de l'Inde. Le troisième jour, on lui annonça qu'on venait de découvrir un gué, mais si étroit que ses troupes ne pouvaient s'y engager qu'avec les plus grandes précautions. Aussitôt commença le défilé. Il s'agissait de faire arriver sur l'autre bord d'une rivière grossie par les pluies vingt-quatre brigades (1) de Dourranies composées chacune de douze cents cavaliers, deux mille chameaux portant des pierriers et que deux soldats armés de mousquets montaient pendant l'action, six mille Rohillas à cheval et trente-cinq mille fantassins de la même nation divisés en deux corps, plus une trentaine de pièces d'artillerie appartenant aux Mogols, sans compter quelques troupes auxiliaires conduites par divers chefs musulmans.

IV.

Le passage de cette puissante armée contrainte de traverser un gué où deux hommes ne pouvaient marcher de front ne dura pas moins de quarante-huit heures. Les eaux engloutirent un certain nombre de chevaux et de combattans; cependant les troupes musulmanes reprirent aussitôt leur ordre de bataille et s'avancèrent à la rencontre des Mahrattes. Pourquoi ceux-ci ne s'étaient-ils pas portés au-devant de l'ennemi? Comment avaient-ils laissé les mahométans effectuer tranquillement le passage de la Djamouna, entrepris avec une témérité incroyable par Ahmed-Shah, qui n'ignorait pas que l'armée hindoue campait à peu de distance du rivage? Si Seda-Sheo se fût jeté sur les Dourranies engagés dans les eaux de la rivière, il les eût mis en déroute, culbutés dans le courant et refoulés pour toujours au-delà des frontières du Pendjab. Une occasion magnifique s'offrait à lui de détruire d'un seul coup la puissance musulmane et d'assurer le triomphe de la confédération mahratte, qui eût régné sans conteste sur toute l'Inde. Cette occasion, Seda-Sheo la laissa échapper, parce qu'il ne voulait plus écouter aucun conseil; dans son orgueil, il repoussait les meilleurs avis, jaloux de ne devoir qu'à sa propre inspiration la victoire sur laquelle il n'avait pas cessé de compter. Peu de jours après, une rencontre eut lieu entre les avant-

dix mille Rohillas, qui se rendirent prisonniers après une résistance opiniâtre. Les Mahrattes l'avaient attaquée avec un corps de quinze mille hommes d'élite.

(1) Tel est à peu près le sens du mot persan *dasta*, qu'emploient les écrivains musulmans.

gardes des deux armées, et l'avantage resta du côté des musulmans. Ahmed-Shah continua de marcher en avant, harcelant les Mahrattes par des escarmouches continuelles et leur tuant beaucoup de monde. Ce fut alors que Seda-Sheo prit le parti de former un camp retranché qu'il entoura d'un fossé large de soixante pieds, profond de douze, et que surmontait un rempart garni d'artillerie. Trois mois après, manquant de vivres et de fourrages, il essaya d'en sortir, et perdit la célèbre bataille de Paniput, qui brisa pour un temps tous les ressorts de la confédération mahratte, et prépara la ruine de la seule nation hindoue qui eût encore quelque vitalité.

Nous avons déjà parlé incidemment de la bataille de Paniput (1), et si nous y revenons maintenant, c'est pour en exposer tous les incidens tels que les ont racontés des *natifs*, musulmans et hindous, témoins oculaires de cette lutte terrible. Une fois enfermés dans le camp dont la ville de Paniput formait un des côtés, les Mahrattes essuyèrent une série non interrompue de défaites : réduits à se défendre, il leur devint impossible de reprendre l'offensive. Seda-Sheo avait eu la pensée de faire intercepter les routes par lesquelles Ahmed-Shah recevait des vivres. Un brahmane du nom de Govinda-Pandite, qui commandait toute la partie du Doab enlevée jadis aux musulmans, fut chargé de cette mission, qui d'abord eut un plein succès; mais le Pandite ayant donné dans une embuscade de Dourranies, ses troupes, frappées d'une panique soudaine, prirent la fuite. Govinda était vieux; tandis qu'il fuyait au galop de son cheval, il fut jeté à terre, et sa tête, coupée par les Dourranies, roula bientôt aux pieds d'Ahmed-Shah. Un corps de cavaliers envoyé à Dehli pour y chercher l'argent nécessaire à la solde des troupes se trompa de route pendant une marche nocturne en revenant au camp. Trahis par leur langage, les Mahrattes, en s'appelant à haute voix dans les ténèbres, attirèrent sur eux les musulmans, qui les taillèrent en pièces. Pendant ce temps, Ahmed-Shah, plein de confiance dans l'issue de la guerre, allait chaque matin, au lever du soleil, réciter ses prières sous une petite tente plantée à plus d'un mille en avant de son armée. Il inspectait lui-même ses troupes, veillant à ce que des postes nombreux fussent disposés sur divers points pour prévenir toute surprise. Afghans, Mogols et Rohillas exécutèrent ponctuellement les ordres d'Ahmed-Shah; ces cavaliers, indisciplinés par nature et indociles par caractère, semblaient des soldats façonnés à l'obéissance et habitués aux fatigues inséparables des longues guerres.

Le blocus du camp des Mahrattes avait commencé le 26 octobre 1760. Vaincues dans les deux expéditions que nous venons de

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1858.

rapporter, les troupes de Seda-Sheo subirent un troisième échec un mois plus tard, puis un quatrième vers les derniers jours de l'année. Cette fois peu s'en fallut que la victoire n'abandonnât les musulmans : une charge brillante des sept mille cavaliers que commandait Balmont-Rao les avait repoussés, ils pliaient déjà malgré la supériorité du nombre, lorsque des renforts leur furent expédiés. Un retour offensif leur donna décidément l'avantage, et Balmont-Rao tomba, frappé mortellement d'un coup de mousquet. Seda-Sheo ressentit une grande douleur de la mort de Balmont-Rao, qui était son beau-frère, et le seul d'entre tous les chefs de la confédération dont il écoutât encore les avis.

Le temps s'écoulait, n'apportant aux Mahrattes que des malheurs dans le présent et des inquiétudes pour l'avenir. Des serviteurs du camp, sortis la nuit pour couper du bois au nombre de vingt mille, vinrent donner dans une troupe de cavaliers afghans qui les égorgèrent et firent de leurs cadavres une véritable montagne. Ce massacre jeta l'épouvante parmi les Mahrattes. Seda-Sheo tenta de renouer des négociations avec Ahmed-Shah; mais la situation respective des deux partis engagés dans cette lutte était changée. Quelques khans des Mogols, jaloux de la prépondérance qu'Ahmed-Shah le Dourranie pouvait acquérir par une victoire complète, penchaient pour la paix, qui les eût débarrassés d'un allié trop puissant et rassurés sur la conduite future des *peshwas* mahrattes (1). D'autres, moins fidèles à la cause de l'empereur de Dehli, dont l'autorité ne comptait plus pour rien, laissaient entrevoir à Ahmed-Shah la facilité avec laquelle il pourrait s'asseoir sur un trône dont il serait bientôt seul à disposer. Pendant ce temps-là, les troupes mahrattes, réduites à la famine, pillaient la ville de Paniput et demandaient à grands cris de marcher au combat, ne pouvant supporter plus longtemps un blocus qui prolongeait leurs souffrances et multipliait les désastres. Devant cette exaspération des soldats, Seda-Sheo n'avait qu'un seul parti à prendre : promettre le combat et s'y préparer. Une clameur s'éleva aussitôt dans le camp des Mahrattes; tous jurèrent de combattre jusqu'à la mort.

Le camp des musulmans présentait un spectacle beaucoup plus calme. On n'y avait encore rien décidé touchant la paix, mais la question se traitait tranquillement. Ahmed-Shah, devenu l'arbitre des destinées de l'Inde, affectait d'écouter avec indifférence les paroles des khans mogols, disant qu'il n'était venu devant Dehli que pour répondre à leur appel. Les négociations duraient donc encore, et des courriers galopant sur des chevaux et des chameaux allaient et

(1) Parmi ceux qui voulaient traiter se trouvait Shoudja-oul-Dowlah, vizir de l'empereur de Dehli, le même qui une première fois avait appelé les Mahrattes au secours de l'Hindostan menacé par les Dourranies.

venaient d'une division à l'autre, lorsque la nouvelle se répandit que les Mahrattes sortaient de leurs retranchemens. Une décharge de toute l'artillerie mise en batterie par ces derniers sur le rempart vint dissiper les doutes de ceux qui espéraient encore dans le succès des négociations. A ce bruit, Ahmed-Shah, qui fumait assis sur la selle de son cheval, passa son narguileh aux mains d'un serviteur et fit ranger ses troupes en bataille.

Les Mahrattes se ruèrent hors de leur camp avec un élan terrible. Au commencement de l'action, un musulman allié des Hindous, Ibrahim-Khan-Gardi, courut au galop vers Seda-Sheo, le salua et lui dit : Vous m'en avez voulu longtemps parce que j'insistais pour recevoir régulièrement la solde de mes gens. Votre trésor a été pillé ce mois-ci, et nous n'avons rien touché... N'importe, vous allez voir si nous avons été payés précédemment sans le mériter... — Cela dit, il prend en main un étendard et charge avec tant de furie un corps de huit mille Rohillas, qu'il en détruit plus des trois quarts. Au centre de l'armée mahratte marchait Seda-Sheo et son neveu le jeune Viçwanâth-Rao, commandant nominal de toutes les troupes de la confédération : ils avaient avec eux les *khasseh-pâgâs*, soldats d'élite composant la maison militaire des *peshwas*. Attaquant de front la division du grand-vizir, forte de dix mille cavaliers musulmans, soutenus par sept mille Persans armés de mousquets et mille chameaux portant des pierriers, ils y firent une profonde trouée. A la gauche combattaient Djounka-Dji-Sindyah et Molhar-Rao-Holkar, l'ancien compagnon d'armes et l'ami dévoué de Rano-Dji, l'aïeul de ce jeune guerrier : ils avaient sous leurs ordres environ quinze mille cavaliers. Les Rohillas les reçurent bravement; ils lançaient par milliers des fusées qui jetaient le désordre parmi les chevaux. A côté de ces redoutables partisans marchaient des brigades de Dourranies habitués à voir l'ennemi en face. Sindyah et Holkar ne purent rompre les lignes des musulmans, et leurs charges réitérées n'eurent presque aucun effet.

Il était midi, et les Mahrattes pouvaient compter sur la victoire. Deux des divisions ennemies avaient plié devant eux; la troisième seule avait résisté. Ce fut alors que Ahmed-Shah, comprenant le danger que courait l'armée musulmane à moitié vaincue, ordonna de ramener les fugitifs au combat à grands coups de sabre. Ceux-ci, forcés de retourner sur le champ de bataille, s'y précipitèrent avec rage, appuyés par les meilleures troupes d'Ahmed-Shah. La division vainement attaquée par Sindyah et Holkar, et qui restait presque intacte, se porta sans hésiter au centre de l'armée mahratte, là où combattaient Seda-Sheo et son neveu Viçwanâth-Rao. Pendant une heure, la mêlée fut horrible; on se battait de part

et d'autre à l'arme blanche, et même à coups de couteau. Viçwanâth était à cheval; il reçut une blessure qui le contraignit de mettre pied à terre. Son oncle Seda-Sheo fit agenouiller son éléphant pour saisir le jeune prince et l'emporter avec lui. A la vue de leur chef qui disparaissait dans la foule, les Mahrattes perdirent courage : ils crurent que Seda-Sheo avait été tué. Cette panique causa leur défaite, qui fut suivie d'un affreux carnage.

Pendant que les Rohillas et les Dourranies achevaient les blessés et massacraient de sang-froid les prisonniers, le Mogol Shoudja-oul-Dowlah, ancien allié des Mahrattes, donnait aux autres musulmans de nobles exemples d'humanité. Non-seulement il respectait la vie et les personnes de ceux que le sort de la guerre avait livrés entre ses mains, mais il plaçait autour d'eux des troupes choisies pour les défendre contre la férocité des Afghans. Le lendemain de la bataille, il achetait, au prix de 2,000 roupies, le cadavre de l'infortuné Viçwanâth-Rao dans l'intention de l'arracher à la fureur des Dourranies, et découvrant parmi les blessés Ibrahim-Khan-Gardi, — celui-là même qui avait presque anéanti l'une des trois divisions de l'armée musulmane, — il fit soigner ses blessures et le cacha avec sollicitude. Cependant les Rohillas et les Dourranies, excités par le carnage, demandaient à grands cris qu'on leur livrât le cadavre de Viçwanâth-Rao pour l'insulter, et la personne d'Ibrahim pour le torturer. Entourant la tente de leur sultan Ahmed-Shah, les Afghans réclamaient tumultueusement le corps *du roi des infidèles*, afin de le bourrer de paille et de l'emmener comme un trophée à Caboul. Quant à Ibrahim-Khan, cette soldatesque indisciplinée lui reprochait d'avoir porté les armes contre les vrais croyans. Ahmed-Shah, toujours calme et maître de lui, prêtait l'oreille à ces murmures et ne répondait rien. A la fin néanmoins il ordonna à Shoudja-oul-Dowlah de lui remettre le prisonnier, qui fut bientôt confié à la garde du grand-vizir, son ennemi personnel. En vain le généreux Mogol mit l'épée à la main pour défendre le captif blessé, dont il voulait à tout prix sauver les jours. Ibrahim-Khan périt bientôt victime de la perfidie du grand-vizir. Après avoir juré de le traiter avec égard, ce cruel Afghan le fit mourir en versant du poison dans ses plaies. Enfin, comme les belles actions méritent toujours d'être rapportées, surtout quand elles sont accomplies dans un pays et à une époque où l'on en voit de trop rares exemples, ajoutons que Shoudja-oul-Dowlah prit la peine de faire laver les corps des Mahrattes abandonnés sur le champ de bataille, cherchant au milieu de ces amas de cadavres ceux qui respiraient encore (1).

(1) Ce qui rend la généreuse conduite du nabab (on nommait ainsi dans le camp

Le chef réel de la grande armée de la confédération, Seda-Sheo, et son neveu Viçwanâth-Rao avaient péri tous les deux. Le premier n'avait pas plus de trente-cinq ans ; le second en comptait dix-huit à peine (1). Djessaunt-Rao, de la race de Porus, petit prince du Gouzerate, était parmi les morts, ainsi que le fils de Pilla-Dji-Djadou, râdja de la même province, qui descendait de la famille de Krichna. Le vieux Holkar, le premier de sa race, avait échappé au carnage, mais toutes ses possessions lui étaient enlevées. On assure qu'au moment du combat, Seda-Sheo, irrité de ses observations, lui avait répondu, en faisant allusion à son premier métier : Quels conseils peut-on attendre d'un gardeur de chèvres ! — Holkar, blessé de ces injurieuses paroles, aurait été plus prompt que ses compagnons d'armes à tourner le dos, lorsque l'éléphant du chef de la confédération parut s'affaisser dans la mêlée. La réponse que l'on prête à Seda-Sheo peut être vraie, mais il n'est pas vraisemblable que Holkar, le plus solide des chefs mahrattes, le doyen de ces guerriers élevés à la puissance par les *peshwas*, ait donné le signal de la défection. La famille Sindyah comptait deux de ses représentans à cette fatale journée, Djounka-Dji, le petit-fils de Rano-Dji, chef de

Shoudja-oul-Dowlah) plus méritoire, c'est qu'il était alors en guerre avec les Mahrattes. Un autre personnage, allié de ces derniers, mais qui les avait abandonnés durant la campagne, Souradj-Mal de Bharatpour, se montra aussi compatissant envers les vaincus. L'une des femmes de Seda-Sheo, échappée au massacre, s'étant réfugiée vers lui, il la traita avec beaucoup de respect, lui fournit des vêtemens, de l'argent et un palanquin, et la fit escorter jusqu'à la frontière de ses petits états, d'où elle put arriver saine et sauve dans le Dekkan.

(1) Voici comment Kasi-Râdja-Pandite raconte ce qui se passa au sujet du corps de Seda-Sheo : « Le second jour, après qu'on eut recherché avec beaucoup d'attention le corps du *bhow* (on désignait ainsi Seda-Sheo), avis fut donné qu'on avait trouvé à quinze milles du champ de bataille un cadavre qui paraissait être celui de ce chef. Shoudja-oul-Dowlah accourut sur les lieux, et fit laver ce corps, près duquel on avait trouvé des perles d'une valeur assez considérable, ce qui nous confirma dans la pensée que ce cadavre était celui d'un personnage de rang. Ces perles furent remises à Sinadour-Pandite, envoyé mahratte, qui fondit en larmes et déclara que c'était bien là le corps du *bhow*. Il fut reconnu encore à d'autres marques naturelles que l'on savait exister sur la personne de ce chef : 1° une marque noire de la largeur d'une roupie sur l'une des cuisses, 2° une cicatrice dans le dos,... 3° *sous la plante du pied, la figure du lotus*, considérée par les astrologues comme un heureux augure. Ce corps était celui d'un homme d'environ trente-cinq ans, fortement constitué. Comme l'on savait que le *bhow* faisait chaque jour *douze cents prostrations devant le soleil*, on retrouva aussi les marques de cette pratique religieuse sur les genoux et les mains de ce corps. » Que de minutieuses recherches pour reconnaître parmi les morts celui qui, vivant, se distinguait entre cent cinquante mille combattans ! Par égard pour son rang, on rapporta le cadavre sur un éléphant. Plus tard, en 1779, un faux Seda-Sheo parut à Benarès. Il essaya de se faire passer pour celui qui avait péri dans la bataille de Paniput, et il obtint d'abord quelque crédit ; mais son imposture fut à la fin reconnue, et il périt misérablement.

la race, et le sixième fils de ce dernier, Madha-Dji, qui devait plus tard jouer un rôle important.

Djounka-Dji n'avait que vingt ans : son père, Djaï-Pat, qui s'était distingué dans les premières invasions du Malwa, ayant été traîtreusement assassiné à Nagpour par les princes radjpoutes, il venait de lui succéder comme chef de la famille et héritier des fiefs et des titres accordés jadis à son aïeul. Blessé d'une balle et d'un coup de pique, le bras en écharpe et perdant beaucoup de sang, il fut emmené prisonnier dans le camp des vainqueurs. Nadjib-Khan le Rohilla, qui nourrissait contre les Sindyah une haine implacable, insistait pour qu'on mît à mort le petit-fils de Rano-Dji. Le chef dourranie qui le tenait captif, espérant l'échanger contre une grosse somme d'argent, le cachait de son mieux, moins par humanité que par avarice. Entre les deux khans, il s'éleva bientôt une dispute qui arriva jusqu'aux oreilles du sultan Ahmed-Shah. Sommé par celui-ci de déclarer le lieu où il avait relégué son prisonnier, le Dourranie soutint obstinément que Djounka-Dji n'était pas tombé entre ses mains. — Que l'on fouille les tentes! s'écria Ahmed-Shah avec colère. Aussitôt, craignant d'être surpris en flagrant délit de mensonge, le Dourranie s'empressa de faire disparaître le jeune chef mahratte en l'égorgeant. Ainsi périt le petit-fils de Rano-Dji-Sindyah. Son oncle, Madha-Dji, qui combattait à ses côtés, n'échappa à la mort que par le plus grand hasard. Fuyant le champ de bataille de Paniput, il fut poursuivi par un Afghan qui l'atteignit après une course acharnée et lui porta un si violent coup de hache sur le genou droit, qu'il en demeura estropié toute sa vie. Madha-Dji tomba à terre; l'Afghan lui prit son cheval et disparut, enlevant tous les objets précieux qui ornaient la personne du Mahratte blessé. Un porteur d'eau du camp des Hindous, Mogol de race et musulman de religion, vint à passer. Il se sauvait comme les autres; ayant reconnu Madha-Dji, qui gisait sur le sol baigné dans son sang, il lui tendit une main secourable et l'aida à s'asseoir sur le bœuf qui portait ses outres. Ce fut en cet équipage que retourna vers le Dekkan, la jambe fracassée, dépouillé de ses vêtemens et aussi de ses terres, celui qui devait un jour exercer une autorité incontestée sur la confédération mahratte remise de ce terrible échec, et concevoir un instant la chimérique pensée de chasser les Anglais du sol de l'Inde. Madha-Dji n'avait alors que seize ans; il lui restait à fournir une carrière d'un demi-siècle, remplie de hardis combats et d'audacieuses entreprises.

TH. PAVIE.

JONATHAN SWIFT

SON GÉNIE ET SES ŒUVRES

En 1685, dans la grande salle de l'université de Dublin, les professeurs occupés à conférer les grades de bachelier eurent un singulier spectacle : un pauvre écolier, être bizarre, gauche, aux yeux bleus et durs, orphelin, sans amis, misérablement entretenu par la charité d'un oncle, déjà refusé pour son ignorance en logique, se présentait une seconde fois sans avoir daigné lire la logique. En vain son *tutor* lui apportait les in-folio les plus respectables : Smeglesius, Keckermannus, Burgersdicius. Il en feuilletait trois pages, et les refermait au plus vite. Quand vint l'argumentation, le *proctor* fut obligé de lui mettre ses argumens en forme. On lui demandait comment il pourrait bien raisonner sans les règles; il répondit qu'il raisonnait fort bien sans les règles. Cet excès de sottise fit scandale; on le reçut pourtant, mais à grand'peine, *speciali gratia*, dit le registre, et les professeurs s'en allèrent, sans doute avec des risées de pitié, plaignant le cerveau débile de Jonathan Swift.

I. — L'HOMME.

Ce fut là sa première humiliation et sa première révolte. Toute sa vie fut semblable à ce moment, comblée et ravagée de douleurs et de haines. A quel excès elles montèrent, son portrait et son histoire peuvent seuls l'indiquer. Il eut l'orgueil outré et terrible, et fit plier sous son arrogance la superbe des tout-puissans ministres et des premiers seigneurs. Simple journaliste, ayant pour tout bien un petit bénéfice d'Irlande, il traita avec eux d'égal à égal. M. Har-

ley, le premier ministre, lui ayant envoyé un billet de banque pour ses premiers articles, il se trouva offensé d'être pris pour un homme payé, renvoya l'argent, exigea des excuses; il les eut, et écrivit sur son journal : « J'ai rendu mes bonnes grâces à M. Harley. » Un autre jour, ayant trouvé que Saint-John, le secrétaire d'état, lui faisait froide mine, il l'en tança rudement. « Je l'avertis que je ne voulais pas être traité comme un écolier, que tous les grands ministres qui m'honoraient de leur familiarité devaient, s'ils entendaient ou voyaient quelque chose à mon désavantage, me le faire savoir en termes clairs, et ne point me donner la peine de le deviner par le changement ou la froideur de leur contenance ou de leurs manières; que cétait là une chose que je supporterais à peine d'une tête couronnée, mais que je ne trouvais pas que la faveur d'un sujet valût ce prix; que j'avais l'intention de faire la même déclaration à mylord garde des sceaux et à M. Harley, pour qu'ils me traitassent en conséquence. » Saint-John l'approuva, se justifia, dit qu'il avait passé plusieurs nuits à travailler, une nuit à boire, et que sa fatigue avait paru de la mauvaise humeur. Dans le salon de réception, Swift allait causer avec quelque homme obscur, et forçait les lords à venir le saluer et lui parler. « M. le secrétaire d'état me dit que le duc de Buckingham désirait faire ma connaissance; je répondis que cela ne se pouvait, qu'il n'avait pas fait assez d'avances. Le duc de Shrewsbury dit alors qu'il croyait que le duc n'avait pas l'habitude de faire des avances. Je dis que je n'y pouvais rien, car j'attendais toujours des avances en proportion de la qualité des gens, et plus de la part d'un duc que de la part d'un autre homme. » Il triomphait dans son arrogance, et disait avec une joie contenue et pleine de vengeance : « On passe là une demi-heure assez agréable. » Il allait jusqu'à la brutalité, jusqu'à la tyrannie; il écrivait à la duchesse de Queensbury : « Je suis bien aise que vous sachiez votre devoir, car c'est une règle connue et établie depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premières avances m'ont constamment été faites par toutes les dames qui aspiraient à me connaître, et plus grande était leur qualité, plus grandes étaient leurs avances. » Le glorieux général Webb, avec sa béquille et sa canne, montait en boitant ses deux étages pour le féliciter et l'inviter; Swift acceptait, puis, une heure après, se désengageait, aimant mieux dîner ailleurs. Il semblait se regarder comme un être d'espèce supérieure, dispensé des égards, ayant droit aux hommages, ne tenant compte ni du sexe, ni du rang, ni de la gloire, occupé à protéger et à détruire, distribuant les faveurs, les blessures et les pardons. Addison, puis lady Giffard, une amie de vingt ans, lui ayant manqué, il refusa de les reprendre en grâce, s'ils ne lui demandaient pardon. Lord Lansdowne, ministre de la guerre, s'étant trouvé blessé d'un mot dans l'*Exami-*

ner, « je fus hautement irrité, dit Swift, qu'il se fût plaint de moi avant de m'avoir parlé. Je ne lui dirai plus une parole qu'il ne m'ait demandé pardon. » Il traita l'art comme les hommes, écrivant d'un trait, dédaignant « la dégoûtante besogne de se relire, » ne signant aucun de ses livres, laissant chaque écrit faire son chemin seul, sans le secours des autres, sans le patronage de son nom, sans la recommandation de personne. Il avait l'âme d'un dictateur, altéré de pouvoir, et ouvertement, disant « que tous ses efforts pour se distinguer venaient du désir d'être traité comme un lord (1). » — « Que j'aie tort ou raison, ce n'est pas l'affaire. La renommée d'esprit ou de grand savoir tient lieu d'un ruban bleu ou d'un carrosse à six bêtes. » Mais ce pouvoir et ce rang, il se les croyait dus; il ne demandait pas, il attendait. « Je ne solliciterai jamais pour moi-même, quoique je le fasse souvent pour les autres. » Il voulait l'empire, et agissait comme s'il l'avait eu. La haine et le malheur trouvent leur sol natal dans ces esprits despotiques. Ils vivent en rois tombés, toujours insultans et blessés, ayant toutes les misères de l'orgueil, n'ayant aucune des consolations de l'orgueil, incapables de goûter ni la société, ni la solitude, trop ambitieux pour se contenter du silence, trop hautains pour se servir du monde, nés pour la rébellion et la défaite, destinés par leur passion et leur impuissance au désespoir et au talent.

La sensibilité ici exaspérait les plaies de l'orgueil. Sous ce flegme du visage et du style bouillonnaient des passions furieuses. Il y avait en lui une tempête incessante de colères et de désirs. « Une personne de haut rang en Irlande (qui daignait s'abaisser jusqu'à regarder dans mon esprit) avait coutume de dire que cet esprit était comme un démon conjuré, qui ravagerait tout si je ne lui donnais de l'emploi. » Le ressentiment s'enfonçait en lui plus avant et plus brûlant que dans les autres hommes. Il faut écouter le profond soupir de joie haineuse avec lequel il contemple ses ennemis sous ses pieds. « Tous les whigs étaient ravis de me voir; ils se noient et voudraient s'accrocher à moi comme à une branche; leurs grands me faisaient tous gauchement des apologies. Cela est bon de voir la lamentable confession qu'ils font de leur sottise. » Et un peu après : « Qu'ils crèvent et pourrissent, les chiens d'ingrats! Avant de partir d'ici, je les ferai repentir de leur conduite... J'ai gagné vingt ennemis pour deux amis, mais au moins j'ai eu ma vengeance. » Il est assouvi et comblé; comme un loup et comme un lion, il ne se soucie plus de rien.

Cette fougue l'emportait à travers toutes les témérités et toutes les violences. Ses *Lettres du Drapier* avaient soulevé l'Irlande contre

(1) Lettre à Bolingbroke.

le gouvernement, et le gouvernement venait d'afficher une proclamation promettant récompense à qui dénoncerait le *drapier*. Swift, entré brusquement dans la grande salle de réception, écarta les groupes, arriva devant le lord-lieutenant le visage enflammé, et d'une voix tonnante : « Très bien, mylord-lieutenant; c'est un glorieux exploit que votre proclamation d'hier contre un pauvre boutiquier dont tout le crime est d'avoir voulu sauver ce pays. » Et il déborda en invectives au milieu du silence et de la stupeur. Le lord, homme d'esprit, répondit doucement. Devant ce torrent, on se détournait. Ce cœur bouleversé et dévoré ne comprenait rien au calme de ses amis; il leur demandait « si les corruptions et les scélératesses des hommes au pouvoir ne mangeaient pas leur chair et ne séchaient pas leur sang. » La résignation le révoltait. Ses actions, brusques, bizarres, partaient du milieu de son silence comme des éclairs. Il était étrange en tout, et violent dans sa plaisanterie, dans ses affaires privées, avec ses amis, avec les inconnus; souvent on le crut en démence. Addison et ses amis voyaient depuis plusieurs jours à leur café un ecclésiastique singulier qui mettait son chapeau sur la table, marchait à grands pas pendant une heure, payait et partait, n'ayant rien regardé et n'ayant pas dit un mot. Ils l'appelèrent le *curé fou*. Un soir ce curé aperçoit un gentilhomme nouveau débarqué, va droit à lui, et, sans le saluer, lui demande : « Dites-moi, monsieur, vous rappelez-vous un jour de beau temps dans ce monde? » L'autre, étonné, répond, après quelques instans, qu'il se rappelle beaucoup de pareils jours. « C'est plus que je ne puis dire : je ne me rappelle aucun temps qui n'ait été trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec; mais, avec tout cela, le seigneur Dieu s'arrange pour qu'à la fin de l'an tout soit très bien. » Sur ce sarcasme, il tourne les talons et sort; c'était Swift. — Un autre jour, chez le comte de Burlington, en quittant la table, il dit à la maîtresse de la maison : « Lady Burlington, j'apprends que vous chantez. Chantez-moi un air. » La dame irritée refuse. « Elle chantera, ou je l'y forcerai. Eh bien! madame, je suppose que vous me prenez pour un de vos curés de carrefour. Chantez quand je vous le commande. » Le comte s'étant mis à rire, la dame pleura et se retira. Quand Swift la revit, il lui dit pour première parole : « Dites-moi, madame, êtes-vous aussi fière et d'aussi mauvais caractère aujourd'hui que la dernière fois? » Les gens s'étonnaient ou s'amusaient de ces sorties; j'y vois des sanglots et des cris, les explosions de longues méditations impérieuses ou amères : ce sont les soubresauts d'une âme indomptée qui frémit, se cabre, brise les barrières, se blesse, écrase ou froisse ceux qu'elle rencontre ou qui veulent l'arrêter. Il a fini par la folie; il la sentait venir, il l'a décrite horriblement; il en a goûté par avance la nausée et la lie; il la portait sur son visage tragique, dans

ses yeux terribles et hagards. Voilà le puissant et douloureux génie que la nature livrait en proie à la société et à la vie; la société et la vie lui ont versé tous leurs poisons.

Il a subi la pauvreté et le mépris dès l'âge où l'esprit s'ouvre, à l'âge où le cœur est fier (1), à peine soutenu par les maigres aumônes de sa famille, sombre et sans espérance, sentant sa force et les dangers de sa force. A vingt et un ans, secrétaire chez sir William Temple, il eut par an 20 livres sterling de gages, mangea à la table des premiers domestiques, écrivit des odes pindariques en l'honneur de son maître, emboursa dix ans durant les humiliations de la servitude et la familiarité de la valetaille, obligé d'aduler un courtisan goutteux et flatté, de subir mylady sa femme et mylady sa sœur, agité d'angoisses « dès qu'il voyait un peu de froideur » dans les yeux de sir William, leurré d'espérances vaines, contraint après un essai d'indépendance de reprendre la livrée qui l'étouffait. « Pauvres hères, cadets du ciel, indignes de son soin, nous sommes trop heureux de rattraper les restes et le rebut de sa table! » — « C'est pourquoi, quand vous trouvez que les années viennent sans espérance d'une place, je vous conseille d'aller sur la grande route, seul poste d'honneur qui vous soit laissé; vous y rencontrerez beaucoup de vos vieux camarades, et vous y ferez une vie courte et bonne. » Suivent des avis sur la conduite qu'ils devront tenir lorsqu'on les mènera à la potence. Voilà ses instructions aux domestiques; il racontait ainsi ce qu'il avait souffert. A trente et un ans, espérant une place du roi Guillaume III, il édita les œuvres de son patron, les dédia au souverain, lui remit un placet, n'eut rien, et retomba au poste de secrétaire chez lord Berkeley, cette fois chapelain de la famille, avec tous les dégoûts dont ce rôle de valet ecclésiastique rassasiait alors un homme de cœur. « J'honore la soutane, dit la servante Harris (2), je veux être femme d'un curé. Que vos excellences me donnent une lettre avec un ordre pour le chapelain! » Les excellences, lui ayant promis le doyenné de Derry, le donnèrent à un autre. Rejeté vers la politique, il écrivit un pamphlet whig, *les Dissensions d'Athènes et de Rome*, reçut de lord Halifax et des chefs du parti vingt belles promesses, et fut planté là. Trente ans d'insultes sans vengeance et d'humiliations sans relâche, le tumulte intérieur de tant d'espérances nourries, puis écrasées, des rêves violens et magnifiques subitement flétris par la contrainte d'un métier machinal, l'habitude de souffrir et de haïr, la nécessité de cacher sa haine et sa souffrance, la conscience d'une supériorité blessante, l'isolement du génie et de l'orgueil, l'aigreur de la colère amassée et du dédain

(1) Il avait esquissé dès cette époque *le Conte du Tonneau*.
(2) *Mistress Harris's petition*.

engorgé, voilà les aiguillons qui l'ont lancé comme un taureau. Plus de mille pamphlets en quatre ans vinrent l'irriter encore, avec les noms de *renégat*, de *traître* et d'*athée*. Il les écrasa tous, mit le pied sur leur parti, s'abreuva du poignant plaisir de la victoire. Si jamais âme fut rassasiée de la joie de déchirer, d'outrager et de détruire, ce fut celle-là. Le débordement du mépris, l'ironie implacable, la logique accablante, le cruel sourire du combattant qui marque d'avance l'endroit mortel où il va frapper son ennemi, marche sur lui et le supplicie à loisir, avec acharnement et complaisance, ce sont les sentimens qui l'ont pénétré et qui ont éclaté hors de lui, avec tant d'âpreté qu'il se barra lui-même sa carrière (1), et que de tant de hautes places vers lesquelles il étendait la main, il ne lui resta qu'un poste de doyen dans la misérable Irlande. L'avénement de George Ier l'y exila; l'avénement de George II, sur lequel il comptait, l'y confina. Il s'y débattit d'abord contre la haine populaire, puis contre le ministère vainqueur, puis contre l'humanité tout entière, par des pamphlets sanglans, par des satires désespérées; il y savoura encore une fois le plaisir de combattre et de blesser (2); il y souffrit jusqu'au bout, assombri par le progrès de l'âge, par le spectacle de l'oppression et de la misère, par le sentiment de son impuissance, furieux « de vivre parmi des esclaves, » enchaîné et vaincu. « Chaque année, dit-il, ou plutôt chaque mois je me sens plus entraîné à la haine et à la vengeance, et ma rage est si ignoble qu'elle descend jusqu'à s'en prendre à la folie et à la lâcheté du peuple esclave parmi lequel je vis. » Ce cri est l'abrégé de sa vie publique; ces sentimens sont les matériaux que la vie publique a fournis à son talent.

Il les retrouvait dans la vie privée, plus violens et plus intimes. Il avait élevé et aimé purement une jeune fille charmante, instruite, honnête, Esther Johnson, qui dès l'enfance l'avait chéri et vénéré uniquement. Elle habitait avec lui, il avait fait d'elle sa confidente. De Londres, pendant ses combats politiques, il lui envoyait le journal complet de ses moindres actions; il écrivait pour elle deux fois par jour, avec une familiarité, un abandon extrêmes, avec tous les badinages, toutes les vivacités, tous les noms mignons et caressans de l'épanchement le plus tendre. Cependant une autre jeune fille belle et riche, miss Vanhomrigh, s'attachait à lui, lui déclarait son amour, recevait plusieurs marques du sien, le suivait en Irlande, tantôt jalouse, tantôt soumise, mais si passionnée, si malheureuse, que ses lettres auraient brisé le cœur le plus dur. « Si vous conti-

(1) Par *le Conte du Tonneau* auprès du clergé, et par *la Prophétie de Windsor* auprès de la reine.

(2) *Lettres du Drapier, Gulliver, Rhapsodie sur la poésie, Proposition modeste,* divers pamphlets sur l'Irlande.

nuez à me traiter comme vous le faites, je n'aurai pas à vous gêner longtemps... Je crois que j'aurais supporté plus volontiers la torture que ces mortelles, mortelles paroles que vous m'avez dites... Oh! s'il vous restait seulement assez d'intérêt pour moi pour que cette plainte pût toucher votre pitié! » Elle languit et mourut. Esther Johnson, qui si longtemps avait eu tout le cœur de Swift, souffrait encore davantage. Tout était changé dans la maison de Swift. « A mon arrivée, dit-il, je crus que je mourrais de chagrin, et tout le temps qu'on mit à m'installer, je fus horriblement triste. » Des larmes, la défiance, le ressentiment, un silence glacé, voilà ce qu'il trouvait à la place de la familiarité et des tendresses. Il l'épousa par devoir, mais en secret, et à la condition qu'elle ne serait sa femme que de nom. Pendant douze ans, elle dépérit; Swift s'en allait le plus souvent qu'il pouvait en Angleterre. Sa maison lui était un enfer; on soupçonne qu'une infirmité physique s'était mêlée à ses amours et à son mariage. Un jour, Delany, son biographe, l'ayant trouvé qui causait avec l'archevêque King, vit l'archevêque en larmes, et Swift qui s'enfuyait le visage bouleversé. « Vous venez de voir, dit le prélat, *le plus malheureux homme de la terre;* mais sur la cause de son malheur, vous ne devez jamais faire une question. » Esther Johnson mourut; quelles furent les angoisses de Swift, de quels spectres il fut poursuivi, dans quelles horreurs le souvenir de deux femmes minées lentement et tuées par sa faute le plongea et l'enchaîna, rien que sa fin peut le dire. « Il est temps pour moi d'en finir avec le monde;... mais je mourrai ici dans la rage comme un rat empoisonné dans son trou... » L'excès du travail et des émotions l'avait rendu malade dès sa jeunesse : il avait des vertiges; il n'entendait plus. Il sentait depuis longtemps que sa raison l'abandonnerait. Un jour on l'avait vu s'arrêter devant un orme découronné, le contempler longtemps, et dire : « Je serai comme cet arbre, je mourrai d'abord par la tête. » Sa mémoire le quittait, il recevait les attentions des autres avec dégoût, parfois avec fureur. Il vivait seul, morne, ne pouvant plus lire. On dit qu'il passa une année sans prononcer une parole, ayant horreur de la figure humaine, marchant dix heures par jour, maniaque, puis idiot. Une tumeur lui vint sur l'œil, telle qu'il resta un mois sans dormir, et qu'il fallut cinq personnes pour l'empêcher de s'arracher l'œil avec les ongles. Un de ses derniers mots fut : « Je suis fou. » Son testament ouvert, on trouva qu'il léguait toute sa fortune pour bâtir un hôpital d'aliénés.

Il a fallu ces passions et ces misères pour inspirer les *Voyages de Gulliver* et *le Conte du Tonneau.*

Il a fallu encore une forme d'esprit étrange et puissante, aussi anglaise que son orgueil et ses passions.

Il a le style d'un chirurgien et d'un juge, froid, grave, solide, sans ornement, ni vivacité, ni passion, tout viril et pratique. Il ne veut ni plaire, ni divertir, ni entraîner, ni toucher; il ne lui arrive jamais d'hésiter, de redoubler, de s'enflammer ou de faire effort. Il prononce sa pensée d'un ton uni, en termes exacts, précis, souvent crus, par des comparaisons familières, abaissant tout à la portée de la main, même les choses les plus hautes, surtout les choses les plus hautes, avec un flegme brutal, toujours hautain. Il sait la vie comme un banquier sait ses comptes, et une fois son addition faite, il dédaigne ou assomme les bavards qui en disputent autour de lui.

Avec le total il sait les parties. Non-seulement il saisit familièrement et vigoureusement chaque objet, mais encore il le décompose et possède l'inventaire de ses détails. Il a l'imagination aussi minutieuse qu'énergique. Il peut vous donner sur chaque événement et sur chaque objet un procès-verbal de circonstances sèches, si bien lié et si vraisemblable qu'il vous fera illusion. Les voyages de son Gulliver sembleront un journal de bord. Les prédictions de son Bickerstaff seront prises à la lettre par l'inquisition de Portugal. Le récit de son *M. du Baudrier* paraîtra une traduction authentique. Il donnera au roman extravagant l'air d'une histoire certifiée. Par cette science détaillée et solide, il importe dans la littérature l'esprit positif des hommes de pratique et d'affaires. Il n'y en a pas de plus fort, ni de plus borné, ni de plus malheureux; car il n'y en a pas de plus destructeur. Nulle grandeur fausse ou vraie ne se soutient devant lui; les choses sondées et maniées perdent à l'instant leur prestige et leur valeur. En les décomposant, il montre leur laideur réelle et leur ôte leur beauté fictive. En les mettant au niveau des objets vulgaires, il leur supprime leur beauté réelle et leur imprime une laideur fictive. Il présente tous leurs traits grossiers, et ne présente que leurs traits grossiers. Regardez comme lui les détails physiques de la science, de la religion, de l'état, et réduisez comme lui la science, la religion et l'état à la bassesse des événemens journaliers; comme lui, vous verrez — ici, un Bedlam de rêveurs ratatinés, de cerveaux étroits et chimériques, occupés à se contredire, à ramasser dans des bouquins moisis des phrases vides, à inventer des conjectures qu'ils crient comme des vérités: — là, une bande d'enthousiastes marmottant des phrases qu'ils n'entendent pas, adorant des figures de style en guise de mystères, attachant la sainteté ou l'impiété à des manches d'habit ou à des postures, dépensant en persécutions et en génuflexions le surplus de folie moutonnière et féroce dont le hasard malfaisant a gorgé leurs cerveaux; — là-bas, des troupeaux d'idiots qui livrent leur sang et leurs biens aux caprices et aux calculs d'un monsieur en carrosse, par respect pour le carrosse qu'ils lui ont fourni. Quelle partie de la

nature ou de la vie humaine peut subsister grande et belle devant un esprit qui, pénétrant les détails, aperçoit l'homme à table, au lit, à la garde-robe, dans toutes ses actions plates ou basses, et qui ravale toute chose au rang des événemens vulgaires, des circonstances de friperie et de pot-au-feu? Ce n'est pas assez pour l'esprit positif de voir les ressorts, les poulies, les quinquets et tout ce qu'il y a de laid dans l'opéra auquel il assiste; par surcroît, il l'enlaidit, l'appelant parade. Ce n'est pas assez de n'y rien ignorer, il veut encore n'y rien admirer. Il traite les choses en outils domestiques; après en avoir compté les matériaux, il leur impose un nom ignoble; pour lui, la nature n'est qu'une marmite où cuisent des ingrédiens dont il sait la proportion et le nombre. Dans cette force et dans cette faiblesse, vous voyez d'avance la misanthropie de Swift et son talent.

C'est qu'il n'y a que deux façons de s'accommoder au monde : la médiocrité d'esprit et la supériorité d'intelligence; l'une à l'usage du public et des sots, l'autre à l'usage des artistes et des philosophes; l'une qui consiste à ne rien voir, l'autre qui consiste à voir tout. Vous respecterez les choses respectées, si vous n'en regardez que la surface, si vous les prenez telles qu'elles se donnent, si vous vous laissez duper par la belle apparence qu'elles ne manquent jamais de revêtir; vous saluerez dans vos maîtres l'habit doré dont ils s'affublent, et vous ne songerez jamais à sonder les souillures qui sont cachées par la broderie. Vous serez attendri par les grands mots qu'ils répètent d'un ton sublime, et vous n'apercevrez jamais dans leur poche le manuel héréditaire où ils les ont pris. Vous leur porterez pieusement votre argent et vos services; la coutume vous paraîtra justice, et vous accepterez cette doctrine d'oie, qu'une oie a pour devoir d'être un rôti. Mais d'autre part vous tolérerez et même vous aimerez le monde, si, pénétrant dans sa nature, vous vous occupez à expliquer ou à imiter son mécanisme. Vous vous intéresserez aux passions par la sympathie de l'artiste ou par la compréhension du philosophe; vous les trouverez naturelles en ressentant leur force, ou vous les trouverez nécessaires en calculant leur liaison; vous cesserez de vous indigner contre des puissances qui produisent de beaux spectacles, ou vous cesserez de vous emporter contre des contre-coups que la géométrie des causes avait prédits; vous admirerez le monde comme un drame grandiose ou comme un développement invincible, et vous serez préservé par l'imagination ou par la logique du dénigrement ou du dégoût. Vous démêlerez dans la religion les hautes vérités que les dogmes offusquent et les généreux instincts que la superstition recouvre; vous apercevrez dans l'état les bienfaits infinis que nulle tyrannie n'abolit et les inclinations sociables que nulle méchanceté ne déracine;

vous distinguerez dans la science les doctrines solides que la discussion n'ébranle plus, les larges idées que le choc des systèmes purifie et déploie, les promesses magnifiques que les progrès présens ouvrent à l'ambition de l'avenir. On peut de la sorte échapper à la haine par la nullité de la perspective et par la grandeur de la perspective, par l'impuissance de découvrir les contrastes et par la puissance de découvrir l'accord des contrastes. Élevé au-dessus de l'une, abaissé au-dessous de l'autre, voyant le mal et le désordre, ignorant le bien et l'harmonie, exclu de l'amour et du calme, livré à l'indignation et à l'amertume, Swift ne rencontre ni une cause qu'il puisse chérir, ni une doctrine qu'il puisse établir (1); il emploie toute la force de l'esprit le mieux armé et du caractère le mieux trempé à décrier et à détruire : toutes ses œuvres sont des pamphlets.

II. — LE PAMPHLÉTAIRE.

C'est à ce moment et entre ses mains que le journal atteignit en Angleterre son caractère propre et sa plus grande force. La littérature entrait dans la politique. Pour comprendre ce que devint l'une, il faut comprendre ce qu'était l'autre : l'art dépendit des affaires, et l'esprit des partis fit l'esprit des écrivains.

En France, une théorie paraît, éloquente, bien liée et généreuse; les jeunes gens s'en éprennent, portent un chapeau et chantent des chansons en son honneur; le soir, en digérant, les bourgeois la lisent et s'y complaisent; plusieurs, ayant la tête chaude, l'acceptent, et se prouvent à eux-mêmes leur force d'esprit en se moquant des rétrogrades. D'autre part, les gens établis, prudens et craintifs, se défient; comme ils se trouvent bien, ils trouvent que tout est bien, et demandent que les choses restent comme elles sont. Voilà nos deux partis, fort anciens, comme chacun sait, fort peu graves, comme chacun voit. Nous avons besoin de causer, de nous enthousiasmer, de raisonner sur des opinions spéculatives, tout cela fort légèrement, environ une heure par jour, ne livrant à ce goût que la superficie de nous-mêmes, si bien nivelés, qu'au fond nous pensons tous de même, et qu'à voir justement les choses on ne trouvera dans notre pays que deux partis, celui des hommes de vingt ans et celui des hommes de quarante ans. Au contraire les partis anglais furent toujours des corps compactes et vivans, liés par des intérêts d'argent, de rang et de conscience, ne prenant les théories que pour drapeau ou pour appoint, sortes d'états secondaires qui, comme

(1) « L'absence de foi est un inconvénient qu'il faut cacher quand on ne peut le vaincre. — Je me regarde, en qualité de prêtre, comme chargé par la Providence de défendre un poste qu'elle m'a confié, et pour faire déserter autant d'ennemis qu'il est possible. » (*Pensées sur la Religion.*)

jadis ceux de Rome, essaient légalement d'accaparer l'état. Pareillement, la constitution anglaise ne fut jamais qu'une transaction entre des puissances distinctes, contraintes de se tolérer les unes les autres, disposées à empiéter les unes sur les autres, occupées à traiter les unes avec les autres. La politique est pour eux un intérêt domestique, pour nous une occupation de l'esprit : ils en font une affaire, nous en faisons une discussion.

C'est pourquoi leurs pamphlets, et notamment ceux de Swift, ne nous paraissent qu'à demi littéraires. Pour qu'un raisonnement soit littéraire, il faut qu'il ne s'adresse point à tel intérêt ou à telle faction, mais à l'esprit pur, qu'il soit fondé sur des vérités universelles, qu'il s'appuie sur la justice absolue, qu'il puisse toucher toutes les raisons humaines; autrement, étant local, il n'est qu'utile : il n'y a de beau que ce qui est général. Il faut encore qu'il se développe régulièrement par analyse, avec des divisions exactes, que la distribution y donne une image de la pure raison, que l'ordre des idées y soit inviolable, que tout esprit puisse y puiser aisément une conviction entière, que la méthode, comme les principes, soit raisonnable en tous les lieux et dans tous les temps. Il faut enfin que la passion de bien prouver se joigne à l'art de bien prouver, que l'orateur annonce sa preuve, qu'il la rappelle, qu'il la présente sous toutes ses faces, qu'il veuille pénétrer dans les esprits, qu'il les poursuive, mais en même temps qu'il traite ses auditeurs en hommes dignes de comprendre et de croire les vérités générales, et que son discours ait la vivacité, la noblesse, la politesse et l'ardeur qui conviennent à de tels sujets et à de tels esprits. C'est par là que la prose antique et la prose française sont éloquentes, et que des dissertations de politique ou des controverses de religion sont restées des modèles d'art.

Ce bon goût et cette philosophie manquent à l'esprit positif; il veut atteindre non la beauté éternelle, mais le succès actuel. Swift ne s'adresse pas à l'homme en général, mais à certains hommes. Il ne parle pas à des raisonneurs, mais à un parti; il ne s'agit pas d'enseigner une vérité, mais de faire une impression; il n'a pas pour but d'éclairer cette partie isolée de l'homme qu'on appelle l'esprit, mais de remuer cette masse de sentimens et de préjugés qui est tout l'homme. Pendant qu'il écrit, son public est sous ses yeux : gros *squires* bouffis par le porto et le bœuf, accoutumés à la fin du repas à hurler loyalement pour l'église et le roi; gentilshommes fermiers aigris contre le luxe de Londres et l'importance nouvelle des commerçans; ecclésiastiques nourris de sermons pédans et de haine ancienne contre les dissidens et les papistes. Ces gens-là n'auront pas assez d'esprit pour suivre une belle déduction ou pour entendre un principe abstrait. Il faut calculer les faits qu'ils savent, les idées

qu'ils ont reçues, les intérêts qui les pressent, ne rappeler que ces faits, ne partir que de ces idées, n'inquiéter que ces intérêts. Ainsi parle Swift, sans développement, sans coups de logique, sans effets de style, mais avec une force et un succès extraordinaires, par des sentences dont les contemporains sentaient intérieurement la justesse, et qu'ils acceptaient à l'instant même, parce qu'elles ne faisaient que leur dire nettement et tout haut ce qu'ils balbutiaient obscurément et tout bas. Telle fut la puissance de l'*Examiner*, qui transforma en un an l'opinion de trois royaumes, et surtout du *Drapier*, qui fit reculer un gouvernement.

La petite monnaie manquait en Irlande, et les ministres anglais avaient donné à William Wood une patente pour frapper 108,000 livres sterling de cuivre. Une commission dont Newton était membre vérifia les pièces fabriquées, les trouva bonnes, et plusieurs juges compétens pensent aujourd'hui que la mesure était loyale autant qu'utile au pays. Swift ameuta contre elle le peuple en lui parlant son langage, et triompha du bon sens et de l'état (1). « Frères, amis, compatriotes et camarades, ce que je vais vous dire à présent est, après votre devoir envers Dieu et le soin de votre salut, du plus grand intérêt pour vous-mêmes et vos enfans; votre pain, votre habillement, toutes les nécessités de la vie en dépendent. C'est pourquoi je vous exhorte très instamment comme hommes, comme chrétiens, comme pères, comme amis de votre pays, à lire cette feuille avec la dernière attention, ou à vous la faire lire par d'autres. Pour que vous puissiez le faire avec moins de dépense, j'ai ordonné à l'imprimeur de la vendre au plus bas prix. » Vous voyez naître du premier coup d'œil l'inquiétude populaire; c'est ce style qui touche les ouvriers et les paysans; il faut cette simplicité, ces détails, pour entrer dans leur croyance. L'auteur a l'air d'un drapier, et ils n'ont confiance qu'aux gens de leur état. Swift continue, et diffame Wood, certifiant que ses pièces de cuivre ne valent pas le huitième de leur titre. De preuves, nulle trace : il n'y a pas besoin de preuves pour convaincre le peuple; il suffit de répéter plusieurs fois la même injure, d'abonder en exemples sensibles, de frapper ses yeux et ses oreilles. Une fois l'imagination prise, il ira criant, se persuadant par ses propres cris, intraitable. « Votre paragraphe, dit Swift à ses adversaires, rapporte encore ceci, que sir Isaac Newton a rendu compte d'un essai fait à la Tour sur le métal de Wood, par quoi il paraissait que Wood a rempli à tous égards son traité. Son traité? Avec qui? Est-ce avec le parlement ou avec le peuple d'Irlande? Est-ce que ce ne sont pas

(1) Je ne crois pas, quoi qu'on ait dit, qu'il fût alors de mauvaise foi. On pouvait croire à une escroquerie ministérielle, et Swift plus qu'un autre. Au fond, Swift me paraît honnête homme.

eux qui seront les acheteurs? Mais ils le détestent, l'abhorrent, comme corrompu, frauduleux; ils la rejettent, sa boue et sa drogue. » Et un peu après : « M. Wood, dit-il, propose de ne fabriquer que 40,000 livres de sa monnaie, à moins *que les exigences du commerce n'en demandent davantage,* quoique sa patente lui donne pouvoir pour en fabriquer une bien plus grande quantité; — à quoi, si je devais répondre, je le ferais comme ceci. Que M. Wood et sa bande de fondeurs et de chaudronniers battent monnaie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans le royaume une vieille bouilloire de reste, qu'ils en battent avec du vieux cuir, de la terre à pipe ou de la boue de la rue, et appellent leur drogue du nom qu'il leur plaira, guinée ou liard, nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir comment lui et sa troupe de complices jugent à propos de s'employer; mais j'espère et j'ai confiance que tous, jusqu'au dernier homme, nous sommes bien déterminés à ne point avoir affaire avec lui ni avec sa marchandise. » Swift s'emporte, ne répond pas. En effet c'est la meilleure manière de répondre : pour remuer de tels auditeurs, il faut mettre en mouvement leur sang et leurs nerfs; dès lors les boutiquiers et les fermiers retrousseront leurs manches, apprêteront leurs poings, et les bonnes raisons de leur ennemi ne feront qu'augmenter l'envie qu'ils ont de l'assommer.

Voyez maintenant comment un amas d'exemples sensibles rend probable une assertion gratuite. « Votre journal dit qu'on a vérifié la monnaie. Comme cela est impudent et insupportable! Wood a soin de fabriquer une douzaine ou deux de sous en bon métal, les envoie à la Tour, et on les approuve, et ces sous doivent répondre de tous ceux qu'il a déjà fabriqués ou fabriquera à l'avenir! Sans doute il est vrai qu'un *gentleman* envoie souvent à ma boutique prendre un échantillon d'étoffe : je le coupe loyalement dans la pièce, et si l'échantillon lui va, il vient ou envoie et compare le morceau avec la pièce entière, et probablement nous faisons marché; mais si je voulais acheter cent moutons, et que l'éleveur, après m'avoir amené un seul mouton, gras et de bonne toison, en manière d'échantillon, me voulût faire payer le même prix pour les cent autres, sans me permettre de les voir avant de payer, ou sans me donner bonne garantie qu'il me rendra mon argent pour ceux qui seront maigres, ou tondus, ou galeux, je ne voudrais pas être une de ses pratiques. On m'a conté l'histoire d'un homme qui voulait vendre sa maison, et pour cela portait un morceau de brique dans sa poche, et la montrait comme échantillon pour encourager les acheteurs; ceci est justement le cas pour les vérifications de M. Wood. » Un gros rire éclatait; les bouchers, les maçons, étaient gagnés. Pour achever, Swift leur enseignait un expédient pratique, proportionné à leur in-

telligence et à leur état. « Le simple soldat, quand il ira au marché ou à la taverne, offrira cette monnaie; si on la refuse, il sacrera, fera le diable à quatre, menacera de battre le boucher ou la cabaretière, ou prendra les marchandises par force, et leur jettera la pièce fausse. Dans ce cas et dans les autres semblables, le boutiquier, ou le débitant de viandes, ou tout autre marchand, n'a pas autre chose à faire que de demander dix fois le prix de sa marchandise, si on veut le payer en monnaie de Wood, — par exemple vingt pence de cette monnaie pour un quart d'ale, — et ainsi dans toutes les autres choses, et ne jamais lâcher sa marchandise qu'il ne tienne l'argent. » La clameur publique vainquit le gouvernement anglais; il retira sa monnaie et paya à Wood une grosse indemnité. Tel est le mérite des raisonnemens de Swift; ce sont de bons outils, tranchans et maniables, ni élégans ni brillans, mais qui prouvent leur valeur par leur effet.

Toute la beauté de ces pamphlets est dans l'accent. Ils n'ont ni la fougue généreuse de Pascal, ni la gaieté étourdissante de Beaumarchais, ni la finesse ciselée de Courier, mais un air de supériorité accablante et une âcreté de rancune terrible. La passion et l'orgueil énorme, comme tout à l'heure l'esprit positif, ont asséné tous les coups. Il faut lire son *Esprit public des Whigs* contre Steele. Page à page, Steele est déchiré avec un calme et un dédain que personne n'a égalés. Swift avance régulièrement, ne laissant aucune partie saine, enfonçant blessure sur blessure, sûr de tous ses coups, en sachant d'avance la portée et la profondeur. Le pauvre Steele, étourdi vaniteux, est entre ses mains comme Gulliver chez les géans; c'est pitié de voir un combat si inégal, et ce combat est sans pitié: Swift l'écrase avec soin et avec aisance, comme une vermine. Le malheureux, ancien officier et demi-lettré, se servait maladroitement des mots constitutionnels. « Contre cet écueil, il vient perpétuellement faire naufrage à nos yeux, toutes les fois qu'il se hasarde hors des bornes étroites de sa littérature. Il a gardé un souvenir confus des termes depuis qu'il a quitté l'université, mais il a perdu la moitié de leur sens, et les met ensemble sans autre motif que leur cadence, comme ce domestique qui clouait des cartes dans le cabinet d'un *gentleman*, quelques-unes en travers, d'autres la tête en bas, pour mieux les ajuster aux panneaux. »

Quand il juge, il est pire que quand il prouve, témoin son *court portrait de lord Wharton*. Avec les formules de politesse officielle, il le transperce; il n'y a qu'un Anglais capable d'un tel flegme et d'une telle hauteur.

« J'ai eu l'occasion, dit-il, de converser beaucoup avec sa seigneurie, et suis parfaitement convaincu qu'il est indifférent aux applaudissemens autant

qu'insensible aux reproches. Il est dépourvu du sens de la gloire et de la honte, comme quelques hommes sont dépourvus du sens de l'odorat. C'est pourquoi une bonne réputation est pour lui aussi peu de chose qu'un parfum précieux serait pour eux. Quand un homme, dans l'intérêt du public, se met à décrire le naturel d'un serpent, d'un loup, d'un crocodile ou d'un renard, on doit entendre qu'il le fait sans aucune espèce d'amour ou de haine personnelle envers ces animaux eux-mêmes. Pareillement son excellence est un de ceux que je n'aime ni ne hais personnellement. Je le vois à la cour, chez lui et quelquefois chez moi, car j'ai l'honneur de recevoir ses visites; et quand cet écrit sera public, il est probable qu'il me dira, comme il l'a déjà fait dans une circonstance semblable, « qu'il vient d'être diablement éreinté, » puis, avec la transition la plus aisée du monde, me parlera du temps ou des nouvelles. J'entreprends donc ce travail de meilleur cœur, étant sûr de ne point le mettre en colère et de ne blesser en aucune façon sa réputation : comble de bonheur et de sécurité qui appartient à son excellence, et que nul philosophe avant lui n'a pu atteindre. — Thomas, comte de Wharton, lord-lieutenant d'Irlande, par la force étonnante de sa constitution, a depuis quelques années dépassé l'âge critique, sans que la vieillesse ait laissé de traces visibles sur son corps ou sur son esprit, quoiqu'il se soit prostitué toute la vie aux vices qui ordinairement usent l'un et l'autre. Qu'il se promène, ou siffle, ou jure, ou dise des ordures, ou crie des injures, il s'acquitte de tous ces emplois mieux qu'un étudiant de troisième année. Avec la même grâce et le même style, il tempêtera contre son cocher en pleine rue, dans le royaume dont il est gouverneur, et tout cela sans conséquence, parce que la chose est dans son naturel et que tout le monde s'y attend. Lorsqu'il réussit, c'est moins par l'art que par le nombre de ses mensonges, ces mensonges étant quelquefois découverts en une heure, souvent en un jour, toujours en une semaine. Il jure solennellement qu'il vous aime et veut vous servir, et, votre dos tourné, dit aux assistans que vous êtes un chien et un drôle. Il va constamment aux prières, selon l'étiquette de sa place, et profère des ordures et des blasphèmes à la porte de la chapelle. En politique, il est presbytérien; en religion, athée; mais il trouve bon en ce moment d'avoir pour concubine une papiste. Dans son commerce avec les hommes, sa règle générale est de tâcher de leur en imposer, n'ayant d'autre recette pour cet effet qu'un composé de sermens et de mensonges. On n'a jamais su qu'il ait refusé ou tenu une promesse. Et je me souviens que lui-même en faisait l'aveu à une dame, exceptant toutefois la promesse qu'il lui faisait en ce moment, qui était de lui procurer une pension. Cependant il manqua à cette même promesse, et, je l'avoue, nous trompa tous les deux; mais ici, je prie qu'on distingue entre une promesse et un marché, car certainement il tiendra le marché avec celui qui lui aura fait la plus belle offre. En voilà assez pour le portrait de son excellence. »

Suit une liste détaillée des belles actions à l'appui. « A la vérité, je n'ai pu les ranger convenablement, comme je l'aurais voulu. C'est que j'ai cru utile pour diverses raisons que le monde fût informé aussitôt que possible des mérites de son excellence. Telles qu'elles sont, elles pourront servir de matériaux à toute personne qui aura

l'envie d'écrire des mémoires sur la vie de son excellence. » Dans tout ce morceau, la voix de Swift est restée calme; pas un muscle de son visage n'a remué, ni demi-sourire, ni éclair de l'œil, ni geste; il parle en statue, mais sa colère croît par la contrainte et brûle d'autant plus qu'elle n'a pas d'éclat.

C'est pourquoi son style ordinaire est l'ironie grave. Elle est l'arme de l'orgueil, de la méditation et de la force. L'homme qui l'emploie au plus fort de la tempête intérieure se contient; il est trop fier pour offrir sa passion en spectacle; il ne prend point le public pour confident; il entend être seul dans son âme; il aurait honte de se livrer; il veut et sait garder l'absolue possession de soi. Ainsi concentré, il comprend mieux et il souffre davantage; l'emportement ne vient point soulager sa colère ou dissiper son attention; il sent toutes les pointes et pénètre jusqu'au fond de l'opinion qu'il déteste; il multiplie sa douleur et sa connaissance, et ne s'épargne ni blessure, ni réflexion. C'est dans cette attitude qu'il faut voir Swift, impassible en apparence, mais les muscles contractés, le cœur brûlant de haine, écrire avec un sourire terrible des pamphlets comme celui-ci (1) :

« Il n'est peut-être ni très sûr, ni très prudent de raisonner contre l'abolition du christianisme dans un moment où tous les partis sont déterminés et unanimes sur ce point. Cependant, soit affectation de singularité, soit perversité de la nature humaine, je suis si malheureux, que je ne puis être entièrement de cette opinion. Bien plus, quand je serais sûr que l'attorney-général va donner ordre qu'on me poursuive à l'instant même, je confesse encore que dans l'état présent de nos affaires soit intérieures, soit extérieures, je ne vois pas la nécessité absolue d'extirper chez nous la religion chrétienne. Ceci pourra peut-être sembler un paradoxe trop fort, même à notre âge savant et paradoxal; c'est pourquoi je l'exposerai avec toute la réserve possible et avec une extrême déférence pour cette grande et docte majorité qui est d'un autre sentiment. — Du reste, j'espère qu'aucun lecteur ne me suppose assez faible pour vouloir défendre le christianisme réel, qui, dans les temps primitifs, avait, dit-on, quelque influence sur la croyance et les actions des hommes: ce serait là en effet un projet insensé; on détruirait ainsi d'un seul coup la moitié de la science et tout l'esprit du royaume. Le lecteur de bonne foi comprendra aisément que mon discours n'a d'autre objet que de défendre le christianisme nominal, l'autre ayant été depuis quelque temps mis de côté par le consentement général comme tout à fait incompatible avec nos projets actuels de richesse et de pouvoir. »

Swift examine donc les avantages que pourrait avoir cette abolition du titre et du nom de chrétien, ceux-ci par exemple :

(1) *Argument contre l'abolition du Christianisme.* Il s'agit de décrier les whigs, amis des libres penseurs.

« On objecte que de compte fait il y a dans ce royaume plus de dix mille prêtres, dont les revenus, joints à ceux de milords les évêques, suffiraient pour entretenir au moins deux cents jeunes gentilshommes, gens d'esprit et de plaisir, libres penseurs, ennemis de la prêtraille, des principes étroits, de la pédanterie et des préjugés, et qui pourraient faire l'ornement de la ville et de la cour. On représente encore comme un grand avantage pour le public que si nous écartons tout d'un coup l'institution de l'Évangile, toute religion sera naturellement bannie pour toujours, et par suite avec elle tous les fâcheux préjugés de l'éducation qui, sous les noms de vertu, conscience, honneur, justice et autres semblables, ne servent qu'à troubler la paix de l'esprit humain. »

Puis il conclut en doublant l'insulte :

« Ayant maintenant considéré les plus fortes objections contre le christianisme et les principaux avantages qu'on espère obtenir en l'abolissant, je vais, avec non moins de déférence et de soumission pour de plus sages jugemens, mentionner quelques inconvéniens qui pourraient naître de la destruction de l'Évangile, et que les inventeurs n'ont peut-être pas suffisamment examinés. D'abord je sens très vivement combien les personnes d'esprit et de plaisir doivent être choquées et murmurer à la vue de tant de prêtres crottés qui se rencontrent sur leur chemin et offensent leurs yeux; mais en même temps ces sages réformateurs ne considèrent pas quel avantage et quelle félicité c'est pour de grands esprits d'avoir toujours sous la main des objets de mépris et de dégoût pour exercer et accroître leurs talens, et pour empêcher leur mauvaise humeur de retomber sur eux-mêmes ou sur leurs pareils, — particulièrement quand tout cela peut être fait sans le moindre danger imaginable pour leur personne. Et pour pousser un autre argument de nature semblable : si le christianisme était aboli, comment les libres penseurs, les puissans raisonneurs, les hommes de profonde science, sauraient-ils trouver un autre sujet si bien disposé à tous égards pour qu'ils puissent déployer leur talent? De quelles merveilleuses productions d'esprit serions-nous privés, si nous perdions celles des hommes dont le génie, par une pratique continuelle, s'est entièrement tourné en railleries et en invectives contre la religion, et qui seraient incapables de briller ou de se distinguer sur tout autre sujet! Nous nous plaignons journellement du grand déclin de l'esprit parmi nous, et nous voudrions supprimer la plus grande, peut-être la seule source qui lui reste! — Mais voici la plus forte des raisons; celle-là est tout à fait invincible. Il est à craindre que, six mois après l'acte du parlement pour l'extirpation de l'Évangile, les fonds de la banque et des Indes-Orientales ne tombent au moins de 1 pour 100. Et puisque c'est cinquante fois plus que la sagesse de notre âge a jamais jugé à propos d'aventurer pour le salut du christianisme, il n'y a nulle raison de s'exposer à une si grande perte pour le seul plaisir de le détruire. »

Swift n'est qu'un combattant, je le veux; mais quand on revoit d'un coup d'œil ce bon sens et cet orgueil, cet empire sur les passions des autres et cet empire de soi, cette force de haine et cet em-

ploi de la haine, on juge qu'il n'y eut guère de combattans semblables. Il est pamphlétaire comme Annibal fut *condottiere*.

III. — LE POÈTE.

Le soir de la bataille, ordinairement on se délasse : on badine, on raille, on cause, en prose, en vers; mais ce soir continue la journée, et l'esprit qui a laissé sa trace dans les affaires laisse sa trace dans les amusemens.

Quoi de plus gai que les soirées de Voltaire? Il se moque; mais est-ce que dans sa moquerie vous apercevez quelque intention meurtrière? Il s'emporte; mais est-ce que dans ses colères vous apercevez un naturel haineux et méchant? Tout est aimable en lui. En un instant, par besoin d'action, il frappe, caresse, change cent fois de ton, de visage, avec de brusques mouvemens, d'impétueuses saillies, quelquefois enfant, toujours homme du monde, de goût et de conversation. Il veut me faire fête; il me mène en un instant à travers mille idées, sans effort, pour s'égayer, pour m'égayer moi-même. Le charmant maître de maison qui veut plaire, qui sait plaire, qui n'a horreur que de l'ennui, qui ne se défie point de moi, qui ne se contraint pas, qui est toujours lui-même, qui petille d'idées, de naturel et d'enjouement! Si j'étais avec lui, et qu'il se moquât de moi, je ne me fâcherais pas; je prendrais le ton, je rirais de moi-même, je sentirais qu'il n'a d'autre envie que de passer une heure agréable, qu'il ne m'en veut pas, qu'il me traite en égal et en convive, qu'il éclate en plaisanteries comme un feu d'hiver en étincelles, et qu'il n'en est ni moins joli, ni moins salutaire, ni moins réjouissant.

Plaise à Dieu que jamais Swift ne badine sur mon compte! L'esprit positif est trop solide et trop sec pour être aimable et gai. Quand il rencontre le ridicule, il ne s'amuse pas à l'effleurer, il l'étudie; il y pénètre gravement, il le possède à fond, il sait toutes ses subdivisions et toutes ses preuves. Cette connaissance approfondie ne peut produire qu'une plaisanterie accablante. Celle de Swift au fond n'est qu'une réfutation par l'absurde, toute scientifique. Par exemple, l'*Art de mentir en politique* est un traité didactique dont le plan pourrait servir de modèle. « Dans le premier chapitre de cet excellent traité, l'auteur examine philosophiquement la nature de l'âme humaine et les qualités qui la rendent capable de mensonge. Il suppose que l'âme ressemble à un spéculum ou miroir plano-cylindrique, le côté plat représentant les choses comme elles sont, et le côté cylindrique, selon les règles de la catoptrique, devant représenter les choses vraies comme fausses, et les choses fausses comme vraies. Dans le second chapitre, il traite de la nature du mensonge

politique; dans le troisième, de la légitimité du mensonge politique. Le quatrième est presque tout employé à résoudre cette question : si le droit de fabriquer des mensonges politiques appartient uniquement au gouvernement? » Ailleurs rien de plus fort, de plus digne d'une académie des inscriptions que le raisonnement par lequel il convainc un badinage de Pope (1) d'être un pamphlet insidieux contre la religion et l'état. Son *Art de couler bas en poésie* a tout l'air d'une bonne rhétorique; les principes y sont posés, les divisions justifiées, les exemples rapportés et discutés avec une justesse et une méthode extraordinaires : c'est la parfaite raison mise au service de la déraison.

Ses passions, comme son esprit, sont trop fortes. Pour égratigner, il déchire; son badinage est funèbre; par plaisanterie, il traîne le lecteur sur tous les dégoûts de la maladie et de la mort. Un ancien cordonnier, nommé Partridge, s'étant fait astrologue, Swift, d'un flegme imperturbable, prend un nom d'astrologue, compose des considérations sur les devoirs du métier, et, pour donner confiance au lecteur, se met lui-même à prédire. « Ma première prédiction n'est qu'une bagatelle; cependant je la mentionne pour prouver combien ces vains prétendans à l'astrologie sont ignorans dans leurs propres affaires. Elle concerne Partridge, le faiseur d'almanachs. J'ai consulté d'après mes règles l'étoile de sa nativité, et je trouve qu'il mourra infailliblement le 29 mars prochain, à onze heures du soir environ, d'une fièvre chaude; c'est pourquoi je l'avertis d'y songer et de mettre ordre à ses affaires. » Le 29 mars étant passé, il conte que l'entrepreneur des pompes funèbres est venu pour tendre de noir l'appartement de Partridge; puis Ned le fossoyeur, demandant si la fosse sera revêtue de briques ou ordinaire; puis M. White le charpentier pour mettre des vis à la bière; puis le marbrier apportant ses comptes. Enfin un successeur est venu s'établir aux environs, « disant dans ses prospectus qu'il habite dans la maison de feu M. John Partridge, éminent praticien en cuirs, médecine et astrologie. » Vous entendez d'avance les réclamations du pauvre Partridge. Swift, dans sa réponse, lui prouve qu'il est mort, et s'étonne de ses injures. « Appeler un homme coquin impudent parce qu'il diffère de vous sur une question *purement spéculative*, c'est là, dans mon humble opinion, un style très inconvenant pour une personne de l'éducation de M. Partridge. J'en appelle à M. Partridge lui-même : est-il probable que j'aie été assez extravagant pour commencer mes prédictions par la seule fausseté qu'on y ait jamais prétendu trouver, » sur un événement domestique si prochain, où la découverte de l'imposture devait être si facile?

(1) *La Boucle de cheveux enlevée.*

M. Partridge se trompe, ou trompe le public, ou veut frauder ses héritiers. — Ailleurs la lugubre plaisanterie devient plus lugubre. Swift suppose que son ennemi le libraire Curl vient d'être empoisonné, et raconte son agonie. Un interne de l'Hôtel-Dieu n'écrirait pas plus froidement un journal plus repoussant. Les détails, établis avec la solidité de Hogarth, sont d'une minutie admirable, mais atroce. On rit, ou plutôt on ricane, le cœur serré, comme devant les extravagances d'un fou d'hôpital. Swift dans sa gaieté est toujours tragique; rien ne le détend; même quand il sert, il blesse. Jusque dans son journal à Stella, il y a une sorte d'austérité impérieuse; ses complaisances sont celles d'un maître pour un enfant. Ni la grâce ni le bonheur d'une jeune fille de seize ans ne l'amollissent (1). Elle vient de se marier, et il lui dit que l'amour est une niaiserie ridicule; puis il ajoute avec une brutalité parfaite : « Vos pareilles emploient plus de pensées, de mémoire et d'application pour être extravagantes qu'il n'en faudrait pour les rendre sages et utiles. Quand je réfléchis à cela, je ne puis concevoir que vous soyez des créatures humaines, vous êtes une sorte d'espèce à peine au-dessus du singe. Encore un singe a des tours plus divertissans, est un animal moins malfaisant, moins coûteux; il pourrait avec le temps devenir critique passable en fait de velours et de brocart, et ces parures, que je sache, lui siéraient aussi bien qu'à vous. »

Est-ce un pareil esprit qu'apaisera la poésie? Ici comme ailleurs, il est plus infortuné que personne. Il est exclu des grands ravissemens de l'imagination comme des vives échappées de la conversation. Il ne peut rencontrer ni le sublime ni l'agréable; il n'a ni les entraînemens de l'artiste, ni les divertissemens de l'homme du monde. Deux sons semblables au bout de deux lignes égales ont toujours consolé les plus cuisantes peines; la vieille Muse, après trois mille ans, est encore une jeune et divine nourrice, et son chant berce les nations maladives qu'elle visite comme les jeunes races florissantes où elle a paru. La musique involontaire dont la pensée s'enveloppe cache la laideur et dévoile la beauté. L'homme fiévreux, après le labeur du soir et les angoisses de la nuit, aperçoit au matin la blancheur rayonnante du ciel qui s'ouvre; il se déprend de lui-même, et la joie de la nature entre de toutes parts avec l'oubli dans son cœur. Que si ses misères le poursuivent, le souffle poétique, qui ne peut les effacer, les transforme : elles s'ennoblissent, il les aime, et dès lors il les supporte, car la seule chose à laquelle il ne puisse se résigner, c'est la petitesse. Ni Faust ni Manfred n'ont épuisé la douleur humaine; ils n'ont bu de la cruelle coupe que le vin généreux, ils ne sont point descendus jus-

(1) *Letter to a very young lady.*

qu'à la lie. Ils ont joui d'eux-mêmes et de la nature, ils ont savouré la grandeur qui était en eux et la beauté qui était dans les choses; ils ont pressé de leurs mains douloureuses toutes les épines dont la nature a hérissé notre route, mais ils y ont vu fleurir des roses, vivifiées par le plus pur de leur noble sang. Rien de semblable en Swift : ce qui manque le plus à ses vers, c'est la poésie. L'esprit positif ne peut ni l'aimer ni l'entendre; il n'y voit qu'une machine ou qu'une mode, et ne l'emploie que par vanité ou convention. Quand dans sa jeunesse il a essayé des odes pindariques, il est tombé déplorablement. Je ne me rappelle pas une seule ligne de lui qui indique un sentiment vrai de la nature; il n'apercevait dans les forêts que des bûches, et dans les champs que des sacs de grain. Il a employé la mythologie comme on s'affuble d'une perruque, mal à propos, avec ennui ou avec dédain. Sa meilleure pièce, *Cadénus et Vanessa*, est une pauvre allégorie râpée. Pour louer Vanessa, il suppose que les nymphes et les bergers plaident devant Vénus, les uns contre les hommes, les autres contre les femmes, et que Vénus, voulant terminer ces débats, forma dans Vanessa un modèle de perfection. Qu'est-ce qu'une telle conception peut fournir, sinon de plates apostrophes et des comparaisons de collége? Swift, qui a donné quelque part la recette d'un poème épique, est ici le premier à s'en servir. Encore ses rudes boutades prosaïques déchirent à chaque instant cette friperie grecque. Il met la procédure dans le ciel; il impose à Vénus tous les termes techniques. Il amène « des témoins, des questions de fait, des sentences avec dépens. » On crie si fort que la déesse craint de tomber en discrédit, d'être chassée de l'Olympe, renvoyée dans la mer, sa patrie, « pour y vivre parquée avec les sirènes crottées, réduite au poisson, dans un carême perpétuel. » Quand ailleurs il raconte la touchante légende de Philémon et Baucis, il l'avilit par un travestissement. Il n'aime point la noblesse et la beauté antiques; les deux dieux deviennent entre ses mains des moines mendians; Philémon et Baucis, des paysans du Kent. Pour récompense, leur maison devient église, et Philémon curé, « sachant parler de dîmes et redevances, fumer sa pipe, lire la gazette, aigre contre les dissidens, ferme pour le droit divin. » L'esprit abonde, incisif, par petits vers serrés, vigoureusement frappés, d'une netteté, d'une facilité, d'une précision extrêmes; mais, comparé à notre La Fontaine, c'est du vin devenu vinaigre. Même lorsqu'il arrive à la charmante Vanessa, sa veine coule semblable : pour la louer enfant, il la pose en petite fille modèle au tableau d'honneur, à la façon d'un maître d'école. « On décida que la conduite de toutes les autres serait jugée par la sienne, comme par un guide infaillible. Les filles en faute entendraient souvent les louanges de Vanessa sonner à leurs oreilles. Quand miss Betty fera

une sottise, laissera tomber son couteau ou renversera la salière, sa mère lui dira pour la gronder : — Voilà ce que Vanessa n'a jamais fait! » Singulière façon d'admirer Vanessa et de lui prouver qu'on l'admire! Il l'appelle nymphe, et la traite en écolière! « Cadénus pouvait louer, estimer, approuver, mais ne comprenait pas ce que c'était qu'aimer. » Rien de plus vrai, et Stella l'a senti comme les autres. Les vers que chaque année il compose pour sa naissance sont des censures et des éloges de pédagogue; s'il lui donne des bons points, c'est avec des restrictions. Un jour il lui inflige un petit sermon sur le manque de patience; une autre fois, en manière de compliment, il lui décoche cet avertissement délicat : « Stella, ce jour de naissance est ton trente-quatrième. — Nous ne disputerons pas pour une année ou un peu plus. — Pourtant, Stella, ne te tourmente pas, quoique ta taille et tes années soient doubles de ce qu'elles étaient lorsqu'à seize ans je te vis pour la première fois la plus brillante vierge de la pelouse. Ce peu qu'a perdu ta beauté est largement compensé par ton esprit. » Et il insiste avec un goût exquis : « Oh! s'il plaisait aux dieux de couper en deux ta beauté, ta taille, tes années et ton esprit, aucun siècle ne pourrait fournir un couple de nymphes si gracieuses, si sages et si belles! » Décidément cet homme est un charpentier, fort de bras, terrible à l'ouvrage et dans la mêlée, mais borné, et maniant une femme comme si elle était une poutre. Les rimes et le rhythme ne sont que des machines officielles, qui lui ont servi pour presser et lancer sa pensée; il n'y a mis que de la prose : la poésie était trop fine pour être saisie par ces rudes mains.

Mais dans les sujets prosaïques quelle vérité et quelle force! Comme cette mâle nudité rabaisse l'élégance cherchée et la poésie artificielle d'Addison et de Pope! Jamais d'épithètes; il laisse sa pensée telle qu'elle est, l'estimant pour elle-même et pour elle seule, n'ayant besoin ni d'ornemens, ni de préparation, ni d'allongemens; élevé au-dessus des procédés de métier, des conventions d'école, de la vanité de rimailleur, des difficultés de l'art, maître de son sujet et de lui-même. Cette simplicité et ce naturel étonnent en des vers. Ici comme ailleurs son originalité est entière et son génie créateur; il dépasse son siècle classique et timide; il s'asservit la forme, il la brise, il y ose tout dire, il ne lui épargne aucune crudité. Reconnaissez la grandeur dans cette invention et dans cette audace; celui-là seul est un homme supérieur, qui trouve tout et ne copie rien. Quel comique poignant dans *la Grande question débattue!* Il s'agit de peindre l'entrée d'un capitaine dans un château, ses airs, son insolence, sa sottise, et l'admiration que lui méritent son insolence et sa sottise! La dame le sert le premier, les servantes mettent leur nez à la fente de la porte pour voir son habit brodé.

« Les curés sont près de crever d'envie. — Chère madame, bien sûr, c'est un homme de beau langage ; — écoutez seulement comme sa langue mord bien le clergé. — Ma foi! madame, dit-il, si vous donnez de tels dîners, — vous ne manquerez jamais de curés, si longtemps que vous viviez. — Je n'ai jamais vu un curé qui n'eût un bon flair. — Mais le diable serait partout mieux venu qu'eux. — Dieu me damne! ils nous disent de nous corriger et de nous repentir; — mais morbleu! à leur figure, on voit bien qu'ils ne font pas carême. — Sire vicaire, avec vos airs graves, j'ai bien peur — que vous ne couliez un regard fripon sur la femme de chambre de madame. — Je souhaite qu'elle vous prête sa jolie main blanche — pour raccommoder votre soutane et repasser votre rabat. — Partout où vous voyez une soutane et une robe, — pariez cent contre un qu'il y a dedans un rustre. — Vos *Eaux-Vides*, vos *Platurks* (1), et toute cette drogue, — Pardieu! ils ne valent pas cette prise de tabac. — Voulez-vous donner à un jeune gentilhomme une belle éducation? — L'armée est la seule bonne école de toute la nation. »

Ceci a été *vu*, et telle est la beauté des vers de Swift : ils sont personnels; ce ne sont pas des thèmes développés, mais des impressions ressenties et des observations amassées. Qu'on lise le *Journal d'une Dame moderne*, l'*Ameublement de l'Esprit d'une Dame*, et tant d'autres pièces : ce sont des dialogues transcrits ou des jugemens notés au sortir d'un salon. L'*Histoire d'un Mariage* représente un doyen de cinquante-deux ans qui épouse une jeune coquette à la mode; n'apercevez-vous pas dans ce seul titre toutes les craintes du célibataire de Saint-Patrick? Quel journal plus intime et plus âcre que ses vers *sur sa propre mort*?

« Comment va le doyen? — Il vit tout juste. — Voilà qu'on lit les prières des mourans. — Il respire à peine. — Le doyen est mort. » — Avant que le glas n'ait commencé, — la nouvelle a couru par toute la ville. — « Ah! nous devons tous être prêts pour la mort. — Qu'est-ce qu'il a laissé? Qui est son héritier? — Je n'en sais pas plus que ce qu'on en dit. — Il a tout légué au public. — Au public? Voilà un caprice. — Qu'est-ce que le public avait fait pour lui? — Pure envie, avarice, orgueil. — Il a donné tout; mais il est mort avant. — Est-ce que dans toute la nation le doyen n'avait pas — quelque ami méritant, quelque parent pauvre? — Si disposé à faire du bien aux étrangers! — oubliant ceux qui sont sa chair et son sang!... » — Les dames mes amies, dont le tendre cœur — a mieux appris à jouer un rôle, — reçoivent la nouvelle avec une grimace d'affligées : — « Le doyen est mort (pardon, quel est l'atout?) — Alors que Dieu ait pitié de son âme! — (Mesdames, je risque la vole.) — On dit qu'il y aura six doyens pour tenir le poêle. — (Je voudrais bien savoir à quel roi faire invite.) — Madame, votre mari assistera — aux funérailles d'un si bon ami? — Non, madame, c'est une vue trop triste, — et puis il est engagé demain soir. — Milady Club trouverait mauvais — s'il manquait à son quadrille. — Il aimait le doyen (j'ouvre les cœurs), — mais

(1) Ovide, Plutarque.

les meilleurs amis, comme on dit, doivent se séparer. — Son heure était venue, il avait fini sa carrière, — j'espère qu'il est dans un monde meilleur. » — Le pauvre Pope sera triste un mois, et Gay — une semaine, et Arbuthnot un jour. »

Tel est l'inventaire des amitiés humaines. Toute poésie exalte, celle-ci déprime; au lieu de cacher le réel, elle le dévoile; au lieu de donner des illusions, elle en ôte. Quand il veut peindre l'aurore, il nous montre « les balayeurs dans les rues, les recors » et les cris de la halle. Quand il veut peindre la pluie, il décrit « toutes les couleurs et toutes les puanteurs » des ruisseaux grossis, « les chats morts, les feuilles de navets, les poissons pourris, » qui roulent pêle-mêle dans la fange. Ses grands vers traînent dans leurs plis toutes ces ordures. On sourit de voir la poésie ravalée jusqu'à cet emploi; il semble qu'on assiste à une mascarade; c'est une reine travestie en dindonnière. On s'arrête, et l'on regarde avec ce plaisir qu'on ressent à boire une liqueur amère. La vérité est toujours bonne à connaître, et dans la pièce magnifique que les artistes nous étalent, il faut bien un régisseur pour nous donner le compte des claqueurs et des figurans.

Heureux s'il ne faisait que dresser ce compte! Les chiffres sont laids, mais ils ne blessent que l'esprit; d'autres choses, les graisses des quinquets, les infections des coulisses, et tout ce qu'on ne peut nommer, restent à décrire. Je ne sais comment faire pour indiquer jusqu'où Swift s'emporte; il le faut pourtant, car ces extrémités sont le suprême effort de son désespoir et de son génie : il faut les avoir touchées pour le mesurer et le connaître. Il traîne la poésie non pas seulement dans la fange, mais dans l'ordure, il s'y roule en fou furieux, et il y trône, et il en éclabousse tous les passans. Comparées aux siennes, toutes les crudités sont décentes et agréables. Dans Brantôme, dans La Fontaine et Voltaire, il y a une pensée de plaisir. Chez les uns la sensualité effrénée, chez les autres la gaieté malicieuse sont des excuses; on éprouve du scandale, mais non du dégoût; on n'aime point à voir dans un homme une fureur de taureau ou une polissonnerie de singe, mais le taureau est si ardent et si fort, le singe si spirituel et si leste, que l'on finit par regarder ou s'égayer. Puis, quelque grossières que soient leurs peintures, il s'agit chez eux des accompagnemens de l'amour; Swift ne touche qu'aux suites de la digestion, et il n'y touche qu'avec dégoût et par vengeance; il les verse avec horreur et ricanement sur les misérables qu'il décrit. Qu'on n'aille point ici le comparer à Rabelais; notre bon géant, médecin et ivrogne, s'étale joyeusement sur son fumier sans penser à mal; le fumier est chaud, commode; on y est bien pour philosopher et cuver son vin. Élevées à cette énormité et sa-

vourées avec cette insouciance, les fonctions corporelles deviennent poétiques. Quand les tonneaux se vident dans son gosier et que les viandes s'engloutissent dans son estomac, l'on prend par sympathie part à tant de bien-être; dans les ballottemens de ce ventre colossal et dans le rire de cette bouche homérique, on aperçoit comme à travers une fumée les souvenirs des religions bachiques, la fécondité, la joie monstrueuse de la nature; ce sont les magnificences et les dévergondages de ses premiers enfantemens. Au contraire, le cruel esprit positif ne s'attache qu'aux bassesses; il ne veut voir que l'envers des choses; armé de douleur et d'audace, il n'épargne aucun détail ignoble, aucun mot cru. Il entre dans le cabinet de toilette (1), il conte les désenchantemens de l'amour (2), il se déshonore par un mélange de pharmacie et de médecine (3), il décrit le fard et le reste (4). Il va se promener le soir le long des murs solitaires (5), et dans ces lamentables recherches il a toujours le microscope en main. Jugez de ce qu'il voit et de ce qu'il souffre; c'est là sa beauté idéale et sa conversation badine, et vous devinez qu'il aura pour philosophie comme pour poésie et pour politique l'exécration et le dégoût.

IV. — LE CONTEUR ET LE PHILOSOPHE.

Ce fut chez sir William Temple qu'il écrivit *le Conte du Tonneau*, au milieu de toute sorte de lectures, comme un abrégé de la vérité et de la science. C'est pourquoi ce conte est la satire de toute science et de toute vérité.

De la religion d'abord. Il semble y défendre l'église d'Angleterre; mais quelle église et quel symbole ne sont pas enveloppés dans son attaque? Pour égayer son sujet, il le profane et réduit les questions de dogmes à une question d'habits. Un père avait trois fils, Pierre, Martin et Jacques; il leur légua en mourant à chacun un habit (6), les avertissant de le tenir propre et de le brosser souvent. Les trois fils obéirent quelque temps et voyagèrent honnêtement, tuant « un nombre raisonnable de géans et de dragons (7). » Malheureusement, étant venus à la ville, ils en prirent les mœurs, devinrent amoureux de plusieurs grandes dames à la mode, la duchesse *of*

(1) *The lady's dressing-room.*
(2) *Sterphon and Chloe.*
(3) *A Love, poem from a Physician.*
(4) *The Progress of Beauty.*
(5) *The Problem.* Lire surtout *Examination of certain abuses.*
(6) La vérité chrétienne.
(7) Persécutions et combats de l'église primitive.

Money, milady *Great-Titles*, la comtesse *of Pride*, et, pour gagner leurs faveurs, se mirent à vivre en galans, fumant, jurant, faisant des vers et des dettes, ayant des chevaux, des duels, des filles et des recors. Une secte s'était établie, posant en principe que le monde est une garde-robe d'habits, « car qu'est-ce qu'on appelle terre, sinon un pourpoint bariolé de vert, et qu'est-ce que la mer, sinon un gilet couleur d'eau? Le hêtre a sur la tête une très galante perruque, et il n'y a pas de plus joli justaucorps blanc que celui du bouleau. » De même pour les qualités de l'âme : « la religion n'est-elle pas un manteau, et la conscience une culotte, qui, quoique employée à couvrir la saleté et l'impudicité, se met bas très aisément pour le service de l'une et de l'autre? » C'est l'habit qui fait l'homme, « et lui donne la beauté, l'esprit, le maintien, l'éducation, l'importance. Si certains morceaux d'hermine et de fourrure sont placés en un certain endroit, nous les appelons un juge; de même une réunion convenable de dentelles et de satin noir se nomme un évêque. — Ils prouvaient aussi que le vêtement est l'âme, et encore par l'Écriture, car c'est en lui que nous avons le mouvement, la vie et l'être. » C'est pourquoi nos trois frères, n'ayant que des habits fort simples, se trouvèrent très embarrassés. Par exemple, la mode en ce moment était aux nœuds d'épaule (*shoulder-knot*), et le testament de leur père leur défendait expressément d'ajouter, de changer, ou d'ôter rien à leurs habits. « Après beaucoup de réflexions, l'un des frères, qui se trouvait plus lettré que les deux autres, dit qu'il avait trouvé un expédient. Il est vrai, dit-il, qu'il n'y a rien ici dans ce testament qui fasse mention, *totidem verbis*, des nœuds d'épaule; mais j'ose conjecturer que nous les y trouverons inclus, *totidem syllabis*. Cette distinction fut à l'instant approuvée de tous. » Mais par malheur la syllabe initiale ne se trouvait dans aucun endroit du testament. « Dans ce mécompte, le frère qui avait trouvé la première échappatoire reprit courage et dit : Mes frères, il y a encore de l'espoir, car quoique nous ne puissions les trouver *totidem verbis* ni *totidem syllabis*, j'ose promettre que nous les découvrirons *tertio modo*, ou *totidem litteris*. Cette invention fut hautement approuvée. Là-dessus ils se remirent à scruter le manuscrit et trièrent le premier mot : *shoulder;* mais la même planète, ennemie de leur repos, fit ce miracle qu'un K fut introuvable. C'était là une grosse difficulté. Cependant le frère aux distinctions, maintenant qu'il avait mis la main à l'ouvrage, prouva par un très bon argument que K était une lettre moderne, illégitime, inconnue aux âges savans, et qu'on ne rencontrait dans aucun ancien manuscrit. Là-dessus toute difficulté s'évanouit; les nœuds d'épaule furent prouvés clairement être d'institution paternelle, *jure paterno*, et nos trois gentilshommes s'é-

talèrent avec des nœuds d'épaule aussi grands et aussi pimpans que personne. » D'autres interprétations admirent les galons d'or, et un codicille ajouté autorisa les doublures de satin couleur de flamme.

Malheureusement, « l'hiver suivant, un comédien, payé par la corporation des passementiers, joua son rôle dans une comédie nouvelle tout couvert de franges d'argent, et, suivant une louable coutume, les mit par là même à la mode. Là-dessus, les frères, consultant le testament de leur père, trouvèrent, à leur grand étonnement, ces paroles : « *Item,* j'enjoins et ordonne à mesdits trois fils de ne porter aucune espèce de *frange d'argent* autour de leurs susdits habits. — Cependant après une pause le frère, si souvent mentionné pour son érudition et très versé dans la critique, déclara avoir trouvé, dans un certain auteur qu'il ne nommerait pas, que le mot *frange* écrit dans ce testament signifie aussi manche à balai, et devait indubitablement avoir ce sens dans le paragraphe. Un des frères ne goûta pas cela à cause de cette épithète *d'argent*, qui, dans son humble opinion, ne pouvait pas, du moins en langage ordinaire, être raisonnablement appliquée à un manche à balai; mais on lui répliqua que cette épithète devait être prise dans le sens mythologique et allégorique. Néanmoins il fit encore cette objection : pourquoi leur père leur aurait-il défendu de porter un manche à balai sur leurs habits, avertissement qui ne semblait pas naturel ni convenable? sur quoi il fut arrêté court, comme parlant irrévérencieusement d'un mystère, lequel certainement était très utile et plein de sens, mais ne devait pas être trop curieusement sondé ni soumis à un raisonnement trop minutieux. » A la fin, le frère scolastique s'ennuie de chercher des distinctions, met le vieux testament dans une boîte bien fermée, invente par tradition les modes qui lui conviennent, puis, ayant attrapé un héritage, se fait appeler Mgr Pierre. Ses frères, traités en valets, finissent par s'enfuir; ils rouvrent le testament, et recommencent à comprendre la volonté de leur père; Martin, l'anglican, pour réduire son habit à la simplicité primitive, décout point par point les galons ajoutés dans les temps d'erreur, et garde même quelques broderies par bon sens, plutôt que de déchirer l'étoffe. Jacques, le puritain, arrache tout par enthousiasme, et se trouve en loques, envieux de plus contre Martin, et à moitié fou. Il entre alors dans la secte des éolistes ou inspirés, admirateurs du vent, lesquels prétendent que l'esprit, ou souffle ou vent, est céleste, et contient toute science.

« Car d'abord il est généralement reconnu que la science enfle les hommes, et de plus ils prouvaient leur opinion par le syllogisme suivant : les mots ne sont que du vent, et la science n'est que des mots; *ergo* la science n'est que du vent. Or ce vent ne devait point être gardé sous le boisseau, mais libre-

ment communiqué à l'espèce humaine. Par ces raisons et d'autres de poids égal, les éolistes affirmaient que le don de roter (*belching*) est l'acte le plus noble de la créature raisonnable. C'est pourquoi on voyait souvent plusieurs centaines de leurs prêtres attachés les uns aux autres en façon de chaîne circulaire, chacun tenant un soufflet qu'il appliquait à la culotte de son voisin, expédient par lequel ils se gonflaient les uns les autres jusqu'à prendre la forme et la grosseur d'un tonneau, et pour cette raison ils appelaient ordinairement leurs corps d'une façon très exacte « les vaisseaux du Seigneur. » Et afin de rendre la chose plus complète, comme le souffle de la vie de l'homme est dans ses narines, ils faisaient passer les *belchs* les plus choisis, les plus édifians et les plus vivifians par cet orifice, pour leur en donner la teinture, comme ils passaient (1). »

Après cette explication de la théologie, des querelles religieuses et de l'inspiration mystique, que reste-t-il, même à l'église anglicane? Elle est un manteau raisonnable, utile, politique, mais quoi d'autre? Comme une brosse trop forte, la bouffonnerie a emporté l'étoffe avec la tache. Swift a éteint un incendie, je le veux, mais comme Gulliver à Lilliput : les gens sauvés par lui restent suffoqués de leur délivrance, et le critique a besoin de se boucher le nez pour admirer la juste application du liquide et l'énergie de l'instrument libérateur.

La religion noyée, il se tourne contre la science : les digressions dont il coupe son conte pour contrefaire et railler les savans modernes sont attachées à ce conte par le lien le plus étroit. Le livre s'ouvre par des introductions, préfaces, dédicaces et autres appendices ordinairement employés pour grossir les livres, caricatures violentes accumulées contre la vanité et le bavardage des auteurs. Il se dit de leur compagnie, et annonce leurs découvertes. Admirables découvertes! Le premier de leurs commentaires sera sur « *Tom Pouce* (2), dont l'auteur était un philosophe pythagoricien. Ce profond traité contient tout le système de la métempsychose, et développe l'histoire de l'âme à travers tous ses états. — *Whittington et son chat* est une œuvre de ce mystérieux Rabbi Jehuda Hannasi, contenant une défense de la Gémara de la Misna Hiérosolymitaine, et les raisons qui doivent la faire préférer à celle de Babylone, contrairement à l'opinion reçue. » Lui-même avertit qu'il va publier « une histoire générale des oreilles, un panégyrique du nombre trois, une humble défense des procédés de la canaille dans tous les siècles, un essai critique sur l'art de brailler cagotement, considéré aux points de vue philosophique, physique et musical, » et il engage les lecteurs à lui arracher par leurs sollicitations ces inestimables

(1) Allusions aux assemblées des puritains, à leur prononciation nasale, etc.
(2) Petit livre à l'usage des enfans, ainsi que *Whittington et son chat*, nommé plus loin.

traités qui vont changer la face du monde; puis, se tournant contre les savans et les critiques éplucheurs de textes, il leur prouve à leur façon que les anciens ont parlé d'eux. Peut-on voir une plus cruelle parodie des interprétations forcées? « Les anciens, dit-il, ont désigné les critiques à la vérité en termes figurés et avec toute sorte de précautions craintives; mais ces symboles sont si transparens, qu'il est difficile de concevoir comment un lecteur de goût et de perspicacité moderne a pu les méconnaître. Ainsi Pausanias dit qu'il y eut une race d'hommes qui se plaisait à grignotter les superfluités et les excroissances des livres; ce que les savans ayant enfin observé, ils prirent d'eux-mêmes le soin de retrancher de leurs œuvres les branches mortes ou superflues. Seulement Pausanias cache adroitement son idée sous l'allégorie suivante : que les Naupliens à Argos apprirent l'art d'émonder leurs vignes, en remarquant que lorsqu'un *âne* en avait brouté quelqu'une, elle profitait mieux et portait du plus beau fruit. Hérodote, précisément avec les mêmes hiéroglyphes, parle bien plus clairement et presque *in terminis;* il a eu l'audace de taxer les vrais critiques d'ignorance et de malice, et de le dire ouvertement, car on ne peut trouver d'autre sens à sa phrase : que dans la partie occidentale de la Libye, il y a des *ânes* avec des cornes. » Les sanglans sarcasmes arrivent alors par multitude. Swift a le génie de l'insulte; il est inventeur dans l'ironie, comme Shakspeare dans la poésie, et, ce qui est le propre de l'extrême force, il va jusqu'à l'extrémité de sa pensée et de son art. Il flagelle la raison après la science, et ne laisse rien subsister de tout l'esprit humain. Avec une gravité médicale, il établit que de tout le corps s'exhalent des vapeurs, lesquelles, arrivant au cerveau, le laissent sain si elles sont peu abondantes, mais l'exaltent si elles regorgent; que dans le premier cas elles font des particuliers paisibles, et dans le second de grands politiques, des fondateurs de religions et de profonds philosophes, c'est-à-dire des fous, en sorte que la folie est la source de tout le génie humain et de toutes les institutions de l'univers. C'est pourquoi on a grand tort de tenir enfermés les *gentlemen* de Bedlam, et une commission chargée de les trier trouverait dans cette académie beaucoup de talens enfouis capables de remplir les plus grands postes dans l'armée, dans l'état et dans l'église. « Y a-t-il un étudiant qui mette sa paille en pièces, qui jure, blasphème, écume, morde ses barreaux et vide son pot de chambre sur le visage des spectateurs? Que les sages et dignes commissaires inspecteurs lui donnent un régiment de dragons et l'envoient en Flandre avec les autres. — En voici un second qui prend gravement les dimensions de son chenil, homme à visions prophétiques et à vue intérieure, qui marche solennellement tou-

jours du même pas, parle beaucoup de la dureté des temps, des taxes et de la prostituée de Babylone, barre le volet de sa cellule exactement à huit heures, et rêve du feu. A quelle valeur ne monteraient pas toutes ces perfections, si on envoyait le propriétaire dans une congrégation de la Cité (1)!..... Je ne veux pas insister minutieusement sur le grand nombre d'élégans, de musiciens, de poètes, de politiques, que cette réforme rendrait au monde. — Moi-même, l'auteur de ces admirables vérités, j'en suis une preuve, étant une personne de qui les imaginations prennent aisément le mors aux dents, et sont merveilleusement disposées à s'enfuir avec ma raison, laquelle, comme je l'ai observé par une longue expérience, est un cavalier mal assis et qu'on désarçonne aisément, d'où il arrive que mes amis ne me veulent jamais laisser seul que je ne leur aie promis solennellement de décharger mes idées de la façon qu'on vient de voir, ou d'une autre semblable, pour l'avantage universel de l'humanité. » Le malheureux qui se connaît et qui se raille! Quel rire de fou, et quel sanglot dans cette gaieté rauque! Que lui reste-t-il, sinon à égorger le reste de l'invention humaine? Qui ne voit ici le désespoir d'où est sortie l'académie de Laputa? N'y a-t-il pas un avant-goût de la démence dans cette intense méditation de l'absurde? Ici son mathématicien, qui, pour enseigner la géométrie, fait avaler à ses élèves des gaufres où il a écrit ses théorèmes; là son moraliste, qui, pour mettre d'accord les partis politiques, propose de fendre les cervelles ennemies et de recoller la moitié de l'une avec la moitié de l'autre; plus loin, son économiste, qui distille les excrémens pour les ramener à l'état nutritif! Swift a sa loge à côté d'eux, et il est de tous le plus misérable, car il nourrit comme eux son esprit d'ordures et de folies, et il en a de plus qu'eux la connaissance et le dégoût.

S'il est triste de montrer la folie humaine, il est plus triste de montrer la perversité humaine : le cœur nous est plus intime que la raison; l'on souffre moins de voir l'extravagance ou la sottise que la méchanceté ou la bassesse, et je trouve Swift plus doux dans *le Conte du Tonneau* que dans *Gulliver*.

Tout son talent et toutes ses passions se sont amassés dans ce livre; l'esprit positif y a imprimé sa forme et sa force. Rien d'agréable dans la fiction ni dans le style; c'est le journal d'un homme ordinaire, chirurgien, puis capitaine, qui décrit avec sang-froid et bon sens les événemens et les objets qu'il vient de voir; nul sentiment du beau, nulle apparence d'admiration et de passion, nul accent. Banks et Cook racontent de même; Swift ne cherche que le

(1) Les descriptions qui suivent sont telles que je n'ose les traduire.

vraisemblable, et il l'atteint. Son art consiste à prendre une supposition absurde et à déduire sérieusement les effets qu'elle amène. C'est l'esprit logique et technique d'un constructeur qui, imaginant le raccourcissement ou l'agrandissement d'un rouage, aperçoit les suites de ce changement et en écrit la liste. Tout son plaisir est de voir ces suites nettement, et par un raisonnement solide. Il marque les dimensions et le reste en bon ingénieur et statisticien, n'omettant aucun détail trivial et positif, expliquant la cuisine, l'écurie, la politique; là-dessus, sauf de Foë, il n'a pas d'égal. La machine à aimant qui soutient l'île volante, le transport et l'inventaire de Gulliver à Lilliput, son arrivée et sa nourriture chez les chevaux font illusion; nul esprit n'a mieux connu les lois ordinaires de la nature et de la vie humaine, nul esprit ne s'est si strictement renfermé dans cette connaissance; il n'y en a point de plus exact ni de plus limité.

Mais quelle véhémence sous cette sécheresse! Que nos intérêts et nos passions semblent ridicules, rabaissés à la petitesse de Lilliput, ou comparés à l'énormité de Brodingnag? Qu'est-ce que la beauté, puisque le plus beau corps regardé avec des yeux perçans paraît horrible? Qu'est-ce que notre puissance, puisqu'un insecte, roi d'une fourmilière, peut se faire appeler comme les nôtres « majesté sublime, délices et terreur de l'univers? » Que valent nos hommages, puisqu'un pygmée, « plus haut que les autres de l'épaisseur de notre ongle, » les frappe par cela seul d'une crainte respectueuse? Les trois quarts de nos sentimens sont des sottises, et l'imbécillité de nos organes est la seule cause de notre vénération ou de notre amour.

La société rebute encore plus que l'homme. A Laputa, à Lilliput, chez les chevaux, chez les géans, Swift s'acharne contre elle, et n'est jamais las de la bafouer et de l'avilir. A ses yeux, « l'ignorance, la paresse et le vice sont les mérites et les marques distinctives du législateur. Pour expliquer, interpréter et appliquer les lois, on choisit ceux dont le talent et l'intérêt consistent à les pervertir, à les brouiller et à les éluder. » Un noble est un misérable pourri de corps et d'âme, ayant ramassé en soi toutes les maladies et tous les vices que lui ont transmis dix générations de débauchés et de drôles. Un homme de loi est un menteur à gages, habitué par vingt ans de chicanes à tordre la vérité s'il est avocat, à la vendre s'il est juge. Un ministre est un entremetteur qui, ayant prostitué sa femme ou clabaudé pour le bien public, s'est rendu maître de toutes les places, et, pour mieux voler l'argent de la nation, achète les députés avec l'argent de la nation. Un prince est un metteur en œuvre de tous les vices, incapable d'employer ou d'aimer un honnête homme, « persuadé que son trône ne peut subsister sans corruption, parce

que cette humeur courageuse, indocile et fière, que la vertu inspire à l'homme, est une entrave perpétuelle aux affaires publiques. » A Lilliput, il choisit pour ministres ceux qui dansent le mieux sur la corde. A Laputa, il oblige tous ceux qui se présentent devant lui à ramper sur le ventre, léchant la poussière du parquet. Et Swift ajoute entre autres louanges : « Lorsqu'il a envie de mettre à mort quelqu'un de ses nobles d'une façon douce et indulgente, il fait répandre sur le parquet une certaine poudre brune empoisonnée, qui, étant léchée, tue l'homme infailliblement en vingt-quatre heures. Toutefois, pour rendre justice à la grande clémence de ce prince et au soin qu'il prend de la vie de ses sujets (en quoi les monarques d'Europe devraient bien l'imiter), il faut remarquer, à son honneur, que des ordres sévères sont toujours donnés, après de telles exécutions, pour faire bien laver la partie empoisonnée du parquet. Je l'ai entendu moi-même donner ordre de fouetter un de ses pages, qui avait été chargé pour cette fois de faire laver le parquet, et qui malicieusement n'avait point rempli cet office. Par cette négligence, un jeune seigneur de grande espérance, qui venait à une audience, avait malheureusement été empoisonné, bien que le roi à ce moment n'eût aucun dessein contre sa vie; *mais cet excellent prince eut la touchante bonté de remettre le fouet au pauvre page, à condition qu'il promettrait de ne plus jamais recommencer, sans un ordre spécial.* »

Toutes ces fictions de géans, de pygmées, d'îles volantes, sont des moyens de dépouiller la nature humaine des voiles dont l'habitude et l'imagination la couvrent, pour l'étaler dans sa vérité et dans sa laideur. Il reste une enveloppe à lever, la plus trompeuse, la plus intime. Il faut ôter cette apparence de raison dont nous nous affublons. Il faut supprimer ces sciences, ces arts, ces combinaisons de société, ces inventions d'industrie dont l'éclat éblouit. Il faut découvrir le *yahou* sous l'homme. Quel spectacle!

« Je vis plusieurs animaux dans un champ, et un ou deux de la même espèce perchés sur des arbres. Leur corps était singulier et difforme. Leurs têtes et leurs poitrines étaient couvertes d'un poil épais, quelquefois frisé, d'autres fois plat; ils avaient des barbes comme les chèvres et une longue bande de poil tout le long de leur dos et sur le devant de leurs pieds et de leurs jambes; mais le reste du corps était nu (1),... de sorte que je pus voir leur peau, qui était d'un brun tanné; ils grimpaient au haut des arbres aussi agilement que des écureuils, car ils avaient de fortes griffes étendues aux pieds de devant et de derrière, terminées en pointes aiguës et crochues. Les femelles avaient de longs cheveux plats sur la tête, mais non sur la figure, ni rien sur tout le reste du corps qu'une sorte de duvet. Leurs mamelles pendaient entre leurs pieds de devant, et souvent, lorsqu'elles marchaient, tou-

(1) Je suis forcé de supprimer plusieurs traits.

chaient presque à terre. En somme, dans tous mes voyages, je n'avais jamais vu d'animal si repoussant, ou contre qui j'aie conçu naturellement une si forte antipathie. »

Selon Swift, tels sont nos frères. Il trouve en eux tous nos instincts. Ils se haïssent les uns les autres, et se déchirent de leurs griffes avec des contorsions et des hurlemens hideux; voilà la source de nos querelles. S'ils rencontrent une vache morte, quoiqu'ils ne soient que cinq, et qu'il y en ait pour cinquante, ils s'étranglent ou s'ensanglantent; voilà l'image de notre avidité et de nos guerres. Ils déterrent des pierres brillantes qu'ils cachent dans leurs chenils, qu'ils couvent des yeux, dépérissant et hurlant, si on les leur ôte; voilà l'origine de notre amour de l'or. Ils dévorent tout indistinctement, herbes, baies, racines, chair pourrie, et de préférence celle qu'ils ont volée, s'en gorgeant jusqu'à vomir ou crever; voilà le portrait de notre gloutonnerie et de notre improbité. Ils ont une sorte de racine juteuse et malsaine dont ils s'abreuvent jusqu'à hurler et grincer des dents, s'embrassant ou s'égratignant, puis roulant pêle-mêle avec des hoquets, vautrés dans la boue; voilà le tableau de notre ivrognerie. Ils ont un chef par troupeau, le plus méchant et le plus difforme de tous, servi par un favori « dont l'emploi est de lécher ses pieds,... ou de mener les yahous femelles à son chenil, ayant de temps en temps pour récompense un morceau de chair d'âne, à la fin chassé quand le maître trouve une brute pire, si exécré qu'à ce moment son successeur et toute la bande viennent en corps décharger sur lui leurs excrémens de la tête aux pieds; » voilà l'abrégé de notre gouvernement. Encore donne-t-il la préférence aux yahous sur les hommes, disant que notre misérable raison a empiré et multiplié ces vices, et concluant avec le roi de Brodingnag que notre espèce « est la plus pernicieuse race d'odieuse petite vermine que la nature ait jamais laissé ramper sur la surface de la terre. »

Cinq ans après ce traité de l'homme, il écrivait en faveur de la malheureuse Irlande un pamphlet qui est comme le suprême effort de son désespoir et de son génie (1). Je le traduis presque tout entier; il le mérite. En aucune littérature je ne connais rien de pareil.

« C'est un triste spectacle pour ceux qui se promènent dans cette grande ville ou voyagent dans la campagne que de voir les rues, les routes et les portes des cabanes couvertes de mendiantes, suivies de trois, quatre ou six

(1) « Proposition modeste pour empêcher que les enfans des pauvres en Irlande ne soient une charge à leurs parens ou à leur pays, et pour les rendre utiles au public. » 1729. — Swift devint fou quelques années après.

enfans, tous en guenilles, et importunant chaque voyageur pour avoir l'aumône... Tous les partis conviennent, je pense, que ce nombre prodigieux d'enfans est aujourd'hui dans le déplorable état de ce royaume un très grand fardeau de plus; c'est pourquoi celui qui pourrait découvrir un beau moyen aisé et peu coûteux de transformer ces enfans en membres utiles de la communauté rendrait un si grand service au public, qu'il mériterait une statue comme sauveur de la nation. Je vais donc humblement proposer mon idée, qui, je l'espère, ne saurait rencontrer la moindre objection. »

Quand on connaît Swift, de pareils débuts font peur.

« J'ai été assuré par un Américain de ma connaissance à Londres, homme très capable, qu'un jeune enfant bien portant, bien nourri, est à l'âge d'un an une nourriture tout à fait délicieuse, substantielle et saine, rôti ou bouilli, à l'étuvée ou au four, et je ne doute pas qu'il ne puisse servir également en fricassée ou en ragoût.

« Je prie donc humblement le public de considérer que des cent vingt mille enfans on en pourrait réserver vingt mille pour la reproduction de l'espèce, desquels un quart seraient des mâles, et que les cent mille autres pourraient, à l'âge d'un an, être offerts en vente aux personnes de qualité et de fortune dans tout le royaume, la mère étant toujours avertie de les faire téter abondamment le dernier mois, de façon à les rendre charnus et gras pour les bonnes tables. Un enfant ferait deux plats dans un repas d'amis; quand la famille dine seule, le train de devant ou de derrière ferait un plat très raisonnable; assaisonné avec un peu de poivre ou de sel, il serait très bon, bouilli, le quatrième jour, particulièrement en hiver.

« J'ai compté qu'en moyenne un enfant pesant douze livres à sa naissance peut en un an, s'il est passablement nourri, atteindre vingt-huit livres.

« J'ai calculé que les frais de nourriture pour un enfant de mendiant (et dans cette liste je mets tous les *cottagers,* laboureurs, et les quatre cinquièmes des fermiers) sont d'environ 2 shillings par an, guenilles comprises, et je crois que nul *gentleman* ne se plaindra de donner 10 shillings pour le corps d'un bon enfant gras qui lui fournira au moins quatre plats d'excellente viande nutritive.

« Ceux qui sont plus économes (et j'avoue que les temps le demandent) pourront écorcher l'enfant, et la peau convenablement préparée fera des gants admirables pour les dames et des bottes d'été pour les *gentlemen* élégans.

« Quant à notre cité de Dublin, on pourra y disposer des abattoirs dans les endroits les plus convenables; pour les bouchers, nous pouvons être certains qu'il n'en manquera pas; pourtant je leur recommanderais plutôt d'acheter les enfans vivans, et d'en dresser la viande toute chaude au sortir du couteau, comme nous faisons pour les cochons à rôtir.

« Je pense que les avantages de ce projet sont nombreux et visibles aussi bien que de la plus haute importance. — Premièrement, cela diminuera beaucoup le nombre des papistes, dont nous sommes tous les ans surchargés, puisqu'ils sont les principaux producteurs de la nation. — Secondement, comme l'entretien de cent mille enfans de deux ans et au-dessus ne

peut être évalué à moins de 10 shillings par tête chaque année, la richesse de la nation s'accroîtrait par là de 50,000 guinées par an, outre le profit d'un nouveau plat introduit sur les tables de tous les *gentlemen* de fortune qui ont quelque délicatesse dans le goût. Et l'argent circulerait entre nous, ce produit étant uniquement de notre crû et de nos manufactures. — Troisièmement, ce serait un grand encouragement au mariage, que toutes les nations sages ont encouragé par des récompenses ou garanti par des lois et pénalités. Cela augmenterait le soin et la tendresse des mères pour leurs enfans, quand elles seraient sûres d'un établissement à vie pour les pauvres petits, institué ainsi en quelque sorte par le public lui-même. — On pourrait énumérer beaucoup d'autres avantages, par exemple l'addition de quelques milliers de pièces à notre exportation de bœuf en baril, l'expédition plus abondante de la chair de porc, et des perfectionnemens dans l'art de faire de bons jambons; mais j'omets tout cela et beaucoup d'autres choses par amour de la brièveté.

« Quelques personnes d'esprit abattu s'inquiètent en outre de ce grand nombre de pauvres gens qui sont vieux, malades ou estropiés, et l'on m'a demandé d'employer mes réflexions à trouver un moyen de débarrasser la nation d'un fardeau aussi pénible; mais là-dessus je n'ai pas le moindre souci, parce qu'on sait fort bien que tous les jours ils meurent et pourrissent de froid, de faim, de saleté et de vermine, aussi vite qu'on peut raisonnablement y compter. Et quant aux jeunes laboureurs, leur état donne des espérances pareilles : ils ne peuvent trouver d'ouvrage, et par conséquent languissent par défaut de nourriture, tellement que si en quelques occasions on les loue par hasard comme manœuvres, ils n'ont pas la force d'achever leur travail. De cette façon, le pays et eux-mêmes se trouvent heureusement délivrés de tous les maux à venir. »

Et il finit par cette ironie de cannibale :

« Je déclare dans la sincérité de mon cœur que je n'ai pas le moindre intérêt personnel dans l'accomplissement de cette œuvre salutaire, n'ayant d'autre motif que le bien public de mon pays. Je n'ai pas d'enfans dont par cet expédient je puisse espérer tirer un sou, mon plus jeune ayant neuf ans et ma femme ayant passé l'âge de devenir grosse. »

On a parlé beaucoup des grands hommes malheureux, de Pascal par exemple. Je trouve que ses cris et ses angoisses sont doux auprès de cette tranquille dissertation.

Tel est ce grand et malheureux génie, le plus grand de l'âge classique, le plus malheureux de l'histoire, Anglais dans toutes ses parties, et que l'excès de ses qualités anglaises a inspiré et dévoré, ayant cette profondeur de désirs qui est le fond de la race, cette énormité d'orgueil que l'habitude de la liberté, du commandement et du succès a imprimée dans la nation, cette solidité d'esprit positif que la pratique des affaires a établie dans le pays; relégué hors du pouvoir et de l'action par ses passions déchaînées et sa superbe

intraitable, exclu de la poésie et de la philosophie par la clairvoyance et l'étroitesse de son bon sens, privé des consolations qu'offre la vie contemplative et de l'occupation que fournit la vie pratique; trop supérieur pour embrasser de cœur une secte religieuse ou un parti politique, trop limité pour se reposer dans les hautes doctrines qui concilient toutes les croyances ou dans les larges sympathies qui enveloppent tous les partis; condamné par sa nature et ses alentours à combattre sans aimer une cause, à écrire sans s'éprendre de l'art, à penser sans atteindre un dogme, *condottiere* contre les partis, misanthrope contre l'homme, sceptique contre la beauté et la vérité. Mais ces mêmes alentours et cette même nature, qui le chassaient hors du bonheur, de l'amour, du pouvoir et de la science, l'ont élevé, dans cet âge d'imitation française et de modération classique, à une hauteur extraordinaire, où par l'originalité et la puissance de son invention il se trouve l'égal de Byron, de Milton et de Shakspeare, et manifeste en haut relief le caractère et l'esprit de sa nation. La sensibilité, l'esprit positif et l'orgueil lui ont forgé un style unique, d'une véhémence terrible, d'un sang-froid accablant, d'une efficacité pratique, trempé de mépris, de vérité et de haine, poignard de vengeance et de guerre qui a fait crier et mourir ses ennemis sous sa pointe et sous son poison. Pamphlétaire contre l'opposition et le gouvernement, il a déchiré ou écrasé ses adversaires par son ironie ou ses sentences avec un ton de juge, de souverain et de bourreau. Homme du monde et poète, il a inventé la plaisanterie atroce, le rire funèbre, la gaieté convulsive des contrastes amers, et, tout en traînant comme une guenille obligée le harnais mythologique, il s'est fait une poésie personnelle par la peinture des détails crus de la vie triviale, par l'énergie du grotesque douloureux, par la révélation implacable des ordures que nous cachons. Philosophe contre toute philosophie, il a créé l'épopée réaliste, parodie grave, déduite comme une géométrie, absurde comme un rêve, croyable comme un procès-verbal, attrayante comme un conte, avilissante comme un haillon posé en guise de couronne sur la tête d'un dieu. Ce sont là ses misères et ses forces; on sort d'un tel spectacle le cœur serré, mais rempli d'admiration, et l'on se dit qu'un palais est beau, même lorsqu'il brûle; des artistes ajouteront : « Surtout lorsqu'il brûle. »

H. TAINE.

L'INTOLÉRANCE SUÉDOISE

LES PÉRILS DU DANEMARK

ET LE SCANDINAVISME

I. *Om Laeseriet i Skåne*[1], Upsal, 1852. — II. *Det danske Sprog og det nationale Liv i Hertugdoemmet Slesvig eller Soenderjylland*[2], Copenhague, 1858. — III. *Hvad der boer vaere Maalet for Danmarks Politik er Personal-Union mellem Danmark-Slesvig og Holstein-Lauenburg*[3], Copenhague, 1858. — IV. *Om Holsteens Udsondring, et par Ord til Landsmaend*[4],... Copenhague, 1858.

Depuis quelques mois, les états scandinaves attirent l'attention de l'Europe soit par des agitations intérieures, soit par les dangers qui les pressent du dehors. La Suède compromise par sa propre faute dans sa dignité, et par conséquent aussi dans l'utile ascendant qu'elle pourrait exercer au milieu des conflits où un peuple voisin et frère est engagé; le Danemark menacé dans sa liberté politique et même dans son indépendance comme état souverain; le lien commun qui, en rapprochant ces peuples, peut assurer le repos du Nord tout au moins affaibli, — tel est le tableau sur lequel s'arrêtent tout d'abord les regards. Cherchons d'où ce triple mal est issu, jusqu'où il est déjà maître, et comment l'on peut espérer qu'il disparaîtra. Nous ne craignons pas de le dire, la Suède a laissé naître ce mal, la Suède peut apporter aussi le remède. Forte et respectée, elle eût garanti dans le passé, elle revendiquera dans l'avenir la sû-

1. *Sur les Lecteurs en Scanie.* — 2. *La Langue danoise et la vie nationale dans le duché de Slesvig ou Jutland du sud.* — 3. *Ce qui doit être le but de la politique du Danemark, c'est l'union personnelle entre le Danemark uni au Slesvig d'une part et les deux duchés de Holstein et Lauenbourg d'une autre.* — 4. *Sur la séparation du Holstein, quelques mots à ses concitoyens*, par l'auteur de l'écrit *le Prince Christian*.

reté du Danemark; discréditée, affaiblie par sa propre faute, elle livre sans défense et sans appui les autres peuples du Nord à tous les dangers qui les environnent.

I.

Une des trois grandes cours de justice suédoises a rendu récemment, comme on sait, un arrêt condamnant six femmes, dont cinq mères de famille, à l'exil ainsi qu'à la perte de tout héritage et de tous droits civils, pour le seul crime d'avoir abandonné l'église évangélique luthérienne. On dit pour s'excuser : « Cet arrêt termine un procès qu'on avait laissé pendant à dessein durant cinq années dans l'espoir que la diète suédoise accepterait enfin les projets de lois favorables à la tolérance que le gouvernement ne se lassait pas de lui proposer; la diète ayant maintenu l'ancienne rigueur, force était bien que la loi eût enfin son cours. Prenez-vous-en à l'esprit public, dont cette condamnation n'a fait que traduire l'expresse volonté. »

Il y a là deux conclusions; nous croyons que l'une n'est pas nécessaire, et que l'autre n'est pas légitime. On trouve dans le code pénal des Suédois un certain nombre de dispositions barbares, héritage du moyen âge, vieilles armes qu'il est curieux peut-être pour l'archéologue de retrouver dans l'arsenal judiciaire, mais que la rouille a gâtées, et dont il est également dangereux et ridicule de prétendre se servir encore. Le code pénal suédois a conservé le *werhrgeld* par exemple, et vous trouverez au chapitre 34 qu'il en coûte 40 rigsdalers ou 80 francs pour couper un nez, 25 pour trancher un pouce, 12 pour un doigt, 6 pour une dent. Qui songe cependant à faire usage de cette législation gothique? — Le dirons-nous? Il nous plaisait de retrouver en Suède quelques vestiges du génie anglais. Le droit britannique, lui aussi, conserve sans les abolir une foule de lois surannées qui ne s'appliquent pas, mais que remplacent et effacent peu à peu les lois plus nouvelles; c'est l'esprit qui se montre plus fort que la lettre et le bon sens qui domine la logique. Cette libre disposition de soi-même est le signe assuré d'une force intérieure et contenue qui a beaucoup de prix. — Or les membres de la cour de justice suédoise ne pouvaient-ils appliquer à la loi barbare qui punit des actes de foi religieuse par l'exil et la confiscation le même oubli bien mérité qu'ont subi les antiques dispositions relatives au *wehrgeld* (1)? Une preuve d'ailleurs qu'on pou-

(1) N'a-t-on pas été fidèle à cette logique supérieure à l'observation servile de la lettre dans une récente occasion, à propos du ridicule procès Lindahl — Mendelsohn, qu'un homme d'esprit a voulu transformer en un romanesque épisode, mais qui restera dans le domaine de la chronique scandaleuse? M. Lindahl, ayant publié contre Mlle Men-

vait encore attendre et encore retarder la publication de l'arrêt, c'est qu'on avait déjà attendu plusieurs années. Chacun sait en Suède qu'on était redevable de ces premiers délais à l'autorité personnelle du roi Oscar; tout le monde pensait qu'ils seraient toujours renouvelés, et que la Suède n'aurait jamais à rougir d'une telle condamnation. Nous regrettons que l'autorité du régent n'ait pas été aussi heureuse que celle du roi son père. Une preuve encore qu'on pouvait s'abstenir, c'est qu'on a semblé traiter cette condamnation comme une formule vaine dont il fallait se jouer. On a fait dire que le souverain userait assurément de son droit de grâce, s'il était invoqué : il ne l'a pas été et ne pouvait pas l'être, parce que ceux-là seuls apparemment implorent leur pardon qui se reconnaissent justement frappés, et ce formalisme d'une loi décrépite, qui pouvait rester simplement absurde grâce à l'oubli, aura été à la fois cruel pour les victimes et compromettant pour les juges.

Si la conclusion suivant laquelle il aurait été hors du pouvoir des autorités suédoises de suspendre encore l'arrêt si longtemps suspendu ne nous semble pas nécessaire et inévitable, celle qui rejette la faute sur l'esprit public, l'unique coupable dont on aurait suivi l'impulsion, ne nous paraît pas légitime. Voici pourquoi.

On sait quel système de représentation nationale a été conservé en Suède après la révolution de 1809. Chacun des quatre ordres, noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans, forme une des quatre chambres dont se composent les états du royaume. Or assurément il n'est pas vrai de dire, ni que ces quatre chambres représentent sincèrement et exactement toute la nation (témoin certaines professions et les séparatistes, qui ne comptent pas parmi les bourgeois ou parmi les paysans), ni que chacune ait un droit égal à se dire l'interprète pour sa part de l'opinion publique. Si en effet la chambre des paysans peut prétendre avec raison à être l'expression de l'esprit public pour les campagnes comme la chambre des bourgeois pour les villes, n'est-il pas incontestable que celle de la

delsohn, *la jeune et belle valkirie*, une accusation infamante qui, prouvée, aurait valu à l'accusée la peine capitale, a dû être condamné lui-même, selon la loi suédoise, et parce qu'il ne pouvait prouver son accusation, à la même peine que sa calomnie faisait encourir à la partie adverse; mais comme il n'y a évidemment qu'une vieille et absurde loi du moyen âge qui puisse punir de la peine de la hache le crime, quelque grave qu'il soit, de simple calomnie, chacun savait à Stockholm que la grâce royale interviendrait. M. Lindahl en effet, condamné à la décapitation, en a été quitte pour une amende de 200 francs et des excuses publiques à son innocente et peu intéressante victime. — Nous ne saurions nous plaindre assurément qu'on n'ait pas traité de même cette graveleuse comédie et une affaire de conversion religieuse; mais il faut convenir cependant que ce nouvel exemple démontre quelle digne justice on pouvait faire à l'absurdité de l'ancienne loi contre les séparatistes.

noblesse, dont tous les chefs de famille font partie de droit, ne représente que la noblesse même, c'est-à-dire un corps ne comptant, à vrai dire, dans l'état que par ses priviléges, et n'ayant plus par lui-même ni richesse, ni sérieuse influence morale, ni indépendance, puisqu'un bon nombre de ses membres, tout à fait ruinés, ont été très heureux de devenir fonctionnaires, d'assez médiocre étage quelquefois? Le clergé enfin, dans les nominations ou les élections duquel le pouvoir laïque intervient, et dont les principaux membres font de droit partie de la chambre ecclésiastique, qu'est-il autre chose qu'un corps de privilégiés et de fonctionnaires, se représentant lui-même tout comme la noblesse, représentant ses propres intérêts, ses espérances, même ses passions, avant d'exprimer les dispositions véritables du pays? Lors du récent vote de la diète suédoise relativement au projet de loi favorable à la tolérance proposé par le gouvernement du roi Oscar, bourgeois et paysans se sont trouvés d'accord pour accepter la nouvelle législation; nobles et prêtres se sont réunis dans un refus commun. Eh bien! nous le demandons à toute conscience impartiale, lequel des deux votes exprime avec le plus de fidélité le vœu de la nation, celui qu'ont émis les deux corps composés de privilégiés et de fonctionnaires, ou celui des deux ordres représentant la population qui, dans les villes et dans les campagnes, travaille, possède, produit, ne relève que de soi-même et point des faveurs dont peut disposer la royauté? Dans ce cas particulier d'ailleurs, la chambre du clergé n'était-elle pas juge dans sa propre cause? ne combattait-elle pas *pro aris et focis*, et ne savons-nous pas que celle de la noblesse a pu céder en cette occasion, comme on l'a vu faire plus d'une fois, à d'autres influences qu'au désir d'exprimer sincèrement l'opinion du pays?

La responsabilité du rejet des nouvelles mesures législatives qui devaient profiter à la tolérance religieuse doit donc être rejetée sur l'église elle-même et sur le gouvernement, dont la chambre des nobles a exprimé la pensée plutôt que la pensée de l'esprit public. En d'autres termes, la tolérance a été rejetée (puisque le partage égal des votes met à néant les propositions de changemens aux lois constitutives) par la seule église luthérienne suédoise, unie qu'elle est par son institution au pouvoir temporel, à l'état. Et encore on doit remarquer qu'il s'en faut de beaucoup que tous les membres du clergé suédois aient été complices de la majorité qui l'a emporté dans la diète. Est-ce là, nous le demandons, ce qu'on peut appeler l'expression sincère de l'opinion du pays? Il faut bien l'avouer, l'intolérance d'une église d'état, intolérance facile à comprendre et à peu près inséparable d'un tel établissement, voilà le fléau qui vient de faire commettre au gouvernement suédois un acte à la fois in-

digne de lui et funeste. S'il n'y met bon ordre, cette intolérance le menace d'autres périls encore, soit d'une immobilité et par suite d'une anarchie dangereuses à l'intérieur, soit d'un amoindrissement fâcheux de son crédit et de son rôle futur dans le champ moins restreint de la politique étrangère. Nous souhaitons que le mal ne soit pas en partie déjà fait.

Il n'est pas question ici, comme on le pense bien, de discuter des points de théologie, mais seulement d'emprunter à l'histoire toute récente quelques témoignages, indices du présent, signes de l'avenir, et dont les passions politiques ou religieuses s'arrangeront comme elles pourront. Voulons-nous prévoir de quels dangers intérieurs la Suède est menacée par la persistance de l'oppressive et perfide union entre l'église et l'état? Il nous suffira de rappeler par quelques traits quelles ont été les destinées des deux églises de Norvége et de Danemark. L'un et l'autre gouvernement, dans ces pays voisins, ont vu leur église en proie au désordre, et y ont coupé court, fort sagement, par la liberté.

C'est à partir du milieu du XVIIIe siècle qu'on voit l'église norvégienne, église d'état, commencer une longue série d'efforts pour repousser, en appelant le pouvoir laïque à son secours, les attaques multipliées qui se dirigent contre elle. Dès 1745, une loi qui resta en vigueur jusqu'au commencement du règne d'Oscar Ier fit appel aux mêmes armes dont l'église de Suède se sert encore aujourd'hui, à l'emprisonnement, aux confiscations, à l'exil. La loi décrétait, dans la plupart des cas, une justice sommaire. Nul séparatiste ne devant être toléré dans le royaume, si l'on en trouvait quelqu'un, on devait s'emparer de sa personne, le mettre à bord du premier navire en partance, et, sans examen ni jugement, le transporter hors du royaume. Quiconque, dans les questions secondaires ne touchant ni à la doctrine ni au domaine de la conscience, prétendait se régler à sa façon et contre les règlemens de l'église officielle devait être saisi comme rebelle et traître, quelle que fût d'ailleurs l'orthodoxie de ses opinions religieuses. Pour sa seule désobéissance aux dispositions extérieures ordonnées au nom du roi, on devait l'enfermer, sans autre forme de procès, dans une maison de correction ou dans la prison la plus voisine, afin de couper court le plus promptement possible à la contagion de sa révolte. L'église était de la sorte si intimement incorporée à l'état que celui-ci prenait soin d'infliger les mêmes peines à la violation de la discipline ecclésiastique et aux délits contre la loi civile, et que le chrétien éloigné par la voix de sa conscience de l'église établie était assimilé au soldat déserteur ou traître envers la patrie. Le recueil des arrêtés relatifs aux affaires religieuses montre à chaque pas pendant les années suivantes les traces d'une inquiétude qui s'ac-

croît en proportion des vides que l'église officielle voit se multiplier autour d'elle. Institution, sous le nom de *fiscal du royaume*, d'une sorte d'autorité extraordinaire tout inquisitoriale, chargée de dénoncer et de poursuivre les infractions à la discipline et de percevoir les amendes; arrêtés plaçant sous la surveillance de la police quiconque ne serait pas assidu à l'office divin; condamnation à l'exil de ceux qui ne communieraient pas annuellement; ordonnances du pouvoir laïque pour ranimer le zèle dans le sein de l'église elle-même, — toutes ces mesures et bien d'autres témoignaient, pendant les dernières années du XVIII[e] siècle et les premières de celui-ci, de l'anxiété de l'église officielle et de son impuissance. Déjà en effet les armes qu'elle employait s'étaient retournées contre elle. On s'accoutumait à regarder comme affaires purement extérieures et civiles, n'ayant rien de commun avec la conscience et la vérité, les actes religieux que le clergé officiel prétendait exiger par l'intervention de l'autorité civile. L'église obtenait les démonstrations extérieures, mais non pas les âmes. Les laïques devenaient indifférens, sceptiques même; le clergé, se laissant gagner, était mondain, inactif et ignorant. Ce double courant glacé, paralysant les cœurs, conduisait au mépris du christianisme; si les attaques n'étaient plus aussi fréquentes, si les défections ne faisaient plus grand bruit, c'était seulement que l'édifice de l'église luthérienne de Norvége, dans le silence d'un stérile désert, n'excitant même plus d'hostilités, n'attirant même plus les regards, paraissait abandonné de la vie.

Heureusement le XIX[e] siècle, quoi qu'on en dise quelquefois, n'est pas un temps de scepticisme; il a réveillé la conscience religieuse, fût-ce au prix d'intimes douleurs, et flétri l'indifférence. Son inspiration a pénétré dans tous les pays de l'Europe, même les plus ignorés. Un simple paysan, Jean Hauge, fut son interprète en Norvége, précisément pendant les premières années du siècle. Plus sa voix se montrait simple et populaire, plus elle rencontra d'échos dans les cœurs et devint redoutable pour l'église établie.

Jean Hauge était né en 1771 d'une de ces anciennes et fières familles de paysans qui sont le fond même du peuple norvégien. Une éducation pieuse, mais très incomplète et sans nulle direction, se trouva trop d'accord avec son esprit à la fois enthousiaste et méditatif, et tout enfant il se livra au penchant mystique qui devait l'entraîner si loin. A dix ans, il souffrait de vives angoisses pour s'être surpris dans quelques distractions au milieu de ses prières; il avait des visions et des songes qui lui montraient l'enfer, le paradis, et Dieu lui-même. Non content d'avoir entendu les promesses communes à tous les chrétiens, il aspirait à des preuves sensibles et particulières de la vérité de ces promesses, et, dans le secret de

sa solitude, cette constante pensée devenait pour lui une source d'extase. A vingt-quatre ans, il crut avoir obtenu enfin ce qu'il avait longtemps désiré. Un jour, pendant qu'au milieu de son travail il chantait un psaume, son esprit fut tellement ravi vers Dieu, qu'il perdit un moment toute conscience de lui-même. A partir de ce jour, il se sentit transformé, doué d'une intelligence nouvelle pour comprendre la parole divine, et assuré de sa vocation spéciale. L'état surnaturel dans lequel ce ravissement l'avait plongé dura trois semaines sans aucune interruption, et pendant tout ce temps-là, dormant fort peu, ne mangeant à peu près rien, il ne ressentit pourtant ni faim ni fatigue. S'il pouvait lui rester quelques doutes, ils lui furent enlevés par un entretien avec Dieu même, et dans lequel sa mission lui fut confirmée, bien qu'il manquât de quelques-uns des premiers élémens de la science humaine.

Ce fut en 1797 qu'il commença de s'adresser au peuple norvégien et de lui reprocher son indifférence, sa froideur religieuses. Il affirmait que sa parole était inspirée d'en haut, et il l'appuyait en publiant de nombreux écrits. Pendant un temps, il occupait à lui seul cinq imprimeries, publiait ses livres à cinq mille exemplaires, et dut une fois faire tirer une seconde édition d'un ouvrage sur la doctrine chrétienne le jour même où la première avait paru. La foule des campagnes surtout se précipitait vers sa parole, et pendant sept années consécutives, jusqu'en 1804, Jean Hauge fut le prédicateur des champs aussi bien que des carrefours. Il est difficile après cela de croire ce qu'affirment quelques-uns de ses biographes, que cet orateur populaire fût si faible d'esprit, qu'il ne pouvait associer logiquement un certain nombre d'idées, et que quelques-uns de ses écrits étaient véritablement dépourvus de sens. Ce n'est pas avec des non-sens qu'on entraîne après soi des milliers de cœurs devenus sympathiques et dévoués; il faut au moins une certaine puissance de l'esprit et de l'âme qui n'est point un don ordinaire, et que Jean Hauge posséda. Ce qui est bien vrai pourtant, c'est que son enthousiasme mystique devait paraître dangereux à l'église officielle, dont il tendait à dissoudre les liens, et que même toute discipline régulière était menacée par cette passion qu'il allumait au dedans des âmes. Le mysticisme peut être également la source du plus bel héroïsme et celle des aberrations les plus viles; il ressemble à ces forts breuvages que certains vases seulement peuvent contenir, mais qui se corrompent dans les autres; il donne des ailes de feu aux âmes d'élite, et abaisse les âmes vulgaires vers les appétits inférieurs et grossiers. Son moindre danger, quand il s'empare d'intelligences médiocres, est de les hébéter en leur enlevant toute activité propre et en les pliant à de puériles rêveries. C'est ce qui arriva surtout à

la suite des prédications de Jean Hauge parmi les pauvres populations de la Norvége, et l'enquête qui fut ouverte au sujet de ces troubles dans tout le pays en a conservé de déplorables traces. Dans un domaine voisin de Throndhiem, trois frères s'étaient livrés avec passion à la lecture des livres de Hauge. Voulant se conformer à la parole du maître, qui recommandait les macérations comme moyens d'exorcisme, les deux plus jeunes pressèrent leur aîné de les assister afin de chasser le démon, qui sans doute veillait en eux. L'aîné y consentit, et se mit en devoir d'enlever à l'un des deux avec ses dents une partie du nez et des lèvres, sans que celui-ci cherchât à fuir un tel supplice; l'autre étendit son bras nu sur un fourneau ardent, et l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût grillé, son frère aîné l'encourageant et lui répétant qu'il valait mieux être brûlé dans ce monde que dans l'autre. Et quand on fit à celui-ci des reproches sur sa conduite absurde et dénaturée, il déclara que cela lui avait bien causé quelque peine, mais qu'il *fallait* qu'il en fût ainsi. — Ailleurs c'est un père même qui, pour délivrer son enfant au berceau de la présence du *malin*, l'exorcise suivant les conseils donnés par Hauge, et de telle façon qu'il l'étouffe. — Ajoutez la manie bientôt contagieuse des prophéties et des prédications se manifestant chez les premiers venus et devenant pour eux une sorte de tâche régulière comme la lecture et l'explication de la Bible. Enfin toute cette agitation avait pour dernier résultat la haine et les imprécations contre le clergé officiel, contre les prières établies, contre les cérémonies du culte, contre les temples mêmes, qu'il fallait renverser et raser.

Assurément la parole de Hauge, après avoir suscité un réveil religieux, dépassait le but, et semait à son insu les germes d'un trouble social qui pouvait, en dégénérant, enfanter une redoutable jacquerie. L'église officielle s'efforça en toute hâte d'arrêter un mal qui la menaçait la première. On alla rechercher une vieille loi de 1741 contre les réunions religieuses non autorisées et contre les usurpations des laïques dans le domaine des choses religieuses : au nom de cette loi, Hauge fut condamné à dix années d'emprisonnement et à une forte amende. L'intervention du bras séculier apaisa-t-elle le tumulte? Des campagnes elle le fit au contraire pénétrer dans les villes, des classes inférieures de la population dans les classes les plus élevées de la société. On se demanda si l'église n'avait pas d'autres armes pour se défendre, s'il était bon que les deux pouvoirs, ecclésiastique et laïque, fussent de la sorte et si dangereusement confondus; on conçut même des doutes sur la légitimité des peines : de quel droit l'église luthérienne, qui ne se donnait pas comme instituée de Dieu, prétendait-elle s'interdire la libre recherche en matière de religion? Cette libre recherche n'était-elle pas le prin-

cipe même du protestantisme? L'intervention des laïques dans les choses religieuses n'en était-elle pas une conséquence naturelle? De telles rigueurs enfin, au lieu de ramener les esprits, ne devaient-elles pas les irriter et les égarer davantage? N'était-on pas redevable précisément à la résistance injuste de l'église de l'excès des derniers troubles, et une sage liberté, sous la protection des lois, ne devait-elle pas être à la fois l'arme la plus digne et la plus sûre?

Poser de telles questions, c'était les résoudre. D'ailleurs le mouvement religieux suscité par Hauge s'était fortifié du sentiment de l'indépendance nationale, consacrée par le changement politique de 1814, qui avait séparé la Norvége du Danemark : le progrès civil et politique faisait désirer un progrès religieux; toutes les libertés se touchent et s'appellent. Les représentans du pays, cédant à l'impulsion de l'esprit public, commencèrent donc par proposer au roi, pendant la session du *storthing* de 1836, l'abolition de la loi du 13 janvier 1741 contre les réunions religieuses, d'après laquelle Hauge et un certain nombre de ses disciples avaient été frappés. Cependant, comme tout ce qui venait de Christiania était suspect alors pour la royauté suédoise, irritée de ne pouvoir resserrer à son gré l'union décrétée de la Suède et de la Norvége, Charles-Jean refusa de sanctionner la proposition du *storthing*. L'assemblée suivante la renouvela en 1839 : Charles-Jean la rejeta encore; mais on sait que la constitution norvégienne donne force de loi, en dépit du refus royal constamment répété, à une proposition du *storthing* trois fois émise. La couronne, afin d'éviter l'affront, voulut prendre l'initiative, et fit élaborer un projet de réforme religieuse; ce fut alors le projet royal qui fut rejeté à son tour par le *storthing* de 1842, et l'abolition de la loi de 1741, proposée pour la troisième fois par les représentans, fut, malgré Charles-Jean, un fait accompli. Ce n'est pas tout. Charles-Jean mourut en 1844; son fils et successeur Oscar Ier était personnellement favorable à la cause de la liberté religieuse; le nouveau règne s'ouvrit donc par la proposition, au *storthing* de 1845, d'un projet de loi émané du gouvernement lui-même, et stipulant la reconnaissance égale de toutes les communions chrétiennes en Norvége. Le premier acte politique du roi Oscar, comme le dernier qui ait signalé son autorité personnelle peu de temps avant la déplorable maladie qui le retient aujourd'hui éloigné des affaires, fut donc, — l'histoire ne l'oubliera pas, — une généreuse et noble protestation en faveur de la plus respectable des libertés. Le rapport de la commission nommée par le gouvernement avait embrassé la question d'un seul coup d'œil dans toute son étendue. « Il faut, disait-il, que chacun puisse adorer Dieu de la manière qu'il croit la meilleure. Les lois actuelles de la Norvége ne

s'accordent pas avec ce principe, elles doivent donc être modifiées. Se conformant à l'esprit du christianisme et à celui de sa propre constitution politique, la Norvége doit accorder une situation plus digne aux communions chrétiennes dont la foi ne porte aucune atteinte à la moralité publique. Il n'importe pas de rechercher si l'unité de l'état au point de vue ecclésiastique sera par là ébranlée ou détruite. On ne peut mettre en effet un grand prix à une telle unité extérieure, ayant pour unique lien la contrainte; on ne peut oublier que ce serait une entreprise vaine de chercher à réaliser par la force extérieure l'unité intérieure de la foi, et l'histoire démontre que la persécution et le martyre ont toujours contribué à affermir et propager les opinions des sectes naissantes. » Le roi lui-même, en présentant le projet, s'exprimait ainsi : « Il est tout à fait conforme à l'esprit de la constitution norvégienne, aux idées de notre temps sur la tolérance, et aux circonstances locales, d'accorder la liberté religieuse à chaque communion comme à chaque individu. » Enfin, pour mieux signaler l'accord, citons le rapport rédigé par la commission du *storthing* chargée d'examiner la proposition royale : « Il serait indigne de la libre Norvége de laisser peser plus longtemps les liens de la contrainte sur ce qu'il y a de plus libre par soi-même et de plus précieux à l'homme, la pensée religieuse, et il n'est pas un Norvégien qui ne rougirait de honte à l'idée que sa patrie pût être comptée plus longtemps au nombre des états qui conservent dans leurs institutions l'oppression de la conscience humaine. » Voilà par suite de quelle entente unanime dans la voie de la tolérance et du progrès le *storthing* adopta la proposition royale à une immense majorité, et comment la Norvége obtint, au mois de juillet 1845, date de la sanction royale, sa *loi des dissidens* (1).

Ce n'était pas encore, il faut le reconnaître, une loi de complète liberté. L'*église d'état* subsistait, le prosélytisme était défendu (disposition inintelligente et, peu s'en faut, ridicule), et le droit légal n'était proclamé d'ailleurs que pour les communions chrétiennes; les israélites en étaient exclus; il leur fut interdit jusqu'en 1851 de résider seulement vingt-quatre heures de suite dans une ville de Norvége. Tout étroites qu'elles étaient, ces concessions suffirent pour que l'air nécessaire à la vie circulât. Grâce à la liberté qu'on leur laissa de se produire, les sectes religieuses ne furent plus à craindre. Il y eut bien encore des agitations extérieures; mais la plupart étaient toutes locales et trop déraisonnables pour exercer une contagion, et si quelques-unes étaient vraiment sérieuses, l'é-

(1) On en a donné les dispositions dans l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1853-54, p. 405.

glise norvégienne, bien qu'elle fût encore église d'état, obéissait du moins au principe protestant de libre discussion en leur reconnaissant le droit d'exister. C'est grâce à la loi des dissidens que le catholicisme a pu s'établir paisiblement à Christiania (1). En résumé, l'église de Norvége ne doit pas se repentir de s'être relâchée un peu de son ancienne tyrannie : elle a donné un bon exemple; en substituant au désordre qui l'envahissait quelque liberté, elle a beaucoup plus profité que perdu.

L'église officielle de Danemark ne se maintenait pas non plus sans aucune inquiétude et sans aucun trouble, témoin les attaques d'un enthousiaste et hardi penseur, Kierkegaard. Déjà depuis quelques années Kierkegaard avait agité les esprits par de vives et ardentes brochures, dans lesquelles, sous différens pseudonymes, il avait prétendu secouer l'engourdissement de la croyance officielle et réveiller en chacun de ses lecteurs l'indépendance du sentiment religieux. L'évêque de Copenhague, le vénérable Mynster, étant venu à mourir, son successeur, M. Martensen, en prononçant son oraison funèbre, le loua d'avoir été « un des témoins de la vérité apostolique » et de s'être ainsi marqué sa place dans la glorieuse chaîne dont les premiers anneaux remontent aux premiers disciples de Jésus-Christ. Cette louange parut à Kierkegaard un mensonge, et il saisit l'occasion d'attaquer dans le chef de l'église établie cette église elle-même; il le fit avec une âpreté et une violence, avec une verve, un emportement et une chaleur de style qui ne laissaient pas de rendre ses écrits facilement populaires. Ses imprécations rencontrèrent de redoutables échos dans les consciences qu'avait irritées la domination de l'église officielle.

« J'ai ouvert et soutenu le feu, comme on dit, contre le christianisme officiel de ce pays. Comment le clergé m'a-t-il répondu? Par un silence significatif.

« Chose curieuse : si l'on avait répondu, que de riens eût offerts la réponse! On n'a rien dit : que de choses dans ce profond silence! — Il signifie, ce silence, que ce qui préoccupe notre clergé, c'est le morceau de pain de chaque jour, et non pas le témoignage de la vérité : cela est évident, puisqu'il se tait en face de l'allégation suivante que j'ai publiquement formulée : « Le christianisme officiel est, au point de vue de l'intelligence, une plaisanterie et une insulte; au point de vue de la foi, un scandale. » — Étant admis que le morceau de pain est ce qui préoccupe uniquement notre clergé, alors

(1) Il est permis en effet de regarder comme exceptionnel un procès tout récent, qui contraste grossièrement, il faut le dire, avec la tolérance qu'a montrée pendant ces dernières années l'esprit public norvégien, et dont l'église de Saint-Olaf, construite par une contribution à laquelle les protestans ont pris une large part, est un honorable témoignage.

tout s'explique, et le silence est chose naturelle. Je n'ai rien dit en effet là-contre, et n'ai pas attaqué le *métier*. Je suppose qu'on reproche à un marchand la mauvaise qualité de sa marchandise, tandis que cette mauvaise qualité n'a pas exercé la moindre influence sur le chiffre de ses revenus. Il vous répondra infailliblement : « Votre accusation m'est parfaitement indifférente, car la qualité de ma marchandise n'est pas ce qui m'occupe; je suis marchand : ma grande affaire, c'est le revenu que j'en puis tirer; tout le reste n'est rien. Vous me démontreriez que le café que je vends est avarié, gâté, que ce n'est plus du café : si j'ai l'assurance que cela n'empêchera pas qu'il ne soit vendu à son bon prix, vous me verrez tout aussi peu ému, car je ne m'intéresse pas le moins du monde à cette denrée que vous appelez le café, mais seulement au profit qui m'en reviendra. » — Et cet homme a bien raison en tant que marchand, — et le clergé aussi a raison de garder le silence, non pas en tant que clergé, mais en tant qu'association mercantile, ce qu'il est véritablement. — On a dit que la classe la plus honorable de la société était celle des marchands, parce que ceux-là professent franchement que le gain est leur suprême intérêt. A ce compte, plus honorables encore sont les usuriers, qui disent sans détour : « Ici l'on vole. » Les marchands ne viennent, à mon sens, qu'après les usuriers, et je placerais ensuite les prétendus « témoins de la vérité... »

« A voir le christianisme qu'ils nous ont fait, continue Kierkegaard, qui donc reconnaîtrait tout ce dont le Christ est venu parler aux hommes, et la croix, et l'angoisse, et le châtiment, et la macération, et la pénitence, et le sacrifice? Non, non, dans le protestantisme, et surtout dans celui de ce pays-ci, la foi prend la musique sur un tout autre ton, sur celui du plaisir et du bien-être, sur l'harmonie d'une sécurité profonde, grâce à l'ingénieux calcul que, pour ce qui est de l'éternité, tout est arrangé et liquidé d'avance, une fois certaines précautions prises, de sorte qu'on puisse après cela jouir tranquillement ici-bas, jouir de cette vie mieux que n'ont jamais fait Juifs ni païens. — Il n'y a plus de christianisme. Si l'homme s'était levé contre Dieu et qu'il eût dans sa révolte renié toute religion, cela n'eût pas été à beaucoup près aussi dangereux que cette dérisoire libéralité qui, au mépris du respect dû à la vérité et à Dieu lui-même, distribue à tout venant, prodigue et prostitue le nom de chrétien, et adresse après cela au ciel d'insultantes actions de grâce pour sa prétendue récolte d'âmes! »

Nous ne tenterons pas de dégager des écrits de Kierkegaard un résumé de son système. La définition des régions limitrophes entre les différentes sphères dans lesquelles se meut, suivant lui, l'existence humaine n'est point si claire, il faut l'avouer, qu'on puisse aisément s'aventurer à en donner une explication sommaire. Qu'il suffise de dire qu'au nom de ce qu'il appelle le vrai christianisme et pour effacer les impiétés du christianisme officiel, Kierkegaard invoque en premier lieu la séparation de l'église et de l'état, et sur ce point il a raison sans doute : c'est là un principe si intimement uni aux préceptes du bon sens et de l'esprit moderne qu'il fera le tour du monde; — souhaitons d'abord qu'il fasse le tour de l'Europe,

de celle du nord et de celle du midi. En second lieu, Kierkegaard croit détestable et impie qu'un établissement hiérarchique fait de main d'homme prétende être l'église proprement dite, c'est-à-dire la réunion de ceux qui possèdent la vérité religieuse et qui peuvent par conséquent imposer leur enseignement et leur foi à leurs semblables. Or il faut avouer qu'il a par quelques côtés raison contre l'église établie du luthéranisme danois, laquelle, comme l'église norvégienne, comme l'église anglicane, ne se prétend pas instituée de Dieu, et ne repose en conséquence que sur des décrets humains. Il veut enfin que l'église soit la réunion formée par le libre concours de toutes les volontés particulières, de tous les esprits et de tous les cœurs dans une seule et même croyance religieuse, de telle sorte que la conscience de chaque homme, éclairée par la lumière des Écritures, ait été pour lui la seule règle de sa croyance. Ce sont, comme on voit, les doctrines que Milton et tant d'autres depuis la réforme ont prêchées. Les églises établies que l'institution protestante a acceptées nous semblent peu autorisées, nous l'avons dit, pour répondre victorieusement et résister longtemps à de telles attaques. — Suivant les uns, Kierkegaard est un fou furieux, un fou qui, en aspirant à être plus chrétien que Jésus-Christ, veut substituer à une vraie et solide religion le jargon des abstractions qu'il a aperçues en rêve, un insensé qui a perdu tout respect, qui injurie et blasphème. Suivant d'autres, c'est un véritable chrétien en effet, qui ne veut rien savoir au monde si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, qui expose sans lâches ménagemens sa foi simple, mais incorruptible, et dont la méthode socratique expose et suscite les plus profondes pensées.

Aux attaques de Kierkegaard, l'église danoise a opposé la meilleure réponse possible, celle qui devait le mieux sauvegarder son honneur et sa sécurité. Faisant un pas de plus que l'église norvégienne, elle a renoncé aux priviléges et au titre d'église d'état, et elle n'est plus aujourd'hui que l'église de la majorité. Peut-être, il est vrai, n'est-ce pas à elle seule, à son pur esprit de tolérance et de justice, qu'il faut faire remonter tout le mérite de cette sage concession; l'affranchissement politique du Danemark en 1849 a entraîné le progrès de l'affranchissement religieux. Il est vrai pourtant d'ajouter que l'église danoise, loin de regretter l'établissement d'une telle liberté, l'a au contraire accueillie comme un bienfait et a concouru à l'étendre. Elle s'est réjouie, dans l'intérêt même de la dignité et de la moralité religieuses, de ce que nul ne serait tenté désormais, pour éviter l'exil ou pour conserver ses droits de citoyen, de se faire hypocrite et de simuler un faux attachement à l'église nationale, et de ce que nul aussi ne ferait plus baptiser son enfant dans l'unique pensée de

lui conserver son héritage. Elle-même d'ailleurs, en cessant d'être tyrannique pour les consciences, est devenue, dans sa constitution intérieure, plus indépendante de l'état. Le gouvernement a cessé d'imposer arbitrairement certains prêtres aux paroisses, et les élections sont devenues plus libres et plus sincères. Les témoignages de reconnaissance de l'église envers l'état, qui s'est désisté de son intervention despotique, se sont manifestés clairement dans le congrès ecclésiastique réuni à Copenhague pendant l'été de 1857; le Danemark a offert un champ moins favorable que la Suède et la Norvége aux prédications des mormons, à celles des fanatiques ou des imposteurs, et, en dépit des attaques de Kierkegaard, à côté de la communion catholique, protégée dans Copenhague en même temps par la tolérance légale et par celle de l'esprit public, l'église danoise est restée en possession du repos et de la considération qui se sont retirés de l'église de Suède.

L'église de Suède (sur le compte de laquelle nous ne répéterons pas tout ce qu'on en a dit et écrit depuis quelques années avec trop de raison et d'à-propos pour son honneur) n'a pas écouté les avis, — c'est trop peu dire, — les exhortations, les prières des autres églises protestantes, ses sœurs. Peut-être n'imagine-t-on pas en France combien d'avertissemens et quelles sortes d'avertissemens elle a reçus.

En 1853, — pour ne pas remonter au-delà des quatre ou cinq dernières années, — supplique des membres de l'*Alliance évangélique* à Lausanne, « en faveur de frères, est-il dit, qui en pays protestant sont frappés d'amendes pécuniaires et mis en prison, au pain et à l'eau, uniquement parce qu'ils veulent servir Dieu selon leur conscience. »

Au mois de septembre 1855 se réunit à Paris, comme en 1851 à Londres, un congrès composé de tous les députés des principales communions protestantes. Chacun rend compte de l'état religieux de son église. Le tour venu d'interroger la Suède, les questions deviennent embarrassantes et pressantes. Un membre demande aux représentans suédois si Luther lui-même, revenant sur la terre, ne serait pas emprisonné et mis au pain et à l'eau de par la législation qui règne aujourd'hui à Stockholm. Le célèbre pasteur allemand Krummacher exprime la crainte que le bel édifice de l'église suédoise, avec sa complète orthodoxie, ne soit qu'un majestueux palais de glace, sans lumière qui lui soit propre, sans feu et sans chaleur. M. Frédéric Monod ensuite, en présence des trois ministres suédois, qui ne se défendent qu'en balbutiant, exprime de semblables reproches, et termine sa harangue par cette imprécation :

« Honte à la persécution romaine, mais triple honte à la persécution protestante! »

Au mois de janvier 1857, à l'occasion de la proposition d'un député, M. Tham, pour conférer au clergé suédois un droit de censure préventive sur les livres religieux circulant par le colportage, adresse des protestans de Hollande, déclarant que déjà plusieurs fois, à leur grande douleur, des témoignages leur sont parvenus de la contrainte exercée par l'église suédoise ou en son nom en matière religieuse; qu'une telle intolérance est à leur avis coupable et funeste; que la proposition de M. Tham en particulier leur paraît une insulte à la dignité humaine et chrétienne, à l'intelligence et à la conscience, une action comparable à celle de l'homme qui achète et exploite un homme qu'il appelle son esclave.

Ajoutez à cette série, que nous aurions pu faire plus longue, tous les avertissemens de la presse française, et les protestations qu'a déjà suscitées, celles que suscitera encore l'acte récent d'intolérance par lequel l'église suédoise a couronné son œuvre. Tous ces avis cependant, l'église suédoise ne s'est pas contentée de les dédaigner; elle a méprisé ses propres dangers et ceux qu'elle fait encourir à la dignité du pays, à sa prospérité, à la sûreté même de la paix publique. Les habitans de Stockholm ont encore dans la mémoire les scènes de violence et de scandale excitées naguère contre M. Scott, l'agent du méthodisme américain, qu'on traîna dans un théâtre pour le forcer à être spectateur d'une parade bouffonne dans laquelle son masque paraissait, et qu'une émeute chassa un jour de sa chaire. Ici même on a raconté avec intérêt les aberrations auxquelles les persécutions ont entraîné les baptistes (1); chaque jour se multiplient chez eux les visions célestes ou infernales, les possessions, les convulsions, les exorcismes. C'est un martyrologe enfin que l'histoire de ces *lecteurs* qui remplissent maintenant les provinces suédoises, depuis Éric Jansson, le prétendu prophète de 1844, jusqu'à M. Oscar Ahnfelt, le *troubadour évangélique*, qui allait ces dernières années prêchant et chantant les psaumes dans les campagnes avec accompagnement de guitare. Loin de se calmer aujourd'hui, le mouvement séparatiste, devenu contagieux, s'étend en raison de la compression qu'on lui impose. Aux emprisonnemens et aux amendes répondent la révolte et l'émigration. La Suède est-elle si peuplée et si riche qu'elle puisse voir indifféremment ses enfans s'éloigner d'elle, et n'a-t-elle aucune mémoire soit de l'Espagne, rendue à peu près stérile par l'expulsion des Morisques, soit de la malheureuse Irlande, réduite de neuf millions à six millions d'habitans

(1) Voyez l'étude de M. Trottet sur *l'Église suédoise*, dans la *Revue* du 1er avril 1857.

par la persécution de l'Angleterre ? N'est-il pas déplorable qu'un pays qui recèle d'admirables ressources, de magnifiques forêts et des mines inépuisables, auxquelles manquent les bras pour les exploiter, paralyse tous ces dons par le triste fléau qu'elle perpétue volontairement chez elle, l'anarchie résultant de la tyrannie religieuse?

Ne s'affirmant pas elle-même d'institution divine, l'église luthérienne suédoise ne peut alléguer d'autre raison d'être pour son établissement hiérarchique que l'institution humaine, issue d'un consentement de la nation; mais, outre l'absurdité évidente d'une autorité humaine s'imposant aux consciences comme règle et sanction, est-ce que le nombre immense des séparations volontaires n'a pas ébranlé suffisamment déjà l'unique base de l'édifice hiérarchique pour mettre l'église suédoise en demeure d'abdiquer son privilége et sa suprématie? Ce serait le moyen pour elle de s'assurer dans sa constitution nouvelle un peu de tranquillité. Bien plus, l'état est engagé dans le débat, et ce serait le seul moyen aussi de le préserver lui-même de grands dangers.

Vainement en effet, nous l'avons démontré, vainement l'église luthérienne suédoise veut-elle faire croire et croit-elle peut-être que, n'ayant d'autre alliée que la noblesse, et son vote étant contraire à ceux de la bourgeoisie et des paysans, elle représente encore l'opinion générale. C'est son principal argument, le seul qui soit spécieux; mais il n'a de force que par un côté, se retourne contre elle-même et sert à la combattre. Pour que cet argument eût la valeur qu'elle prétend lui donner, il faudrait que l'église suédoise tînt son mandat de la nation même, et il n'en est pas ainsi; il faudrait qu'oubliant ses intérêts particuliers, oubliant surtout ses passions et son intolérance, elle s'appliquât seulement à être l'écho de l'esprit public, et alors comment serait-elle en désaccord avec les deux ordres roturiers? Mais il est vrai encore, et c'est ici que l'arme se retourne contre elle, que cette part réservée à l'église dans toute expression de l'opinion nationale sert à défigurer celle-ci même, à lui enlever, avec les moyens de se faire entendre et de se faire obéir, toute énergie, et de la sorte ajourne éternellement toute réforme portant quelque atteinte à des priviléges consacrés. Nous avons vu, par l'histoire récente des deux églises norvégienne et danoise, que l'avénement des institutions libres dans l'un et l'autre des deux pays a été pour chacune de ces églises un signal d'abdication nécessaire et en même temps de repos. Il est permis de conclure de cette double expérience : d'une part, que nul progrès vraiment libéral, dans l'ordre civil ou politique, ne pourra désormais s'accomplir en Suède qu'au prix de la renonciation de l'église à sa position de corps privilégié; — de l'autre, que cette église n'acquerra pas autrement sa

sécurité. En d'autres termes, la Suède ne doit espérer d'atteindre le développement auquel elle aspire évidemment dans tous les sens qu'après la réforme de la représentation nationale, puisque cette organisation décrépite et funeste conserve seule et garantit à l'église une autorité qui n'est pas vraiment la sienne, et qui ne correspond fidèlement ni à sa mission religieuse telle qu'elle est comprise dans notre temps ni à la place qu'elle occupe en réalité dans l'état. La constitution suédoise exige le concours des quatre chambres pour tout changement à faire à la loi fondamentale. Or il est bien évident qu'on n'obtiendra jamais un tel consentement en vue des réformes constitutionnelles fondamentales, si l'un des quatre ordres s'y croit blessé. Peut-être la royauté ne peut-elle rien à cela; probablement Charles-Jean se vantait quand il disait d'un ton dégagé en 1830 à notre chargé d'affaires, M. de Tallenay (1) : « Décidément je ne changerai rien à la constitution de ce pays-ci; elle est traditionnelle. Mon pouvoir est bien restreint sans doute, mais il n'importe... » Il savait bien, et l'opposition aussi, que, grâce à l'ingénieux mécanisme de la représentation, l'autorité royale dominait aisément, et il le reconnaissait peu d'instans après lui-même. « Au fond, ajoutait-il, cette division des quatre ordres donne une grande force à la couronne, qui ne manque jamais d'exercer une grande influence sur leur majorité. La forme lente et compliquée de leurs délibérations nous offre mille combinaisons diverses. Le clergé est pour le trône et lui reste invariablement uni; on peut beaucoup obtenir des bourgeois en les caressant; les paysans ne font guère que ce qu'on leur dit de faire, et je puis ainsi paralyser l'opposition des nobles... Ces derniers même ne sont pas difficiles à gagner; seulement il en coûte cher. Bref, avec de la persévérance, on pondère ces différens pouvoirs... » En réalité, Charles-Jean avait tourné cent fois à son profit ce veto par lequel un seul ordre, en beaucoup de cas, peut arrêter les projets de réforme les mieux accueillis de l'opinion publique et de la diète en général, et il s'en félicitait. Et pourtant il n'aurait sans doute pas pu, s'il l'avait désiré, faire accepter des quatre ordres, dont le consentement unanime est nécessaire en de telles questions, une modification importante d'un système reconnu funeste : nouvelle preuve qu'à l'intérieur l'intolérance et l'institution même de l'église luthérienne suédoise menacent et compromettent l'état de deux façons, — d'abord en l'obligeant à la répression des attaques dirigées contre elle, répression qui détourne son attention et ses forces et le rend justement odieux, — puis en élevant une barrière qui semble, en vérité, infranchissable contre beaucoup de

(1) Dépêche du 29 janvier 1830. — Archives du ministère des affaires étrangères.

réformes libérales dans l'ordre civil ou politique. Il est facile de démontrer qu'à l'extérieur des conséquences tout aussi fâcheuses peuvent découler de cette intolérance aveugle. Il suffit pour cela de considérer un instant ce qui se passe autour de ce royaume, de calculer les périls constans du Danemark, et de quel prix serait, pour les affaires du Nord, l'ascendant respecté de la Suède.

II.

On sait dans quelle phase est entré le nouveau débat du Danemark avec l'Allemagne au sujet des duchés de Holstein et de Lauenbourg. L'Allemagne avait semblé exiger uniquement d'abord que les actes législatifs ayant rapport à la constitution intérieure des deux duchés fussent soumis aux délibérations consultatives des états provinciaux, après avoir été cependant décrétés par le pouvoir royal et même mis en pratique; le cabinet danois avait fini par y consentir. Allant plus loin, l'Allemagne a paru vouloir que la constitution commune de la monarchie danoise fût elle-même soumise à l'examen des états; le cabinet danois s'y est refusé. Le récent ultimatum de l'Allemagne était arrivé à Copenhague dans les premiers jours de juin 1858, et avait stipulé un délai de six semaines, après lequel la confédération devait employer les moyens de rigueur. Le délai était tout près d'expirer quand le Danemark a consenti, non pas à laisser examiner sa propre constitution par les états provinciaux, mais à suspendre cette constitution dans les deux duchés. Il a cédé en cela aux conseils de la France, de l'Angleterre, de la Russie, et fort sagement. L'expédient se trouve d'ailleurs fort heureusement imaginé, et notre seul regret est que la constitution commune ne soit pas tout entière abolie; mais a-t-on mis un terme définitif à l'ambition qui pousse l'Allemagne vers le Danemark? C'est ce qu'il faut examiner, tout en se félicitant de la trêve qui vient d'être signée.

Nous avons trop souvent démontré, pour qu'il soit besoin d'y insister encore, que la constitution commune imposée le 2 octobre 1855 par la Prusse et l'Autriche à la monarchie danoise, et reliant sous une même loi les états immédiats ou scandinaves et médiats ou allemands du roi-duc de Danemark, a été en réalité un piége où sont tombées, avec le Danemark, qui savait bien où on le précipitait et qui appelait en vain du secours, les puissances occidentales, mal instruites dès leur premier engagement en 1851, ou peu soucieuses. En garantissant ce que l'Allemagne décorait du beau nom d'intégrité de la monarchie danoise, on ne s'est pas aperçu qu'on garantissait peut-être en réalité les divisions intérieures, l'asservissement

et ensuite l'anéantissement du Danemark. Ne le voit-on pas clairement aujourd'hui? Nul danger pareil n'existait quand l'union entre le Danemark propre, c'est-à-dire les îles danoises, le Jutland et le duché de Slesvig d'une part, et les deux duchés allemands, Holstein et Lauenbourg de l'autre, était seulement personnelle, le roi de Danemark étant aussi duc allemand. Une semblable organisation aujourd'hui même tient uni sans nul danger au royaume de Hollande, mais seulement comme possession particulière du roi, le grand-duché de Luxembourg, qui fait partie de la confédération germanique. Lorsque la confédération, il y a deux ou trois ans, a exigé la révision de la constitution du Luxembourg, trop libérale et « antimonarchique » à son gré, le grand-duc dut obéir sans hésitation : il put le faire sans engager le roi de Hollande; les libertés de la Néerlande ne reçurent aucune atteinte d'une telle modification, parce qu'il n'y avait de commun entre les deux états que la personne même du souverain, dont les droits et les devoirs étaient ici et là nettement distingués. En Danemark au contraire, le célèbre système du *heelstat*, imposé par la diplomatie allemande, a détruit une distinction si nécessaire. Le Danemark propre, qui naguère formait un état indépendant et souverain, s'est trouvé réduit au rang de province dans cette nouvelle monarchie qu'on créait en Europe, et la représentation qui siégeait à Copenhague a été abaissée au rôle inférieur d'assemblée provinciale. A côté de la constitution sagement libérale que le Danemark avait reçue en 1849 aux termes de la promesse faite par le feu roi Christian VIII *avant* le mouvement de février 1848, on a vu s'élever une constitution commune devant s'appliquer à la fois au Danemark, au Slesvig, au Holstein et au Lauenbourg. Non-seulement le royaume proprement dit se voyait de la sorte amoindri et maltraité, mais encore la diplomatie, armée de ce qu'on appelait alors « la nécessité européenne, » stipulait une constitution particulière pour le duché de Slesvig, terre de nationalité danoise, à qui l'occupation étrangère, pendant le mois de juin 1849, n'avait pas permis d'étendre le bénéfice de la constitution nouvelle, mais qui devait naturellement recevoir les mêmes institutions que s'était données le Danemark proprement dit. Une constitution particulière était aussi assurée au duché de Holstein, et une autre au duché de Lauenbourg; la conservation des états provinciaux qui avaient jusque-là régi le Slesvig aussi bien que les autres duchés était surtout garantie, comme si d'une part rien ne se fût passé de nouveau en Danemark, comme si de l'autre la confédération germanique avait eu le droit de disposer du gouvernement en Slesvig, ce qu'elle pouvait faire à certains égards en Holstein et en Lauenbourg. Il est clair maintenant qu'on avait entraîné le Danemark dans un double

piége. On a vu quel coup l'organisation nouvelle portait aux institutions libres issues en 1849; qu'on songe de plus au danger que recélaient les dernières conditions que nous venons d'énumérer. La guerre contre l'Allemagne se terminait à peine. Les Danois avaient versé beaucoup de sang et multiplié d'héroïques efforts pour mettre à néant le slesvig-holsteinisme, c'est-à-dire l'union illégitime et factieuse des deux duchés, provoquée, soutenue par l'Allemagne avant et pendant la guerre. Or cette similitude d'institutions imposées au Slesvig et au Holstein n'avait d'autre but que de ressusciter une alliance promettant à l'Allemagne la réalisation de ses projets d'envahissement sur le Slesvig. Le Danemark, vainqueur les armes à la main sur mer et sur terre, à Fredericia et à Idstedt, était battu dans les conseils et traqué désormais d'une manière permanente au nord et au sud, dans sa capitale aussi bien que dans ses annexes. L'ennemi, chassé des champs de bataille, était revenu sous l'habit du diplomate; il avait pris position partout à l'intérieur, et voilà l'intégrité de la monarchie danoise telle que l'Europe l'avait garantie!

Les résultats ne se sont pas fait attendre, et quelle patience le Danemark n'a-t-il point montrée pendant qu'on le harcelait sans cesse du côté de l'Allemagne par mille injustes requêtes, en présence desquelles il temporisait afin de permettre aux grandes puissances de s'éclairer, de comprendre et d'intervenir selon ce que demandaient et la justice de sa cause et leurs propres intérêts à elles-mêmes? Tant que l'Allemagne n'a parlé que des droits du Holstein et du Lauenbourg, qui font partie de la confédération germanique, tant qu'elle n'a fait que demander pour ces duchés encore de nouvelles satisfactions, encore de nouveaux priviléges, le Danemark a cédé, et la question a pu paraître purement allemande; mais ne devenait-elle pas européenne quand la confédération exigeait, comme elle le faisait hier, que le Danemark soumît sa constitution commune, celle qui fait de lui après tout une monarchie souveraine, aux délibérations des états provinciaux de deux duchés allemands? L'Allemagne, par l'entremise funeste de ces deux duchés, pouvait donc exercer un droit d'approbation ou de blâme sur la loi fondamentale d'un pays souverain de l'Europe. Elle prétendait au privilége de modifier au gré de ses vœux cette loi fondamentale. Était-ce encore la querelle particulière des duchés et du Danemark propre, ou n'était-ce pas désormais la lutte entre l'Allemagne envahissante et l'un des trois états scandinaves? Nous n'avons pas dit assurément bien d'autres dangers encore auxquels le système funeste et d'ailleurs impraticable du *heelstat* expose le Danemark et tout le Nord; nous n'avons rien dit des droits de la Russie, valables après la mort ou la retraite du duc de Glucksbourg et de ses deux

fils, droits que le fameux principe de l'intégrité étendra à toute la monarchie. Nous avons trop souvent exposé toutes ces conséquences, dont quelques-unes se sont déjà réalisées, et nous voulons nous borner ici à suivre les progrès des envahissemens sans cesse médités par l'Allemagne au détriment de la monarchie danoise.

Nous avons déjà noté la condition imposée au Danemark de ne pas étendre au Slesvig la constitution du 19 juin 1849. En premier lieu, cette constitution est libérale, et comme telle déplaît à la confédération. En second lieu, isoler le Slesvig du Danemark est chose désirable pour aider à l'exécution du plan qu'on s'est tracé. De plus nous avons dit que l'ancien régime des états provinciaux, forme de l'absolutisme tel qu'il existait avant les changemens opérés dans le reste du Danemark, avait dû être conservé en Slesvig comme en Holstein, où la confédération avait tout le droit possible de travailler à le maintenir, et nous avons remarqué que cette conformité d'institutions était perfide, qu'il eût été de l'intérêt du Danemark d'empêcher tout ce qui pouvait rapprocher et contribuer à réunir les deux duchés, ligués naguère sous une inspiration venue de l'étranger et dans une rébellion commune. Qu'on ajoute à cela les divers épisodes qui ont mis à découvert les secrètes visées de la confédération; qu'on se rappelle par exemple M. le baron Blome exprimant, dans l'assemblée des états holsteinois du mois d'août 1857, la prétention de faire donner dans le conseil commun de toute la monarchie un nombre égal de membres à la représentation du Danemark proprement dit et à celle des trois duchés confondus et mêlés ensemble, et on touchera du doigt l'espérance que nourrit l'Allemagne, celle de parvenir à accaparer de nouveau le Slesvig. C'est là le vrai péril, on ne doit pas s'y tromper. L'Allemagne a sans cesse refusé de préciser ses griefs pour dissimuler ce but extrême; elle a sans cesse exigé de nouvelles concessions, prenant acte de chacune et la déclarant toujours insuffisante. Il est telle de ces concessions cependant dont elle se contenterait assurément, celle par exemple que demandait M. Blome. Une fois l'égalité des deux représentations accordée, il ne faudrait plus que l'émigration de quelques délégués prussiens venant acquérir des domaines en Slesvig (comme on a vu M. de K..... le faire en Lauenbourg), se faisant ensuite élire à l'assemblée générale de la monarchie commune, et l'emportant bientôt d'une ou deux voix sur l'ancienne majorité danoise. On conçoit que tout serait promptement changé, et que le Danemark deviendrait bientôt une annexe allemande.

L'Allemagne ne manque pas d'ailleurs d'érudits et de professeurs d'histoire pour soutenir que le Slesvig est terre primitivement allemande, usurpée par cette formidable civilisation danoise qui a fait

reculer pas à pas l'humble et chétif germanisme. Or n'est-il pas évident au contraire que c'est la trop puissante Allemagne qui, peu à peu, grâce aux imprudentes concessions des souverains danois, a envahi cette contrée, dont la langue, le droit et les institutions étaient originairement toutes scandinaves? Sur ce point d'ethnographie et d'histoire, d'où dépend, comme on voit, une grave question de politique contemporaine, un savant professeur, M. Allen, vient précisément de publier à Copenhague deux intéressans volumes, et nous lui emprunterons par un rapide résumé ses argumens les plus ingénieux, les plus évidens et les plus nouveaux. M. Allen est déjà connu par une excellente *Histoire du Danemark* et par un curieux recueil des *Lettres de Christian II*. De concert avec plusieurs érudits patriotes, comme MM. Poulsen, Werlauff, Wegener, Velschow, Larsen, Krieger, Grimur Thomsen et Worsaae, il a pris part aux publications antiallemandes faites par l'université de Copenhague pendant les années de la dernière guerre entre Prussiens et Danois. C'est le travail présenté par lui à cette époque sur les idiomes parlés dans le Slesvig qu'il publie aujourd'hui, remanié et développé.

L'auteur rappelle d'abord avec raison que l'Europe ne connaît peut-être pas de frontière plus anciennement et plus exactement tracée que celle qui sépare, depuis le IXe siècle, la Germanie de la patrie scandinave, et cette frontière est justement la limite méridionale du duché de Slesvig, au sud duquel commence le Holstein. N'est-ce pas en effet sur les bords de l'Eider que l'ancien roi des Danois, Gotfried, arrêta la conquête de Charlemagne, et n'est-ce pas de l'Eider inférieur au cours de la Slie que s'étendait ce fameux rempart de la nationalité danoise, le Dannevirke? Il est vrai qu'entre la Slie et l'Eider supérieur s'étendait et s'étend encore aujourd'hui une lisière d'un sol inculte, couvert de forêts, entrecoupé de marécages et de bruyères; mais cette région même n'était pas allemande: elle avait été défrichée en partie par des émigrans danois, colonisée d'ailleurs par des Saxons, et, dans sa partie sud-ouest, par des Frisons, qui durant bien des siècles se maintinrent absolument indépendans de l'Allemagne. L'Eider restait donc bien la limite commune entre l'Allemagne et la Scandinavie, ou cette limite était marquée tout au moins par le Dannevirke, entre l'Eider inférieur et la Slie. Immédiatement au nord du Dannevirke, c'est-à-dire dans la partie méridionale du Slesvig, vous ne rencontrez plus que des noms scandinaves, attestant par leurs témoignages non équivoques à quel peuple ils sont primitivement dus (1). Ajoutez les objets d'archéologie et

(1) Il est vrai que le germanisme, envahissant peu à peu cette contrée pendant le

surtout les vieilles inscriptions runiques rendues chaque jour encore par ce sol antique à la lumière; ajoutez les témoignages des historiens parmi les Allemands eux-mêmes et l'assentiment non équivoque des anciens monumens législatifs que nous avons conservés; ajoutez enfin, pour dernier trait plus concluant encore, les traces actuellement subsistantes des anciens codes scandinaves dans ce Slesvig méridional, que l'influence allemande paraissait avoir assez complétement envahi pour autoriser les prétentions de l'Allemagne à réclamer comme sien tout le pays usurpé. La loi jutlandaise du roi Valdemar, toute scandinave incontestablement, est restée jusque dans le cours du XVIIIe siècle la loi prédominante au sud du Slesvig, et certaines dispositions en sont encore observées de nos jours. Suivant l'usage de l'ancien droit scandinave, on a continué jusqu'au XVIIe siècle à pratiquer, dans les cas de meurtre, la compensation et la réconciliation, à adopter selon certaines formules les enfans naturels, etc. Outre ces vestiges de coutumes générales, il faut mentionner les priviléges de villes et de corporations concédés par des rois de Danemark, comme Christian III, Frédéric II et Christian IV, les dispositions du code maritime de Christian V, les libertés du paysan danois, étouffées plus tard par la tyrannie de la féodalité allemande, enfin les droits et usages particuliers aux Frisons et aux Saxons faisant partie du duché. Eidersted, Husum et Frederikstad sont les seules villes du Slesvig méridional qui n'aient conservé dans les temps modernes aucune trace de ces anciennes législations toutes nationales. En ce qui touche la langue parlée, les concessions impolitiques des souverains du Danemark autorisèrent, il est vrai, peu à peu l'usage de l'allemand dans les cours judiciaires de tout le duché de Slesvig, et quand le cri de l'opinion publique eut obtenu de Christian VIII, prédécesseur du prince aujourd'hui régnant, le rétablissement légal de la langue danoise dans les tribunaux, l'Allemagne fit éclater son indignation. L'on vit même un jurisconsulte éminent et respecté, mais aveuglé par son ardeur slesvig-holsteinoise, réclamer, au milieu du XIXe siècle, l'emploi du latin

cours du moyen âge, a transformé ces noms et leur a imposé une physionomie teutonique; mais un coup d'œil un peu exercé ne s'y trompe pas; *ohe*, forme barbare et qui n'a aucune signification dans les langues germaniques, déguise fort mal le mot scandinave *œ*, qui signifie une *île* (*insel* en allemand); les mots *skovbygaard*, domaine de ville près d'un bois, *sœnderborg*, citadelle du sud, *tœnder*, *graasteen*, *aabenraa*, *hœderslev*, *sundeved*, *kongeua*, etc., sont évidemment scandinaves et danois, tandis que les dénominations *schaubygarde*, *sonderburg*, *tondern*, *grauenstein*, *apenrade*, *hadersleben*, *sundewit*, *kœnigsau*, etc., sont de mauvaises traductions n'offrant le plus souvent aucun sens. L'invasion a bien pu contrefaire et déformer, mais non pas déraciner et livrer à l'oubli ces souvenirs, ces preuves historiques, profondément attachés au sol même de la patrie scandinave.

dans les cours judiciaires du Danemark, sous l'ingénieux prétexte qu'un idiome comme le danois ne pouvait que brouiller les idées et mal formuler les expressions. Ce n'est pas tout encore : des tribunaux la langue allemande passa dans l'usage de tous les fonctionnaires par l'ascendant des grands propriétaires et des ducs de Gottorp, que leurs intérêts et leurs affections rattachaient à l'Allemagne, et l'on se servit même fort habilement à ce propos des prédicateurs de la réforme, qui, venus des pays germaniques, représentaient aux populations, ou peu s'en faut, le langage danois comme un langage païen, et l'expulsaient à la fois de l'école et de l'église. La haute école de Kiel, que les candidats aux fonctions publiques étaient tenus de fréquenter pendant deux années, contribua pour sa bonne part à germaniser ou plutôt à teutoniser (*fortydske*) toute la bureaucratie. En même temps, ce qu'il y avait de noblesse originairement danoise était repoussé du Slesvig, que la noblesse holsteinoise envahissait par ses domaines sans cesse agrandis; des corporations d'ouvriers allemands venaient s'établir dans les villes du Slesvig méridional, et la triple association de ces nouveau-venus avec les fonctionnaires et les grands propriétaires achevait de leur livrer toute l'influence dans l'administration communale. C'est pendant le XVIIIe siècle que se montrent tous les résultats de ce déplorable envahissement du Slesvig danois par le germanisme. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Allen les incroyables récits de l'anarchie religieuse que causait en plus d'une paroisse la différence de langage entre le pasteur et ses ouailles. Les paysans, ne cédant qu'en apparence à la contrainte, récitaient, sans y rien comprendre, les prières et les psaumes en allemand, et maudissaient en danois le prêtre, qui le leur rendait avec usure du haut de la chaire allemande, sans les émouvoir, puisqu'ils n'y entendaient rien (1).

Nous le demandons à tout esprit impartial, le tableau tracé par M. Allen ne démontre-t-il pas clairement deux choses : d'une part les envahissemens perpétuels, manifestes ou secrets, de l'Allemagne, de l'autre le droit antérieur et primitif de la nationalité scandinave en Slesvig? Et n'a-t-il pas fallu à cette nationalité toute la force que lui prêtait un droit originaire pour résister, comme elle l'a fait, par la langue et par la législation, ces solides attaches rivées dans le sol même, aux attaques violentes et aux influences délétères qui lui venaient de l'Allemagne?

Le *heelstat*, qui permet à la confédération germanique de s'ingérer dans les affaires du Slesvig et du Danemark propre en mêlant

(1) Remarquons en passant que, grâce à ce désordre, sans aucun doute, la messe latine fut conservée dans les églises du Slesvig fort avant dans le XVIIIe siècle.

toutes ces parties de la monarchie sous une même constitution et une même représentation, va donc directement contre la justice et l'histoire. C'est une erreur trop fréquente, et qui marque trop peu d'instruction, de prendre le Danemark et les trois états scandinaves en général comme de simples annexes du monde germanique, auquel ils seraient redevables de toute leur civilisation. Les Scandinaves forment une famille bien distincte dans la race germanique. S'il est vrai qu'ils avaient à l'origine une langue et une mythologie analogues à celles des Allemands, il ne faut pas oublier que ces derniers ont livré de bonne heure leur idiome et toutes leurs croyances à la double influence de l'ancienne civilisation classique et du christianisme, tandis que les Scandinaves sont restés bien plus longtemps et plus profondément pénétrés de l'énergie de ce génie primitif. C'est là une importante différence qui se montre dès les premiers temps de leur histoire. D'ailleurs l'Allemagne n'a pas été leur seule ni même leur principale éducatrice dans la voie de la civilisation moderne. La conversion du Nord au christianisme n'est pas une œuvre allemande, mais bien plutôt une œuvre de la France carlovingienne et de l'église anglo-saxonne. Saint Anschaire, l'apôtre du Danemark, était d'origine picarde, et avait été élevé chez les bénédictins de Corbie. C'est lui aussi qui porta en Suède les premières semences de la foi nouvelle. Quant à la Norvége, elle reçut principalement les missionnaires anglo-saxons, et l'Islande les missionnaires irlandais. Bien plus, les querelles avec l'Allemagne, qui datent des premiers siècles du moyen âge, ont pendant très longtemps empêché l'établissement définitif du christianisme dans la Scandinavie méridionale, et l'union dynastique du Danemark avec l'Angleterre, sous les Canut, a seule pu triompher d'un si puissant obstacle. Ce que le Nord doit à l'Allemagne, c'est la réforme protestante, et encore les protestans de la Suède et du Danemark se demandent-ils si le libre et sincère développement des idées et des sentimens populaires suivant les inspirations du génie national n'eût pas été préférable à l'importation d'un établissement officiel comme celui de l'église luthérienne allemande. L'Allemagne a d'ailleurs transmis au Nord scandinave le droit féodal avec le servage, ainsi que l'esprit administratif, l'esprit de bureaucratie, de procédure, et les publicistes scandinaves ont pu se demander à leur tour s'il n'eût pas été souhaitable que l'Allemagne gardât pour elle ses institutions politiques ou sociales, sans les imposer à des peuples dont l'énergie se fût fortifiée sans doute à se produire selon ses voies particulières. On ne doit pas faire de l'oppression subie un argument contre cette énergie même, car la défaite ne s'explique que trop facilement par la présence de cours étrangères dans les royaumes scandinaves pendant

une grande partie du moyen âge, par de funestes complications de droits d'héritage et de liens de familles, enfin par les divisions intérieures, issues chez les peuples du Nord de l'incertitude où l'oppression de l'Allemagne retenait leur sentiment de nationalité. En l'absence d'un droit réel de l'Allemagne à intervenir dans les affaires du Nord, réclamera-t-on une libre expansion de la nationalité allemande par cette seule raison qu'elle est la plus forte? Ce serait se faire l'avocat d'un cosmopolitisme tyrannique et funeste, qui, au nom d'un progrès impatient de toute barrière, enfanterait la servitude et la décadence. Il ne faut pas se représenter la société européenne et chrétienne comme une simple agrégation de peuples dont les moins puissans par le nombre, par la richesse, ou même par le génie, seraient destinés à accepter la domination des deux ou trois plus forts, sauf pour ceux-ci à lutter ensuite jusqu'à ce qu'un seul se trouvât définitivement vainqueur. Il ne faut pas croire qu'une telle issue tournerait au grand profit de tous. Non, la société européenne vraiment digne de ce nom est une réunion fraternelle qui subsiste par le respect des droits de chacun et par la protection que le plus fort s'empresse au contraire d'accorder au plus faible. De cet équilibre volontaire naît l'intelligente harmonie qui préside au concert de la civilisation occidentale, et qui, inventée pour la première fois par le génie européen et moderne, n'a rien de commun avec le silence de mort dans lequel s'agite convulsivement la despotique Asie. Chacune de ces nations qui composent le continent européen a sa physionomie particulière, et chacune aussi offre quelque trait commun qui se retrouve dans la physionomie de ses sœurs :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Et chacune assurément a son rôle tracé qu'une autre ne remplirait pas avec un égal bonheur. Ne souhaitons pas que certaines velléités ambitieuses puissent aujourd'hui se substituer à la double action, providentielle et sage, du génie de notre race et du temps. S'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il faille compter l'âge des peuples en raison de la carrière qu'il leur reste à parcourir, les peuples scandinaves sont jeunes; le sentiment des nationalités, qui ne s'est vraiment éveillé en Europe qu'au commencement de ce siècle-ci, leur a révélé leur dignité, et ils se lèvent à son appel. Ils savent désormais de science certaine, si on ne le sait pas bien autour d'eux, qu'ils sont destinés à un rôle utile et brillant peut-être en Europe, et ce n'est pas aux puissances occidentales que l'idée viendra de ne pas les en croire ou de les en vouloir désabuser.

L'arrangement qu'on vient de prendre a été accepté provisoirement par l'Allemagne, mais il ne semble pas, disions-nous, devoir être définitif. Nous ne pensons pas qu'un autre expédient puisse couper court à toutes les difficultés dont se compose cette malheureuse question danoise que celui qui consiste à laisser l'Allemagne briser elle-même le *heelstat*, ou état d'ensemble, machine monstrueuse qui ne saurait manœuvrer, et à y substituer un état d'union garantissant au Danemark jusqu'à l'Eider, c'est-à-dire y compris le Slesvig, l'unité politique, les duchés de Holstein et de Lauenbourg restant annexés par un lien tout personnel et non pas réel. Encore une fois, c'est la position du grand-duché de Luxembourg vis-à-vis de la Hollande que nous voudrions voir établir ici d'une facon durable, et nous cherchons en vain lequel des deux partis aurait à se plaindre, les droits réciproques étant de la sorte, à ce qu'il semble, parfaitement respectés. C'est à peine si le *heelstat* eût été praticable dans le cas où la confédération n'aurait aperçu au-delà des frontières du Holstein aucun envahissement à rêver. Le duché de Limbourg reste bien, il est vrai, réuni au royaume de Hollande, sous la même constitution et la même législation, tout en faisant partie de la confédération germanique, et sans qu'il en résulte aucun désordre. Toutefois un tel arrangement ne laisse pas d'être perfide. C'est parce que la confédération n'entrevoit pas derrière le Limbourg, entre le Limbourg et le royaume de Hollande, quelque Slesvig à gagner, que la paix subsiste; mais qui l'empêchera d'exiger un beau jour que la constitution du Limbourg, duché allemand au même titre que le Holstein et le Luxembourg, soit revisée? C'est son droit; mais en même temps elle se sera ingérée, si on la laisse faire, dans la constitution intérieure et particulière du royaume de Hollande, et, par le fait même de son intrusion, elle aura porté atteinte à son indépendance au gré du caprice ou de l'ambition des Allemands. En présence d'un tel danger, les états-généraux de La Haye ne seront-ils pas bien venus à répondre qu'ils entendent maintenir dans son intégrité une constitution garantie par les puissances européennes, et à repousser toute intervention étrangère dans la législation constitutionnelle et administrative de leur monarchie? On dira que c'est refuser à la confédération son droit légitime de protection sur un duché qui dépend d'elle : peut-être bien; la faute en est à cette vicieuse organisation.

Il y a d'ailleurs bien d'autres dangers qu'elle entraîne avec elle. Que dire par exemple de la situation bizarre dans laquelle se fût trouvé le souverain de la monarchie danoise pendant la dernière guerre contre la Russie, dans le cas, qui a failli se présenter, où, se déclarant de concert avec la Suède et la Norvége pour les puis-

sances occidentales, il aurait vu l'Allemagne entraînée vers le parti contraire et aurait été sommé d'envoyer son contingent holsteinois à l'armée fédérale? Il aurait pu se rencontrer tel engagement dans la campagne où les troupes du roi de Danemark se seraient battues contre les soldats du même roi de Danemark, duc de Holstein et de Lauenbourg, et ce serait une erreur de croire que la prévision d'un tel embarras ou simplement la complication de ces liens bizarres n'a été pour rien dans l'hésitation qui a retenu en 1855 le Danemark, et l'a empêché de se joindre au traité du 21 novembre. La seule issue, quand la confédération germanique soulève un débat pareil à celui dont la constitution du Holstein est aujourd'hui et dont celle du Limbourg peut être demain l'objet, n'est-ce pas de s'opposer décidément, en faisant tout au monde pour avoir avec soi l'Europe comme témoin et garant d'une juste cause, à la moindre intervention de l'Allemagne hors des limites de la province où elle a quelque entrée légitime, et, si cette opposition n'est pas possible, d'entrer franchement dans le projet d'un partage des provinces, de telle sorte que la province faisant partie de la confédération germanique ne soit pas une attache indissoluble rivant à l'Allemagne pour toujours, privées de leur liberté d'action, des monarchies indépendantes et souveraines en droit? C'est ce qu'on demande pour le Danemark dans ses rapports avec le Holstein; c'est ce que le système du *heelstat* empêchera de réaliser tant qu'il subsistera, au grand détriment de la monarchie danoise, qu'il entraîne à sa ruine.

Le Danemark et son roi, secondés par des ministres fort habiles, ont eu pendant toute cette dernière crise le sentiment très précis et la vue très nette du péril qui les menaçait, et tout le Nord a compris que ce péril lui était commun. S'il est clair qu'une fois le Slesvig détaché de la monarchie et rattaché à l'Allemagne, le Danemark, réduit au Jutland et aux îles, n'est plus rien, il est bien entendu aussi qu'une fois l'influence allemande maîtresse à Copenhague, la Baltique cessera d'être une mer scandinave, et Stockholm elle-même n'aura plus d'avant-poste au midi. Or n'est-ce pas assez d'avoir permis à la Prusse d'ouvrir sur la Mer du Nord un port si important à l'embouchure de la Jadde? N'est-ce point assez d'avoir jeté à la mer les clés du Sund, et serait-il prudent de livrer une de ses rives, c'est-à-dire en effet une des portes de la Baltique, à l'Allemagne?

Le meilleur moyen d'éviter ces périls, nous le connaissons bien : ce serait assurément qu'indépendamment de l'intervention étrangère le Nord fût capable de faire ses affaires lui-même. Le Danemark devrait rencontrer dans les autres peuples scandinaves un suffisant appui. L'œuvre est à moitié faite. Si une armée fédérale eût occupé les duchés allemands et ensuite mis le pied en Slesvig, c'est-à-dire si

elle eût dépassé la ligne de l'Eider, elle eût rencontré, pour lui barrer le passage et la refouler en arrière, trois peuples au lieu d'un, trois peuples pour qui la rive droite ou septentrionale de l'Eider est déjà le sol sacré. En parlant une fois déjà dans la *Revue* des périls du Danemark (1) il y a plus d'un an, nous terminions notre étude par quelques citations des pamphlets allemands, qui dès lors, au nom du *dieu allemand*, entonnaient la trompette de guerre. Nous pouvons raconter aujourd'hui quels échos ces récentes menaces ont rencontrés au-delà du Sund. Lors du dernier anniversaire de la constitution norvégienne à Christiania, M. Berg a porté un toast au Danemark en disant aux grands applaudissemens d'une assemblée frémissante : « Malheur à l'Allemagne! Elle ne voit pas que celui qu'elle attaque a autour des reins une ceinture qui lui inspire un courage et lui communique une force indomptable; elle ne voit pas que le Danemark a une nationalité! Parce qu'elle porte un riche manteau à dix couleurs, elle s'enorgueillit et dédaigne à tort le vêtement de son adversaire; il est d'une seule teinte, mais c'est une sombre et forte armure. Contre l'hydre allemande, le Danemark n'est pas seul; nous ne sommes pas étrangers dans cette lutte; c'est nous, c'est tout le Nord qu'elle engage, si la sentinelle qui veille sur la frontière méridionale de la Scandinavie est menacée. Là cause du Danemark est la nôtre par les liens d'une origine commune, par ceux de nos engagemens, par ceux de nos souvenirs, par ceux du sang déjà versé pour elle. Nous ne la trahirons pas! » On sait qu'en Suède comme en Norvége des réunions ont été convoquées pour promettre, au nom du patriotisme scandinave, un prompt secours en cas d'attaque. Voilà ce qu'on peut appeler du scandinavisme pratique! En 1849, Suède et Norvége ont envoyé un corps d'armée au secours du Danemark; on peut bien compter qu'il en serait de même cette fois encore. Néanmoins cette barrière-là n'est pas vraiment solide qui s'élève seulement aux jours de crises violentes, et qui, n'arrêtant que l'effort de la guerre déclarée et ouverte, laisse passer une diplomatie perfidement habile, armée de tout l'ascendant d'une confédération nombreuse et puissante contre un petit peuple de deux millions et demi de citoyens. Que sert-il de repousser les assauts, si l'on est obligé de laisser l'ennemi continuer son œuvre par la mine et la sape? La seule alliance vraiment utile serait celle qui, rapprochant le Slesvig, soumis aux mêmes institutions ou à peu près que le reste du royaume, détachant le plus complétement possible les états du roi de Danemark des possessions allemandes du roi-duc de Holstein et de Lauenbourg, identifierait le Danemark aussi inti-

(1) Voyez *le Scandinavisme et le Danemark*, 1er mai 1857.

mement que le permettrait le respect de sa constitution, de ses lois, de son caractère particulier, aux deux autres peuples représentant avec lui la nationalité scandinave. Tel serait le scandinavisme vraiment pratique. C'est celui vers lequel tendent, par la force des choses et presque à leur insu, les trois peuples du Nord, celui qui, promettant de sauver le Danemark, peut ouvrir à la Suède de brillantes perspectives.

Malheureusement, nous ne craignons pas de le dire, la Suède elle-même a fait faire un pas en arrière à cette espérance d'une utile et permanente union entre les nations scandinaves. Pour qu'une telle union devînt prochaine, il faudrait évidemment que la Suède ne restât pas si fort au-dessous, à certains égards, des deux autres nations sœurs, au rang inférieur où la retient sa constitution décrépite. Nous le répétons, la division de la représentation nationale en quatre ordres arrête en Suède toute réforme politique ou sociale qui, inspirée par l'esprit moderne, contrarie par quelque côté des privilèges de castes, restes informes du moyen âge. Que la Suède ait fait pendant le règne du roi Oscar d'importans progrès pour l'industrie et le commerce, nous ne l'ignorons pas. Ce pays, qui, avant 1830, incapable de se nourrir, importait annuellement 2 ou 300,000 tonnes de blé, non-seulement se suffit maintenant à lui-même, mais a exporté en 1855 1,739,000 tonnes de blé. Son importation, qui n'était en 1834 que de 14 millions et demi de rigsdalers de banque (1), était en 1856 de 70 millions et demi, — son exportation ayant d'ailleurs monté de 16 millions de rigsdalers à près de 62 millions. Le chiffre qui représente l'ensemble des produits de son industrie était de 11 millions de rigsdalers, il est aujourd'hui de 41 millions. La fabrication des machines et métiers dans ce pays, dont les entrailles sont de fer, était de 78,000 r. seulement, tandis qu'elle s'élève aujourd'hui à 2,430,000. Ce sont là des chiffres éloquens à coup sûr; nous savons que le roi Oscar en est fier, surtout de celui qui représente ce grand et nouveau fait de l'exportation du blé suédois; nous savons encore, que si cela eût dépendu seulement du roi Oscar, la Suède eût obtenu la réforme de sa représentation. Il en a été autrement par malheur : tous les efforts ont échoué contre l'égoïsme aveugle de quelques-unes de ces castes, et toutes les réformes vraiment libérales y échoueront de la sorte. C'est ainsi qu'on a rejeté le projet d'une loi de tolérance religieuse présenté, peu de temps avant sa retraite, par ce même roi Oscar, qui avait inauguré son règne par la loi des dissidens en Norvége. Que faire contre cette vieille machine, contre cette organisation vicieuse qui résiste par sa force

(1) A 2 francs 13 centimes environ chaque rigsdaler.

d'inertie, se rit de toutes les espérances, des vœux réunis de la nation et du roi, et bien plus retient même enchaîné l'esprit public? De même que la puissante analyse de la parole suscite et développe la pensée, et que le muet de naissance manque d'un énergique moyen d'exercer et de fortifier son esprit, de même l'esprit public en Suède, n'ayant d'autre expression légale que cette représentation imparfaite, reste enveloppé, il faut bien le dire, et n'acquiert pas la force que lui procurerait assurément une liberté intelligente et disciplinée. On en a vu un exemple dans la condamnation récente des catholiques. Une partie, une bonne partie de la nation a détesté cette honteuse sentence, cela est vrai; le journal libéral l'*Aftonblad* a ouvert une souscription au profit des persécutées, nous le savons. Il n'en est pas moins certain qu'une moitié de la représentation d'une part et l'une des grandes cours de justice de l'autre se sont crues assez autorisées et soutenues par l'esprit public pour rendre, chacune de son côté, une sentence qui est une tache pour leur pays, et que sauront exploiter en Danemark et en Norvége les ennemis de l'union scandinave.

Une seule pensée nous rassure : ou le roi Oscar, rendu à la santé, fera de nouveau entendre sa voix respectée, à laquelle cette dernière et triste expérience prêtera une autorité nouvelle et décisive, ou le régent, qu'anime une ambition généreuse, aura à cœur de reconquérir promptement pour la Suède, dans la carrière nouvelle où l'attendent sans doute de glorieuses destinées, le terrain qu'elle a perdu. Dans l'un ou l'autre cas, la réforme si souvent invoquée par la partie éclairée de la nation, et proposée plusieurs fois par le gouvernement lui-même, ne saurait manquer de s'accomplir, maintenant qu'on a éprouvé jusqu'à quelle extrémité absurde et inique cette représentation pouvait conduire le pays. La prochaine diète aura pour tâche, nous l'espérons, de réconcilier la Suède avec l'Europe, avec les peuples du Nord, ses frères, à qui il importe qu'elle soit forte et respectée, — enfin, pourquoi hésiter à le dire? — avec elle-même.

A. GEFFROY.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LES CULTURES ALGÉRIENNES ET LA RÉCOLTE DE 1858.

Parmi les sources de l'alimentation publique en France, il en est une qui a des droits particuliers à notre sollicitude : c'est la production coloniale, et principalement celle de l'Algérie. Développer l'exploitation du sol dans notre France africaine, ce n'est pas seulement ajouter un précieux supplément aux ressources nationales, c'est aussi les varier heureusement, c'est permettre d'utiles expériences sur des végétaux inconnus à nos cultivateurs, et faciliter diverses applications dont pourra profiter notre industrie. Nous avons en 1858 un double motif pour rechercher où en sont les cultures de l'Algérie, et quels avantages le pays doit en attendre. D'une part, l'état de nos récoltes peut rendre nécessaire de recourir à certains produits du sol algérien; de l'autre, une exposition récente a fait passer sous les yeux du public quelques-unes des principales richesses végétales de notre colonie. Le moment est donc favorable pour examiner les divers résultats du travail d'exploitation qui s'y poursuit.

Trente ans à peine se sont écoulés depuis l'époque où les vaillantes armées de la France, en implantant le drapeau national sur le sol de l'Algérie, affranchissaient pour toujours les peuples commerçans du tribut et des dangers subis par leur marine durant trois siècles, et dont les menaçait encore ce repaire de nombreux et hardis pirates. Après ce grand résultat obtenu aux applaudissemens des nations, l'œuvre de la conquête était loin d'être achevée. Il s'agissait de soumettre une population guerrière de deux millions d'habitans

disséminés sur une étendue égale aux trois quarts de la surface de la France (1). Chacun prévoyait de nombreux et périlleux combats, d'énormes dépenses, et pour beaucoup d'esprits positifs tant de sacrifices d'hommes et d'argent devaient rester sans compensations suffisantes.

Aujourd'hui l'expérience a répondu : si les sacrifices ont été considérables comme on le prévoyait, les compensations sont enfin venues et n'ont pas trompé l'attente de ceux qui avaient foi dans les persévérans efforts de la France. Une période de lutte dont nous n'avons point à évoquer ici les glorieux souvenirs a été suivie d'une ère de pacification qui, à peine commencée, s'annonce déjà d'une façon brillante. Les succès déjà obtenus se maintiendront-ils? Les cultures, les applications essayées en Algérie se développeront-elles? Répondre à ces questions, ce ne sera pas seulement montrer les progrès du travail agricole dans notre colonie, mais donner plus d'une indication utile sur les besoins et les ressources de l'alimentation publique en général.

Le cadre d'une semblable étude est tout tracé. On doit tenir compte d'abord des conditions climatériques au milieu desquelles s'obtiennent les produits algériens. Il y a ensuite à classer, à énumérer ces produits, en nous plaçant au point de vue des populations de nos grandes villes, dont ils peuvent faciliter et varier l'alimentation. Les conditions propres au climat de l'Afrique septentrionale sont connues. Dans la province d'Alger, grâce à une température suffisamment humide et à l'influence bienfaisante de la mer, on cultive à la fois, avec les diverses plantes du centre et du nord de la France, les végétaux de l'Europe méridionale et en partie ceux des régions intertropicales (2). La zone saharienne, placée dans des conditions moins favorables, se prête, elle aussi cependant, à diverses applications utiles de l'industrie agricole, et se distingue par des productions spéciales, qui pourront faciliter des relations de plus en plus désirables entre le monde africain et l'Europe. Le meilleur moyen pourtant de faire ressortir les avantages d'un climat qui admet les cultures les plus variées, c'est d'examiner les divers produits du sol algérien tels qu'on les a vus figurer à l'exposition d'horticulture de mai 1858, en commençant par les produits de la

(1) La surface de la France est de 530,402 kilomètres carrés, celle de l'Algérie de 390,000 kilomètres. La population indigène, qui a peu varié, comprend 2,200,000 individus. Le nombre des Européens, qui était de 602 en 1830, de 3,228 en 1840, et de 125,963 en 1850, s'élevait en 1856 à 167,635, y compris 100,400 Français, ou moins d'un vingtième de la population totale.

(2) D'après les observations faites au Hamma par un de nos agronomes pendant l'hiver de décembre 1857 à mars 1858 inclusivement, les températures moyennes ont oscillé entre + 14° et + 10°,3.

culture maraîchère que la vapeur apporte sans altération jusqu'à Paris (1), pour rechercher ensuite les principaux résultats de la culture des céréales et de quelques cultures industrielles.

Au premier rang des produits de la culture maraîchère en Algérie se placent les ignames, les batates (2) et les pommes de terre. Déjà nous avons eu occasion d'apprécier ici (3) les efforts tentés pour acclimater l'igname en France. En Algérie, nous avons à signaler des tentatives non moins dignes d'intérêt. Une culture expérimentale et comparative a été entreprise par M. Hardy, directeur de la pépinière centrale du gouvernement à Alger, sur dix-huit espèces ou variétés d'ignames originaires de l'Inde, de la Nouvelle-Zélande et de la Chine : quatre espèces et huit variétés provenaient de Siam et du Cambodje. Ces expériences ont clairement établi que l'on n'obtient de belles récoltes de ces tubercules qu'à la condition d'implanter des tuteurs pour soutenir les tiges volubiles et de pratiquer à temps quelques irrigations. Les plus volumineux rhizomes féculens et les plus abondans produits ont été obtenus de l'igname *jambe d'éléphant* (*dioscorea alata elephantipes*) et de l'igname nommée *patte de tortue;* elles ont produit en 1857, l'une 37,040 kilog., l'autre 74,280 kilog. par hectare, sur le terrain cultivé expérimentalement par M. Hardy. Venaient ensuite, d'après l'ordre de l'abondance de la récolte, l'igname de la Nouvelle-Zélande et l'igname violette de la Chine. La dernière, dont on a obtenu 33,000 kil. sur la même superficie, est généralement connue aujourd'hui sous le nom de *dioscorea batatas*. Les tubercules de cette variété avaient été envoyés par plusieurs colons; c'est la seule variété qui ait pu être cultivée en grand dans le midi et le centre de la France. En Algérie, la culture de la *dioscorea batatas* offre l'incontestable avantage d'une croissance plus rapide, qui permettrait, pourvu qu'on plantât de petits tubercules entiers (faciles à obtenir au moyen des *bulbilles*) ou des tron-

(1) On avait reçu notamment, à l'exposition d'horticulture de 1858, des artichauts dits *verts de Provence*, de volumineux choux-fleurs, des fèves, des tomates dans un remarquable état de fraîcheur.

(2) On confond souvent les batates avec les ignames, qui se présentent également en tubercules allongés; rien n'est cependant plus facile que de les distinguer, lors même que les tubercules sont coupés en tronçons : toute la superficie des batates est unie et lisse comme celle d'une pomme de terre vitelotte, tandis que la surface des ignames est au contraire toute hérissée d'exubérances en forme de mamelons qui correspondent à des radicelles non développées ou à des bourgeons latens. Si d'ailleurs on coupe transversalement une igname, on voit sur la tranche de nombreux petits cercles blanchâtres représentant la fécule agglomérée tout autour des faisceaux vasculaires qui traversent le rhizome (tige souterraine tuberculeuse). Les tranches de batates n'offrent à la vue rien de semblable; la masse blanchâtre ou jaunâtre de ces tranches, parfois rosée sur les bords, est d'une nuance uniforme.

(3) *Revue* du 1er mai 1858.

çons de gros tubercules, d'obtenir en une seule année des rhizomes assez volumineux pour être livrés directement à la consommation, et ayant assez peu profondément pénétré dans le sol pour que l'arrachage n'en fût plus un obstacle à la récolte économique. L'igname de Chine cultivée dans notre colonie offre en outre l'avantage notable d'être plus riche en substance nutritive que la même variété cultivée en France dans les meilleures conditions.

La plupart des autres espèces ou variétés d'igname envoyées d'Algérie à l'exposition de mai 1858 contenaient encore plus de substance nutritive que l'igname de Chine; mais le tissu, plus résistant, en faisait un aliment moins agréable. L'une de ces espèces (*dioscorea triphylla*) présente même l'inconvénient plus grave d'une âcreté très prononcée dans ses tubercules. On peut néanmoins utiliser encore ces végétaux par l'extraction économique d'une fécule qui réunit toutes les qualités comestibles recherchées dans les fécules exotiques. Il y a donc lieu en définitive d'applaudir aux efforts tentés par M. Hardy pour propager la culture des ignames sur le sol algérien.

A côté de l'igname, la batate douce (*convolvulus batatas*) était représentée à l'exposition de cette année par un grand nombre de tubercules des trois variétés, rouge, jaune, blanche, venus de l'Algérie. Une telle abondance de spécimens prouvait clairement que la batate douce figure au nombre des objets de consommation usuelle dans notre colonie. On se demandait, à voir ces plantes si bien conservées, ces volumineuses racines tuberculeuses, si un végétal qui joue un rôle si important dans les cultures algériennes ne pourrait être utilement appliqué à l'alimentation de la France. Les batates sont cultivées avec succès dans les diverses contrées chaudes du globe, et y forment avec les ignames la base de la nourriture des populations. On en consomme de grandes quantités aux États-Unis d'Amérique. On peut obtenir même sous le climat de Paris des récoltes assez abondantes de ces tubercules, notamment de la variété blanche dite batate-igname, à l'aide d'une culture spéciale (1) recommandée par le célèbre horticulteur Poiteau, et mise en pratique sur de grandes étendues de terre par M. Auguste de Gasparin, qui est ainsi parvenu à récolter jusqu'à cent mille kilos de batates-ignames sur un hectare. Les batates d'Alger, des trois variétés, ont été reconnues sensiblement supérieures aux produits similaires de nos cultures du centre de la France par l'abondance des principes immédiats, fécule, sucre, substances azotées grasses et salines,

(1) Ce procédé, remarquable par sa simplicité non moins que par ses résultats, consiste à planter les tubercules reproducteurs dans de petites fosses à parois bien battues qui empêchent les racines volumineuses de s'étendre au loin, rassemblent les produits, augmentent et facilitent la récolte.

qu'elles renferment. L'analyse y démontre jusqu'à six centièmes de sucre cristallisable identique avec le sucre de canne. Cette richesse saccharine, favorable à la confection de quelques mets de luxe, agréable aussi dans certaines préparations où l'on ajoute des racines alimentaires plus sapides et moins sucrées, sera peut-être, en France du moins, un obstacle à une large consommation de ces tubercules. On préfère généralement chez nous, dans l'alimentation habituelle, les substances plus exclusivement féculentes ou amylacées dont la saveur se rapproche davantage du pain ou des pommes de terre. Les ignames seraient, à ce point de vue, préférables aux batates; mais il est probable que par degrés les habitudes pourront se modifier à mesure que les prix s'abaisseront : les batates alors pourront passer de la classe de nos alimens de luxe au rang de substance alimentaire usuelle qu'elles occupent chez plusieurs autres nations. Nos cultures algériennes sont dès aujourd'hui en mesure de subvenir à cette consommation : résultat utile en définitive, puisque la batate doit concourir à l'accroissement des subsistances, tout en variant la nourriture, qui par là même devient plus salubre.

Le tubercule féculent par excellence, celui qui s'adapte le mieux, et sous les formes de préparations alimentaires les plus variées, aux habitudes des populations européennes, la pomme de terre, figurait dans l'exposition de 1858 au nombre des produits de primeur de l'horticulture maraîchère. On y remarquait, sous la qualification de *mahonaise,* une belle variété hâtive dont la plantation avait eu lieu au mois de janvier. Plusieurs autres variétés de choix avaient été exposées par M. Cantu, de Coléah; une surtout, d'origine anglaise, dite *Bristol,* était caractérisée par sa richesse en fécule et sa qualité farineuse après la cuisson.

Quelque intérêt toutefois qu'on accorde à ces produits qui peuvent utilement varier l'alimentation, l'attention est plus vivement attirée encore sur ceux qui en sont la base véritable, les céréales. C'est depuis six ou sept années seulement que la culture des céréales a pris quelque extension en Algérie, et depuis cette époque de nombreux témoignages, les caractères extérieurs et les qualités nutritives des produits de chaque récolte, sont venus prouver que ce riche territoire n'a rien perdu de son antique fertilité. Pour bien apprécier toutefois la valeur des blés d'Algérie, il faudrait pouvoir les comparer aux principales espèces cultivées sur tous les points du globe. Il faudrait les voir figurer par exemple à cette exposition permanente des *substances alimentaires des deux règnes en usage chez les divers peuples du monde* qu'une association particulière vient de fonder à Londres (1). Qu'on nous permette à ce propos

(1) Ce musée d'une nouvelle espèce pourra former une annexe de l'exposition uni-

quelques réflexions sur l'utilité de pareilles institutions, qu'on aimerait à voir se propager en France comme en Angleterre. Répandre les connaissances techniques nécessaires à l'appréciation des alimens au double point de vue de l'économie et de la santé, ce doit être, à mon avis, une des plus sérieuses préoccupations de la science moderne. J'ai déjà cité ici même quelques exemples des services que peut rendre la science intervenant dans certaines questions alimentaires, dans celles entre autres que soulève la fabrication du pain (1). A côté de nos cours publics, qui ont si heureusement favorisé cette direction nouvelle de la science, à côté de nos conseils d'hygiène et de salubrité, la création d'établissemens comme celui de Londres contribuerait efficacement à multiplier les applications des données scientifiques à l'économie industrielle et à l'alimentation générale. L'exposition permanente de Londres offre en effet aux professeurs de chimie, d'hygiène et de physiologie de puissans moyens de démonstration. On y peut étudier chacun des alimens en usage chez les divers peuples et les principaux élémens dont il se compose, dans les proportions, avec les caractères extérieurs que l'analyse chimique leur assigne et les indications du rôle spécial qui leur est attribué dans la nutrition. Ce n'est pas tout : on a voulu indiquer, par les quantités réelles des substances palpables employées, les différens modes de préparation et les méthodes de conservation que recommandent des résultats si importans aux points de vue divers de l'alimentation salubre et économique, de l'approvisionnement des places fortes, des munitions propres aux armées de terre et de mer, comme aux voyageurs de toutes les classes. Les promoteurs de cette utile entreprise se sont enfin proposé d'offrir à tous une sorte de tableau synoptique, formé par les objets eux-mêmes, des rations alimentaires adoptées dans les divers pays. En présence d'une pareille exhibition, il deviendra facile de montrer la raison des régimes particuliers aux populations des contrées froides et des pays chauds, des rations appropriées aux différentes classes plus ou moins laborieuses de la société; mais aussi ces faciles comparaisons feront bien mieux juger des abus, par excès ou par défaut, de nourriture ou de boisson qu'on peut signaler sous les diverses latitudes et des graves inconvéniens qu'ils entraînent.

Revenons aux blés d'Algérie. C'est dans une exposition de ce genre, avons-nous dit, qu'on voudrait les voir figurer. Les belles variétés de nos blés tendres et de nos blés durs devraient être mises en regard. On remarquerait alors entre les grains volumineux et

verselle qui doit s'ouvrir pour la seconde fois à Londres en 1861, et parmi les innovations qui ont pris naissance depuis la première exposition de 1851, ce ne sera pas sans doute la moins curieuse.

(1) *Revue* du 15 octobre 1855.

lisses des unes et des autres de notables dissemblances : les premiers (blés durs), très résistans, compactes, translucides, jaunâtres, offrant dans leur cassure l'apparence de la corne, tandis que toute la masse du périsperme des autres (blés tendres) est blanche, opaque, et s'écrase aisément. Les différences dans la composition se manifesteraient clairement à tous les yeux. On verrait à côté de chacun de ces grains non-seulement les produits que la mouture en obtient, mais encore les principes que l'analyse sait en extraire; on reconnaîtrait facilement, par exemple à la simple inspection, que le *gluten* contenu dans un poids déterminé du blé dur est d'une fois et demie ou deux fois aussi volumineux et pesant que celui retiré du blé tendre. On comprendrait le rôle important qu'il remplit en gonflant la pâte, en allégeant la mie dans la fabrication du pain, si l'on observait de semblables échantillons de gluten ayant acquis par une *chaleur* ou température de 210 degrés, brusquement appliquée tandis qu'ils étaient encore tout frais et humides, ayant, dis-je, acquis par la dilatation de la vapeur un volume cinq fois plus considérable que leur volume primitif. Dès lors on s'expliquerait tout aussi facilement les principaux effets des altérations des grains et des farines (germination, fermentations, attaques des insectes, etc.), qui, agissant toutes sur le gluten, lui enlèvent la propriété de s'étendre, de se gonfler sous les influences déjà indiquées. La démonstration deviendrait même en quelque sorte matérielle à l'aspect des échantillons de gluten extraits de ces farines avariées, et qui, soumis à l'action du dégagement de la vapeur, restent déprimés et deux fois moins volumineux que les produits des grains de qualité irréprochable. On apprécierait généralement mieux les difficultés et l'intérêt profond que présentent les analyses immédiates en voyant placées les unes à la suite des autres, avec leur aspect propre, dans leurs états particuliers et dans les proportions où elles s'y trouvent, les différentes substances extraites du froment (1), dont les grains semblent à bien des gens formés d'une seule substance homogène.

(1) A ces principes déjà indiqués dans une précédente étude, — gluten, cellulose, amidon, substance huileuse, dextrine, sels solubles, phosphate de magnésie, de chaux, essence spéciale, — il faudra bientôt sans doute en ajouter deux autres lorsqu'on aura pu les isoler nettement : c'est la céréaline et une substance phosphorée dont le rôle dans la panification et la nutrition a été signalé à l'attention générale par M. Mège-Mouriès. La céréaline n'est peut-être qu'un état particulier de la diastase, principe actif végétal développé durant la germination des céréales, et tellement énergique qu'il peut liquéfier et saccharifier deux mille fois son poids d'amidon hydraté. La substance phosphorée, contenue dans le germe ou l'embryon situé à la base du grain, jouerait surtout un rôle important, et jusqu'à ce jour inaperçu, dans la nutrition. Ces observations sont dignes de l'attention la plus sérieuse, car elles ont servi de point de départ à un nouveau procédé de panification qui, s'opposant à plusieurs fermentations nuisibles, a permis de convertir en pain blanc la substance du grain située sous la partie corticale, et qui ne donnait que du pain bis. On a tiré ainsi de 100 parties de froment 110 de pain

Les blés de l'Algérie, très différens des blés tirés actuellement de l'Égypte (1), sont entièrement assimilables aux meilleurs produits de nos départemens d'Europe. Les blés tendres, comparables aux magnifiques richelles de Naples, et les variétés plus rustiques des blés de Mahon barbus et de Roussillon, livrés soit à la mouture ordinaire, soit à la mouture à gruaux blancs, donneront les plus belles farines commerciales, et trouveront pour ces applications de faciles débouchés en France comme sur tous les marchés de l'Europe. Les blés durs, mieux appropriés encore au climat et au sol de l'Algérie, d'une conservation plus facile dans les silos arabes, sont d'ailleurs généralement plus productifs; ils conviennent parfaitement à la fabrication du couscoussou, base de l'alimentation dans le pays, à la préparation des semoules comme à la confection des pâtes dites d'Italie. S'ils exigent à la mouture des soins particuliers et une puissance mécanique plus grande, leur rendement en farine, comme le produit de la panification de celle-ci, est plus considé-

blanc au lieu de 94 obtenues généralement aujourd'hui. Une commission de l'Académie des Sciences a constaté la réalité des résultats annoncés par l'auteur; deux commissions nommées par les ministres de la guerre et de l'agriculture s'occupent de résoudre par des opérations en grand la question économique.

(1) Plusieurs faits remarquables, inattendus, ont été récemment constatés à la suite de l'examen approfondi des blés d'Égypte par une commission spéciale. En 1855, cette commission avait observé dans les fromens importés de l'Égypte une odeur à la fois aromatique et sensiblement putride dont on ne parvenait qu'incomplétement à les débarrasser par des nettoyages énergiques, même à l'aide d'un lavage mécanique et d'une rapide dessiccation à l'étuve. L'odeur se retrouva dans les produits de la mouture et de la panification; la farine présentait en outre un caractère tout particulier : le gluten, qu'on n'en pouvait que difficilement extraire, était dépourvu de souplesse, de ductilité et d'élasticité. Attribuant tout d'abord ces défauts au peu de soins dans la récolte, au contact de matières organiques putrescibles durant l'emmagasinage et la conservation, on voulut s'assurer si de pareilles négligences, habituelles dans ces contrées, étaient les causes des phénomènes en question. Grâce au concours empressé de notre administration pour résoudre cet important problème, des blés de diverses localités égyptiennes furent expédiés en gerbes dans des caisses bien closes, exempts de toute substance étrangère qu'auraient pu y introduire le dépiquage sous les pieds des animaux, le séjour sur les bords du Nil ou les emmagasinages prolongés. A leur arrivée en France, ces blés, extraits soigneusement de leurs épis, soumis à des essais de mouture, d'analyse de panification, offrirent encore à peu près au même degré les caractères défavorables qui s'opposent à l'emploi de plus de 5 à 10 pour 100 de leur farine dans les mélanges à pain blanc. Quelle peut être la cause véritable de ces détériorations qui déprécient actuellement les blés d'Égypte? Faut-il les attribuer à une sorte de dégénérescence de la semence antique? dépendraient-ils d'émanations particulières du Nil ou de son limon fécondant? En tout cas, deux expériences proposées par les membres de la commission et maintenant en cours d'exécution semblent devoir jeter de vives lumières sur ce singulier problème : d'un côté, on expérimente en Égypte la culture de plusieurs de nos meilleures variétés de froment; d'un autre côté, on a essayé en France, dans nos bonnes terres, la semence venue d'Égypte avec les caractères précités. Suivant les résultats de cette double expérimentation, on pourra reconnaître s'il serait utile soit de perfectionner les procédés de la culture, soit de changer la semence dans cette contrée.

rable. Enfin toutes les préparations alimentaires que l'on obtient des blés durs sont douées d'une faculté nutritive plus grande, à poids égal, que les préparations du même genre obtenues des blés tendres. L'administration française, comprenant les avantages qu'offrent les farines de blés durs, en a prescrit l'usage pour la nourriture de nos soldats, offrant par cette sage mesure un utile exemple à la boulangerie civile.

Quant aux résultats commerciaux de la culture des céréales en Algérie, on en peut juger en se rapppelant qu'en 1854 nous avons importé de notre colonie africaine 304,941 hectolitres de céréales et 4,969,694 kilog. de graines légumineuses, dont la valeur totale dépassait 39 millions de francs. Les importations se sont élevées en 1855 à 1,339,592 hectolitres de céréales et à 3,305,029 hectolitres de légumineuses desséchées, représentant une valeur totale de 41,640,183 fr. Et cependant les améliorations qu'il a été possible d'introduire dans les cultures algériennes durant le petit nombre d'années d'une colonisation tranquille ont eu bien peu d'importance relativement aux vastes étendues de territoire incultes encore ou livrées au labour superficiel des Arabes. En effet, c'est depuis six années à peine, nous l'avons dit, que les colons ont pu donner quelque extension à leurs ensemencemens, et jusqu'à l'époque de la loi des douanes, loin de pouvoir subvenir en une mesure quelconque aux approvisionnemens de la France, notre colonie tirait de l'étranger une grande partie des blés nécessaires à l'alimentation de ses habitans.

Telles sont les ressources que nous offre l'Algérie en légumes et en céréales. Il nous reste à parler d'un troisième ordre de produits, ceux de l'arboriculture, dont quelques-uns tiennent déjà une assez grande place dans le commerce de l'Algérie avec la métropole (1). On a pu admirer à l'exposition de 1858 des oranges, des limons, des cédrats magnifiques, de beaux régimes de bananes, des nèfles du Japon d'un aspect agréable, d'une saveur douce et fraîche, des raisins à grandes grappes et à gros grains sucrés, comparables aux raisins de nos départemens méditerranéens et de l'Espagne. Cependant la question la plus intéressante que soulève l'arboriculture en Algérie est celle de la vigne, dirigée en vue de la production du vin. Ici malheureusement nous ne pouvons tout à fait approuver nos colons. Loin de suivre les bons exemples de la viticulture française,

(1) Les oranges et les citrons, par exemple. L'importation de ces fruits s'est élevée en 1856 à 558,505 kilos. Les importations de fruits desséchés venus d'Afrique se sont élevées la même année à 75,884 kilos. Outre les oranges douces directement comestibles, on trouve en Algérie les oranges amères propres à la préparation de certaines liqueurs. Les fleurs du bigaradier servent dans le pays même à la fabrication d'eaux distillées à odeur suave.

les colons algériens ont emprunté à certaines contrées méridionales des pratiques depuis longtemps condamnées par l'expérience. On voit en Algérie des vignobles composés de cépages divers et assemblés sans choix, partiellement ombragés par des arbres. On se souvient alors des cépages de la Toscane, cultivés en *hutins*, *treilles* et *vignes basses*, et donnant à la fois des raisins d'une maturité inégale. Le touriste peut admirer cette végétation luxuriante entremêlée de plantes herbacées et de plantes ligneuses, d'arbres et d'arbustes chargés de fleurs et de fruits, qui a fait surnommer la Toscane le jardin de l'Italie. En somme, on n'obtient ainsi sur beaucoup de points que des vins faibles, acides, dépourvus de bouquet ou d'arome, comparables tout au plus à nos vins des environs de Paris, de Suresnes, d'Issy ou d'Argenteuil, et se conservant moins longtemps que ceux-ci. En vue sans doute de compenser le bouquet dont les produits de leurs cultures irrégulières ne réunissent pas les élémens, les vignerons toscans composent une sorte de bouquet artificiel en faisant infuser dans leurs vins en fermentation des plantes aromatiques à odeur forte. Ils recueillent par ce moyen des liquides alcooliques variables, offrant plus d'analogie avec des tisanes odorantes vineuses qu'avec de véritables vins. Cette addition d'aromates a pour but sans doute de ralentir les altérations spontanées auxquelles sont assujettis les vins faibles, et cependant, malgré cette précaution, la conservation s'étend à peine au-delà d'une année, c'est-à-dire qu'elle ne peut atteindre l'époque où l'arome naturel des bons crus, bien apprécié dans le monde entier, commence seulement à se développer (1). Il est temps que les vignerons algériens s'arrêtent dans la voie où ils se sont engagés. Qu'ils soient bien avertis qu'en ajoutant à leurs vins de la fleur de sureau, de la coriandre, de la racine d'iris, ils en font des boissons étranges, détestables. Et l'on ne saurait dire que les bons vins naturels ne trouveraient aucune faveur au sein de notre colonie en présence des importations des vins de France, qui, développées graduellement depuis quelques années, se sont élevées en 1856 à 172,190 hectolitres, représentant une valeur de 1,721,900 francs.

Ce ne sont pas seulement le défaut de soins dans la fabrication et l'addition des aromates qui donnent au plus grand nombre des vins de l'Algérie les qualités mauvaises ou médiocres qu'on peut leur reprocher, c'est encore un défectueux assortiment des cépages.

(1) La déplorable manie d'*aromatiser* les vins en les dénaturant s'est propagée déjà dans quelques crus renommés de la France et de l'Allemagne, où l'on a pensé peut-être mieux assurer leur conservation au détriment des qualités primitives sur lesquelles leur ancienne réputation se fonde : c'est ainsi que l'on rencontre des vins du Rhin contenant une infusion de sauge clarée.

On a puisé les élémens de la viticulture algérienne à des sources nombreuses, en France, en Espagne, en Portugal, à Madère, sans se préoccuper suffisamment des expositions les plus convenables pour chacune des variétés de plants, ni du résultat que le mélange du jus de leurs fruits pouvait produire. Il règne sur ces différens points quelque incertitude, et des études attentives et patientes seront nécessaires pour fixer les idées, pour reconnaître les conditions de succès probable dans la culture des cépages destinés à produire des vins analogues à ceux des bons crus de la Sicile, de l'Espagne et du Portugal, pour rechercher enfin les meilleures variétés, les terrains et les expositions convenables à la production plus difficile des vins fins, ou seulement ordinaires, comparables aux vins des principaux vignobles de France (1). Il n'est pas impossible cependant d'obtenir de bons vins en Algérie. L'amélioration réalisée dans ces produits depuis trois ans est déjà très sensible. Que les colons continuent donc leurs efforts en vue d'améliorer la culture de la vigne, le choix des cépages, les procédés de vinification, et ils parviendront à élever de plus en plus la qualité de leurs vins. Ils trouveront sans peine des guides certains en consultant les savantes publications de nos œnologues.

Parmi les produits de l'arboriculture, il faut encore compter les huiles comestibles (2). Toutes les considérations que nous avons pré-

(1) Nous croyons devoir indiquer ici les résultats du concours institué à l'exposition de 1858. Les appréciations, soigneusement faites par MM. Andry et Bois-Duval, aidés par les membres de la commission spéciale de dégustation de la ville de Paris, M. Casterat et ses collègues, ont appris que sur 32 vins blancs envoyés des différentes parties de l'ancienne régence, 13 étaient devenus fortement acides, 10 autres avaient été dénaturés par des infusions de plantes odorantes; il n'en restait que 9 susceptibles d'être classés, tous de la récolte de 1857 : trois d'entre eux ont été distingués par la commission; un seul de qualité supérieure, offrant des garanties de bonne conservation, avait été envoyé par M. Coulon Denis, de Mascara. Parmi les 34 vins rouges qui figuraient à l'exposition, 27 ont dû être éliminés pour cause d'acidité ou de mélange d'infusions aromatiques, 2 seulement méritaient une distinction : l'un avait été envoyé par M. Finaton, d'Oran; l'autre était un vin rancio des vignes du père Brumauld, à Bouffarick. De tous, les meilleurs étaient deux vins de liqueur, l'un de la récolte de 1856, exposé par M. Cabassot; l'autre, provenant des récoltes de 1856 et 1857, obtenu par M. Allemand, de Milianah, et que sa qualité supérieure, son bouquet particulier classaient entre les vins de Madère et de Malaga.

(2) Nous ne pouvons parler ici des alcools considérés comme produits de la viticulture. Les alcools de cette classe n'ont pas figuré au nombre des produits algériens en 1858. On le conçoit, puisque la fabrication de ces alcools suppose la préparation d'un vin blanc de bonne qualité, résultat d'un choix particulier de cépages. Or c'est une base de production qui n'existe pas encore dans nos possessions africaines. Les alcools algériens sont tirés de diverses tiges sucrées, notamment de celles du sorgho. Nous avons déjà eu l'occasion de présenter comme douteux l'avenir de l'exploitation du sorgho en France. Cette année même, la récolte du sorgho comme fourrage a été fort compromise. En Algérie, les conditions sont meilleures, et cette belle plante y serait applicable à divers usages économiques.

sentées sur les vins, nous pourrions les reproduire à propos des huiles d'olive. Les faits qui se sont manifestés à l'exposition dernière sont du même ordre. Le sol, le climat, les espèces cultivées, tout est favorable au développement comme à la maturation des fruits de l'olivier, qui atteint en Algérie les proportions de nos arbres de haute futaie. La Kabylie notamment est couverte de cette précieuse essence. Depuis 1852, le commerce des huiles a pris une extension considérable (1). Et cependant le plus grand nombre des échantillons d'huiles venus de différentes localités offraient une couleur terne, une odeur désagréable et un goût notablement rance. Hâtons-nous d'ajouter que parmi ces produits des cultures et de l'industrie algérienne il s'en est trouvé un, provenant du moulin Roche à Dalmatie, dont la couleur légèrement ambrée, la transparence, l'odeur douce et le goût suave ne laissaient rien à désirer. Pourquoi donc n'obtient-on pas, partout où les circonstances locales sont sensiblement les mêmes, des résultats aussi favorables? A cet égard, il ne nous reste aucun doute : c'est surtout parce que les procédés lents et défectueux de macération et de trituration des fruits, de pressurage et de conservation des huiles, laissent graduellement les olives et les pulpes en proie à l'action des fermens spéciaux, spontanément développés, qui déterminent graduellement des réactions défavorables, — une putréfaction sensible des principes immédiats contenus dans le péricarpe charnu, le dédoublement partiel des substances grasses en glycérine et principes huileux acides, enfin cette rancidité inévitable, lorsqu'on laisse exposés à l'air, sur de larges superficies mal nettoyées, les corps gras en présence de l'humidité et sous l'influence d'une température atmosphérique élevée. Lorsqu'on le voudra, il sera très facile de substituer à ce fâcheux état de choses les procédés de nos huileries perfectionnées, et d'obtenir alors des huiles comestibles de qualité irréprochable. Peut-être cependant les meilleures huiles préparées dans l'Afrique française ne pourront-elles jamais offrir cette exquise délicatesse de goût qui distingue les huiles de Provence. C'est que tous les efforts de l'industrie ne peuvent suppléer au développement de certains aromes légers propres aux produits récoltés sous des climats doux, et qu'on ne retrouve guère au-delà des frontières de l'ancienne France continentale. Il en est des qualités supérieures des huiles comestibles comme des aromes qui constituent les bouquets variés de nos vins, de nos eaux-de-vie de table, la suavité des odeurs de nos eaux distillées aromatiques, le goût délicat de nos fruits : ces

(1) Les exportations cette année se sont élevées à plus de 4 millions de kilos. Le commerce général d'exportation s'est exercé en 1856 sur 5,612,820 kilos, dont la valeur s'élevait à 10,103,076 fr., et pour les huiles de graines, à 8 ,839,346 kil., valant 12,817,052 fr.

propriétés caractéristiques ne se développent que dans des conditions particulières de température moyenne, de composition du sol et d'exposition. Sous des climats plus chauds, parfois plus humides, excitant une végétation plus vigoureuse, une maturité plus prompte, les sources diverses des aromes semblent perdre en suavité ce qu'elles gagnent en force. En France même, il est certaines localités agricoles où l'on remarque des différences notables relativement à la délicatesse des aromes qui s'y développent. Ainsi on obtient des eaux de rose et de fleurs d'oranger plus suaves en distillant les fleurs récoltées aux environs de Paris qu'en traitant avec les mêmes soins les produits des cultures de nos contrées méridionales. Les différences sont encore plus prononcées entre celles-ci et les régions plus chaudes de la Turquie, où l'abondance des sécrétions aromatiques est telle cependant que l'on peut aisément obtenir l'essence des pétales de roses en proportions que l'on ne saurait atteindre en Provence, et à bien plus forte raison dans le département de la Seine. On le voit, la France, si heureusement douée d'un climat favorable aux productions pouvant satisfaire toutes les exigences du goût le plus délicat, possède des élémens naturels d'échanges internationaux qu'aucune industrie rivale ne saurait lui ravir. C'est à l'agriculture et au commerce qu'il appartient d'en tirer tout le parti possible (1), et on est encore loin, sous ce rapport, d'avoir réalisé tout ce que le pays est en droit d'attendre.

N'y a-t-il point encore lieu d'espérer que l'Algérie pourra doter la France de quelques richesses nouvelles tirées du règne animal? Nous n'avons cependant à noter sur ce nouveau terrain d'expériences qu'un seul essai remarquable, dû à l'initiative de l'habile et actif directeur de la pépinière centrale d'Alger. Par trois expériences nettes et précises, M. Hardy a pu constater la possibilité d'obtenir dans les conditions d'une domestication intelligente et soignée la reproduction du plus grand des oiseaux qui vivent au

(1) Au nombre des applications peu remarquées des huiles d'olive en Algérie, nous pouvons citer ici, sans sortir de notre sujet, la *conservation économique des viandes*. La méthode algérienne, recommandable surtout au point de vue de la simplicité, consiste à soumettre la chair comestible des animaux récemment abattus et immédiatement dépecés à la température d'un bain d'huile élevée au-delà de 100 degrés, qui suffit pour coaguler les fermens, expulser l'air et vaporiser une partie de l'eau que les tissus animaux contiennent. La substance alimentaire, maintenue ensuite dans des vases clos, est défendue par l'huile interposée et surnageante du contact de l'air et de l'humidité, qui pourraient déterminer des altérations ultérieures, et lorsqu'on veut en faire usage, l'huile qui l'accompagne entre dans la préparation des mets et se trouve ainsi convenablement utilisée — Un jour viendra, un jour prochain peut-être, où la production animale, plus développée dans notre colonie, pourra subvenir pour une proportion notable à l'accroissement graduel de notre consommation en France, et alors les différens procédés de conservation y joueront un rôle important.

milieu de la génération actuelle. La domestication de l'autruche avait été signalée par plusieurs auteurs, notamment par le docteur Gosse de Genève, comme possible et devant être avantageuse; malheureusement tous les essais entrepris jusqu'à ce jour avaient échoué soit au Muséum d'histoire naturelle à Paris, soit dans d'autres établissemens du midi de la France. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui s'intéresse si vivement à l'acclimatation des animaux utiles, avait été lui-même découragé par tant d'insuccès; il s'était borné, en dressant sa liste des espèces dont la domestication lui semblait possible et avantageuse, à désigner comme futurs *oiseaux de boucherie* l'autruche d'Amérique, qui se reproduisait effectivement à l'état de domesticité en Angleterre, et le casoard australien, dont M. Florent-Prévôt avait obtenu la reproduction en France. Le doute en ce qui touche la domestication de l'autruche n'est plus permis. Dans des circonstances judicieusement réunies, M. Hardy a pu mener à bonne fin deux couvées, et il montre actuellement les treize jeunes autruches de l'Hamma dans un parfait état de développement rapide. Grâce aux encouragemens de l'administration, il y a lieu de croire qu'on passera bientôt de cette heureuse expérience à une utile pratique.

Nous n'avons plus à parler des productions du sol algérien que dans leurs rapports avec l'état de nos propres récoltes, et c'est ce qui nous décide à terminer cette étude par quelques remarques sur l'utilité toute particulière qu'offrirait un développement de la culture des plantes fourragères dans notre colonie africaine. Il y a aujourd'hui, pour l'agriculture française comme pour l'agriculture algérienne, ce qu'on pourrait appeler la *question des fourrages*. Le manque des plantes utilisées pour la nourriture des animaux se fera vivement sentir, en 1858, sur les deux bords de la Méditerranée. Disons un mot de la question, d'abord en ce qui touche l'Algérie, puis en ce qui intéresse la France.

Si nous commençons par nous placer en Algérie, nous verrons d'immenses prairies négligées s'arrêtant dans leur végétation sous l'influence d'un soleil ardent. Dépourvues de cultures fourragères appropriées au climat, les fermes ne peuvent entretenir les animaux nécessaires à leur exploitation. En voyant les immenses troupeaux dispersés sur nos steppes africains, on aime à croire cependant qu'un jour viendra où, mieux alimentés de fourrages plus nutritifs et sans parcourir d'aussi grandes distances, ils ajouteront aux approvisionnemens de grains, de fruits et de légumes obtenus d'un fertile territoire, le complément des produits animaux qui manquent en France, soit pour assurer une alimentation plus forte et salubre à la population, soit pour fournir des élémens de travail aux im-

portantes industries qui s'exercent chez nous sur les débris et portions non comestibles des animaux, industries qui toutes réclament cet accroissement dans les quantités de leurs matières premières (1).

En France comme en Algérie, la récolte des fourrages est, à juste titre, l'objet des plus vives préoccupations. La sécheresse exceptionnelle qui a régné pendant les six premiers mois de l'année 1858 a suspendu la végétation des plantes herbacées au printemps, et tellement réduit en général les productions des prés naturels et des prairies artificielles, qu'à peine a-t-on obtenu le tiers des récoltes ordinaires (2). Déjà les agriculteurs s'ingénient à trouver de nouvelles ressources, en utilisant mieux la part de fourrages qui doit leur advenir, ainsi que certains débris des récoltes naguère négligés. Ils réussiront sans doute à combler ou à diminuer le déficit en associant les menues pailles, les fanes et siliques hachées, les feuilles et rameaux tendres de certains arbres ou arbustes, aux tubercules aqueux et aux résidus des distilleries, en favorisant par la coction l'assimilation des parties les plus résistantes des tiges coupées menu de maïs, de colza, de fèves, etc. Ils s'empresseront de mettre à grand profit le retour des journées pluvieuses pour labourer leurs champs aussitôt après la moisson, les emblaver à l'aide de diverses plantes fourragères et obtenir vers la fin de l'automne les produits de ce qu'on nomme les *cultures dérobées* (navets, turneps, etc.). Enfin ils ne manqueront pas de bien préparer les cultures automnales qui devront produire les fourrages hâtifs du printemps (3). Il y va pour chacun d'un pressant intérêt individuel, et pour tous d'un grand intérêt général, dont il est toujours honorable et souvent aussi très avantageux de se préoccuper.

(1) Nous avons reçu de l'Algérie, pendant l'année 1856, une quantité de peaux brutes et de laine représentant une valeur qui dépasse 6,000,000 de kilos déjà; des quantités plus grandes, pour une valeur plus considérable encore, nous sont venues des états barbaresques.

(2) Le prix de l'avoine notamment se maintiendra fort élevé jusqu'à la récolte de l'année 1859, et malheureusement tous les essais entrepris en vue d'y substituer d'autres grains moins dispendieux dans la ration alimentaire des chevaux n'ont eu, sous notre climat, que d'assez insignifians résultats. On est seulement parvenu à remplacer la moitié de la ration d'avoine par un poids égal d'orge, et l'on a pu éviter la déperdition d'une grande partie des grains de cette dernière céréale qui échappaient à la dent des animaux, en la laissant tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures avant de la réunir à la demi-ration d'avoine. Les agriculteurs anglais ont obtenu des résultats plus satisfaisans dans la nourriture et même l'engraissement des animaux en laissant l'orge ainsi humectée en tas jusqu'à ce que le commencement de la germination s'y manifestât à l'un des bouts du grain par un point blanchâtre, annonçant les premiers développemens de la radicule.

(3) Relativement aux détails de ces diverses cultures et à l'énumération complète des plantes qui les composent, on pourra consulter avec fruit la publication toute récente faite par la Société centrale d'agriculture d'une notice de M. Bailly, son correspondant

Heureusement l'intelligente activité de nos agriculteurs donne lieu d'espérer qu'on traversera cette saison de grande pénurie des fourrages sans que le pays subisse un trop grand affaiblissement dans ses ressources en substances alimentaires du règne animal. Celles de nos subsistances qui dépendent des récoltes de céréales ne semblent pas d'ailleurs devoir être compromises : le blé ne fera pas défaut en 1858. En effet, tandis que le développement des feuilles et des tiges de la plante s'arrêtait par l'action naturelle de la sécheresse prolongée, et qu'ainsi la paille demeurait courte, les actes de la floraison et de la fructification ont pu s'accomplir; les grains sont arrivés au terme de la maturité, échappant vers la fin de la végétation à un danger imminent jusque-là, faute de l'humidité indispensable au développement du périsperme amylacé. En réalisant les produits d'une récolte moyenne, on aura constaté une fois de plus que généralement en France une année de sécheresse, si elle n'amène pas toujours l'abondance, entraîne bien rarement à sa suite la disette des grains. La vigne a été plus favorisée encore par la température que les céréales, et l'abondance des grappes, la précocité du fruit, tout annonce qu'en 1858 nous aurons une année exceptionnelle, au double point de vue de la quantité et de la qualité des vins.

Espérons que la situation présente reportera au-delà de 1858 nos préoccupations et nos efforts. Parmi les améliorations à réaliser dans l'avenir pour échapper aux chances désastreuses dont les longues sécheresses menacent la conservation de notre bétail, il faudrait compter au premier rang un système général d'irrigations qui, en France comme en Algérie, assurerait la récolte des fourrages, et pourrait doubler les productions de nos diverses cultures, tout en amoindrissant beaucoup les dangers des inondations locales. Quel que soit d'ailleurs le résultat des récoltes de 1858 en France comme en Algérie, il est un fait qui nous paraît acquis dès à présent : c'est d'une part l'heureuse direction donnée dans notre colonie à la culture des céréales et de quelques végétaux alimentaires, de l'autre la nécessité bien évidente de quelques réformes et d'une plus grande extension dans la culture de la vigne, des oliviers et des plantes fourragères sur le sol africain. Ces conditions étant remplies, il est à croire que l'Algérie saura non-seulement maintenir, mais étendre encore la position si élevée qu'elle a déjà su acquérir dans nos concours industriels et agricoles.

PAYEN, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1858.

Nous applaudissons cordialement au grand acte politique qui vient de s'accomplir à Cherbourg. Nous sommes des partisans convaincus et sincères de l'alliance anglaise. Nous avions vu avec douleur les maladresses et les incidens malencontreux qui ont ébranlé cette alliance au commencement de cette année. Nous avons vu avec joie l'effort généreux qui vient d'être tenté à Cherbourg pour rétablir à la face du monde les bons rapports entre deux nations qui peuvent être grandes sans avoir aucun sacrifice d'indépendance à se faire l'une à l'autre, et dont la paix féconde l'émulation au profit de la civilisation générale. Nous considérons cet effort comme très sérieux des deux parts. « Les faits, suivant la juste expression du toast impérial, parlaient d'eux-mêmes. » La présence seule de la reine Victoria à Cherbourg, en dépit des murmures que le voyage de la reine a excités dans une portion de l'opinion anglaise, est un témoignage éclatant du prix que les chefs du gouvernement britannique attachent aux bonnes relations avec la France. Quant au gouvernement français, le langage de l'empereur Napoléon III en une circonstance si solennelle n'a pas besoin de commentaires. Si des politiques de caserne graissaient déjà leurs bottes pour le passage de la Manche, ce beau zèle a été mis décidément à la raison. Les sages et intelligentes déclarations de l'empereur ont biffé ce que l'on appelle en Angleterre « les adresses des colonels. »

L'inauguration de Cherbourg, l'entrevue des souverains et les fêtes qui ont accompagné ces grands actes demeureront des événemens mémorables. La scène répondait magnifiquement à la grandeur des intérêts qui s'y trouvaient en présence. Ceux à qui il a été donné d'assister à ce spectacle n'en perdront pas le souvenir. Du côté de la terre, l'inauguration d'un chemin de fer versait à travers l'amphithéâtre des vertes collines qui enveloppent Cherbourg ce flot vivant de foule curieuse qui est la plus belle décoration des

fêtes publiques. Le spectacle était ailleurs; il était dans cette rade que la France s'est faite à elle-même dans une mer où la nature la lui avait refusée : à l'horizon, la fameuse digue commencée par Louis XVI; à droite et à gauche, un demi-cercle de batteries et de forteresses; au fond de la rade, la ligne imposante de nos vaisseaux; devant l'escadre française, la ligne parallèle des vaisseaux anglais; plus près du port, l'essaim charmant des yachts de plaisance sur lesquels des milliers d'Anglais avaient escorté leur souveraine. Pour jouir de la grandeur, de la pompe et de la grâce de ce spectacle, il fallait monter sur un de ces *steamers* qui sillonnaient la rade dans tous les sens, ou, mieux encore, profiter de la courtoise hospitalité des officiers de notre escadre, hospitalité charmante que nous avons pu apprécier nous-mêmes à bord du beau vaisseau du brave commandant Jaurès, l'*Eylau*. Là, au bruit des salves incessantes des bâtimens et des forts, dans la fumée du canon, au pied de ces mâts pavoisés et ruisselans des couleurs de toutes les nations, sous les vergues couvertes de matelots, dans ce tumulte et cet éblouissement, on pouvait se rassasier à plaisir de la fête célébrée en l'honneur de la paix par les formidables engins de la guerre. La place était bonne pour méditer sur ce miracle de volonté politique qui a mis deux siècles à créer Cherbourg, sur la force réelle de cet établissement maritime, sur les conditions et les destinées de cette alliance des deux peuples qui recevait en un pareil lieu une consécration si extraordinaire.

Nous n'oserions émettre une opinion sur l'efficacité de Cherbourg comme forteresse maritime. Nous y étions arrivés sous l'impression des paroles si connues de l'empereur Napoléon comparant les travaux de Cherbourg aux pyramides d'Égypte et au lac Mœris, et des clameurs de quelques journaux anglais, qui représentaient Cherbourg comme une inexpugnable position d'attaque contre l'Angleterre. La vue des lieux et les jugemens que nous avons entendu porter par les hommes spéciaux ont, nous l'avouerons, singulièrement modifié cette impression. Cherbourg est une œuvre admirable et merveilleuse; mais, comme position militaire, cet établissement porte évidemment la peine de son origine artificielle. Lorsque Louis XVI, à l'issue de la guerre de l'indépendance américaine, qui fut si glorieuse pour notre marine, vint assister à l'immersion des premiers cônes employés à la construction de la digue de Cherbourg, l'emplacement de la digue fut choisi en vue des moyens de défense et d'attaque de cette époque. On ne connaissait alors ni les canonnières blindées, ni la portée que l'on a donnée de nos jours aux engins de l'artillerie. L'expérience avait fait peu de progrès à cet égard, lorsque les travaux furent repris et continués par Napoléon. Il en résulte que, quelle que soit la force des batteries et des fortifications de Cherbourg, la digue, si l'on considère les moyens actuels d'attaque, se trouve trop peu éloignée du port et des bassins militaires. Cette circonstance enlève malheureusement à Cherbourg une grande partie de sa puissance. Il est évident, dans l'hypothèse d'une guerre maritime, que le problème se poserait dans les mêmes termes qu'autrefois : quelle est la puissance qui serait maîtresse de la mer? Dans le cas où ce ne serait pas la France, il y aurait de notre part une grave imprudence à concentrer à Cherbourg nos principales ressources maritimes. Nos escadres ne seraient véritablement en sûreté qu'à Toulon et à Brest.

La même raison enlève à Cherbourg cette puissance d'agression contre l'Angleterre qui a été dénoncée avec tant de fracas par la presse anglaise. Avant de réunir à Cherbourg l'armement nécessaire pour lancer une expédition contre l'Angleterre, il faudrait toujours, à moins de s'exposer à un irréparable désastre, avoir résolu dans les eaux de la Manche, contre les escadres anglaises, la question préalable de l'empire de la mer. Cherbourg est assurément une grande force défensive pour la France, et qu'aucune escadre anglaise ne s'avisera d'insulter; mais il y aurait une telle témérité à y accumuler les préparatifs d'un débarquement en Angleterre, que cet établissement ne saurait avoir le caractère offensif qu'on a voulu lui attribuer. Telle est la conclusion que laisse dans les esprits la vue des lieux. C'est celle que les visiteurs anglais auront, croyons-nous, remportée en Angleterre, où nous espérons que les alarmes récemment inspirées par une partie de la presse ne tarderont point à se calmer.

Quand les alarmistes anglais auront repris leur sang-froid, ils cesseront sans doute de reprocher à la France actuelle l'achèvement et l'inauguration du nouveau bassin de Cherbourg. Nous n'avons jamais pu comprendre qu'on ait osé articuler un pareil grief au nom d'un peuple aussi sensé et aussi pratique que le peuple anglais. Nous portons à la paix, pour notre compte, un attachement profond, et nous avons une inclination vive et raisonnée pour l'alliance anglaise. Nos espérances sont conformes à nos désirs, et nous sommes persuadés que l'alliance et la paix triompheront des préjugés sauvages et des stupides passions qui s'élèvent contre elles. Cependant, malgré ces sentimens, si Cherbourg n'existait pas, nous conseillerions à notre pays d'entreprendre la construction d'un semblable établissement maritime, et nous ne pensons pas que les Anglais qui partagent nos sentimens eussent le droit de s'en offenser. Les peuples ni les gouvernemens ne sont maîtres de l'avenir, et c'est le premier devoir des peuples et des gouvernemens les plus amis de la paix de prendre leurs sûretés contre les éventualités qu'ils ont le plus à cœur de détourner. La nature n'a donné à la France aucune rade fermée sur la Manche. Puissance maritime et militaire, nous étions tenus à réparer cette défectuosité naturelle, et à nous assurer sur une mer où nous sommes si exposés un abri et une protection; mais l'initiative et la prévoyance de nos pères nous ont dispensés des travaux d'une pareille entreprise, ils ne nous ont légué que le soin de l'entretenir et de la terminer. Pouvions-nous manquer à une pareille tâche? En tout cas, les Anglais ne nous ont jamais donné l'exemple de la conduite qu'ils nous reprochent de n'avoir point tenue, et nous ne sachions certes pas qu'ils aient jamais cessé, pendant la paix, d'achever les fortifications de leurs arsenaux commencées pendant la guerre. C'est pendant les guerres de l'ancienne monarchie que Cherbourg a été commencé, et pendant les guerres de l'empire qu'il a été continué. Le gouvernement de Louis XVI y avait dépensé des sommes immenses. Napoléon y avait enfoui 29 millions. La France de 1830 y a dépensé des sommes plus considérables encore. Nous ne sommes point fâchés à cette occasion de réparer un oubli, involontaire sans doute, des fêtes de Cherbourg, en montrant par des chiffres exacts que le gouvernement parlementaire du roi Louis-Philippe est celui qui a pris la plus grande part à cet

ouvrage. Ce gouvernement a consacré 40,656,000 francs aux travaux hydrauliques et 8,468,000 aux fortifications de Cherbourg, ce qui fait en tout plus de 49 millions. De bonne foi, les Anglais peuvent-ils croire qu'il fallait laisser inachevés de pareils travaux et se perdre stérilement une pareille mise de fonds? Peuvent-ils blâmer le gouvernement actuel d'avoir ajouté à ces dépenses les 25 millions qui étaient nécessaires pour compléter un établissement de cette importance? En vérité, cela n'est point sérieux, et le sens pratique du peuple anglais fera promptement justice des absurdes déclamations auxquelles ce prétendu grief a donné lieu.

Personne ne nous saura mauvais gré d'avoir rendu au gouvernement du roi Louis-Philippe la justice à laquelle il avait droit, en précisant la part considérable qui lui revient dans l'achèvement de Cherbourg. Nous avons jugé nécessaire de citer les chiffres mêmes qui expriment l'importance du concours que le roi Louis-Philippe a prêté à cette œuvre nationale, car nombre de gens, trompés par le silence unanimement observé à cet égard, se figurent que les travaux de Cherbourg ont été interrompus sous le gouvernement libéral fondé par la révolution de juillet. Dans tous les cas, nous espérons nous faire pardonner cette digression en la complétant par une légère observation relative à Napoléon. La pierre placée au fond de l'arrière-bassin qui vient d'être immergé porte l'inscription suivante : « Ce bassin, décrété le 15 avril 1803 par Napoléon Ier, a été commencé le 28 juin 1836, et a été inauguré le 7 août 1858 en présence de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. » N'eût-il pas mieux valu désigner Napoléon par le titre qu'il portait en 1803? La France était alors sous le consulat, que l'histoire regarde avec raison comme l'époque la plus glorieuse de la carrière de ce grand homme? Mais revenons aux Anglais.

Ils formaient assurément la portion de la foule qui encombrait Cherbourg la plus intéressante à observer, celle dont on eût été le plus curieux d'étudier les impressions. Nous avons dit qu'ils affluaient : on estime à deux ou trois cents le nombre des yachts particuliers qui étaient venus entourer spontanément la reine d'un cortége à la fois distingué et populaire, et l'on était forcé de convenir, à côté des grands vaisseaux des escadres, qui tiennent de leur destination un caractère de solennité quelque peu rébarbative, que c'était surtout à ce rassemblement d'embarcations particulières que l'appareil de la rade devait cet air d'expansion facile et réjouissante qu'on aime à trouver dans une fête. Le *Pera*, un des plus beaux *steamers* de la Compagnie péninsulaire et orientale, avait été mis par cette compagnie à la disposition des membres de la chambre des communes, et en avait amené une centaine, parmi lesquels figuraient bon nombre d'illustrations parlementaires. Nous avons remarqué, entre autres, sir Charles Napier, cet énergique et singulier vieillard, qui a assisté en uniforme d'amiral, et le chapeau campé à la Nelson, comme un jour de bataille, à l'immersion du bassin. Nous avons également remarqué le général sir W. Williams of Kars, l'illustre défenseur de Kars dans la guerre d'Orient. M. Roebuck était venu, et l'on nous assure, ce que nous n'avons point vérifié, que lord John Russell était aussi présent. Notre opinion est que les excursionistes du parlement et que les touristes politiques ont dû rapporter de Cherbourg des sentimens

moins amers et moins inquiets que ceux qui se manifestaient depuis quelque temps dans la presse anglaise. Le témoignage public de quelques-uns d'entre eux confirme cette appréciation. Déjà en effet deux des passagers du *Pera*, M. Roebuck et M. Lindsay, viennent de raconter leurs impressions à Tynemouth, un port du nord de l'Angleterre, dans une réunion publique convoquée pour l'inauguration d'un de ces athénées d'ouvriers, de ces *mechanics' institutes*, belles institutions populaires dont la diffusion a tant contribué depuis peu d'années à répandre une instruction virile parmi les artisans de l'Angleterre. Nous ne répéterons pas les jugemens portés par ces deux membres de la chambre des communes sur les divers incidens des fêtes de Cherbourg. M. Roebuck par exemple n'a pas trouvé à son goût les femmes de la côte de Cherbourg, et il n'a peut-être pas tort, car il est difficile de voir une population moins pittoresque et d'une physionomie moins avenante que celle du Cotentin. Avec ses habitudes anglaises d'expansion bruyante, il trouve que nous manquons d'enthousiasme dans nos fêtes publiques; c'est là une affaire de goût et de tempérament national sur laquelle nous n'avons point à nous prononcer. Sur la question sérieuse, celle de la valeur offensive de Cherbourg, M. Roebuck et M. Lindsay sont d'accord : ils déclarent que l'Angleterre aurait tort de s'abandonner à une ridicule épouvante. M. Lindsay n'est point un orateur des multitudes comme son collègue, et il a sur lui l'avantage d'être un juge expert en matière de marine, deux raisons qui donnent plus de valeur à ses informations et plus de poids à ses paroles. M. Lindsay rend un sérieux hommage aux qualités de nos vaisseaux, à l'admirable *Bretagne* surtout, qu'il a visitée avec sir Charles Napier. Il nous apprend que le port militaire de Cherbourg a trois fois plus d'étendue que le plus considérable de l'Angleterre, celui de Keyham, près de Devonport. Il ne dissimule rien de la puissance maritime que la France a été en mesure de déployer à Cherbourg, et cependant il se rassure sur les dangers que cette place pourrait faire courir à l'Angleterre, par des considérations analogues à celles que nous présentions tout à l'heure. Des forts et des vaisseaux ne sont point toute une marine. Quelle que soit la capacité et la valeur de nos braves marins, pour arriver à posséder la suprématie maritime qui seule pourrait inquiéter l'Angleterre, il nous faudrait avoir formé une population maritime plus considérable que celle dans laquelle nous recrutons nos matelots. C'est la marine marchande, celle que développe le commerce, par conséquent la paix, qui seule peut alimenter une puissante marine militaire. Si nous voulons égaler l'Angleterre sur les mers, la meilleure route à prendre, c'est de chercher à l'égaler par le commerce maritime. Si nous voulons grandir dans une rivalité honorable et avouable avec nos voisins, nous nous élèverons donc plus sûrement par la paix que par la guerre. A ce point de vue, l'alliance entre les deux peuples n'est pas seulement une satisfaction pour les intérêts industriels et commerciaux, qui la réclament en France avec une autorité impérieuse; elle est la garantie de l'égalité des deux nations dans la voie de grandeur progressive où elles sont destinées à marcher parallèlement.

Nous avons toujours considéré, nous considérons encore cette façon d'entendre l'alliance anglaise comme émanant d'un patriotisme plus clairvoyant,

plus sincère et plus fécond que celui qu'affichent les pitoyables anglophobes dont la nuée s'est tout à coup réveillée dans ces derniers temps. Nous respectons dans les masses le souvenir passionné des anciennes luttes où s'entretient le feu de la fierté nationale; nous pouvons gémir quelquefois des erreurs de ce sentiment populaire : elles naissent de l'ignorance, elles accusent la lenteur des progrès de l'éducation politique parmi nous; cependant, nous le répétons, derrière ces erreurs, il y a des instincts généreux et le noble mobile de l'amour du pays. Mais nous ne nous sentons point assez de mépris pour les pamphlétaires qui spéculent sur les vieux préjugés, et qui choisissent le moment même où les deux gouvernemens protestent si solennellement en faveur de l'alliance, pour tromper l'opinion des deux pays l'un sur l'autre, pour entretenir les défiances réciproques, pour inspirer des doutes sur la sincérité des grands actes dont nous venons d'être témoins. Le procédé des auteurs des brochures auxquelles nous faisons allusion est aussi révoltant que leurs calculs sont odieux. Ils érigent ces compilations formées avec les prétendus entretiens de Sainte-Hélène en une sorte d'alcoran politique; ils profanent la mémoire de leur prophète en lui attribuant toute sorte de divagations absurdes et apocryphes sur la foi des domestiques qui se sont donnés au monde pour ses secrétaires posthumes; ils cherchent à hébéter la France dans une absurde glorification d'elle-même qui nous conduirait, si nous nous laissions faire, à l'imbécillité du bonhomme *Démos* dans la comédie d'Aristophane, ou à l'infatuation grâce à laquelle les Turcs et les Chinois sont parvenus à se persuader qu'ils sont les premiers peuples de la terre. A la faveur des gasconnades du chauvinisme, ils prêchent à la France une sorte d'islamisme contre l'Angleterre. Le gouvernement a là de singuliers et compromettans amis. Faute d'une liberté suffisante de la presse, les hommes d'affaires, si prompts à l'alarme, les étrangers, qui ignorent l'origine de ces inspirations belliqueuses, les commères de la diplomatie, pour qui tout est événement, prennent au sérieux ces honteuses brochures. Elles ne sortiraient pas de l'obscurité, et ne donneraient pas même au gouvernement la peine d'un désaveu, si les courans de l'opinion sérieuse se livraient avec une libre confiance à leurs mouvemens naturels.

Après Cherbourg et le voyage de l'empereur dans l'ouest, il n'y a plus aucun incident politique à noter dans la situation intérieure. Faut-il élever aux proportions des faits politiques le grand concours et la distribution des prix dans les colléges de Paris? Nous n'avons pas ce courage. Ce n'est pas cependant que la politique ne se glisse toujours, à notre grand étonnement, dans les harangues adressées aux écoliers par les grands personnages qui président à ces innocentes cérémonies. Nous avons été toujours choqués, pour notre part, des pompeuses allocutions qu'inspirent chaque année les solennités de l'enseignement secondaire. Les orateurs ont par trop l'air d'oublier qu'ils parlent à des enfans. C'est une lacune du système d'éducation de notre pays qui nous vaut cette éloquence à contre-temps. Si nous avions un enseignement supérieur fortement organisé, si nous possédions ces nobles universités dont jouissent l'Angleterre et l'Allemagne, il ne serait peut-être point déplacé d'entretenir des affaires publiques des étudians qui seraient déjà des hommes; mais conseiller à des élèves de sixième ou même de rhétorique

de laisser aux personnages qui vont les couronner les soucis des luttes politiques, c'est donner un avis aussi sage qu'opportun, et qui ne court point risque d'être désobéi. Se plaindre devant les lauréats du thème et des vers latins de l'injustice des partis et même de leurs épigrammes, c'est admirablement choisir son auditoire et s'assurer de bien consolantes sympathies. Les élèves de seconde savent que Mazarin permettait à ses ennemis de le chansonner; nous, les puissans du jour, nous ne pouvons supporter les épigrammes! Mais de quelles épigrammes et de quels partis veut-on parler? Il y a eu des hommes en France qui ont eu le malheur de venir au monde avant 1848; ils avaient commis la faute de s'imprégner de ces fortes idées du droit dont la révolution française leur avait promis le glorieux triomphe, et de s'éprendre de ces libertés publiques qui confèrent à chacun également le droit, le devoir et la responsabilité de participer au gouvernement du pays; ils sont coupables du crime de n'avoir point scindé leur vie, et de ne s'être point laissé ballotter par le flot changeant des événemens. Est-ce leur constance qui serait une épigramme? Si les jeunes écoliers confidens de plaintes si éloquentes ont traduit avec profit leur *de Viris*, ils doivent avoir appris à admirer cette constance comme une vertu, et s'apprêter à l'imiter lorsque l'âge leur imposera ces devoirs de citoyens français et d'hommes du XIXe siècle dont nous espérons qu'on saura leur parler plus tard avec la dignité et la fierté convenables.

C'est une douleur pour nous de comparer cette susceptibilité maladive de quelques-uns de nos compatriotes à l'endroit des luttes politiques avec la mâle générosité que le peuple anglais apporte dans la vie publique. Le ministère de lord Derby, qui vient de clore la session de 1858 par un discours empreint d'un remarquable libéralisme, éprouve en ce moment les effets de cette justice politique qui sied si bien à une société libre. Certes la polémique des partis est ardente en Angleterre, elle s'emporte quelquefois jusqu'à des extrémités sauvages; mais on n'entend jamais les robustes hommes d'état anglais se plaindre des fatigues de cette violente émulation et de cette noble guerre dont le bien et le progrès du pays sont l'objet et la fin. Aussi l'opinion, fortifiée par leur vaillante bonne humeur, finit-elle toujours par récompenser leurs efforts. C'est ce qui arrive en ce moment pour le ministère de lord Derby. Les organes de l'opinion qui l'avaient le plus maltraité pendant les luttes de la session s'accordent maintenant, après le combat, à reconnaître le mérite dont il a fait preuve dans la difficile conduite des affaires de l'Angleterre, et à lui tenir compte des qualités d'application et de persévérance à l'aide desquelles il est venu à bout de tant d'obstacles.

L'histoire du ministère Derby durant la session qui vient de finir peut se diviser en deux parties : le tableau de sa politique intérieure, et celui de sa politique extérieure. C'était dans la politique intérieure que dès son origine son existence paraissait devoir être promptement compromise. Il ne pouvait disposer que de deux cents voix assurées, celles du parti conservateur, dans la chambre des communes; c'était avec cette minorité qu'il devait faire face à lord Palmerston sur des questions aussi difficiles que celles qui pouvaient naître de la conduite des affaires de l'Inde et de la reconstitution du gouvernement de cette immense colonie en révolution. Il a fallu une grande

adresse pour manier, à travers de telles difficultés, une chambre des communes sur la majorité disciplinée de laquelle il n'était point permis de compter. Le ministère tory a été heureux, et surtout habile. Il a été favorisé par les circonstances; mais il a su surtout profiter des circonstances qui s'offraient à lui. Le principal mérite en revient au *leader* de la chambre des communes, à M. Disraeli. Nous connaissons peu de figures politiques plus curieuses que celle de M. Disraeli, et il n'y a peut-être pas eu de notre temps de carrière plus extraordinaire que la sienne. On peut dire que la fortune politique de M. Disraeli est un de ces romans comme il aimait à en composer dans sa jeunesse, un roman dont il a conçu le plan à l'âge de vingt ans, et qu'il écrit encore sur les pages de l'histoire contemporaine de l'Angleterre. Que d'impossibilités se dressaient entre ce romanesque ambitieux et sa chimère! Il voulait être chef de parti et ministre de la couronne d'Angleterre, et il avait l'origine la plus antipathique aux préjugés anglais écrite dans son nom même; il n'était qu'un homme de lettres, un journaliste, un romancier. Nous admirons ce qu'il a fallu d'application incessante, de talent assoupli, de patience allègre et d'opiniâtreté infatigable pour vaincre les difficultés d'un tel point de départ. Depuis que M. Disraeli, qui, lui, n'a jamais déclamé contre l'existence et la constance des associations politiques, eut reconstitué le parti tory après le déchirement de la majorité conservatrice de sir Robert Peel, on peut dire qu'il a fait pour ce parti les mêmes miracles de persévérance et d'énergie qu'il avait accomplis déjà pour sa carrière personnelle, et qu'il a conduit son parti comme il est parvenu lui-même à des succès inespérés. M. Disraeli avec son ancien parti, composé de protectionnistes, avait contre lui tout le courant de l'opinion libérale anglaise, et ce dédain et ce ridicule qui poursuivent si cruellement les causes qui ont succombé à une réforme aussi importante qu'une révolution. Cette grande et invincible persévérance a enfin reçu, au bout de douze ans, son salaire inattendu. L'opinion anglaise, touchée de ces efforts qu'aucun échec n'a découragés, qu'aucun dégoût n'a lassés, a fini par tenir un compte sérieux de M. Disraeli et de son parti. Et aujourd'hui, dans le gouvernement de la chambre des communes, M. Disraeli emploie l'art consommé de cette tactique insinuante et volontaire qu'il a acquis en vieillissant dans les luttes du parlement.

Un jeune homme, qui est une des espérances de l'Angleterre, le fils de lord Derby, lord Stanley, a secondé puissamment M. Disraeli dans la campagne qui vient de finir. Autant la carrière de M. Disraeli a été traversée d'obstacles, autant celle de lord Stanley s'est ouverte large et facile devant lui. Lord Stanley n'a pas seulement l'avantage d'être l'héritier d'un des plus grands noms et d'une des plus grandes fortunes de l'Angleterre, d'être le fils d'un des chefs de l'aristocratie qui a conquis les premières charges de son pays par une éloquence extraordinaire : il est lui-même un homme d'un rare talent, qui, par son application aux affaires et par la sincérité de ses tendances libérales, a obtenu dès ses premiers pas les sympathies du public. Lord Stanley et M. Disraeli sont considérés comme représentant dans le cabinet l'élément le plus progressif du ministère. Ce caractère leur a gagné le concours des libéraux avancés et des radicaux dans les difficul-

tés de la session, notamment pendant les discussions relatives à l'Inde, que lord Stanley a conduites avec un tact, une mesure, une connaissance des choses et une intelligence des dispositions de la chambre qui n'ont point été mises un seul instant en défaut. De leur côté, M. Disraeli et lord Stanley ont fait à l'opinion libérale des concessions marquées. On leur a su gré d'avoir aboli la *qualification*, en d'autres termes le cens d'éligibilité auquel étaient soumis les membres de la chambre des communes; ils ont vaincu les préjugés de leur parti, hostiles à l'admission des Juifs dans le parlement, préjugés qui avaient pour organes au sein du ministère le *premier*, le propre père de lord Stanley, lord Derby; le lord chancelier, lord Chelmsford, le ministre de l'intérieur, M. Walpole, etc. Enfin ils font espérer pour la session prochaine le règlement de la question des *church-rates* et un bill de réforme électorale.

Ces espérances données au parti libéral ont coïncidé avec des succès diplomatiques dont l'opinion anglaise a su grand gré au ministère de lord Derby. Il est inutile d'insister sur le tact avec lequel ce ministère a su ménager ses relations avec la France dans les circonstances délicates où il a pris le pouvoir. L'affaire des mécaniciens anglais retenus à Naples et de la restitution du *Cagliari*, rapidement terminée, était un avantage remporté devant le public sur lord Palmerston et lord Clarendon, qui l'avaient laissé traîner pendant plusieurs mois avec un décousu et une mollesse inexplicables. Le rapide apaisement du conflit américain a été accueilli avec une égale faveur. L'opinion reconnaît maintenant à lord Malmesbury, qu'elle avait bafoué impitoyablement en 1852, des titres sérieux à la direction de la diplomatie anglaise, titres consacrés aujourd'hui par une suite de négociations promptes, intelligentes et heureuses. Lord Malmesbury est secondé aux affaires étrangères par un homme nouveau, M. Seymour Fitzgerald, membre de la chambre des communes, dont il a gagné rapidement l'estime et la faveur par la netteté de son langage, par l'esprit clairvoyant et résolu dont il a fait preuve dans les discussions relatives aux affaires étrangères. Les choix qu'a faits d'ailleurs lord Derby pour les fonctions qui associent leurs titulaires au gouvernement sans leur donner accès dans le cabinet ont obtenu l'approbation générale; on aime en Angleterre à voir arriver de bonne heure aux affaires les hommes de talent. L'on y a toujours reproché aux whigs le cercle étroit de parens ou d'amis intimes dans lequel ils concentraient le gouvernement comme dans une coterie de famille. L'inconvénient de cette jalousie dans la distribution des fonctions politiques, c'est d'y éterniser des médiocrités ennuyeuses et de désespérer les hommes jeunes qui se vouent aux affaires publiques. Lord Derby n'est point tombé dans cette faute, trop souvent commise par les whigs. Outre M. Seymour Fitzgerald, il a introduit dans son ministère trois jeunes gens dont le public avait déjà reconnu le mérite : M. Hardy, lord Donoughmore et lord Carnarvon. C'est un de ses actes qui ont été le mieux vus. L'on s'accorde maintenant à reconnaître même dans la presse libérale, qui combat encore le cabinet tory, que ce ministère est fortement constitué, qu'il est assis sur une large base (*broad bottom*), et qu'il réunit une association d'hommes d'un talent éprouvé. Évidemment les whigs sont pour longtemps écartés du pouvoir, à

moins qu'ils n'accomplissent sur eux-mêmes une triple régénération : il faut d'abord qu'ils se choisissent un chef qui puisse être reconnu par les diverses nuances du parti libéral; il faut ensuite qu'ils élargissent et renouvellent leur état-major en y admettant des hommes jeunes et nouveaux; il faut enfin qu'ils aient le courage de porter plus en avant le drapeau des réformes. Ce travail n'est point facile sans doute; il n'est point supérieur cependant à la résolution politique et à l'audace dont lord John Russell a fait preuve dans mainte occasion décisive pour sa carrière et pour son parti.

Le vent des réformes, ce souffle du progrès libéral qui tend partout à élever l'idéal humain, et qui dans ces dernières années, après l'affaissement de la France, s'était assoupi partout, ne s'est point endormi pour longtemps, et il nous en vient en ce moment une puissante bouffée du quartier de l'Europe qui était resté jusqu'à présent inaccessible à son heureuse influence. A l'heure où nous écrivons, la grande entreprise de l'abolition du servage fait en Russie un pas immense. On nous annonce de Saint-Pétersbourg la publication d'un ukase de l'empereur Alexandre II, par lequel la liberté entière serait accordée aux paysans des domaines de la couronne. La faculté de posséder leur serait moins octroyée que reconnue en des termes qui impliquent que, dans la pensée du gouvernement, elle existait de droit avant d'être proclamée. D'après les recensemens de 1853, les domaines de la couronne comprennent en terres cultivables une étendue de 88,916,000 hectares, et en forêts et steppes 119,765,000, ce qui forme un ensemble de 208,781,000 hectares, c'est-à-dire près de quatre fois la surface de la France. Cet immense territoire est habité par 1,271,690 hommes libres et 18,554,821 serfs, aujourd'hui affranchis, c'est-à-dire par une population totale de 19,826,511 âmes. Ces chiffres, plus éloquens que tout ce qu'on pourrait dire, donnent une idée de la révolution qui s'opère. Les domaines de la couronne ne forment point, en Russie, une masse compacte et isolée : ils se répartissent, dans des proportions à la vérité fort inégales, entre presque toutes les anciennes provinces de l'empire; mais ils les pénètrent de tous côtés, et l'ancienne servitude va partout être coudoyée par la nouvelle liberté.

C'est au moment où les comités de la noblesse en sont encore à discuter la part du droit et celle du fait dans l'institution du servage, à étudier le principe de la liberté individuelle, à chercher les moyens d'en atténuer les conséquences, que l'empereur trancherait au vif tout ce qui était en question, sans restrictions, sans atermoiemens. Cette courageuse et brusque décision est de la prudence; il est pour les empires comme pour les individus des positions dont on n'écarte le danger que par de promptes et intrépides résolutions. Que pourront maintenant devenir les résistances de la noblesse entre la pression des exemples de l'empereur et celle de l'expansion populaire? La justice, l'humanité, ses intérêts les plus chers, lui commandent de céder; agir autrement serait susciter des troubles dont elle serait la première victime. Le pas décisif une fois fait, il n'y a plus à reculer. Heureusement pour la Russie ses populations sont moins vives et moins impressionnables que les nôtres; la commotion électrique ne les fait pas tressaillir instantanément, et les distances qui les séparent amortissent bien des chocs. L'heure du ré-

veil n'en a pas moins sonné, et tout ce qui languissait engourdi sera bientôt debout. La Russie serait en dehors des conditions de l'humanité, si cette grande révolution sociale pouvait s'opérer dans son sein sans aucun des déchiremens qui ont accompagné chez tous les autres peuples des crises semblables. Que va faire de sa liberté cette nation de serfs? Le temps seul nous le dira. L'enfantement sera douloureux peut-être; mais le résultat est assuré. A dater de ce jour, la Russie se réconcilie véritablement avec la civilisation, et il est impossible que, dans cette victoire de la liberté et de la dignité humaine, elle ne trouve point des garanties durables de prospérité pour ses peuples et l'accomplissement de ses grandes destinées.

La diplomatie entre en vacances; les résultats de la conférence de Paris, que nous indiquions il y a quinze jours, ne tarderont point sans doute à être officiellement révélés au public. Pas d'incidens nouveaux du côté de l'Orient. Il n'y a plus que cette chicanière et entêtée confédération germanique qui ne veuille point goûter du repos général. Elle n'a point terminé encore sa querelle avec le Danemark. C'est sous l'influence de l'Allemagne que le Danemark paraît avoir étendu aux deux duchés la constitution commune, et c'est la confédération qui lui impose aujourd'hui l'obligation de ramener les duchés sous une constitution particulière. Il reste encore, pour mettre en pratique la concession à laquelle le Danemark a le bon sens de se résigner, des détails d'exécution à régler sur lesquels la diète fera bien de se montrer moins exigente. Il faut en effet que la diète prenne garde de ne point trop multiplier ses ingérences. La Hollande, à propos du Limbourg, se trouve dans une position à peu près semblable à celle du Danemark par rapport aux duchés. La Hollande s'émeut de ce qui se passe pour le Danemark, elle craint que les tracasseries de la confédération n'arrivent jusqu'à elle. Nous ne conseillerions point à l'Allemagne de justifier cette crainte. Le Limbourg est très heureux d'être représenté dans les chambres hollandaises, et ce serait une prétention par trop révoltante que de vouloir le faire rétrograder vers ces constitutions locales tant aimées par le parti des hobereaux allemands.

Tandis que nous inaugurions à Cherbourg un monument du génie et de la puissance militaire de la France, l'industrie et l'esprit d'entreprise accomplissaient sur l'Océan un de leurs plus merveilleux exploits. Le câble transatlantique était posé. C'est dans la rade de Cherbourg, à bord du *Pera,* au milieu des détonations de l'artillerie, que les membres de la chambre des communes ont appris ce grand événement. Si en ce moment quelque membre du parlement anglais avait conservé des sentimens d'amère jalousie à l'égard de nos travaux de Cherbourg, nous convenons qu'une nouvelle comme celle-là était bien faite pour consoler son amour-propre national. C'est aux victoires pacifiques et aux prodigieux miracles de l'industrie qu'appartiennent aujourd'hui la vraie grandeur et la vraie gloire.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES

LE DERNIER DES PHILIDOR.

Dans l'économie de l'ancienne société, il n'était pas rare de rencontrer des familles nombreuses qui, de génération en génération, étaient restées fidèles à la profession qui avait fait la fortune ou la célébrité du premier fondateur. Dans les arts manuels surtout, dans le petit négoce, et même dans le commerce plus étendu, ce phénomène se reproduisait très fréquemment, car il était une conséquence et comme un prolongement des corporations et des jurandes qui formaient la base de l'organisation du travail. N'y avait-il pas des familles illustres vouées pour ainsi dire à la magistrature, à l'église, à l'armée, et dont le nom se confondait presque avec la fonction publique dans laquelle il s'était perpétué? Cette transmission de la profession paternelle devient plus difficile à mesure qu'on s'élève au-dessus du *métier* proprement dit : elle exige alors, pour se réaliser, un plus grand effort d'intelligence. Il y a eu cependant des familles de savans, telles que les Estienne, les Bernouilli, les Alde, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer. Dans les arts qui ont pour objet la manifestation du beau et l'expression de la vie morale, il semble moins aisé encore de léguer à son fils et de transmettre à sa postérité cette faculté plus ou moins grande de création qui constitue le véritable artiste. On peut citer toutefois des familles de peintres et de graveurs, les Carrache en Italie, les Vernet en France, et quelques pâles successeurs des maîtres vénitiens. La musique aussi a été cultivée par des générations d'artistes portant le même nom, et dont la plus considérable de toutes est celle des Bach, en Allemagne, qui remonte au XVIe siècle, et qui subsiste encore de nos jours. Dans ce clan de musiciens, de mérites si différens, s'élève, comme un chêne vigoureux dans un taillis, la figure imposante du grand Sébastien. Les Philidor forment en France une de ces dynasties d'artistes musiciens qui prend son origine au XVIIe siècle. J'en ai connu le dernier rejeton, et je voudrais esquisser la triste destinée de ce petit-neveu du célèbre joueur d'échecs du café de la Régence, qui a été, avec Duni, Monsigny et Grétry, l'un des créateurs de l'opéra-comique.

Le seul roi de France qui ait aimé et cultivé la musique fut le triste fils de Henri IV, qui a eu l'insigne bonheur d'être le père de Louis XIV. S'il fallait s'en rapporter aux historiens, et principalement au savant jésuite Kircher, non-seulement Louis XIII aurait fait des romances plus ou moins authentiques, mais il aurait composé une chanson à quatre voix : *Tu crois, ô beau soleil,* que Kircher a insérée dans sa vaste encyclopédie : *Musurgia universalis*. Quoi qu'il en soit du talent de compositeur de Louis XIII, chose toujours difficile à vérifier chez un roi qui a des maîtres de chapelle à son service, il est certain qu'il aimait la musique, et que sa cour était remplie

de chanteurs et de joueurs de toute sorte d'instrumens. Vers le commencement du XVIIe siècle, il vint à Paris un jeune enfant, nommé Michel Danican, qui était du Dauphiné. Il s'était adonné à l'étude du hautbois et parvint à se faire entendre de Louis XIII, qui s'écria ravi : « J'ai trouvé un second *Filidori.* » C'était le nom d'un célèbre virtuose italien, de la ville de Sienne, qui avait charmé la cour de France quelques années auparavant. Michel Danican, sous le nom francisé de Philidor, qu'il a transmis à ses successeurs, fut admis au nombre des musiciens de la chapelle du roi. De ses deux fils, Michel, l'aîné, se distingua aussi sur le hautbois, et fut membre de la chapelle royale. Il a même composé la musique de quelques opéras-ballets, sorte de divertissemens qui ont précédé la création de l'opéra par Lulli. Le second fils du premier Philidor, André, qui entra à la chapelle comme joueur de viole, a laissé dans l'histoire un nom inséparable d'une collection précieuse de vieilles chansons françaises qu'il a copiées de sa main et dédiées à Louis XIV. Cette compilation, intéressante à plus d'un titre, se trouve à la bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris, et renferme dans quelques volumes la musique originale de plusieurs comédies de Molière. Elle est souvent consultée par les curieux de nos jours, qui n'ont pas toujours la bonne foi d'avouer à quelle source prochaine ils vont chercher les raretés qu'ils éditent. Je passe rapidement sur cinq autres Philidor, tous musiciens, et parmi lesquels se trouve une cantatrice : je voudrais m'arrêter plus particulièrement sur le plus célèbre de tous, l'auteur du *Maréchal ferrant* et de *Tom Jones.*

François Danican Philidor, issu d'un second mariage de Michel, troisième du nom, naquit à Dreux le 27 septembre 1727. Il fut admis tout jeune à l'école des pages de la chapelle, qui avait son siége à Versailles, où il fit son éducation musicale. Ses études terminées, Philidor alla s'établir à Paris, où il vécut, tant bien que mal, en donnant des leçons et en copiant de la musique pour les amateurs. Tous les ans, il se rendait à Versailles pour y faire exécuter un motet de sa composition à la chapelle du roi, où se trouvaient plusieurs membres de sa famille. Après plusieurs années de tâtonnemens et de distractions consacrées au jeu d'échecs, où il était devenu d'une force redoutable, après un voyage en Hollande entrepris pour se soustraire à des créanciers qui ont été la grande plaie de sa vie, Philidor retourna à Paris avec la résolution de se vouer au culte de l'art qui avait illustré sa famille. Le premier ouvrage dramatique que donna Philidor, après avoir vainement sollicité la place de surintendant de la musique du roi, fut *Blaise le Savetier,* opéra-comique en un acte, qui fut représenté avec succès au théâtre de la foire Saint-Laurent le 7 mars 1759. C'était l'année où Monsigny donnait aussi son premier essai, *les Aveux indiscrets. Le Soldat magicien,* joué en 1760, et *le Jardinier et son Seigneur,* représenté le 18 février 1761, donnèrent à la réputation de Philidor une physionomie particulière au milieu des compositeurs aimables entraînés par leur vocation vers l'opéra-comique, genre modeste, qui exigeait plus d'esprit et de sentiment que de savoir. Philidor était, après Rameau, le meilleur musicien français de son époque. *Le Maréchal ferrant,* opéra-comique en deux actes, représenté le 22 août 1761 et repris l'année suivante avec un grand succès, enfin *Tom Jones,*

opéra-comique en trois actes, joué en l'année 1765, ont placé Philidor parmi les maîtres heureux qui ont le plus contribué à fonder un genre de spectacle où la musique, la gaieté du dialogue et le sentiment forment un ensemble d'effets tempérés qui a le privilége de plaire à la nation française. Philidor a écrit aussi plusieurs grands opéras : *Ernelinde*, en 1767, dont les chœurs sont restés célèbres; *Persée*, poème de Quinault, réduit et remanié par Marmontel; enfin *Thémistocle*, en trois actes, qui fut d'abord représenté à Fontainebleau le 3 octobre 1785, et l'année suivante à Paris. En 1777, Philidor fit un voyage à Londres, où il resta deux ans, et y fit paraître son grand traité du jeu d'échecs. On assure qu'il y gagna beaucoup d'argent à jouer aux échecs contre plusieurs adversaires à la fois. De retour à Paris, Philidor trouva Grétry maître de la situation et l'idole du public. Il n'essaya pas longtemps de lutter contre un rival de génie, et, après son opéra de *Thémistocle*, qui n'obtint qu'un succès d'estime, il se résigna à n'être plus que le premier joueur d'échecs de son temps. Il passait sa vie au café de la Régence, où il était entouré d'admirateurs et de disciples zélés. Inquiété par les troubles de la révolution, Philidor se réfugia à Londres, où il est mort le 30 août 1795. Comme Handel et le grand Sébastien Bach, Philidor est mort aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de jouer aux échecs contre trois adversaires à la fois, et de gagner les trois parties qu'il menait de front.

On ne joue plus depuis longtemps les opéras de Philidor. Je n'ai jamais vu au théâtre aucun des ouvrages qui ont fait la réputation de ce compositeur distingué. J'ai lu quelques-unes de ses meilleures partitions, *le Maréchal ferrant*, *Tom Jones*, et plusieurs morceaux d'*Ernelinde*, qui, jusqu'à la fin de l'empire, faisaient encore partie du répertoire des concerts. Il y a de la franchise dans la musique du *Maréchal ferrant*, du rhythme surtout, et une certaine tenue de style assez rare parmi les musiciens d'instinct qui écrivaient alors pour l'Opéra-Comique. On pourrait citer de ce petit ouvrage, qui s'est longtemps maintenu au répertoire, l'air de basse de l'introduction : *Chantant à pleine gorge*, le trio piquant qui termine le premier acte, un air de soprano, un autre de ténor, petits morceaux où domine cette musique imitative qui a toujours été le côté faible de l'école française, et dont Grétry nous a donné la théorie dans ses mémoires. Dans *Tom Jones*, on remarque un très bel air de basse où sont reproduites avec verve et beaucoup de talent toutes les péripéties de la chasse. Dans ce genre de musique pittoresque, on n'a rien écrit de mieux que le morceau que je viens de citer. Il y a plus d'ampleur que de variété dans les chœurs de l'opéra d'*Ernelinde*, qui ont été pendant si longtemps l'objet de l'admiration des amateurs. Placé entre Monsigny, dont il n'a pas le naturel ni la sensibilité pénétrante, et Grétry, qui lui est supérieur par l'originalité et l'abondance des idées mélodiques, par la grâce, la verve et la souplesse de sa gaieté, Philidor, qui avait fait de meilleures études musicales que ses deux illustres contemporains, n'a pu, comme eux, survivre au temps qui l'a vu naître, et dans lequel s'est développé son talent, qu'on a beaucoup trop exagéré d'ailleurs. Aucun des ouvrages de Philidor ne pourrait être repris de nos jours avec quelque espoir de succès. La reprise du *Déserteur*, de Monsigny, a eu cent représentations il y a quel-

ques années, et on ne cesse d'applaudir les mélodies touchantes de *Richard Cœur de Lion*, la grâce et la gaieté de *l'Épreuve villageoise* et du *Tableau parlant*, de Grétry. C'est qu'après tout il n'y a que le génie ou le sentiment qui intéressent la postérité, tandis que l'esprit et le talent ne dépassent guère les limites du siècle ou du pays où ils se sont produits. Le nom de Philidor restera pourtant dans l'histoire de l'art français comme l'un des fondateurs d'un genre de plaisir tout aimable et éminemment national, l'opéra-comique.

Le dernier rejeton de cette famille d'artistes, Alphonse Philidor, était l'arrière-petit-neveu du célèbre compositeur, dont les enfans avaient suivi une tout autre carrière. Il naquit à Paris vers 1816. Son père, employé à la préfecture de la Seine, mourut, aveugle comme son grand-oncle, il y a quelques années. Alphonse entra de très bonne heure au Conservatoire de Paris. Il s'y fit bientôt remarquer par son aptitude et sa docilité, et, après quelques années d'études, il remporta un premier prix de solfége. Admis dans la classe de Baillot, homme excellent, artiste du plus grand mérite, qui a formé cette admirable école de violonistes dont l'Europe ne conteste pas la supériorité, Philidor ne fut pas indigne des conseils d'un si grand maître, puisqu'il obtint une mention honorable au concours où le celèbre Artot, mort depuis en Amérique, sortit vainqueur de ses nombreux rivaux. Philidor, qui avait besoin de gagner promptement de quoi se suffire, ne persevéra pas davantage et se jeta résolûment dans le courant de la vie parisienne. Il entra d'abord comme simple violon dans un de ces orchestres de petit théâtre, pépinières de musiciens et d'instrumentistes d'où sortent souvent des talens de premier ordre. Quel est le virtuose célèbre qui n'a pas fait l'apprentissage de la vie et de son art dans l'un de ces corps francs qui se tiennent au bas de la rampe de l'une des innombrables salles de spectacle qui remplissent Paris, les barrières et la banlieue? On formerait des orchestres excellens pour le monde entier, si l'on réunissait tous ces intrépides instrumentistes qui, pour trente ou quarante sous, vont chaque soir faire danser les hommes ou les chevaux, et qui, depuis le Théâtre-Français jusqu'aux scènes des Funambules ou du Luxembourg, remplissent les entr'actes de quelque joyeuse contredanse. On les voit pendant la durée de la pièce lire des journaux, un roman, des brochures, tout en dévorant un petit pain, qui ne les empêche ni de dormir ni de rêver à la gloire. Philidor fit largement l'expérience de cette vie de joyeuse misère. Il s'éleva même jusqu'au rang de chef d'orchestre d'un petit théâtre, où il acquit l'habitude de conduire ses confrères et d'accompagner les chanteurs. C'est là, je crois bien, qu'il fut remarqué par un homme intelligent, M. Colleuil, alors directeur de la troupe de comédiens et de chanteurs qui desservait les villes d'Orléans, de Blois et de Tours. Après quelques années d'une existence vagabonde, mais laborieuse, pendant lesquelles Philidor donna des preuves de talent tant comme violoniste que comme chef d'orchestre, le hasard le conduisit à Vendôme, qui faisait partie de la circonscription théâtrale de M. Colleuil. Il se fit entendre dans deux représentations publiques, où il exécuta pendant l'entr'acte le cinquième air varié de M. de Beriot. Son jeu facile, brillant, plein d'élégance et d'une irréprochable justesse, fut vivement apprécié par le public. On fit

à l'artiste des propositions honorables pour l'attacher comme professeur de violon au collége de Vendôme. Le dernier des Philidor se laissa séduire par la perspective d'une vie plus calme que celle qu'il avait menée jusqu'alors et par les douceurs d'un bien-être plus certain. Il accepta les offres qu'on lui faisait, et se fixa à Vendôme en 1835. C'est là que je l'ai connu.

Vendôme, dans le département de Loir-et-Cher, est l'une des rares petites villes de France qui ont un nom dans l'histoire générale du pays. Elle est fort ancienne, et, comme on dit, son origine se perd dans les ténèbres du temps. Dès le moyen âge, Vendôme eut des princes renommés, une abbaye de bénédictins, qui remonte au XIe siècle, et dont les annales s'entremêlent constamment avec celles de l'église. La ville possède un beau temple du style gothique fleuri du XVe siècle, qui est classé parmi les monumens historiques, l'église de la Trinité, les restes d'un château fort, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la monarchie, et que Henri IV n'a pu prendre qu'à coups de canon, enfin un collége célèbre, fondé en 1620 par César de Vendôme, le bâtard de Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées. Les derniers ducs de Vendôme descendent de cette branche vigoureuse de Henri IV, et parmi eux on remarque le grand capitaine qui a raffermi Philippe V sur le trône d'Espagne. Après la mort du généralissime de Philippe V, Vendôme et ses dépendances furent réunies à la couronne en 1712.

Le collége où Philidor se vit accueilli comme professeur de violon a joui d'une grande réputation, surtout pendant la révolution et les dix premières années de ce siècle. Il fut pendant longtemps dirigé par les oratoriens, qui, appelés en 1620 par César de Vendôme, s'installèrent dans un ancien bâtiment reconstruit depuis, et dans lequel existait un hôpital de Saint-Jacques, dont le nom se trouve mentionné dans plusieurs vieilles chroniques. Les oratoriens y instruisirent avec succès une nombreuse jeunesse jusqu'à la suppression des ordres religieux par l'assemblée constituante. Alors deux anciens oratoriens sécularisés, MM. Dessaignes et Maréchal, qui avaient embrassé avec ferveur les idées des temps nouveaux, prirent la direction du vieil établissement de Vendôme. Secondés par les meilleurs professeurs qu'ils purent trouver parmi les débris des anciennes corporations enseignantes, ils menèrent à bien leur entreprise et furent largement récompensés de leurs efforts. Après la mort des deux associés, M. Maréchal-Duplessis, fils de l'un d'eux, homme distingué, qui a été un brillant élève de l'ancienne école normale supérieure, prit à son tour la direction du collége de Vendôme, qu'il a conservée, à travers des fortunes diverses, jusqu'en 1847, année où ce bel établissement fut érigé en collége royal. L'ancienne institution des oratoriens prospère aujourd'hui sous la main de l'état comme par le passé, tandis que le fameux collége de Pontlevoy, qui est dans le même département, ne peut se soustraire à l'influence cléricale. Il est sorti du collége de Vendôme un grand nombre d'hommes distingués dans toutes les carrières. Le trop fameux Fouché, de Nantes, n'a-t-il pas professé les mathématiques au collége de Vendôme quelques années avant la révolution! Le duc de Chartres, devenu depuis le sage roi Louis-Philippe, se trouvait en garnison à Vendôme en 1789, où il sauva un homme qui se noyait dans le Loir. La population, reconnaissante de cet acte de dévouement, lui décerna une couronne

civique, et le prince parut devant une réunion de citoyens où il jura de rester fidèle aux principes de la révolution qui se préparait alors à régénérer le monde. Il a prouvé, par les dix-huit années de paix et de grande liberté qu'il a données à la France, que ce serment de sa jeunesse était l'expression sincère de son âme. C'est à Vendôme aussi qu'en 1796 ont été jugés par la haute cour nationale, condamnés et puis exécutés, Babeuf et les partisans de ses tristes doctrines. Faut-il rappeler d'autres noms d'hommes diversement célèbres sortis du collége de cette ville, MM. Decazes, Dufaure et Balzac, qui a placé à Vendôme la scène de plusieurs de ses romans, entre autres celle de *Louis Lambert?* J'allais presque oublier de citer la grande réputation littéraire de ce joli pays, Ronsard, *prince des poètes français et gentilhomme vendômois*, comme il se qualifiait lui-même. Il est né dans le château de la Poissonnière, situé à deux lieues de Montoire, petite ville du Bas-Vendômois.

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedy, Dieu me presta la vie
Le onzième de septembre, et presque je me vy,
Tout aussitôt que né, de la parque ravy.

Ce château de la Poissonnière, où Ronsard est venu au monde, comme il le dit, le 11 septembre 1524, l'année même où François Ier fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, est aujourd'hui la propriété d'un homme de goût, qui l'a fait restaurer dans le style de l'époque où il était la résidence de ce poète qui a failli détourner la langue de Marot, de Rabelais, de Montaigne, de Molière et de Voltaire, de son cours naturel. Ronsard a perdu heureusement son grec et son latin à cette œuvre ingrate, et il n'a laissé après tout que le nom pompeux d'un réformateur qui a méconnu l'esprit de son temps et de son pays. On pourrait citer bien des politiques qui n'ont pas été plus heureux dans leurs projets de réaction que le chantre fastueux de *la Franciade*. On trouve encore dans la population vendômoise quelques gouttes du sang de Henri IV, et même de Racine, ce qui paraît plus étonnant; on voit que c'est une terre privilégiée, qui se rattache à l'histoire générale du pays par de nombreuses ramifications.

La situation de Vendôme est délicieuse. Placée au pied d'un château féodal dont les ruines pittoresques s'aperçoivent de loin et dominent le paysage, la ville, qui avait été primitivement enfermée par des fossés et des remparts, s'étend et s'éparpille dans une jolie vallée qui va s'élargissant jusqu'à Montoire et de Montoire jusqu'à Château-du-Loir, à dix lieues de distance. Les deux collines qui enferment la vallée, et que le regard embrasse sans efforts, sont chargées de vignobles, de hameaux et de jolies maisons de plaisance qui sourient au voyageur. Le Loir, qui coule paisiblement le long de la vallée, au bas de l'une des deux collines dont il reflète la végétation, est une jolie rivière aux eaux calmes, transparentes et fécondes pour les riverains. Le caractère de ce gracieux pays, situé au centre de la France, n'est ni l'activité bruyante de l'industrie compliquée des grandes villes, ni le mouvement sérieux du commerce extérieur, ni l'aspect plantureux des provinces grasses et fortes des extrémités du pays, telles que la Normandie, la Lorraine, l'Al-

sace et le Dauphiné. Une terre facile et douce au laboureur, une activité contenue par l'absence de grands besoins, de l'aisance sans richesses, un bien-être assez général, de la mollesse et des passions modérées comme le climat, voilà ce qui constitue la physionomie morale et physique du Vendômois, qui tient beaucoup de la Touraine, dont le Tasse a si bien dessiné la population il y a trois cents ans.

Alphonse Philidor fut accueilli avec bienveillance par la société de la ville de Vendôme. Indépendamment de la rétribution fixe qu'il recevait de l'administration du collége, il eut un grand nombre de leçons particulières qui rendirent sa position agréable et sûre. Il était reçu dans les meilleures maisons, choyé et bien vu de tout le monde. On appréciait son talent, on aimait sa personne et son caractère facile, qui était celui d'un joyeux enfant de Paris, prompt à s'amuser de tout, et que rien n'attriste. Il était d'une taille ordinaire, svelte, étourdi, d'une physionomie vive, qui promettait plus d'esprit qu'il n'y en avait au fond de sa frêle intelligence. Il ne savait guère que la musique, qu'il avait étudiée plutôt en virtuose qu'en homme qui veut en connaître tous les principes. Il ignorait à peu près l'harmonie, et n'avait que de vagues notions des lois de la composition. Il lisait imperturbablement et rapidement la musique des autres, qu'il rendait avec goût lorsqu'elle était appropriée aux moyens de son exécution brillante, facile, et plus gracieuse que forte. Il manquait d'énergie dans son coup d'archet et de passion dans l'expression des chefs-d'œuvre des maîtres lorsqu'il avait la témérité de les aborder, ce qui était rare, parce que Philidor était modeste et ne visait pas plus haut que ne le permettait la nature de son talent. Ce talent, qui était réel, était plus à l'aise dans la musique de fantaisie, dans les compositions des virtuoses modernes qui exigent de la grâce, du sentiment, plus que du style, de la force et de la sonorité. Philidor était surtout un excellent professeur d'accompagnement, un maître soigneux, patient et clair dans ses démonstrations. Il joignait à ces qualités celle non moins précieuse de ne jamais importuner ses élèves des fruits de ses veilles et de son inspiration. Il se rendait justice, et il ne croyait pas, comme tant de médiocrités qui affligent le commerce de Paris de leurs productions infimes, que, parce qu'il avait un talent de virtuose aimable, il eût pour cela le droit de prétendre à la plus haute faculté de l'art, celle de la composition.

Philidor, dont la position était solidement établie, se maria en 1836 avec une jeune et très-jolie personne de Vendôme, qui ne manquait pas d'un certain talent sur le piano. Ce mariage, qui se fit sous les auspices d'une femme d'esprit et de cœur, M[lle] Soye, n'eut pas tous les bons résultats qu'on pouvait en espérer. Les premières années cependant furent heureuses et brillantes. Ils étaient jeunes tous deux et paraissaient bien assortis. Ils aimaient le plaisir et se rendaient agréables à la société vendômoise, qui leur témoignait une véritable sympathie. Tous les ans, ils donnaient un concert fructueux où les familles distinguées de la ville et des environs s'empressaient de se rendre. Accueillis partout avec une extrême bienveillance, la vie leur souriait, et chacun semblait avoir à cœur de leur en faciliter le cours. Quoique Vendôme soit un ancien nid de moines, car il y en avait de tous les ordres, de toutes les couleurs et de tous les sexes, on y aime le plaisir. A l'époque dont

je parle, la société de cette petite ville, dont la population ne s'élève pas à plus de huit mille âmes, présentait une réunion de personnes éminemment remarquables par la culture de l'esprit, par le goût et l'urbanité des manières. Pourquoi ne citerais-je pas M. de La Porte, dont l'esprit aimable et le caractère facile attiraient à son beau château de Meslay, une véritable oasis, tout ce qui avait quelque mérite, sans acception d'opinion; M. Adrien de Sarrazin, esprit fin et causeur aimable, dont le recueil de nouvelles publié sous l'empire, *le Caravansérail*, n'est peut-être pas entièrement oublié? Femme de talent et d'imagination, d'un cœur chaud et généreux, Mlle Soye groupait facilement autour d'elle tout ce qui s'élevait au-dessus du vulgaire. De grands artistes venaient la visiter et se trouvaient heureux de mériter son approbation éclairée; nous citerons entre autres M. Ernst, violoniste éminent dont la réputation s'étend dans toute l'Europe. Mlle Soye était fort liée avec M. de La Porte, qui avait pour elle une véritable affection, et avec Mme Auguste de Tremault qu'il suffit de nommer pour donner l'idée d'une de ces natures d'élite qui s'imposent tout naturellement à l'estime et à l'admiration des hommes. C'est au milieu de ce monde très choisi que vivait aussi M. Maurice de Saint-Aguet, à qui l'on doit cette gracieuse inspiration du *Fil de la Vierge*, qu'il m'est presque interdit de louer. Voilà quels étaient les principaux représentans de cette agréable société de Vendôme au milieu de laquelle Philidor et sa femme apparaissaient comme des enfans gâtés dont on aime jusqu'aux défauts.

Ils vécurent ainsi heureux pendant plusieurs années, lorsque la faible intelligence de Philidor parut se troubler. Il contracta des besoins de luxe parfaitement inutiles dans la position modeste qu'il occupait. Il devint joueur, et, moins heureux que son grand-oncle, il perdait des sommes qui dépassaient les ressources qu'il avait pour les payer. D'autres disgrâces ne tardèrent point à s'accumuler sur ce pauvre artiste, que tout le monde cherchait à sauver du naufrage. Sa femme mourut, et il resta seul, pauvre et déjà déconsidéré, avec quatre enfans. Il essaya de lutter contre le courant qui l'entraînait à sa perte, et un nouveau mariage, qui menaça de le compromettre gravement, ne fit que précipiter sa chute. Toutes les maisons se fermèrent alors devant le malheureux Philidor, même celle de Mme de Tremault, qui fut la dernière à prendre cette détermination douloureuse. Il lui fallut quitter Vendôme. Philidor se réfugia à Blois vers la fin de l'année 1847. Il fut accueilli dans cette ville mieux encore qu'il ne pouvait l'espérer. Il y trouva des élèves et des protecteurs qui s'intéressèrent à lui, et qui cherchèrent à le tirer de l'abîme où il était tombé. Malheureusement il était trop tard. La secousse avait été trop forte pour ce caractère débile, et Philidor n'avait jamais eu une conscience bien nette de l'abjection qui l'enveloppait de toutes parts. Adonné à des habitudes grossières, il perdit le peu de raison qui lui restait, et il dut être enfermé dans la maison des aliénés de Blois. On l'y traita avec beaucoup d'égards et de douceur, car sa folie était des plus bénignes. Philidor avait la liberté d'aller donner des leçons en ville accompagné d'un domestique, qui avait surtout pour mission de l'empêcher de boire du vin ou des liqueurs. Dans l'intérieur de l'établissement d'aliénés, Philidor se rendait utile en jouant du violon devant ses compa-

gnons d'infortune, parmi lesquels il avait organisé des concerts périodiques qui attiraient même les amateurs du dehors. On sait que la musique a une très grande influence sur les aliénés; depuis que cette triste maladie de la pauvre espèce humaine est devenue un objet particulier d'étude, la science a cru y trouver un moyen puissant de diversion bienfaisante et souvent aussi de guérison. Philidor passa plusieurs années, entouré de soins délicats, dans cette maison, où venaient le visiter de temps en temps quelques personnes de Vendôme qui lui avaient conservé de l'affection. Il paraît que son talent n'avait rien perdu de la grâce et du charme qui l'avaient distingué autrefois. Un homme de goût, M. l'abbé Pornin, qui n'est point étranger à la musique ni à l'art de jouer du violon, allait souvent entendre Philidor, qui, à travers les lueurs de sa faible raison, retrouvait parfois les inspirations de ses beaux jours. Cependant les ombres s'épaississaient dans ce cerveau troublé par tant de vicissitudes. Il vécut encore quelque temps comme une larve errante, et puis il s'éteignit dans l'automne de l'année 1854, âgé de trente-huit ans.

Ainsi finit un artiste de mérite, un violoniste d'un talent plein de charme et de facilité, qui avait été un élève distingué de Baillot, et qui portait un nom illustre, l'arrière-petit-neveu de Philidor, l'un des créateurs de l'opéra-comique.

P. SCUDO.

Mission de la Chine et du Tonkin (1).

Les pères de la compagnie de Jésus se proposent de publier les voyages et travaux des missionnaires de leur ordre. Ils ont déjà fait connaître la *Mission de Cayenne et de la Guyane française* (2); leur seconde publication est consacrée à la *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*. C'est une œuvre qui doit devenir considérable, car il n'est pas besoin de rappeler que les jésuites se sont montrés à peu près partout, qu'ils ont transporté sur tous les points du globe, à travers des fortunes bien diverses, leur ardeur de prédication et leur ambition de propagande, enfin que, dociles à la voix de l'illustre fondateur de leur compagnie, ils ont lancé dans toutes les directions, au plus épais de la mêlée païenne, leurs bataillons militans. Si donc ils entreprennent aujourd'hui de raconter la vie et les travaux des pères qui ont ouvert la route des missions, ils ont devant eux une lourde tâche.

Lors même que l'on ne trouverait dans ces récits que la description de nombreux actes d'abnégation et de courage, et le tableau fréquemment répété des martyres subis pour la cause du christianisme, cela suffirait pour la satisfaction des âmes pieuses qui recherchent les lectures édifiantes. A un point de vue plus général, ces mêmes récits, tout imprégnés des idées de dévouement et de sacrifice, présentant l'image du renoncement le plus complet aux œuvres et aux joies du monde, peuvent ne pas être inutiles au milieu d'une société où les soucis matériels prennent chaque jour une plus large place. Il y a là un contraste salutaire, dont il ne faudrait certainement

(1) Paris, Charles Douniol, éditeur, 1858, 1 vol. in-8°.
(2) A la même librairie, 1 vol. in-8°.

pas exagérer l'influence, mais qui n'en a pas moins, à titre de protestation ou d'exemple, une certaine portée. Indépendamment des avantages en quelque sorte spirituels que présente ce genre particulier de littérature, un intérêt historique s'attache aux *mémoires* des missionnaires, de la compagnie de Jésus ou des autres ordres, qui ont exercé dans les régions les plus lointaines de l'Asie et du Nouveau-Monde leur courageux apostolat. Il y a des contrées, en Asie surtout, dont nous ne connaissons la géographie que par les travaux ou seulement même par les correspondances familières des missionnaires; il en est dont la politique intérieure et extérieure ne peut être sainement comprise que si l'on étudie parallèlement pour ainsi dire l'histoire des missions catholiques qui s'y sont établies, histoire très variée, pleine d'alternatives et d'incidens, mélangée de triomphes éclatans et de sanglans revers.

Ce sont peut-être les pays visités par les disciples de saint Ignace qui ont vu le plus souvent leur histoire influencée par la présence des apôtres de la foi. Au Japon, en Chine, en Cochinchine, à Siam, les noms de missionnaires jésuites se trouvent mêlés à de graves événemens politiques, à des révolutions, à des actes de diplomatie. — Voilà bien, s'écrieront les malveillans, la preuve de cette ambition persévérante, de cet ardent désir de domination qui a toujours entraîné dans les intrigues de la politique les milices de la compagnie de Jésus! — Non, répondront les esprits plus calmes et mieux instruits des faits : n'allez point, sur de pareils indices, intenter le procès aux jésuites. Ce n'est point l'ambition politique qui les a poussés aux extrémités de l'Asie. Le singulier intrigant que le père Alexandre de Rhodes, fondateur de la mission du Tonkin! Ce n'est pas non plus leur intrusion volontaire et réfléchie dans les affaires intérieures des états de l'extrême Orient qui a successivement élevé si haut et ramené si bas leur fortune. C'est au caractère particulier de leur apostolat, à leur intelligence supérieure, à leur esprit de résolution, c'est à leurs qualités énergiques mises au service de la foi qu'il convient d'attribuer la grande part qu'ils se sont faite partout où ils ont passé, tour à tour ministres des souverains asiatiques, ou expulsés, ou martyrs. Les autres congrégations qui ont concouru avec les jésuites à la prédication du catholicisme n'ont pas déployé moins de vertu; elles n'ont pas été moins braves devant le péril, mais elles ont été en général plus sages, et dans l'intérêt même de la foi elles se sont montrées moins aventureuses. Voyez le père Tissanier, un jésuite du XVIIe siècle, s'embarquant pour le Tonkin : « Le bâtiment était si petit, si frêle, si mal équipé, qu'il faisait peur à tous ceux qui le voyaient dans le port. Il n'avait pour toute artillerie qu'une misérable pièce de fer, pour voiles que deux vieilles nattes, et pour ancres que deux pièces de bois. Le pilote avait la réputation de faire ordinairement naufrage, et les mariniers étaient si peu entendus, qu'ils ne savaient ni manier le gouvernail ni abattre une voile, etc... » Voilà le disciple de Loyola; il se met en route par tous les temps, il ne choisit guère le bateau ni le pilote, et comme il s'expose sans cesse au naufrage, il n'est pas surprenant qu'il lui arrive parfois de se briser contre l'écueil.

De 1615 à 1783, les jésuites ont eu des missionnaires en Cochinchine, et de 1626 à 1788 au Tonkin; mais dès 1659, ces deux états, classés dans la géo-

graphie du catholicisme, avaient formé le siége d'un vicariat apostolique, institué « en faveur de MM. des missions étrangères. » Les jésuites n'y étaient donc plus, du moins aux yeux de l'église, dans une situation prépondérante; leurs travaux cependant ne perdirent rien de leur activité. Il y a là dans le livre qui vient d'être publié, une lacune, comblée tout au plus par quelques réticences indiquant que l'harmonie ne régna pas constamment entre les évêques et les jésuites. On dit bien que l'institution d'un vicariat pour le Tonkin et la Cochinchine a été provoquée par le père de Rhodes, d'après les instructions émanées des supérieurs de la compagnie de Jésus; mais il est probable que ce n'était point en faveur des pères des missions étrangères que cette création était proposée. De là sans doute les préventions, les malentendus, que l'on se borne à déplorer, sans entrer dans aucun détail. Ces débats entre les divers ordres religieux dans les régions de l'Indo-Chine n'ont occupé, on le sait, que trop de place dans l'histoire des missions.

Les publications que la compagnie de Jésus vient d'entreprendre sur les voyages et les travaux de ses missionnaires doivent servir de complément aux *Lettres édifiantes*. Les récits des persécutions et des martyres s'y rencontrent donc très fréquemment, et offrent à l'admiration des fidèles le courage des apôtres ainsi que la persévérance des néophytes indigènes. On ne doit pas non plus s'étonner d'y lire un grand nombre de miracles. Nous pensons pourtant, sans manquer à la révérence due aux choses saintes, que puisque ces écrits sont extraits de plusieurs correspondances ou mémoires laissés par les anciens missionnaires, on aurait pu résumer davantage quelques-unes de ces manifestations miraculeuses. Nous ne voulons pas insister sur ce point plus qu'il ne convient, et nous nous bornons à exprimer le regret que, même dans une œuvre principalement destinée à être édifiante, les habiles rédacteurs du texte, les pères de Montezon et Estève, n'aient point saisi l'occasion de faire entrer un plus grand nombre de renseignemens sur les mœurs, sur les usages et sur la politique de la Cochinchine et du Tonkin. Les jésuites assurément en savent plus qu'ils n'en disent, et nous ne voyons pas ce qui a pu les empêcher de multiplier les indications semblables à celles qui se trouvent parfois dans la relation du père Tissanier. Cette relation nous donne un tableau du Tonkin au XVIIe siècle, et au milieu de réflexions parfois naïves se dégagent des informations curieuses sur le gouvernement de ce pays, sur les coutumes politiques ou religieuses, sur les fêtes de la cour, etc. Les autres extraits sont à peu près dépourvus de ce genre d'intérêt, et ils n'ont que la valeur qui s'attache à la lecture d'un livre de piété. On peut se montrer plus exigeant à l'égard d'une compagnie qui possède des archives si précieuses, et qui compte dans ses rangs tant d'esprits distingués. Nous oserions, pour les ouvrages qui doivent faire partie de la collection, proposer pour modèles quelques-uns des traités qui composent la série des *Mémoires concernant les Chinois*. Nous demanderions même qu'un choix de ces *Mémoires* fût réimprimé. C'est un monument scientifique, littéraire, historique, qui laissera une trace ineffaçable du passage des missionnaires jésuites en Chine. Tout ancien qu'il est, il n'est point dégradé. Il serait digne des jésuites de le remettre en lumière par une nouvelle édition :

ils honoreraient ainsi la mémoire de savans et pieux missionnaires qui ont répandu un vif éclat sur les travaux de leur ordre.

Disons, en terminant, que le livre sur la *Mission de la Cochinchine et du Tonkin* présente, malgré ses lacunes, un intérêt particulier dans les circonstances actuelles. « En face des graves événemens dont les mers de Chine viennent d'être le théâtre et dans l'attente de ceux qui peuvent s'y accomplir dans un prochain avenir, on est porté généralement à interroger l'histoire, à lui demander des renseignemens sur les lieux où notre France semble appelée à jouer un rôle guerrier ou pacifique, mais toujours glorieux. » C'est ce qui, d'après la déclaration des pères de Montezon et Estève, a déterminé la publication immédiate du livre. On doit aux mêmes pères un résumé des notions géographiques que l'on a recueillies jusqu'à ce jour sur la Cochinchine et le Tonkin.

C. LAVOLLÉE.

—

La susceptibilité proverbiale des poètes se manifeste en vérité tous les jours. A quelques lignes de notre *revue littéraire* du 1er août un des écrivains qui s'y trouvent nommés, M. Sébastien Rhéal, juge à propos de répondre par voie d'huissier. Quels gros péchés avons-nous donc pu commettre en quatre lignes? Nous aurions méconnu la pensée, travesti les expressions de l'auteur, qui nous reproche surtout d'avoir rapproché perfidement deux passages de son recueil, l'un où il invoque le « pudique amour, » l'autre où il est question de « *cimenter* un glorieux festin. » M. Rhéal, qui tient à être le poète de l'amour pudique, se montre blessé de ce rapprochement irrévérencieux. Il affirme que la *nature* de ses vers est purement *sociale*, qu'il éprouve sincèrement les sentimens qu'il exprime, et nous n'entendons pas le contester. Sommes-nous donc coupables des malignes intentions qu'on nous prête? Peut-on induire de nos paroles que M. Rhéal ne justifie pas cette réputation de poète très pudique à laquelle il semble prétendre? Dieu nous garde de méconnaître à ce point les limites et les convenances de la critique! Si l'écrivain nous lisait avec des yeux moins prévenus, il reconnaîtrait que ce n'est nullement son caractère, mais son style que nous avons voulu mettre en cause, et comme des citations textuelles ne peuvent en rien affaiblir, sur ce terrain, la valeur de nos objections, nous n'hésitons point à reproduire intégralement ici les vers auxquels la critique faisait allusion :

— Ils regardaient danser une hétaïre au bal...
Elles avaient l'amour dont le miel les abreuve,
Mais non l'amour du beau, ni du national...
— Amour, pudique amour, conduis-moi, séraphin...
— Car tu viens *cimenter* le glorieux festin
Qui doit régénérer le vieux monde en déclin...

Maintenant nous engageons nos lecteurs à comparer notre critique avec le livre qui en a été l'objet. — Il résulte de tout ceci que la *Revue* aurait raison de ne pas s'occuper de certaines productions, et certes ce n'est pas elle qui y perdrait.

—

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SEIZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1858.

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.